This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

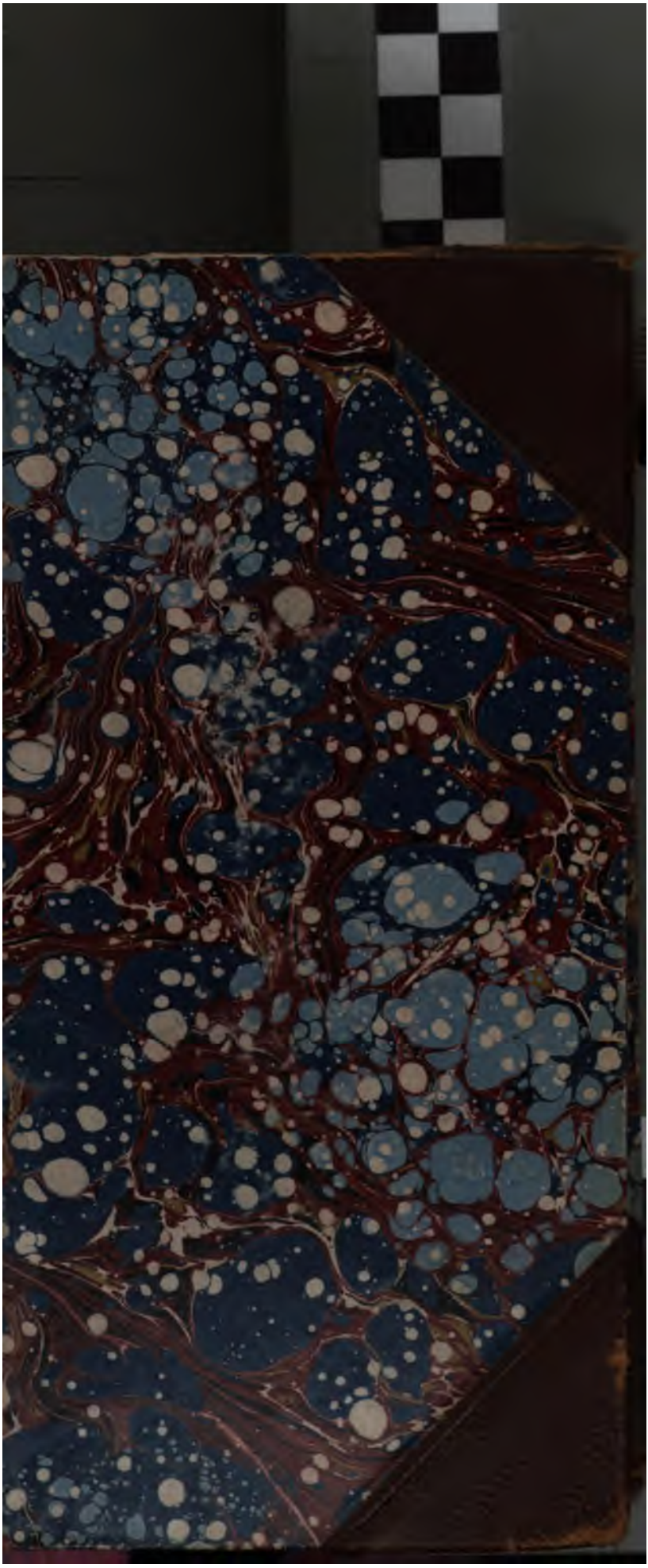
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



INSIGNIA ACADEMIAE HARVARDIANAE CANTAB: NOV: ANGLIAE
VE
RI
TAS
The Gift of
Marg Bryant Brandegee
in Memory of
William Fletcher Weld
HARVARD COLLEGE LIBRARY

Lb 1570.44

MÉMOIRES

HISTORIQUES ET SECRETS

DE

l'Impératrice Joséphine,

MARIE-ROSE TASCHER DE LA PAGERIE,

Première Épouse de Napoléon Bonaparte;

Ouvrage orné de huit Gravures, Portrait et Fac simile,

TIRÉ, L'INVENTAIRE DE LA MAIN DE L'HOMME EXTRAORDINAIRE, ETC.

PAR Mlle M. A. LE NORMAND,

Auteur des Souvenirs Prophétiques; des Oracles Sibyllins; de l'anniversaire de la Mort de l'Impératrice Joséphine; de la Sibylle au tombeau de Louis XVI, de la Sibylle au Congrès d'Aix-la-Chapelle; suivi d'un Coup-d'Œil sur celui de Carlsbad; des Souvenirs de la Belgique sur le Procès Mémorable; de l'Ange Protecteur de la France au Tombeau de Louis XVIII, de l'ombre de Catherine II au tombeau d'Alexandre Ier.

SECONDE ÉDITION,

Augmentée de plus de 300 Notes inédites, et suivie des Derniers Souvenirs de Napoléon Bonaparte à l'Ile Ste-Hélène.

Tome Deuxième.

PARIS,

L'AUTEUR-EDITEUR, Libraire, rue de Tournon, N° 5,

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,

Rue Richelieu, N° 47 *bis*, et rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1827.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ.

Mémoires Historiques

ET SECRETS

DE L'IMPÉRATRICE

JOSÉPHINE.

1393
49-3

M. A. Le Normand

J. Ribault Del. Normand fils Sc.

Ô mon Epoux, m'écriai-je, j'aurais voulu aujourd'hui vous faire partager ma douleur, mais c'est en vain ; le sang du Duc d'Enghien doit rejaillir sur vous : que dis-je sur les hommes assez perfides pour vous conseiller de ternir votre gloire .....

MÉMOIRES

HISTORIQUES ET SECRETS

DE

L'Impératrice Joséphine,

MARIE-ROSE TASCHER DE LA PAGERIE,

Première Épouse de Napoléon Bonaparte;

Ouvrage orné de huit Gravures, Portrait et Fac simile,

PLUS, L'INTÉRIEUR DE LA MAIN DE L'HOMME EXTRAORDINAIRE, ETC.

PAR Mlle M. A. LE NORMAND,

Auteur des Souvenirs Prophétiques; des Oracles Sibyllins; de l'anniversaire de la Mort de l'Impératrice Joséphine; de la Sibylle au tombeau de Louis XVI, de la Sibylle au Congrès d'Aix-la-Chapelle, suivi d'un Coup-d'OEil sur celui de Carlsbad; des Souvenirs de la Belgique ou le Procès Mémorable; de l'Ange Protecteur de la France au Tombeau de Louis XVIII, de l'ombre de Catherine II au tombeau d'Alexandre Ier.

SECONDE ÉDITION,

Augmentée de plus de 300 Notes inédites, et suivie des Derniers Souvenirs de Napoléon Bonaparte à l'île Ste-Hélène.

Tome Second.

PARIS,

L'AUTEUR-ÉDITEUR, Libraire, rue de Tournon, N° 5,

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,

Rue Richelieu, N° 47 *bis*, et rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1827.

Fr 1580.44

Harvard College Library
Bowie Collection
Gift of
Mrs. E. D. Brandegee
Nov. 9, 1908.

IMPRIMERIE DE DEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, 46, au Marais.

MÉMOIRES

HISTORIQUES ET SECRETS

DE

l'Impératrice Joséphine,

MARIE-ROSE TASCHER DE LA PAGERIE,

Première Épouse de Napoléon Bonaparte.

SECONDE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Ils ont brisé le joug pour l'imposer eux-mêmes.

« Je déteste tous les genres de tyrannie ; cepen-
» dant, si j'avais à choisir, j'aimerais mieux celle
» d'un seul que celle de plusieurs. Un despote,
» quelque imbécille qu'on le suppose, a des mo-
» mens lucides ; une assemblée de tyrans n'en a

» point ; elle passe alternativement de l'injustice » à la faiblesse ; elle écrase ou elle est écrasée. » Quand je rencontre un tyran, j'en suis quitte » pour me ranger contre un mur ; mais, s'il y en » a plusieurs, je ne sais comment fuir. » Ainsi s'exprimait cet homme devenu depuis si célèbre, le jour même où, recevant des dépêches après le trophée d'Aboukir, on lui mandait, que le gouvernement directorial attentait à la sûreté et à la fortune des citoyens, bouleversait tout et mettait les plus grandes calamités à la place des maux qu'il voulait faire disparaître (1).

Il paraît que Bonaparte avait appris par une voie extraordinaire les succès des troupes alliées contre la France, l'embarras du Directoire au milieu de la lutte de tous les partis, et la dissidence des opinions sur les moyens de sauver l'état. A son arrivée à Paris, il trouva les choses bien autrement avancées qu'il ne l'avait imaginé d'abord.

Quoi qu'il en soit, un projet unique existait, celui de changer le gouvernement. Diverses factions se disputaient l'honneur de porter le premier coup. Bonaparte ne pouvait donc arriver plus à propos ; aussi parut-il comme un sauveur au milieu des Français étonnés ; tous les regards

(1) Les lois sur les ôtages, et celle de l'emprunt forcé, etc.

se portèrent sur lui, tous les partis tremblèrent à son aspect. L'Italie, qu'il avait laissée libre, était rentrée sous la domination de ses anciens maîtres; le Directoire et les deux Conseils, divisés d'intérêts et d'opinions, se disputaient les débris d'un pouvoir qui leur échappait (1); la guerre civile ravageait les départemens du midi; toute l'Europe était armée contre la France. Tel était l'effrayant tableau que je ne craignis point de dérouler sous les yeux de Bonaparte. Cependant dès les premiers jours qui suivirent son entrée dans la capitale, il dut s'apercevoir que la majeure partie des députés devinait ses intentions les plus secrètes.

Il affecta alors une apparente tranquillité, et cette

---

(1) On parlait beaucoup de politique, et comme chacun avait la sienne, on ne s'entendit bientôt plus; c'était à qui confondrait mieux les préjugés et les principes, les devoirs et les affections; à qui défendrait avec plus de chaleur les intérêts particuliers, sous le nom d'intérêt public; montrerait plus d'entêtement dans les opinions, plus de dédain pour celles des autres; les femmes intervinrent dans la discussion, et mettant comme à l'ordinaire leurs passions à la place de leurs pensées, l'exagération ne connut plus de bornes. Toutes les formules d'une malveillance contenue, d'une aimable animosité polie, avaient été épuisées, il ne restait plus que des injures à se dire.

(Pensées de Balzac.)

tranquillité le mettait à couvert des reproches ; sa politique, agissant ainsi de tous côtés, par des démarches et par la surveillance de ses amis, il savait, à n'en pouvoir douter, sans sortir même de son hôtel, tout ce qui se passait en France ; rien ne lui échappait de ce que l'on projetait au palais du Luxembourg ; il était instruit des moindres détails qui pouvaient lui être avantageux. Une conversation qu'il eut avec Barras finit par le convaincre que Sièyes et lui travaillaient en sens inverse pour rétablir la monarchie. Ce trait de lumière le dirigea sur le plan de conduite qu'il lui convenait d'adopter. Il s'en trouva si bien, qu'à la première occasion qu'il saisit de marcher en avant, il obtint des succès qui surpassèrent son attente, et qui paralysèrent toutes les mesures prises par les Directeurs, pour prévenir ou retarder leur chute. Alors la résolution de convoquer les deux Conseils hors des murs de Paris fut définitivement arrêtée. . . .

Tout semblait concourir à l'avancement naturel de l'ouvrage auquel il travaillait avec tant d'efforts et de soins ; il avait cessé de fréquenter les hommes de 1793, et leur témoignait, dans toutes les circonstances la froideur la plus marquée, affectant de condamner leurs maximes et paraissant déterminé à les combattre : cette conduite ne put échapper aux yeux des observateurs. Il se

chargeait d'un fardeau qu'il n'aurait pas été capable de supporter seul, si je ne me fusse toujours présentée à propos afin de l'aider à le soutenir. Dans ces grandes occasions, je ne manquais pas de lui faire remarquer combien il est précieux pour un homme qui prétend gouverner, de partager ses soins avec une personne qui lui soit assez dévouée pour le soulager, sans éclipser les rayons de sa gloire. Ses ennemis laissaient circuler dans le monde qu'il ne jouissait plus du même crédit parmi les soldats ; mais l'on se gardait bien de l'en instruire : il était cependant impossible que les propos injurieux qu'on s'efforçait de répandre sur ses intentions, lui demeurassent longtems cachés.

Je lui avais d'abord insinué de se rapprocher de plusieurs membres des Conseils soulevés contre cette oligarchie, et dirigeant le char des mécontens; il se réunit à eux afin d'anéantir ce gouvernement sans vigueur. Déjà l'on ne dissimulait plus ; on parlait sérieusement de la nécessité de donner à la France des guides plus habiles. Le général Moreau était destiné, dès l'origine, à jouer le premier rôle dans cette révolution, par les rapports intimes qu'il conservait avec les conjurés. Si ce grand homme eût nourri quelque germe d'ambition, il lui aurait été plus facile qu'à Bo-

Mémoires Historiques

ET SECRETS

DE L'IMPÉRATRICE

JOSÉPHINE.

Mémoires Historiques

ET SECRETS

DE L'IMPÉRATRICE

JOSÉPHINE.

1393
49-3

[redacted]

M. C. Le Normand

[redacted]

Pl. 3. Tome I.er

Ô mon Epoux, m'écriai-je, j'aurais voulu aujourd'hui vous faire pa[rtager]
ma douleur, mais c'est en vain ; le sang du Duc d'Enghien doit [retomber]
sur vous : que dis-je sur les hommes assez perfides pour vous cons[eiller]
de ternir votre gloire ....

MÉMOIRES

HISTORIQUES ET SECRETS

DE

L'Impératrice Joséphine,

MARIE-ROSE TASCHER DE LA PAGERIE,

Première Épouse de Napoléon Bonaparte;

Ouvrage orné de huit Gravures, Portrait et Fac simile,

PLUS, L'INTÉRIEUR DE LA MAIN DE L'HOMME EXTRAORDINAIRE, ETC.

PAR Mlle M. A. LE NORMAND,

Auteur des Souvenirs Prophétiques; des Oracles Sibyllins; de l'anniversaire de la Mort de l'Impératrice Joséphine; de la Sibylle au tombeau de Louis XVI, de la Sibylle au Congrès d'Aix-la-Chapelle, suivi d'un Coup-d'OEil sur celui de Carlsbad; des Souvenirs de la Belgique ou le Procès Mémorable; de l'Ange Protecteur de la France au Tombeau de Louis XVIII, de l'ombre de Catherine II au tombeau d'Alexandre Ier.

SECONDE ÉDITION,

Augmentée de plus de 300 Notes inédites, et suivie des Derniers Souvenirs de Napoléon Bonaparte à l'île Ste-Hélène.

Tome Second.

PARIS,

L'AUTEUR-ÉDITEUR, Libraire, rue de Tournon, N° 5,

DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, IMP.-LIB.,

Rue Richelieu, N° 47 *bis*, et rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

1827.

Ainsi se préparait ce nouvel édifice d'une puissance dont les progrès et la force devaient bientôt étonner l'Europe, et lui dicter des lois, en la rendant tributaire de la nation française.

La pusillanimité de quelques membres du conseil des Anciens aurait peut-être fait échouer le succès de cette entreprise, si, affectant de m'alarmer pour la sûreté d'un être bien cher à mon cœur et pour celle de la république, je n'eusse essayé de parler moi-même aux chefs de notre conjuration : je m'assurai de la plupart des hommes en faveur ; je fis plus, je donnai à la Malmaison un dîner splendide, où se trouvèrent différens personnages de toutes les classes : Murat et Lu-

---

clairement dans le vainqueur d'Arcole une ambition qui le fait traiter d'égal à égal avec les souverains. Il présumait sans doute qu'un jour, et ce terme ne lui semblait point éloigné, il pourrait dicter des lois aux divers peuples qu'il venait de combattre et vaincre tour à tour. Au *dix-huit* fructidor Augereau eut tout le mérite de cette journée ; il en recueillit les fruits, et ne ménagea point Bonaparte tant que dura l'expédition d'Égypte. Ces deux généraux finirent à la fin par s'oublier.

Les événemens de brumaire semblèrent les rapprocher. Le premier Consul estimait Augereau comme un bon militaire. « C'est un brave très-propre à déterminer une action, mais sa grosse franchise me déplaît. Nous ne nous entendons que sur un champ de bataille ; cet homme ne vaut rien pour être courtisan. »

cien Bonaparte étaient au nombre des convives. Durant et après le repas, la conversation fut des plus orageuses, surtout avec ceux qui, jaloux de la gloire que le général allait recueillir, ne pouvaient supporter les rayons d'un soleil prêt à se lever pour n'éclairer que lui seul Dans la disposition où se trouvaient les esprits, j'employai tour à tour auprès d'eux le langage de la politique et celui de la raison; je cherchai même à les éblouir par de magnifiques promesses. La plupart, fatigués de l'ineptie du gouvernement directorial, me promirent de joindre leurs efforts aux miens, et je finis par gagner les autres: tous jurèrent à l'envi de renverser ce fantôme d'autorité.

Mais personne ne voulait s'exposer à des dangers aussi grands pour n'en tirer aucun avantage; aussi chacun des conjurés prit-il un soin particulier de faire valoir ses intérêts personnels, en rappelant le traité improvisé et stipulé la veille. Enfin tous les préliminaires étaient arrêtés et le moment opportun; tout annonçait de grands événemens et une crise prochaine; on arrêta qu'une si audacieuse combinaison devait paraître aux yeux des Français éminemment politique. Mais avant de faire mouvoir tous les ressorts qui concouraient à l'exécution de ce vaste projet, que de craintes, que d'inquiétudes j'éprouvais pour

mon époux, le danger de rétrograder, m'effrayait ! J'admettais sans cesse auprès de lui les hommes d'état et les généraux les plus fameux. Là, par la seule impulsion de l'opinion, presque tous sentaient l'impérieuse nécessité d'un prompt changement dans les affaires publiques. Sièyes proposa un plan admirable (1), et le Directoire semblait déjà frappé par un esprit de vertige et d'inertie, et hors d'état d'agir. La loi sur les ôtages portait le désespoir dans toutes les familles ; chaque jour la rage révolutionnaire envoyait à la mort une foule d'émigrés auxquels les portes avaient été ouvertes pour rentrer dans leur patrie. Les restes de la faction vaincue au 9 thermidor paraissaient de nouveau ; l'état était accablé sous le poids d'une dette immense : qu'espérer d'un gouvernement sans crédit et sans force, réduit à l'impuissance de faire le bien et usé dans l'opinion publique ? Enfin, il était tems qu'une main courageuse vînt saisir avec force les rênes de l'état ; la malheureuse France était sur le point de succomber sous les efforts de tous ses ennemis, tant intérieurs qu'extérieurs

(1) On devina bientôt à Paris qu'un changement se préparait dans la forme du gouvernement, surtout quand on sut que Sièyes apprenait à monter à cheval. Il était facile de juger par les discours des membres des deux conseils qui étaient dans le secret qu'on méditait une révolution.

CHAPITRE II.

« *Non fit sine periculo magnum et memorabile.* »
« On ne fait pas sans danger une action grande et mémorable. »

A L'AIDE de quelque pénétration dans l'art de sonder les cœurs, je découvrais parfois les plus secrètes pensées des hommes. Je vis Bonaparte tout occupé du soin d'affranchir la France du cruel joug qui l'opprimait, et je remarquai dès-lors dans le vigilant capitaine un caractère ambitieux, aspirant sans cesse aux grandeurs. « L'entreprise que je vais tenter, me dit-il, ne peut avoir qu'un heureux résultat, puisque je marche sous vos auspices ; les injures de la République seront bientôt vengées; du moins, Madame, j'ose vous assurer que vous ne me reverrez que ceint du laurier de la victoire : le peuple est enchaîné par la terreur, le peuple souffre, il gémit sous l'oppression directoriale : le peuple, enfin, dévore ses maux en silence, une stupeur morne déguise et couvre la fermentation de sa fureur ; mais c'est le calme dangereux, précurseur des orages !... Qu'un génie éclairé et énergique se

montre et l'appelle ! soudain il sera investi de la confiance générale et de l'amour de la nation ; cette nation se lèvera toute entière à ma voix ! elle saura répondre à l'appel que lui fera un nouveau Washington ! les fers honteux de son esclavage seront brisés ; je renverserai les oppresseurs et saurai assurer pour l'avenir aux Français des lois protectrices, le retour de la paix, de la justice et du bonheur, que la tyrannie avait fait disparaître. » Il dit ; aussitôt tout est préparé pour frapper le grand coup.

La surveille de ce jour à jamais mémorable, qui devait changer les destinées de la France (1),

(1) Quarante-huit heures avant la translation des Conseils à Saint-Cloud, Dubois-Crancé, ministre de la guerre, alla demander au Directoire un arrêté ordonnant l'arrestation de Bonaparte, Murat, Talleyrand, Fouché. Barras et Gohier, président du Directoire, et Moulins, y consentirent ; mais Lagarde, secrétaire, déclara qu'il ne signerait pas, parce que, pour signer un arrêté, il fallait la majorité du Directoire. « Mais, dit Gohier, il ne peut pas y avoir de révolution, je tiens les sceaux. » Il refusa, le 17 brumaire, l'invitation de madame Bonaparte pour venir, le lendemain, déjeûner avec son époux. (Madame Gohier s'y présenta seule.) Le président du Directoire ne pouvait raisonnablement ignorer que le déchaînement ne fût général contre cette autorité. Madame Bonaparte protégeait ouvertement ce chef du gouvernement vaincu ; aussi fit-elle promettre au général de lui ac-

je vois arriver en toute hâte à la Malmaison un général plein d'une audace éprouvée ; il joignait à l'éclat de son nom toutes les qualités propres à l'exécution des plus grands desseins. Esprit turbulent, mais souple et rusé, hardi dans le dis-

---

corder la liberté de Gohier, ainsi que celle d'un grand nombre de députés inscrits à l'avance sur de funestes tablettes. Elle ne tenait compte des lamentations de Sièyes ; selon elle, Fouché était de meilleure foi. Ce ministre de la police répondait de la conduite future de ces vieux jacobins. (Il avait averti Joséphine, le 18 brumaire, à deux heures du matin, que les ordres étaient donnés pour s'emparer de son époux sur le chemin de Saint-Cloud :) aussi, dit-elle à Bonaparte, au moment du départ : « Des braves veillent à ta sûreté ; tu es sur le point de captiver l'opinion générale. La révolution s'est, pour ainsi dire, groupée autour de deux hommes ; ces deux hommes me paraissent à peu près dévoués à tes intérêts ; il sera glorieux pour toi de les protéger et non de les exiler.... Tu me rappelais dernièrement cette maxime d'un sage : « Tout gouvernement qui commence choisit d'ordinaire l'occasion d'un danger qu'il a conjuré, soit pour s'affermir, soit pour étendre son pouvoir, il lui suffit d'échapper à une conspiration pour acquérir plus de force, plus de puissance... » Tu ne peux, dans cet instant décisif, tenir l'épée dans le fourreau, ni t'abandonner à une douce sécurité ; mais, par un adroit calcul, tu dois généreusement pardonner.... Garde-toi surtout, Bonaparte, de chercher à reverser l'intérêt sur de prétendus Aristides. Après tout, si Sièyes peut atteindre son but, *il refusera d'être consul* ; mais dans

cours, prompt dans l'exécution, intrépide dans le danger.... ses traits cependant me semblèrent altérés; il marche d'un pas rapide devant moi, vole chez Bonaparte. Un second le suit bientôt; la terreur était également empreinte sur sa figure. En proie à la même frayeur, je conserve à peine la force de m'avancer vers lui. Mon époux, jusqu'alors inébranlable, sortit dans l'instant même, en s'écriant: Quoi?.... que se passe-t-il donc?.... La surprise fut à son comble; on n'eut pas même le courage de lui demander ce que voulaient dire ces mots entrecoupés. Il était dans mon appartement, et personne ne s'apercevait de sa présence; le trouble et le silence régnaient autour de lui; la consternation commençait à devenir générale.

Reprenant peu à peu mes facultés, je voulus savoir quelle était la cause de l'inquiétude que chacun témoignait. Lucien m'apprit que son frère courait les dangers les plus grands; que tous ses projets étaient à peu près découverts. « Les Directeurs ont pénétré ses vues, me dit-il confidentiellement; il ne peut échapper à leurs piéges;

---

l'incertitude où il est encore, j'ai pu lire aujourd'hui, dans son regard oblique, qu'il voudrait, lui Sièyes, un prince étranger pour gouverner la France, ou être nommé en dernière analyse (faute de mieux) sénateur, en attendant le grand électorat, etc., etc. »

(Note de Joséphine.)

on éclaire ses démarches, et, après avoir saisi le fil de tous ses complots, ils vont convoquer une séance extraordinaire où Bonaparte sera forcé de se rendre : là, s'adressant à lui-même, ils chercheront à l'épouvanter par leurs menaces ! Déjà peut-être les ordres sont donnés pour venir s'emparer de sa personne. »

Alors, je ne pris conseil que de moi-même : il me semblait qu'un dieu protecteur se tenait à mes côtés et redoublait mes forces et mon courage. Tout ce qui m'environnait était anéanti par la stupeur et par la crainte, et sans écouter d'autre voix que celle qui parlait à mon cœur, décidée par mes propres méditations, je partis à l'instant pour Paris. Je devais m'attendre à être arrêtée sur la route ; je parvins néanmoins jusqu'au Pont-Royal, où je rencontrai le général Masséna : je lui fis un signe qu'il comprit. Nous entrâmes à l'instant dans l'hôtel d'un de nos amis communs, où nous nous concertâmes sur les moyens de sauver Bonaparte : ces préliminaires arrêtés, l'avis unanime fut de lui envoyer une garde sûre et capable de renverser par une attitude imposante les projets de ses ennemis. De mon côté, je volai au Directoire, pour m'assurer des craintes ou de l'espoir de ceux qui le composaient. J'arrivai au palais du Luxembourg au moment où l'on y tenait une séance secrète ; l'un des huissiers de

service me dit qu'elle semblait orageuse, et que sans doute on y délibérait sur d'importantes affaires. Je fus surprise et effrayée par ce début peu encourageant, et j'avoue que j'éprouvai une certaine terreur en réfléchissant que je venais me remettre entre les mains de l'aréopage des *Cinq*. Je résolus de manœuvrer avec adresse au milieu même des passions qui s'allumaient et des intérêts qui se croisaient sans ménagemens. Faiblir eût été me perdre et trahir la fortune de mon époux. Sièyes, Roger-Ducos, Moulins, Gohier, passèrent successivement devant moi: j'attendis Barras pour chercher à pénétrer quels étaient ses desseins. Mais j'avais pris la résolution de lui dissimuler le péril véritable auquel ils étaient exposés (1).

(1) Il fut agité très-sérieusement dans un conseil secret tenu à la Malmaison, de renouveler un second fructidor. Il ne s'agissait de rien moins que de s'emparer par ruse de la personne des Cinq Directeurs, pour les déposer provisoirement dans un lieu sûr, et les exiler ensuite, non à l'île de Cayenne, mais bien vers celle de l'oubli ! ! ! Bonaparte s'opposa à cette mesure de sûreté générale, et dit : « L'effervescence qui anime les esprits en France offre le spectacle le plus affligeant. Les maux qui résultent de la faiblesse du gouvernement, la licence des opinions toujours prête à confondre la liberté avec l'anarchie, ont causé sur tous les points de la république des troubles qui nécessairement auraient fini par produire une véritable révolte.

Cependant j'avais fait jurer à celui qui déjà jetait les fondemens de sa grandeur future, que, s'il restait le maître du champ de bataille, il respecterait les jours de celui qu'il se plaisait à nommer son ami, son premier bienfaiteur. Ce Directeur parut, sa présence me causa quelque émotion. Pour complaire à Bonaparte, je l'avais négligé depuis plusieurs mois. Il m'entretint avec une espèce de sécurité propre à en imposer à toute autre qu'à moi. Enfin, lui dis-je avec fermeté, que signifient ces fables absurdes que la malveillance se plaît à répandre, que le général de l'armée d'Égypte aspire à l'autorité suprême? Vous le savez, Barras, il n'en est rien: j'appuyai sur ce mot. Pendant quelques minutes, il m'examina attentivement. Le jeu muet de sa physionomie semblait s'éclaircir; il avait l'air de me dire: « Cependant nous présumons le contraire; mais nous voulons rester témoins de la scène jusqu'au moment où votre époux, entamant les hostilités,

---

Les fonctions du Directoire venant à cesser, et cette autorité multiple ayant obtenu de moi son congé définitif, messieurs les Directeurs n'oseraient plus s'embarquer sur un océan agité par de si violentes tempêtes.... La nécessité commande à leur sujet une pitié surveillante... Mais on ne tardera pas d'acquérir la conviction que de tels gens ne sauraient être à craindre. »

nous forcerait à devenir ses accusateurs. Que fait maintenant le général? S'occupe-t-il de sa conspiration? » Sur ma réponse qu'il gardait la chambre depuis quelques jours, que sa santé m'inspirait même de sérieuses inquiétudes: « Allons, me dit-il, madame, de nouvelles garanties ne me sont point nécessaires; je me repose sur la parole que vous me donnez, et je vais m'opposer de tout mon pouvoir au décret d'accusation que mes collègues sont tout prêts à lancer contre lui. Le meilleur moyen est de faire ajourner la séance qui doit se rouvrir dans une heure, jusqu'au moment où les preuves les plus authentiques nous seront parvenues. Quant à vous, ajouta-t-il encore, croyez que l'heureux César ne devrait point dédaigner ma bienveillante protection; peut-être bientôt essaiera-t-il de la réclamer..... mais alors il n'en sera plus tems (1)! »

Sans doute il m'en coûtait infiniment d'induire Barras en erreur, mais il s'agissait de sauver mon époux: ils se connaissaient, et n'auraient pu se pardonner, l'un d'avoir été la dupe d'un homme qui lui devait en quelque sorte son existence politique, et l'autre d'avoir été assez injuste pour ne vouloir jamais en convenir.

---

(1) Bonaparte était plus irrité de l'extrême pouvoir de Barras, que flatté de sa condescendance.

Animée par cette lueur d'espoir, je m'empressai de faire plusieurs démarches que je jugeai nécessaires pour accélérer l'action du lendemain.

Je m'assurai du sentiment des hommes sur lesquels je devais le moins compter (Santerre était du nombre); et n'ayant rien remarqué dans Paris qui pût justifier mes craintes, je retournai promptement à la Malmaison rassurer celui que j'aimais, et je demeurai bien convaincue que d'aussi faibles résultats ne suffisaient pas pour rétablir la paix dans mon ame agitée !...

Oh ! l'expérience m'apprit sans doute que l'incertitude est l'une des plus grandes souffrances du cœur humain ; car, lorsque j'arrivai, tout était plongé dans la stupeur. Bonaparte lui-même errait dans ses jardins, et promenait de tous côtés des regards inquiets, comme un homme qui redoute à chaque instant d'être surpris. Je le saisis par le bras, et voulus l'entraîner dans un kiosque. Je cherchai à calmer son ame absorbée dans de profondes méditations; il tournait à chaque instant un œil inquiet vers la capitale ; il commençait à peine un mot, et ne pouvait le terminer. Tout autre que moi aurait gémi sur la situation de Bonaparte, de Bonaparte qui, dans ce moment, annonçait tant de faiblesse. Atterré par la crainte, il était vraiment hors d'état de rien entreprendre et de rien exécuter ; son

abattement fut tel, que le désespoir le saisit un instant. Alors fuyant tous les regards, comme un grand coupable, il courut se cacher dans les allées les plus sombres du parc, à peu de distance du château. Une profonde inquiétude semblait le dévorer. Un courrier étant venu apporter la nouvelle que, du côté de Neuilly, on apercevait un corps de troupes qui parcourait la campagne, tous ceux qui l'entouraient le crurent perdu sans ressources: plusieurs, dans le premier moment de trouble, l'abandonnèrent; d'autres étaient sur le point de suivre leur exemple; je leur dis avec assurance, qu'ils voyaient là le fruit de mes entreprises, et que les généraux Beurnonville, Macdonald, Moreau, Lefebvre, Augereau, etc., devaient se réunir à eux. Dès-lors la confiance sembla renaître; nos partisans allèrent au-devant de cette garde, qui était positivement celle sur laquelle ils devaient se reposer.

Bientôt le calme vint succéder à la tempête; j'entretins tour à tour les deux frères; je ne leur dissimulai plus le véritable état des choses. Nous marchons sur un volcan, leur dis-je; nous avons tout à redouter de son explosion. En effet, il était impossible de se livrer à la sécurité dans cet instant critique (les conjurés des deux Conseils délibéraient). Le danger renaissait à chaque minute; à la vérité l'on avait du renfort, on était

en état de soutenir une attaque, mais il valait beaucoup mieux la prévenir.

La frayeur imite quelquefois la prudence, la témérité seconde le courage, aussi je prouvai aux chefs de notre parti que l'homme dans le malheur peut s'y soustraire par quelque heureuse tentative, et donner à la fortune les moyens de lui sourire.

« Ce n'est pas en vain, me dit Bonaparte, que vous aurez favorisé les intérêts de mon ambition, pendant mon exil belliqueux aux champs lointains de l'Arabie ! Vous me rappelez ici mon devoir; je vous le jure, ce sera la dernière fois que vous m'accuserez d'indifférence pour ma cause. » Il dit, et rentra aussitôt dans ses appartemens. Murat me semblait livré à de profondes réflexions, il parut un instant indécis. « Comment, général, encore ici, lui dis-je ? Vous n'y pensez pas ; il me semble que vous devriez être au petit comité (1) depuis deux heures. Allons, vite à cheval, ou je vais moi-même y porter ces dépêches. » Son air devint réellement sérieux, en m'entendant parler ainsi.

Il me regarda fixement et me fit un signe par le-

(1) Où se réunissaient Sieyes, Cambacérès, Roger-Ducos, Lucien Bonaparte, Fouché, Roederer, Regnault-de-Saint-Jean-d'Angely.

quel il semblait approuver la présence d'esprit que je déployais dans une circonstance aussi périlleuse que décisive, et où nous étions environnés d'embûches. Au bout de quelques minutes, Murat courait déjà à franc étrier sur la route de Paris. Mon fils était dans la cour du château avec moi. Nous trouvâmes la troupe qui s'était rangée en bataille sans battre la caisse. Je lui adressai un compliment très-flatteur. Je remarquai avec plaisir le colonel Perrin (1). « Vous êtes aimable, lui dis-je ; vous êtes arrivé presque aussitôt que moi! » Bonaparte et Lucien se montrèrent, la plupart des officiers les suivirent. Ils assurèrent le général qu'ils avaient prêté serment de venir lui faire un rempart de leurs corps, et qu'ils mourraient tous, s'il le fallait, pour sa défense. Je fis distribuer des rafraîchissemens à ses grenadiers, et nous nous entretînmes familièrement avec les chefs principaux de la compagnie. Pendant le repas où l'on tamisait la politique, la conversation parut très-animée.

La diversité des prétentions de quelques-uns

(1) Le colonel Perrin promit à madame Bonaparte d'envoyer une compagnie de grenadiers à la Malmaison, si elle voulait lui garantir après coup un ordre du général Murat: elle le promit, et on lui tint parole. Ce fut cette même compagnie qui, le 2 brumaire, vint veiller même sur la personne du général.

de nos conjurés avait produit de légères altercations. A la vérité, un voile obscur enveloppait encore les événemens qui se préparaient. Plusieurs des chefs qui nous étaient dévoués, ignoraient quelle conduite ils devaient tenir ; ils balançaient entre l'intérêt, l'honneur et le devoir. Pour les mettre d'accord, le commandant de la dix-septième division militaire, qui était encore incertain, finit par me promettre de se rattacher à notre cause. Dès-lors, je m'occupai sans relâche à disposer tous les esprits au dénouement du drame. Sur les dix heures du soir une estafette envoyée par Murat vint remettre une lettre à Bonaparte. Il donna l'ordre aux troupes de se rendre sur-le-champ, et dans le plus grand silence, sur la route de Ruel, pour escorter une voiture qui devait le conduire à Paris : mais Lucien lui fit observer qu'il serait plus prudent de pénétrer dans la capitale à petit bruit et à la faveur d'un déguisement. Il craignait avec raison que son frère ne fût observé par quelques agens du Directoire. Déjà je m'étais assurée des principaux chefs de la garde du Corps législatif, sans leur dire en quoi l'on aurait besoin d'eux ; de plus, je conservais des intelligences dans les bureaux du ministère de la police. Je n'ignorais pas que les Directeurs avaient conçu le projet de faire enlever Bonaparte de la Malmaison : un propos indiscret, qui

me fut rapporté, me donna l'éveil sur ce qu'on voulait faire : il s'agissait d'une expédition importante ; on parlait de l'arrestation d'un grand personnage ; et sans autre notion que ce faible renseignement, j'insistai fort pour que le général vînt coucher à Paris et qu'il choisît un domicile inconnu aux sicaires de l'autorité.

Dans cette funeste et cruelle conjoncture, il se pouvait que d'un instant à l'autre mon époux, naguère honoré de la confiance de son armée, fût exposé aux fureurs des factions, aux attentats des conjurés, aux poignards du Directoire. Seul, il était en butte à tous les périls et à toutes les haines ; heureusement un ange tutélaire veillait à ses côtés....

La nuit de ce jour qui semblait ou préparer son triomphe ou devoir effacer l'éclat de sa fortune, le Conseil des anciens reçut des lettres closes de convocation (1), afin de se réunir dès l'aube du

(1) Le représentant Courtois, chargé du fameux rapport sur Maximilien Robespierre, expédia la missive à chaque député. La plupart de ceux qui n'avaient point été appelés, témoignèrent leur mécontentement. « Taisez-vous, leur répondit leur collègue ; je vous ai empêchés de vous ranger du côté de l'opposition ; vous êtes restés neutres dans une occasion où il eût été dangereux pour vous de manifester votre sentiment. Désormais vous pouvez vous mettre sur les rangs, et le premier Consul verra avec in-

jour pour discuter sur des affaires de la plus haute importance, et qui intéressaient le salut de l'état. Oh ! qu'elles furent longues ces journées des 17 et 18 brumaire ; je n'y puis penser encore sans tressaillir d'effroi !....

A l'ouverture de cette mémorable séance, les deux partis se divisèrent. On dut prévoir que, dans un choc aussi terrible, au milieu de l'effervescence des esprits, et du tumulte des armes, la république, fortement ébranlée, perdrait à la fois sa force et sa splendeur, quel que fût l'événement. La plupart des membres du Conseil, abattus par la crainte, faisaient dépendre du succès de leur entreprise leurs destinées, leur fortune, et celle de leurs enfans. Si l'on préparait quelque coup funeste à mon époux, si quelque malheur le menaçait, il retombait sur leur tête. C'en fut assez pour les déterminer à nommer Bonaparte général en chef des troupes sédentaires à Paris, et à le charger, vu ce titre, de veiller à la sûreté de la représentation nationale, ainsi qu'à l'exécution

---

térêt vos noms figurer à côté de ceux de Lucien Bonaparte, Talleyrand, Rœderer, Herwin, Lemercier, Villetard, Cabanis, Baraillon, Cornudet, Boutteville, etc., etc., tous membres de ce comité de l'hôtel de Breteuil, qui les premiers sanctionnèrent la résolution de la translation du Directoire et des deux Conseils à Saint-Cloud, où ils furent convoqués extraordinairement.

du décret. Deux messagers d'état s'empressèrent de le lui communiquer, et sur-le-champ il se rendit, suivi de son état-major, à l'assemblée, où il prononça ce discours :

« La république périssait, votre décret l'a sauvée. Malheur à ceux qui voudraient le trouble et le désordre! je les arrêterai, aidé du général Lefebvre, du général Berthier et de tous mes compagnons d'armes.

« Qu'on ne cherche point à retarder votre marche par des exemples pris dans le passé ; rien dans l'histoire ne ressemble au dix-huitième siècle, et rien dans ce dix-huitième siècle au moment présent.

« Le décret que votre sagesse a rendu, nos bras sauront l'exécuter. La France veut une république fondée sur la vraie liberté, sur les lois durables, sur la représentation nationale ; elle l'aura. Je le jure, oui, je le jure en mon nom et au nom de tous mes compagnons d'armes. »

« Je reçois vos sermens, lui dit le président du Conseil, celui qui ne promit jamais en vain des victoires à sa patrie, ne peut que remplir avec dévouement l'obligation de la servir et de lui demeurer fidèle. »

Cependant Bonaparte exerçait déjà le commandement dont le conseil des anciens venait de l'investir. Dix mille hommes de divers corps

étaient, par ses ordres, rassemblés près des Tuileries. Le général Lefebvre fut nommé son lieutenant; il lut aux officiers le fameux décret qui venait d'être rendu. Le vainqueur de l'Italie et de l'Égypte harangua ainsi ses soldats : « Moi, sans armes, leur dit-il, mais avec votre secours et celui de tous les bons citoyens, j'étoufferai les complots conçus et prêts à éclore au sein de la patrie. L'ennemi n'est pas seulement du côté des Alpes et sur les bords du Danube, il est au palais du Luxembourg; que dis-je, je le vois dans le sanctuaire où siègent les deux conseils. Allons, mes braves, allons déjouer des trames d'autant plus dangereuses, qu'elles s'ourdissent dans l'ombre et peuvent se manifester tout-à-coup. Depuis deux ans la république est mal gouvernée; l'armée espère, et ce n'est point en vain que mon retour va mettre un terme à tant de maux. Le conseil des anciens se dispose à sauver l'état; si quelqu'un osait s'opposer à ses volontés, vos baïonnettes en feraient bientôt justice. » Il dit, et ces vétérans de la gloire, ces fiers guerriers, lui jurèrent tous à l'envi qu'ils brûlaient du désir de se signaler de nouveau sous ses yeux.

Au lever de l'aurore qui devança cette journée si mémorable, la foudre semblait déjà gronder fortement sur la tête de Bonaparte. Déjà le conseil des cinq-cents s'était assemblé dans l'oran-

gerie de Saint-Cloud ; ils avaient pour appui toute la faction populaire. La plupart d'entre eux étaient déterminés à combattre à outrance ce qu'ils croiraient attentatoire aux prérogatives de leurs libertés. A la première proposition de nommer une commission extraordinaire chargée de présenter les mesures de salut public que les circonstances actuelles requéraient, l'orateur est interrompu par des cris tumultueux : « La constitution ! la constitution ! Pourquoi sommes-nous à Saint-Cloud ? Pourquoi une armée nous assiège-t-elle ? » A ce dernier mot, Bonaparte paraît suivi de quelques grenadiers. Lucien, président de l'assemblée, répond à ceux qui lui adressaient des personnalités et des injures : « Je sens trop la dignité de mon être pour répondre aux insultes d'un parti désolateur. » Le désordre fut bientôt à son comble, des vociférations épouvantables se prolongeaient ; le général fut reçu par des cris menaçans : « Que veut Bonaparte dans le lieu de nos séances ? Il viole le sanctuaire des lois. Que faites-vous ici, téméraire, lui dit Bigonnet : c'est donc pour cela qu'il a vaincu, ajoute Destrem ; hors de la loi ! à bas le dictateur ! Point de dictature, » s'écrièrent spontanément tous les législateurs. L'assemblée, se levant toute entière aux cris de *vive la république*, renouvelle le serment de fidélité à la constitution.... En vain

Bonaparte réunit tous ses efforts pour parler, le tumulte étouffa sa voix; Lucien fut obligé de se couvrir et de quitter le fauteuil : l'agitation devint alors extrême; la terreur s'empara un instant de l'esprit de mon époux : il sort, et pendant que les deux partis se parjuraient dans les deux conseils, que, même aux cinq-cents, les jacobins avaient entraîné par leurs suggestions les deux tiers des membres qui le composaient, Bonaparte se rendit à la barre de celui des anciens. La plupart de nos plus célèbres généraux l'accompagnaient. Là, il déploya un courage héroïque, vraiment surnaturel, et leur parla ainsi :

« Si j'avais eu des projets d'usurpation, aujourd'hui même ils seraient accomplis. Un grand nombre de députés m'ont pressé de saisir les rênes de l'état : Barras et Moulins m'en ont eux-mêmes sollicité. J'ai repoussé de telles ouvertures, parce que la liberté m'est chère (1). Ne nous divisons point, associez votre sagesse et votre fermeté à la force qui m'entoure; je ne serai que le bras dévoué au salut de la république. — Et de la constitution, s'écrie un membre. — La constitution ! reprend Bonaparte avec force, la

(1) Bonaparte était plus enclin à se servir du canon et du sabre, que du bonnet de la liberté et de la balance de la justice.

constitution, pouvez-vous bien l'invoquer? existe-t-elle encore? n'a-t-elle pas été le jouet de tous les partis, et foulée à leurs pieds au 18 fructidor, au 22 floréal, au 18 prairial? » Et continuant à pérorer au sein même du conseil, d'où l'on venait de faire sortir les étrangers, il insiste sur la nécessité d'accélérer le mouvement commencé; puis, s'adressant aux militaires restés à leur poste dans l'intérieur de la salle, il leur dit: « Mes amis, je vous promets la paix intérieure et extérieure, et vous engage à tourner vos baïonnettes contre moi, si je m'écarte jamais du chemin de la liberté.

« Je le sais, pour prix de tant de zèle, de tant de dévouement, ma tête est peut-être déjà signalée aux assassins et mise à prix. Je vais m'exposer seul et sans défense à rentrer dans l'arène. Si je succombe sous les coups des conspirateurs . . . . . jurez-moi, au nom de l'honneur, de me venger. —Nous périrons, général, si vous cessez de vivre, s'écrient-ils; nous vous promettons, non-seulement de vous servir de garde, mais de vous faire un rempart de nos corps. » Cela dit, il se place au milieu de ses soldats animés par la crainte de perdre leur idole; il ne peut redouter d'en être trahi. Déjà les ombres de la nuit couvrent Saint-Cloud; tout semble silencieux, mais les agitateurs veillent autour de lui.

Il dispersa ses légions, et leur assigne des postes différens. Seul, il pénètre au conseil des cinq-cents. A son aspect le tumulte recommence; chacun se précipite à sa rencontre; on n'entend plus que les cris : *à bas le tyran! à bas Cromwell! le dictateur hors de la loi!* Cependant, il s'exprime avec une apparence de franchise et de fermeté; plusieurs députés le menacent; la plupart d'entre eux étaient armés : mais ils se gardèrent bien de prendre l'offensive, ils auraient craint de fournir le prétexte d'employer contre eux, à l'instant même, la force des baïonnettes; ils osèrent le comparer à Catilina; et, dans leur délire, ils lui supposèrent ses monstrueux projets. « Tu feras la guerre à ta patrie! lui dit Aréna, en le menaçant de la pointe d'un stylet. — Qu'on est souvent à plaindre d'avoir rendu des services à l'état, s'écrie Bonaparte, puisqu'on rencontre des citoyens si disposés à oublier nos actions, et à nous en prêter de honteuses! » Il resta frappé d'étonnement en voyant le tumulte s'accroître encore; son attitude ne présente plus la même assurance; il pâlit, chancelle; il balbutie quelques mots; ses regards se tournent douloureusement vers la porte à laquelle étaient restés la plupart des militaires. Ceux-ci s'apercevant de l'effroi que manifeste Bonaparte, se précipitent pour lui faire un rempart, et le général Lefebvre

parvient à le dégager d'un groupe de députés acharnés contre lui. Il monte à cheval en toute hâte, sa tête n'y était plus. Il pique des deux son coursier, et retourne à Paris au galop en s'écriant : « Ils m'ont voulu tuer ! ils m'ont voulu mettre hors de la loi ! Tout me semble perdu, et pourtant je suis invulnérable ! Je serai un jour comparé au dieu de la foudre ! » Murat, le rejoignant sur le pont de Saint-Cloud, lui dit avec véhémence : « Est-il raisonnable que celui qui a triomphé d'ennemis puissans, en redoute de plus faibles qui se disposent à l'attaquer ! Allons, général, du courage, et je vous réponds que la victoire est à nous !... »

Il devint alors plus maître de lui-même ; il tourna bride aussitôt, et sentit la nécessité de se présenter une troisième fois sur la brèche pour achever son ouvrage. De son côté, Lucien avait été interpellé avec furie ; il s'était élancé à la tribune, et avait fait une violente sortie contre ceux qui avaient renouvelé la proposition de mettre Bonaparte hors de la loi. « Quoi ! vous voulez que je sois l'assassin de mon frère, s'est-il écrié au milieu des invectives de cette assemblée, où régnait un trouble affreux. Non, jamais votre président ne sera un fratricide. » Et, dans un mouvement d'indignation, il jeta au milieu de cette arène sa toge et son écharpe sénatoriale.

C'en était fait de mon époux sans cette noble explosion de son frère dans un moment aussi terrible. Des grenadiers le protégèrent ; il sort environné de son escorte, et au milieu des injures et des menaces les plus sanglantes.

Cependant il n'était point demeuré dans l'inaction ; il avait décidé la troupe à lui obéir : bientôt les gardes rentrèrent précédés d'un officier qui s'écria d'une voix forte : « Le général m'ordonne de faire évacuer la salle du conseil. » Les membres de l'assemblée, au bruit des tambours et aux cris des soldats qui s'avançaient au pas de charge, jettent leurs toges, se dispersent, et se sauvent avec précipitation par toutes les issues et dans le plus grand désordre. Bonaparte était perdu si les représentans du peuple avaient déployé en cette circonstance la moindre énergie : il était plus que probable que les militaires n'eussent pas osé les frapper de leurs glaives.

D'une voix presque unanime (1), les deux conseils nommèrent une commission consulaire, composée de Sièyes et de Roger-Ducos, qui remplacèrent le Directoire, et prirent le titre de Consuls. Bonaparte fut désigné comme le pre-

(1) Un décret d'urgence fut rendu, portant que le général Bonaparte, les officiers généraux et les troupes qui l'avaient secondé, avaient bien mérité de la patrie.

nier (1); personne n'en conçut de l'ombrage; il enleva la présidence et s'en empara sans la plus légère opposition de la part de ses collègues. Les royalistes, persuadés que le général n'allait prendre que par *interim* les rênes du gouvernement, le portaient aux nues; moi seule j'étais épouvantée; je désirais savoir ce qui se passait, et je craignais également de l'apprendre. Je ne sais quelle soudaine horreur me saisit en parcourant un billet tracé au crayon, où l'on me marquait que mon époux venait d'être mis hors de la loi: je tremblais à chaque minute qu'un ami fidèle ne vînt m'annoncer qu'il allait subir la mort. Déjà je voyais l'échafaud s'élever devant lui, son nom flétri et la postérité le maudire.... Que l'on juge de ce que je dus souffrir pendant quelques instans, surtout ayant à me reprocher de l'avoir excité la première à tout oser pour délivrer la France du joug directorial. J'avais peine à supporter cette idée cruelle. Je restai frappée comme d'un coup de foudre, les yeux fixés, les bras étendus, les lèvres entr'ouvertes; et même en le

(1) Bonaparte disait très-plaisamment: Lorsque l'avocat Gohier, l'apostat Sièyes, le procureur Rewbel, et le fripier Moulins s'étaient faits rois, je pouvais bien me faire consul. J'avais pris mes licences à Montenotte, Lodi, Arcole, Chébreisse et Aboukir.

revoyant, il régna long-tems un profond silence entre nous. Enfin je le rompis la première, et lui dis avec effusion, tant mon cœur était oppressé : « O mon époux ! je vous revois enfin !... Il était tems, car la douleur avait entièrement affecté mes esprits. Tantôt je m'accusais de vous avoir poussé sur les bords d'une mer orageuse ; j'accusais mes amis d'infidélité ; je me répandais en invectives contre eux : tantôt, de ma bouche tremblante, je baisais mes foyers éteints, comme si déjà vos ennemis m'eussent annoncé leur triomphe et m'eussent contrainte de quitter une maison que son maître allait abandonner. Consul, m'écriai-je dans le délire où me jetait l'enthousiasme de le revoir, Consul, vous venez d'échapper au plus grand des périls.... (C'est déjà trop que vous en ayez ressenti les atteintes) ; mais quelle tâche immense ce glorieux succès vous impose ! .... Toi seul, ô Bonaparte, ajoutai-je en le pressant effectueusement sur mon cœur, toi seul, ô mon ami, dois être le sauveur de notre belle patrie ! La France en pleurs gémit encore sous le poids de ses longues calamités ; ses beaux jours ont disparu comme un éclair dans une nuit d'orage. D'une voix expirante elle appelle un héros ; hâte-toi d'employer ces restes d'existence à lui créer une nouvelle vie ; qu'elle sorte, pour ainsi dire, de tes mains, jeune de gloire et

de félicité ! Enfin, sois pour elle un nouveau Prométhée. . . . Ce rôle est sublime, et tu peux le remplir ! . . . Viens relever nos autels ; fais sortir des ruines du temple de Dagon de nouvelles colonnes pour soutenir l'église de nos pères ; viens rétablir nos institutions, épurer nos tribunaux et compléter nos lois : c'est ainsi que tu feras disparaître les désordres et les crimes de toute nature créés par la main des enfans de Brutus, et que tu parviendras à cicatriser les plaies de l'état (1)..... » Telles furent les pensées

(1) Le nouveau gouvernement quitta Saint-Cloud vers les cinq heures du matin, vint s'installer au palais du Luxembourg, où Bonaparte s'empara du fauteuil du président. Mais bientôt le premier Consul quitta cette demeure, devenue désormais le siége d'un sénat ; il vint avec pompe et en grand appareil militaire occuper le château des Tuileries. . . .

Madame Bonaparte éprouva une douloureuse et vive sensation lorsqu'elle fut installée dans les mêmes appartemens occupés par la feue reine de France : elle se troubla, et des larmes humectèrent ses yeux. « Je préférerais habiter la Malmaison, dit-elle à Bonaparte ; ce palais me déplaît ; je tremble sur la solidité d'un pouvoir immense offert au plus entreprenant ! Que diront tes soldats ?— Que je ne marche point sur les traces d'un Fabricius. Madame, le petit caporal français, surpassant le général romain, veut recueillir les fruits d'une victoire où il ne lui a fallu que de l'audace pour réussir. J'ai joué mon rôle à Saint-

que j'osai lui soumettre à cette époque mémorable. Désormais ma tâche était remplie. Que n'avais-je pas fait pour qu'on remît le pouvoir aux mains de celui qui était tout pour moi? J'avais même trahi l'amitié et la reconnaissance que je portais à Barras pour parvenir à mes fins. Mais de quoi n'est pas capable une femme que l'amour et l'ambition électrisent! D'ailleurs, je voyais dans la promotion de Bonaparte au consulat la régénération de ma patrie et le bonheur d'un grand peuple.

Cloud, maintenant c'est à vous de prendre l'esprit du vôtre. Vous embellirez ces lieux si fertiles en regrets, vous ferez oublier cette triste journée du 10 août, et l'un et l'autre nous ferons des miracles. »

[redacted]

CHAPITRE III.

A quelque extrémité qu'on se soit exposé,
Qui parvient au succès n'a jamais trop osé.

GRESSET.

DÉJA une garde nombreuse s'arme et veille pour la sûreté du premier Consul. Bonaparte habite le palais des rois. Le pouvoir des patriotes s'affaiblit de jour en jour. On s'attache alors beaucoup plus au nom qu'à la chose ; et il suffit de faire graver en lettres d'or, sur le pavillon des Tuileries, le mot de *république*, pour faire croire que celui qui y réside n'essaiera jamais de la détruire (1).

On ne devait pas s'attendre à voir le Directoire, indocile aux leçons d'une si triste expérience, persister dans une lutte inégale contre le consulat. Que pouvaient les Directeurs réduits à leurs

(1) Quelques jours après son installation aux Tuileries, Bonaparte dit en riant à Joséphine : « Je laisse le mot de *république* sur les murs de ce palais, comme on met au bas d'un portrait qui n'est pas ressemblant le nom de la personne qu'il est censé représenter. »

Pensées de Bonaparte.

propres moyens ? Ne convenait-il pas mieux de céder à l'empire des circonstances, que de pousser à bout un homme tel que Bonaparte ? Lui résister, c'eût été lui fournir l'occasion d'essayer ses forces, de les apprécier lui-même, et d'en faire sentir aux autres toute l'étendue.

Cependant Barras avait envoyé l'abdication de sa place au premier consul (1) : je saisis un moment où il put se dérober à cette foule de flatteurs qui espéraient tout de sa fortune, pour lui rappeler le souvenir de son ancien ami. Il me

(1) Barras fut, dit-on, prévenu par madame Tallien de ce qui se passait à Saint-Cloud. « Bonaparte nous a tous mis dedans, s'écrie le Directeur ; il faut renoncer à l'espoir *de la présidence de la république française*. Tous les partis étaient immobiles et dans l'attente devant moi ! La présence du petit caporal, sa renommée, la foule de ses partisans, son immense crédit dans l'opinion publique, devaient inspirer au Directoire de sérieuses inquiétudes. Mais Bonaparte avait juré devant lui, en mettant la main sur le pommeau de son épée, qu'elle ne serait jamais tirée que pour la défense de la république et celle de son gouvernement. Mes collègues en parurent convaincus : je me rangeai de leur avis, tant nous étions disposés à nous abuser, tant ce diable d'homme exerçait une influence immense hors et dans la sphère de notre autorité chancelante. . . . Je me suis toujours défié de la marche tortueuse de l'abbé Sièyes, des rapports de Fouché ; mais le vainqueur de l'Italie, le transfuge de l'Égypte pouvait seul m'abuser. »

répondit avec quelque aigreur : « Ma haine l'emporte ; j'écoute mon juste ressentiment, mon inimitié ; je suis le vengeur de mes outrages, le vengeur de mes chagrins. » Puis, se reprenant tout-à-coup : « *Que veut cet homme ? Rien ne peut désormais le rapprocher de moi.* » A ce discours, je fus inquiète, et j'essayai de commencer ainsi sa justification.

« Vous devez à ce Directeur de n'avoir pas succombé sous la politique ombrageuse de ses collègues Gohier et Moulins, qui vous auraient fait arrêter sans sa puissante recommandation (*a*). Vous auriez le plus grand tort d'oublier les services importans que vous a rendus Barras. Que seriez-vous sans l'intérêt dont il daigna vous honorer ? Un homme a beau s'appuyer de son mérite personnel, et même des plus rares talens, s'il n'est mis en évidence par un protecteur qui sache les apprécier, il ne peut jamais se produire. — Que prétendez-vous, répartit le consul, avec un mouvement d'impatience ? — Vous faire exercer la plus belle des vertus : le mot de reconnaissance erre toujours sur vos lèvres. Gravez à jamais cette dette sacrée dans votre cœur ; un grand politique doit lui sacrifier son ambition.... Le passé ne peut être pour vous que de l'histoire : tout n'est pas renfermé dans le présent. — Que dirait le peuple s'il me voyait associer cet ex-Directeur à

ma gloire ? Les tems ne sont plus où je m'honorais d'obéir à ses ordres. Il faut, madame, il faut, pour en imposer à la France, que je rompe ouvertement avec lui : on pourrait croire, si la même intimité semblait exister encore entre nous, qu'il aurait favorisé mes desseins. Je veux faire oublier désormais le héros de *vendémiaire*, et, quand il en sera tems, je convaincrai les Parisiens que, loin d'avoir détruit leur capitale, j'ai voulu l'embellir des plus magnifiques monumens : mes vastes plans leur donneront la mesure de mes conceptions, et présenteront un jour à la postérité de riches matériaux pour l'histoire (1). »

J'étais loin d'approuver la première partie de son discours; je savais que Barras, en investissant Bonaparte d'une partie de son autorité, lui avait expressément recommandé d'user de clémence envers les sections rebelles à la Convention. Grâce à sa politique, le glaive de Damoclès est remis dans son fourreau ; à la vérité des commissions militaires furent créées, moins pour détruire le

(1) « Au milieu des guerres que j'avais à soutenir, j'ai rendu Paris plus commode, plus propre, plus sain, plus beau qu'il n'était. Les Parisiens reçurent ces bienfaits en chantant. L'essentiel est qu'ils fournissent des danseurs, des cuisiniers et des modes à toute l'Europe : je le savais bien. »

Pensées de Bonaparte.

[redacted]

dans d'autres tems d'avoir été la victime de votre ingratitude ; peut-être même son infortune deviendra-t-elle pour lui un titre aux regards de la France entière ; peut-être enfin lui donnera-t-elle de nouvelles preuves de toute sa bienveillance. » Enfin s'opéra par mon intermédiaire, non un rapprochement entre l'ex-Directeur et le premier Consul, mais une espèce de transaction, que j'aurais regardée comme impraticable, si je n'avais fait un appel au cœur de mon époux.

Ainsi je ne cessais, dans toutes les occasions, d'opposer le premier Consul à lui-même. Je nourrissais de plus vastes espérances : il me semblait qu'aucun obstacle ne pouvait plus l'arrêter ; j'augurais que cette ame ardente et fière allait régénérer la France, et que le même homme que les erreurs libérales avaient pu séduire un moment en 1789, avait feint d'adopter celles des révolutionnaires, qui s'appuyaient du nom de la liberté pour l'outrager davantage.

Néanmoins, en entrant dans une illustre carrière par des chemins non frayés encore pour lui, l'étonnant génie de Bonaparte lui offrit de nouvelles moissons de gloire ; on le vit intrépide guerrier autant que consul modeste, soutenir d'une main, contre les armées ennemies, la dignité du nom français, tandis que de l'autre il réparait les erreurs et les injustices d'une oligar-

chie corrompue. Loin d'imiter l'arrogance et le faste de ses prédécesseurs ; il se promenait fréquemment au palais des Tuileries, les portes ouvertes; se montrait accessible à toutes les heures du jour, et affable envers tout le monde ; enfin, il écoutait volontiers les réclamations. Tel était ce grand homme dans les premiers instans qui suivirent sa promotion au consulat.

Le peuple français, encore fatigué des secousses violentes d'une longue révolution, ruiné par les diverses factions qui s'étaient tour à tour arraché le sceptre sanglant, put donc espérer de devenir plus heureux sous le premier Consul. Son administration parut d'abord douce et paternelle. Tous les partis se taisaient, tous les talens étaient devenus tributaires de son nouveau gouvernement (1) ! il avait conservé les formes répu-

(1) On se rappelle qu'il fut l'ordonnateur du 1er vendémiaire de la neuvième année. Aucune fête, depuis la révolution, n'avait été aussi brillante. Des maires de toutes les villes, des députations de toutes les parties de la France s'étaient rendus à Paris, et un nombre immense de citoyens des classes aisées les avaient suivis, attirés par la curiosité. On avait prodigué aux notables et aux fonctionnaires publics les festins les plus splendides. Tous les apprêts furent aussi ingénieusement que magnifiquement exécutés. Des fêtes, des jeux de toute espèce, des illuminations entretinrent la joie du peuple.

; tout n'était
ue ; d'ailleurs,
nchi du pouvoir
: était perdu sans
le sort des armes, la
ésormais d'autre pers-
eux d'un tyran.
: fut alors digne de respect !
espondance avec les émigrés
llement autorisée par lui ; mais
savait distinguer d'avec de cou-
igences ces épanchemens indifférens
politique et arrachés au cœur par ce
se dire qu'on s'aime toujours, besoin
l plus impérieux une longue séparation ;
qu'une telle correspondance n'éveillât
s inquiétudes, il n'employait aucun soin
r l'empêcher. Bonaparte n'avait qu'à vouloir
ur obtenir. Tout contre-poids moral avait dis-
paru devant lui, tout pliait devant ce moteur puis-
sant ; aussi mon existence ne fut bientôt plus la
même ; je cessai de fréquenter les sociétés dans
lesquelles j'étais répandue : il dut m'en coûter,
sans doute ; mais épouse du premier Consul, je
ne pouvais plus paraître qu'avec la pompe et le
luxe des cours. Dès-lors je fus entourée d'une
foule de courtisans. Toujours avides de s'attacher
au pouvoir du jour, ces mêmes hommes, jadis

... sous de Versailles, et qui naguère ... les avenues du palais direc- ... l'honneur de ... un grain ... l'épouse d'un général dont ... renverser celui de ses adver- ... souverainement ces ... à la voix de tous les ... et de grâces. Quels que soient ... -je à quelques-uns ... erait sur le ... [illegible] ... pour, vous n'avez pu vous dispenser de ... soleil levant par instinct, et de suspen- ... couronnes dans le temple des ...

... je ne ... pas ce que je devais ... du ... élevée : je savais ... les hommes qui venaient me prodiguer ... hommages ... qui briguaient comme ... l'honneur de se rattacher à mon char, ... par ce ... perpétue : la paix qu'ils ... de con... ... nombre ... j'employais ... l'esprit de Bona- ... le porter à réparer les crimes de la

par de ceux ... ces affaire ... aient les grâc ... satisfaisaient ... avais voulu ... je l'eng ... sanguinaire ... des ten ... pour apaiser l ... Bonaparte ... une marche ... rectoire. Cet

(1) L'ab ... les émigr ...

plupart de ceux qui avaient tenu, avant lui, le timon des affaires publiques : j'obtenais assez facilement les grâces que je sollicitais ; mais elles ne satisfaisaient point ma généreuse ambition. J'aurais voulu que mon époux se surpassât lui-même ; je l'engageais à rapporter des lois injustes et sanguinaires (1) ; je le pressais de relever les ruines des temples et d'en rappeler les ministres, pour apaiser la colère du vrai Dieu (2).

Bonaparte prouvait déjà qu'il voulait suivre une marche entièrement opposée à celle du Directoire. Cette noble conduite lui attira un grand

(1) L'abolition de la loi des ôtages, la clôture de la liste des émigrés, lui firent de nombreux prosélytes dans les partis dont les uns désiraient le retour de l'ancien régime, et les autres voulaient franchement ce qu'ils appelaient un régime constitutionnel.

(2) En voyant les restes du grand Turenne échappés à la profanation exercée sur les tombeaux de Saint-Denis, et mis en dépôt au musée des monumens français, j'engageai Bonaparte à les faire transporter dans l'église de l'hôtel des Invalides, comme appartenant plus spécialement à ce sanctuaire. « Tu satisferais également, lui dis-je, le clergé et les défenseurs de l'état, en ordonnant une cérémonie pompeuse dans le temple consacré au Dieu de l'univers. » Lucien, alors ministre de l'intérieur, prononça un discours dans lequel il retraça les grandes actions du héros mort à Salsbach. Tout Paris assista à la translation des reliques précieuses du grand capitaine qui honora le

nombre de partisans. Proclamer la liberté des consciences, c'était asseoir sa puissance sur des bases solides : donner le premier l'exemple de sa soumission au culte de ses pères, c'était, en quelque sorte, légitimer sa puissance. Je lui fis entrevoir que, s'il consentait à faire des concessions, même légères, aux principes des novateurs, il ne pouvait se maintenir dans le rang où la providence semblait avoir pris plaisir à l'élever. Il finit par se rendre à mes justes observations ; et l'on vit briller l'aurore de quelques jours sereins ; cette aurore tant désirée et constamment obscurcie par les noirs orages, avait cessé de paraître sur l'horizon depuis 1792. Enfin les proscriptions cessèrent, et plusieurs exilés reçurent la permission de rentrer dans leur patrie.

Chacun applaudit à ce premier pas de Bonaparte dans la carrière politique. Un grand nombre d'émigrés virent leurs noms disparaître des tablettes de l'ostracisme. Paris reprit son ancienne splendeur ; les talens, les arts et le génie, loin d'être contraints de s'enfoncer dans l'ombre, fu-

---

siècle de Louis XIV. Elles furent déposées avec toute la pompe militaire, sous une voûte où plus de mille drapeaux arrachés aux armées étrangères, étaient suspendus en faisceaux. Bonaparte s'applaudit d'avoir suivi ce conseil et m'en remercia.

(Note de Joséphine.)

rent rappelés et accueillis ; les gens de lettres osèrent se montrer dans les bibliothèques publiques, les artistes dans les musées ; partout les manufactures se rouvrirent pour occuper les bras de la classe laborieuse ; et dans toutes les grandes villes mille ateliers attirèrent les pauvres dans leur sein, et détruisirent le fléau de la mendicité.

Ainsi après une longue tempête, les peuples goûtaient le calme miraculeux qui venait lui succéder ; ceux qui aimaient la gloire adoraient alors un gouvernement dont le chef avait couvert, de l'éclat de ses victoires, les fautes dont, à d'autres époques de la révolution, avait été flétri l'honneur national. Les persécutés eux-mêmes étaient conduits par le souvenir des maux qu'ils avaient soufferts, et par la perspective si longtems ouverte devant eux d'autres maux qu'ils avaient à craindre, à se presser autour d'un pouvoir digne enfin de la confiance universelle, et qui, dédaignant toutes les petites passions auxquelles s'étaient trop laissé aller les précédens gouvernemens, ne voyait dans ces vastes combinaisons que l'intérêt social, sans aucun mélange d'esprit de parti ; aussi les lois, plus justes, s'exécutaient tranquillement, et la France voyait l'abondance et la prospérité renaître, et effacer jusqu'à la trace des longs jours de deuil qui venaient de s'écouler.

Tout faisait croire que la paix continentale viendrait affermir la tranquillité intérieure et extérieure. Déjà Bonaparte voyait naître l'espoir du pouvoir souverain. Je m'efforçai plus d'une fois de le bannir de son esprit. « Quoi! tu penses avoir terminé tous tes travaux, lui disais-je souvent? Non, ta tâche, à toi, est de beaucoup entreprendre. Tu n'es pas encore à tous les yeux un grand homme : à la vérité, tout s'organise à l'armée de l'intérieur dans un même système; la république n'existe plus que de nom; tu exerces déjà la dictature la plus absolue. Mais jamais l'Europe ne te laissera paisible possesseur du pouvoir suprême, si tu ne cherches à l'affermir par la force de tes armes. Ce n'est point ici la cause des nations contre les rois, mais celle des rois contre les nations. Tant que tu agiras au nom du premier consul de la république, tous les partis viendront se rattacher au tien. Souviens-toi toujours, ô mon ami! que tu dois diriger le peuple avec ce précieux talisman; car si jamais ton ambition te faisait entrevoir la possibilité d'élever un trône sur les débris du pouvoir consulaire, ah! c'est alors que tous les souverains se ligueraient pour t'en renverser. Dans des siècles même, tes petits-fils succomberaient sous les efforts de l'Europe conjurée. Tu peux aisément te soustraire à tant d'écueils. Il ne s'agit pour toi que d'avoir

une volonté ferme et prononcée : oui, tant que tu ne marcheras pas dans le sentier épineux des grandeurs, tous les potentats de l'Europe seront pénétrés pour toi de respect et d'admiration. Mais si tu jetais les yeux sur le diadême, les brillantes illusions que tu avais fait concevoir ne tarderaient point à s'évanouir. Hélas ! l'étonnement s'épuise ; l'enthousiasme se refroidit, et l'ame fatiguée, voyant fuir comme un songe les idées qui l'avaient séduite, s'aperçoit avec regret qu'elle est désenchantée. Les Français ont passé à travers le vaste champ de la liberté ; il faut, selon toi, les faire rétrograder vers le point du départ sans qu'ils s'en aperçoivent, et donner à l'orgueil national une direction toute nouvelle ; il faut inspirer à tes contemporains toute la docilité de la servitude sans humiliation apparente..... Écoute : tes généraux ne verront toujours en toi qu'un général comme eux ; plus tu les combleras de biens et d'honneurs, plus ils chercheront à te précipiter du trône ; ils diront : « Cet homme voulait s'élever au-dessus de nous ; il fut récompensé par le mépris et l'indignation de ceux même qu'il avait fait sortir de l'état le plus obscur. »

Je le préparais ainsi au rôle important que le destin semblait lui réserver. Tout paraissait concourir à consolider son pouvoir ; et Bonaparte, devenu le premier magistrat d'une république

naissante, aurait pu tout entreprendre. Je lui remettais sans cesse devant les yeux l'exemple du général Monck, en l'invitant à suivre ce grand modèle. « La France semble attendre de toi une action généreuse : en replaçant les Bourbons sur le trône, tu ne ferais peut-être qu'accomplir les vœux de la nation. Je le répète, c'est à toi qu'il appartient de relever les autels de l'âge d'or, consacrés à toutes les vertus. » Tels étaient mes entretiens secrets avec l'homme étonnant qui régnait par sa gloire et par son génie sur la Gaule nouvelle.

Lui seul nommait aux places et disposait des finances, du trésor public. A sa voix, l'espérance renaissait au fond des cœurs ; on n'entendait retentir, d'une extrémité de la république à l'autre, qu'un concert de louanges et de bénédictions. Les plaies les plus sanglantes du règne de la terreur continuaient à se cicatriser ; les souvenirs les plus douloureux s'effaçaient insensiblement ; le Français commençait à reprendre son aimable caractère : heureux jours! ils succédèrent à l'horrible nuit qui, depuis tant d'années, étendait ses voiles funèbres sur le plus beau pays du monde.

Bonaparte, comme il l'avait promis, fit oublier aux Parisiens qu'il avait pris part dans les troubles populaires. Le concours devint alors immense à la Malmaison. Ce n'était plus cette modeste soli-

unde, où naguère je venais amuser mes loisirs. A cette époque, je me trouvais étrangère, pour ainsi dire, à la société, mais la scène plus riante me montrait une agréable perspective dans ce séjour délicieux. On y discutait ouvertement devant moi sur les points de diplomatie et de politique les plus importans. Chaque jour Bonaparte y assemblait des conseils. Les ministres s'y rendaient pour lui présenter le rapport des affaires. Le principal soin du premier Consul avait été de conclure la paix avec les puissances de l'Europe. Il avait imité cet ancien usage qu'observaient les rois à leur avènement au trône, d'écrire à toutes les têtes couronnées : mais n'ayant reçu que des réponses vagues ou insignifiantes de la part des cabinets, il vit bien qu'il fallait se préparer à la guerre (1). Il s'occupa d'abord de pacifier entièrement la Vendée, et il annonça ensuite que la liberté des cultes était garantie par la nouvelle constitution. Ces heureux commencemens attachèrent à son char un grand nombre de royalistes, tels que Georges Cadoudal, l'abbé Bernier, et

(1) Paul Ier écrivit de sa main à Bonaparte : « Je ne discute point le mérite des droits de l'homme ; mais quand une nation met à sa tête un homme d'un grand mérite, et digne d'estime, elle a un gouvernement, et la France en a désormais à mes yeux. »

naissante, aurait pu tout entreprendre. Je lui mettais sans cesse devant les yeux l'exemple général Monck, en l'invitant à suivre ce gr modèle. « La France semble attendre de toi action généreuse : en replaçant les Bourbons le trône, tu ne ferais peut-être qu'accomplir vœux de la nation. Je le répète, c'est à toi q appartient de relever les autels de l'âge d' consacrés à toutes les vertus. » Tels étaient entretiens secrets avec l'homme étonnant qui gnait par sa gloire et par son génie sur la Ge nouvelle.

Lui seul nommait aux places et disposait finances, du trésor public. A sa voix, l'espéra renaissait au fond des cœurs ; on n'entendait tentir, d'une extrémité de la république à l'au qu'un concert de louanges et de bénédictio Les plaies les plus sanglantes du règne de la reur continuaient à se cicatriser ; les souvenirs plus douloureux s'effaçaient insensiblement ; Français commençait à reprendre son aima caractère : heureux jours! ils succédèrent à l'h rible nuit qui, depuis tant d'années, étendait voiles funèbres sur le plus beau pays du mon

Bonaparte, comme il l'avait promis, fit oub aux Parisiens qu'il avait pris part dans les troul populaires. Le concours devint alors immen la Malmaison. Ce n'était plus cette modeste s

unde, où naguère je venais amuser mes loisirs. A cette époque, je me trouvais étrangère, pour ainsi dire, à la société, mais la scène plus riante me montrait une agréable perspective dans ce séjour délicieux. On y discutait ouvertement devant moi sur les points de diplomatie et de politique les plus importans. Chaque jour Bonaparte y assemblait des conseils. Les ministres s'y rendaient pour lui présenter le rapport des affaires. Le principal soin du premier Consul avait été de conclure la paix avec les puissances de l'Europe. Il avait imité cet ancien usage qu'observaient les rois à leur avènement au trône, d'écrire à toutes les têtes couronnées : mais n'ayant reçu que des réponses vagues ou insignifiantes de la part des cabinets, il vit bien qu'il fallait se préparer à la guerre (1). Il s'occupa d'abord de pacifier entièrement la Vendée, et il annonça ensuite que la liberté des cultes était garantie par la nouvelle constitution. Ces heureux commencemens attachèrent à son char un grand nombre de royalistes, tels que Georges Cadoudal, l'abbé Bernier, et

(1) Paul Ier écrivit de sa main à Bonaparte : « Je ne discute point le mérite des droits de l'homme ; mais quand une nation met à sa tête un homme d'un grand mérite, et digne d'estime, elle a un gouvernement, et la France en a désormais à mes yeux. »

beaucoup d'autres qui finirent par se rendre. M. de Frotté voulut imposer des conditions plus dures : il prétendait que le malheureux fils de Louis XVI, le dernier dauphin, existait ; il réclama pour ce jeune prince la couronne de France. C'en fut assez pour le faire rayer sur-le-champ de la liste qui proclamait l'amnistie. Le premier consul lui en écrivit en ces termes.

« Général, votre tête est aliénée ; tout prouve aujourd'hui que le jeune Louis XVII est mort au Temple ; d'ailleurs, et dans tous les cas, vous ne seriez jamais excusable devant Dieu et devant les hommes d'éterniser cette guerre civile. Vos officiers sont prêts à l'abandonner, et je vous engage à imiter leur exemple. »

Lorsque ceux qui se disaient les amis de M. de Frotté le pressaient d'accepter l'amnistie que lui offrait encore une fois le premier Consul : « Laissez-moi, leur dit cet intrépide Vendéen, je ne veux faire ni la guerre avec vous, ni la paix avec Bonaparte. » Cette courageuse résistance fut, en effet, comme le signal du déchaînement de ses ennemis.

J'admirais le noble dévouement du général, et, sans pénétrer quels étaient les motifs qui dirigeaient sa conduite politique, je ne peux m'empêcher de rappeler ici les propres paroles du premier Consul, à la nouvelle qu'il reçut de la

cet homme courageux : « La cour de
dit-il, vient de faire une grande perte ;
c quelques généraux d'un mérite aussi
ɛ, le prétendant aurait pu espérer de se
jour rappeler sur le trône de France ;
ɔouvant gagner les Vendéens, pour ser-
ıuse, je dois les affaiblir, les décourager,
ɔérir ceux d'entre eux qui refuseraient de
armes. Je plains M. de Frotté ; j'aurais
eux de le compter dans mes rangs ; ce-
, si je lui eusse fait grâce, il aurait pu
dangereux pour l'un comme pour l'autre
ɔ plus sage dans cette circonstance était
défaire. »

ı près vers cette époque, Fouché, alors
de la police, vint apprendre à Bona-
ı'un jeune homme que l'on venait d'ar-
de conduire en prison, prétendait être
ɔ l'infortuné Louis XVI (*b*). Déjà le 21
de l'année 1800, on avait vu un drap
re de velours noir, croisé de blanc, tapis-
ɔrtail de l'église de la Madeleine ; le tes-
du roi fut même affiché dans diverses
et répandu dans les salons. Bonaparte
ɔut de l'inquiétude, et donna des ordres
ire disparaître ces marques de la douleur
ıçais. Quant à l'imposteur (car il le jugeait
dit confidentiellement à Fouché de le

faire retenir dans un lieu secret pour ne point alimenter l'espoir ou la curiosité du peuple (1). Le consul cherchait à effacer tout ce qui pouvait réveiller le souvenir d'une famille proscrite par des factieux, et qui pourtant, par ses augustes bienfaits, ne méritait point de l'être. Tel est le délire qu'enfantent toujours les révolutions! Ainsi les Stuarts et les Bourbons se sont vus précipités

(1) Il n'en était point ainsi de Joséphine. Sa tante, madame Fanny de Beauharnais, lui avait révélé que le dauphin, fils de Louis XVI, avait été sauvé de la tour du Temple; que M. De T*** était dépositaire des documens les plus secrets sur cet enlèvement; aussi l'excellente Joséphine se croyant à moitié convaincue de l'existence précieuse du descendant de tant de rois ne put s'empêcher de dire au ministre de la police générale : « Fouché, je vous ai préparé à l'événement du retour de Bonaparte, je vous ai été constamment favorable auprès du Directoire depuis votre arrivée d'Italie; je vous ai fait maintenir dans votre place sous le consulat : jurez-moi en ce moment sur l'honneur, et pour prix de mes bienfaits, que vous respecterez les jours de cet imposteur.... Imposteur?... mais si, par hasard, il était possible qu'il fût véritablement ce qu'il avance.... ne serait-il pas assez à plaindre d'être né sur le trône?... Au contraire, si c'est un émule des Perkin, des Pugatcheff, etc., vous saurez bien sévir contre lui. » Continuant, elle ajoute : « Ce prisonnier n'offrirait-il point quelques-uns des traits de la reine Marie-Antoinette? Répondez franchement à ma question, ajouta-t-elle d'une voix

tour à tour du faîte des grandeurs humaines et du pouvoir absolu, pour tomber dans la plus cruelle des infortunés.

Après la dissolution de l'armée vendéenne, Bonaparte s'occupa sans relâche des préparatifs de la campagne qu'il allait commencer; elle devait être à jamais mémorable. Bientôt il se rendit à l'armée de réserve, laquelle se mit en marche pour le mont Saint-Bernard (*c*).

Cet illustre guerrier a revu Milan ; la for-

émue et en pressant affectueusement sa main. Fouché, vous lui servirez de mentor, et deviendrez pour lui un guide fidèle ! Je réclame de votre bienveillance en sa faveur le bienfait d'un exil *calculé*. Quant à moi, je me charge de pourvoir à tous ses besoins.... » Ici le ministre parut attendri.... « Jurez-moi de nouveau le plus inviolable secret ; vous en sentez les conséquences, surtout à l'aurore d'un nouveau règne. Le moderne César ne paraît nullement disposé à jouer le rôle de régent. Qui sait même si cet homme extraordinaire ne voudra point tenter de monter sur le trône en dépit de vos vieux jacobins ?... Mais dans la disposition où se trouvent les esprits, une si audacieuse combinaison pourrait faire naître des troubles politiques et provoquer une explosion dangereuse. Attendons tout du tems. » Fouché demeura surpris de la recommandation et de la confidence! Comme il estimait et croyait Joséphine, *il se le tint pour dit*. Il lui promit de protéger l'imposteur, mais qu'il chercherait à dévoiler ses ruses.... On ne sait, dit-on, ce que ce jeune homme est devenu, mais ses bienfaiteurs n'auront pu l'ignorer ! ! ! !

(Note communiquée.)

tune, dans les champs de Marengo, le comble de toutes ses faveurs, au moment où ses ennemis le croyaient perdu à jamais. Ce triomphe, qui tenait du prodige, déconcerta les projets du futur grand électeur Sièyes, etc. Mais c'est au burin de l'histoire à retracer cette bataille de Marengo devenue si célèbre. Qu'il me soit permis, toutefois, de dire que la mort du général Desaix fut tout-à-fait étrangère à Bonaparte : il put à la vérité ne pas le regretter infiniment, parce que la gloire de cette journée lui resta toute entière. Ce jeune héros s'était fait chérir et respecter de ses amis et même de ses ennemis. Dès-lors le premier consul n'ayant plus de rivaux à redouter, cette action décida de son sort, en fixant celui de la campagne d'Italie. La France fut encore une fois sauvée, et la seconde coalition vaincue (1).

Depuis ce jour, mon époux exécuta des plans encore mieux combinés, soit pour la guerre, soit pour le gouvernement. Il avait éprouvé ce que,

---

(1) La bataille de Marengo décida du sort de la France; trois jours après qu'elle fut gagnée, les hostilités cessèrent. Les places fortes du Piémont et de la Lombardie, les villes de Gênes, Savone et Urbin furent livrées à Bonaparte, et les Autrichiens se retirèrent au-delà de l'Oglio.

Le traité de Lunéville ne fut encore qu'une trêve momentanée; les victoires de Moreau sur les Autrichiens, et Vienne encore une fois menacée, déterminèrent cette puissance à conclure ce traité. (B***.)

dans une bataille, produit l'irruption d'une masse qui se précipite et disperse au hasard tout ce qui se présente devant elle. En politique, il avait senti que, s'il ne pouvait conserver sa place de premier consul, l'Italie, cette terre classique respectée dans tous les tems par les dieux et les hommes, deviendrait sa dernière ressource : aussi s'occupa-t-il sans relâche de la réorganisation de la république cisalpine ; il y établit un ministre français pour défendre ses intérêts. Sa rentrée dans Milan fut un véritable triomphe. « Partout, m'écrivait-il, la joie la plus vive, la plus franche, éclate. » Cette ville renaissait riche de gloire, de bonheur et d'espérances.

Bonaparte ne quitta pas l'Italie sans regret : il regardait avec orgueil l'indépendance de ce beau pays : c'était son propre ouvrage. Le général revenait victorieux à Paris ; son entrée devait être pompeuse, et sa présence encore une fois, en ranimant tous les cœurs, allait réduire toutes les factions au silence.

Par l'oubli mutuel les ames rapprochées,
Vos malheurs adoucis et vos larmes séchées,
Le présent plus heureux, l'avenir plein d'espoir,
Les passions dormant sous le joug du devoir,
Du culte renaissant voilà le vrai miracle.
Venez donc assister à ce touchant spectacle !
Vous avez parcouru la lice de l'honneur,
Moi je viens vous ouvrir la route du bonheur

DELILLE.

CHAPITRE IV.

Un million de bras a beau garder un maître,
Un million de bras ne pare point d'un traître.
T. Corneille.

L'airain sonnait la deuxième heure du jour; un sommeil bienfaisant commençait à peine à rafraîchir ma paupière, lorsque je fus réveillée par l'accent harmonieux d'une voix qui enchanta mon oreille; c'était celle de mon époux: « Madame, me dit-il, soyez aussi heureuse que je le suis de votre bonheur! Votre fils va rapidement à la postérité; il deviendra l'un des plus grands capitaines de son siècle. — Ah! mon cher Eugène, m'écriai-je aussitôt, tu marcheras, j'en suis certaine, sur les traces de ton illustre père; et, dirigé par un général aussi distingué que l'est aujourd'hui Bonaparte, tu pourras peut-être le surpasser encore...»

J'avoue qu'en revoyant le premier consul devant qui tout pliait, potentats et nations, je ne pus me défendre d'un sentiment d'orgueil.

La bataille de Marengo, telle que la bataille d'Actium, élevait l'Octave français au faîte du pouvoir. Magistrat suprême d'un peuple libre, il

reparaissait en conquérant.... Mais, j'espérais toujours qu'après avoir donné une si forte leçon à la maison d'Autriche, ce héros en donnerait bientôt une plus grande à tous les agitateurs qui déchiraient la France (1). A la vérité, la France était triomphante au dehors, mais des restes de factions la menaçaient encore au dedans. Malheureusement, on confondit à cette époque avec les perturbateurs une foule de malheureux émigrés. Déjà, depuis quelque tems, la police recherchait avec un soin extrême les principaux partisans de la monarchie (2); les uns et les autres furent signalés au

(1) Avant la nouvelle de la bataille gagnée à Marengo, on voulut, dit-on, mettre Carnot à la tête du gouvernement. Le chef de la police particulière de Lucien Bonaparte en instruisit secrètement Joséphine. Cette femme sensible, le voyant s'effrayer, lui offrit un point d'arrêt pour l'avenir. « Mon époux a toujours fait des miracles; aussi ne tardera-t-il pas à découvrir le piége. Le rôle de Marius n'est ni dans les mœurs, ni dans le caractère de Carnot. Le conquérant de la Germanie sera sous peu de jours accueilli par l'ivresse générale. Encore quelques instans, et la France entière sera dans le délire du triomphe! »

(2) « Tout gouvernement a besoin, pour premier garant de sa sûreté, d'une police vigilante dont les chefs soient fermes et éclairés. La tâche de la haute police est immense, soit qu'elle ait à opérer dans les combinaisons d'un gouvernement représentatif, incompatible avec l'arbitraire, et laissant aux factieux des armes légales pour conspirer; soit

naissante, aurait pu tout entreprendre. Je lui remettais sans cesse devant les yeux l'exemple du général Monck, en l'invitant à suivre ce grand modèle. « La France semble attendre de toi une action généreuse : en replaçant les Bourbons sur le trône, tu ne ferais peut-être qu'accomplir les vœux de la nation. Je le répète, c'est à toi qu'il appartient de relever les autels de l'âge d'or, consacrés à toutes les vertus. » Tels étaient mes entretiens secrets avec l'homme étonnant qui régnait par sa gloire et par son génie sur la Gaule nouvelle.

Lui seul nommait aux places et disposait des finances, du trésor public. A sa voix, l'espérance renaissait au fond des cœurs ; on n'entendait retentir, d'une extrémité de la république à l'autre, qu'un concert de louanges et de bénédictions. Les plaies les plus sanglantes du règne de la terreur continuaient à se cicatriser ; les souvenirs les plus douloureux s'effaçaient insensiblement ; le Français commençait à reprendre son aimable caractère : heureux jours! ils succédèrent à l'horrible nuit qui, depuis tant d'années, étendait ses voiles funèbres sur le plus beau pays du monde.

Bonaparte, comme il l'avait promis, fit oublier aux Parisiens qu'il avait pris part dans les troubles populaires. Le concours devint alors immense à la Malmaison. Ce n'était plus cette modeste soi-

nde, où naguère je venais amuser mes loisirs. A cette époque, je me trouvais étrangère, pour ainsi dire, à la société, mais la scène plus riante me montrait une agréable perspective dans ce séjour délicieux. On y discutait ouvertement devant moi sur les points de diplomatie et de politique les plus importans. Chaque jour Bonaparte y assemblait des conseils. Les ministres s'y rendaient pour lui présenter le rapport des affaires. Le principal soin du premier Consul avait été de conclure la paix avec les puissances de l'Europe. Il avait imité cet ancien usage qu'observaient les rois à leur avènement au trône, d'écrire à toutes les têtes couronnées : mais n'ayant reçu que des réponses vagues ou insignifiantes de la part des cabinets, il vit bien qu'il fallait se préparer à la guerre (1). Il s'occupa d'abord de pacifier entièrement la Vendée, et il annonça ensuite que la liberté des cultes était garantie par la nouvelle constitution. Ces heureux commençemens attachèrent à son char un grand nombre de royalistes, tels que Georges Cadoudal, l'abbé Bernier, et

(1) Paul Ier écrivit de sa main à Bonaparte : « Je ne discute point le mérite des droits de l'homme ; mais quand une nation met à sa tête un homme d'un grand mérite, et digne d'estime, elle a un gouvernement, et la France en a désormais à mes yeux. »

rester dans mon appartement. « C'est aujourd'hui une première représentation, me dit Bonaparte; tu ne peux te dispenser d'y paraître. » Je cédai à ses observations. Au milieu du tumulte qu'occasionait la foule des spectateurs, je m'aperçus

---

vement, je me rappelai avoir lu dans Dupaty que le couvent propriétaire du *bambino* n'avait pas d'autre patrimoine ; mais nos moines français préféraient des dotations hypothéquées sur le sol, et ils avaient raison. Cependant, à l'exemple des siècles passés, présens et même futurs, on aura toujours recours aux pratiques superstitieuses, en dépit de toute notre sagacité, de notre présience. Le peuple est peuple aussi bien en France qu'en Italie ; il lui faut du merveilleux pour s'occuper. Aussi Catherine de Médicis répétait fréquemment à Charles IX : « J'ai ouï dire au roi, votre grand-père, que pour vivre en paix avec les Français, il fallait toujours les tenir joyeux et dispos, de même ils ont besoin que leur esprit soit constamment en haleine, soit par la variété des spectacles, *ains* même des prodiges, *voire* même des miracles. Votre peuple, mon fils, a besoin de *battemens ;* sans cela, quelque malfaisant génie viendrait troubler sans cesse son repos, au nom de ses libertés qu'il réclame depuis des siècles ; il lui suggérerait de vous faire humbles remontrances pour les obtenir. Gardez-vous, beau fils, de laisser renouveler sous votre règne la faction des *maillotins*, *voire* même celle de la *jaquerie*, et ne laissez pas le tems à vos bons Parisiens de se remplir l'esprit de vagues inquiétudes et de sourdes alarmes, sans cela ils ne vous laisseraient guère en repos, etc. »

que le ministre de la police et le préfet Dubois ne faisaient qu'entrer, sortir, et reparaître sans cesse ; je fis remarquer ce mouvement continuel au premier consul. Il parut le connaître, et dit : « Ce n'est rien, occupe-toi du spectacle. » Fouché parut un moment à notre loge, et dit tout bas à Bonaparte, qu'il était étonné de ce qu'Aréna et Demerville ne paraissaient pas encore ; mais que, provisoirement, il allait s'assurer des deux Italiens (1).

Mon époux devint sombre à ces derniers mots, et parut agité. « Quittons l'Opéra, dit-il ; aussi bien j'ai quelques dépêches à expédier cette nuit. » Il se garda, pour cause, de m'initier dans cette double confidence ; je n'aurais pu que m'alarmer, et mon trouble aurait fini par trahir ce qu'il était très-important de laisser ignorer.

Mais une vaste conspiration s'ourdissait secrètement contre lui, la trahison combattait sans cesse sa loyauté trop confiante. Le gouvernement consulaire prenait de la considération dans Paris et dans les provinces. Le peuple, naturellement léger, toujours ami de l'éclat et des grandes notabilités, ne s'était pas trouvé depuis la révolu-

(1) Ces deux conjurés étaient Ceracchi, sculpteur célèbre de Rome, le seul émule de Canova, et Diana, ancien notaire à Rome.

tion assez pompeusement gouverné. Le nom du premier consul était dans toutes les bouches ; on était ébloui de la gloire des armes plus que de la liberté, gloire plus utile, mais moins éclatante! On avait fini par trouver les cinq sires du Luxembourg petits en comparaison d'un général qui semblait avoir fixé la fortune : on avait fini par se fatiguer de MM. les Directeurs, parce qu'ils avaient cessé d'être nouveaux.

Chaque instant que je pouvais dérober à la pompe des grandeurs, je l'employais à secourir l'infortune : je me faisais présenter une foule de familles malheureuses qui réclamaient ma protection (1).

J'employais tout mon ascendant sur Bonaparte pour lui faire réparer les torts des tems orageux qui l'avaient précédé. Son humeur était souvent farouche, mais l'habitude que j'avais de tour-

(1) Joséphine était d'un très-facile accès ; elle étendait généralement ses bienfaits sur toutes les classes qui avaient plus ou moins souffert de la révolution. Se faisant volontiers présenter tour à tour les nobles et les plébéiens, elle écoutait leurs réclamations, et faisait aux uns des promesses ; aux autres elle accordait des pensions : sa bienveillance était intarissable, mais les moyens lui manquaient le plus souvent. Les Américains surtout eurent des droits bien puissans auprès d'elle. La bonté de son cœur n'en écartait aucun, surtout s'il s'agissait de les servir de sa bourse et de son crédit.

menter son esprit, me faisait sans cesse revenir sur la même demande; j'obtenais quelquefois ce qu'il m'avait d'abord refusé. On croyait universellement que je l'aurais amené à devenir *le Monck de la France*. Peu s'en est fallu, je l'avoue, que cet empire ne rentrât sous la domination de ses maîtres légitimes. Mais le funeste événement du 3 nivôse exaspéra Bonaparte, et fit évanouir l'espérance que j'en avais conçue (*e*).

Quelques jours avant cette épouvantable catastrophe, le premier consul considérait, de l'une des fenêtres du Louvre (1), le Carrousel : « Voilà une place qui n'a point de noblesse, se disait-il; avec le tems, je veux la rendre digne du palais de celui qui doit un jour devenir le maître et l'arbitre du monde. » Je le plaisantai beaucoup sur l'accomplissement de ses projets ambitieux, et lui en démontrai en quelque sorte l'impossibilité.

---

(1) Bonaparte vit un jour au Louvre le fameux Dorat-Cubière. « Voilà donc le chevalier d'honneur de madame Fanny de Beauharnais, l'ami de Pache, de Chaumette, l'Hercule de la politique de 1793. — C'est un faible poète, lui dit Joséphine, mais non un méchant homme; je le crois même sensible! Je suis loin de sanctionner le portrait que nous en a laissé madame Roland (*Sanguinaire sans fureur.*) — Elle aurait dû ajouter, reprit Bonaparte : *La noblesse bien soutenue, rien de plus aimable; la noblesse déshonorée, rien de plus méprisable*.....

« Taisez-vous, madame, reprit-il avec humeur; je deviendrai tellement supérieur aux autres hommes, que ma gloire éclipsera la puissance des rois. »

Dans la nuit à laquelle succéda le jour qui devait éclairer un si grand crime, et plonger dans le deuil une multitude de familles, je sommeillais encore.... (L'ame a ses révélations, le cœur a ses mystères.) L'ombre de M. de Beauharnais m'apparut. Je le voyais, non comme aux jours de sa première splendeur, mais enveloppé d'un voile funèbre et enfoncé dans son cercueil; son visage était à découvert, ses yeux semblaient à demi fermés; ses restes étaient immobiles. Tout à coup je l'aperçois tirer de son sein un énorme poignard: il le fait luire à mes yeux, et sur le fer je distingue des chiffres parfaitement gravés; surtout les nombres 14, 21, 24, 28 et 34, me frappèrent singulièrement. Sur le revers de la lame paraissait un hiéroglyphe écrit en grec, qu'il me dit ne devoir s'expliquer que dans trois fois neuf. Je me réveillai avec effroi, croyant voir encore mon premier époux. Mes yeux se fermèrent de nouveau, et l'ombre ne cessa de se promener devant moi. Les pulsations de mon cœur m'avertirent de tous les sentimens que j'éprouvais; toutes mes artères étaient dans une grande agitation, et un sombre bourdonnement retentissait à mon oreille;

mon ame était émue ; la situation dans laquelle je me trouvais me paraissait tellement insupportable, que je m'écriai dans un mouvement d'effroi : « Réveille-toi, ô Bonaparte ! réveille-toi ! Nous sommes l'un ou l'autre menacés du plus grand des malheurs. »

Il ne savait que penser du trouble où il me voyait. Un tremblement universel me saisit, et la parole expira sur mes lèvres. Quand j'eus repris l'usage de mes sens, il me demanda quelle était la cause de mon agitation. Je lui racontai le songe que je venais de faire ; il me plaisanta de m'affecter d'une semblable puérilité, et me démontra quelles pourraient en être les conséquences. Je ne partageai pas son incrédulité ; je finis cependant par me calmer, et je lui répétai plusieurs fois : « Tenez-vous sur vos gardes ; on trame encore dans l'ombre quelque complot contre vous. »

Toute entière à la terreur qui me pénétrait, je recommandai au ministre de la police la surveillance la plus active et la plus sévère sur les jours de mon époux. « C'est à moi, lui dis-je, de réunir tous mes efforts pour éloigner de lui les dangers qui le menacent. » Je fus triste une partie de cette journée. Le tems était sombre et nébuleux ; je manifestai le désir de ne point sortir de mon appartement. Le soir même on donnait à l'Opéra

l'Oratorio de la création du monde (1), et Bonaparte ayant exigé de moi que j'y parusse, je me contentai de faire donner des ordres secrets à l'état-major, pour que la garde de service fût doublée ; je fis recommander surtout que la voiture du premier consul ne pût rencontrer le moindre obstacle sur sa route.

Enfin, à huit heures du soir il monta en voiture. A peine fut-il sorti du palais des Tuileries, que le bruit de la terrible explosion se fit entendre (2). Ah ! m'écriai-je avec le sentiment de la crainte et celui de la douleur, les jours de Bonaparte étaient donc menacés, et je n'ai pu partager le péril qui l'environnait !... Je me fais conduire sur-le-champ au lieu d'où partait la détonation malgré les sages conseils des personnes qui m'environnaient ; je fais avancer rapidement ma voiture, et m'attache, pour ainsi dire, aux vestiges du premier consul. De loin je vois accourir une ordonnance ; elle venait me rassurer sur le sort de celui que je pleurais. Alors j'interroge, et

(1) Chef-d'œuvre d'Haydn.

(2) « Cette explosion calculée avec une précision rigoureuse fut retardée de deux secondes, et il suffit de cette fraction imperceptible, soustraite au tems préfixe, pour sauver le consul, et pour affermir son pouvoir. » (F***.)

j'apprends le désastre inouï sur lequel on entend tout le monde pousser des gémissemens et des sanglots.... Ici, c'est une épouse en larmes qui cherche et retrouve à peine, dans le nombre des victimes, son époux, dont les traits sont, hélas! méconnaissables. Là, des enfans, pâles et tremblans d'effroi, jettent des cris affreux en voyant relever le corps sanglant d'un mère qui venait de leur prodiguer ses tendres soins et de recevoir leurs caresses!.... A côté, une autre mère a été épargnée, et n'en est que plus malheureuse, car elle voit les restes épars d'un fils que l'explosion de la poudre a lancé jusqu'aux nues, et dont les membres sont venus se briser sur le pavé.... Plus loin, un vieillard vénérable lave de ses pleurs le visage inanimé d'une fille qui soignait ses vieux jours. Il reste collé sur ce corps sans mouvement: en vain on veut l'en séparer, en vain il voit que ce n'est plus qu'un cadavre couvert de sang et de fumée: « Ah! laissez-moi mourir auprès d'elle, dit-il à ceux qui le plaignaient: je ne puis survivre à sa perte. » Désespéré, hors de lui-même, il s'écrie: « Elle n'est plus! non, elle n'est plus! » Il penche sa tête sur ce sein encore palpitant; il reste un instant immobile comme un rocher, pousse un soupir douloureux; le moment d'après il a vécu.... Ainsi de tous côtés des pères, des mères, des époux, des amis, pleurent

les objets qui leur étaient les plus chers. Des familles entières ruinées, dépossédées en un seul instant, sont plongées dans un deuil qui sera éternel, et dans une affliction qui les conduira au tombeau. Ah ! le tombeau ! peuvent-ils ne le pas désirer, quand les êtres qu'ils affectionnaient le plus viennent d'y être précipités par une foudre terrestre, par ce tonnerre des hommes, cent fois plus terrible peut-être que celui du Créateur !.... Dans mon désespoir, je vouai à l'exécration générale les auteurs de ce crime jusqu'alors inconnu dans l'histoire. S'il n'avait atteint que le chef du gouvernement, il aurait été attribué à la politique d'une faction. Mais lorsqu'il frappait une portion du peuple français, on le regardera toujours comme le comble de l'atrocité (*f*).

Je parcourus en gémissant ce théâtre de carnage, et je m'attendris sur les infortunés dont les cris émurent plus d'une fois mon cœur si douloureusement affecté. (Quel est celui d'entre les Français qui a pu refuser des larmes à ces intéressantes victimes d'un si cruel attentat ?) Je rejoins mon époux à l'Opéra. A peine entrée dans sa loge, je me sens vivement oppressée ; je perds la parole en revoyant celui dont j'avais été sur le point d'être séparée pour toujours. Mon premier mouvement fut de me jeter dans ses bras. « Eh

bien! lui dis-je toute en larmes, croiras-tu Joséphine une autre fois? Tu viens d'échapper par un prodige à la foudre qu'avaient préparée ceux qui en veulent à ta vie; il est à craindre que dans d'autres tems ils ne soient plus heureux. » Alors les sanglots me suffoquent. Bonaparte ne fut point insensible à cette preuve de ma touchante amitié; il m'en témoigna toute sa reconnaissance, il raconta à ses officiers mes tristes pressentimens, leur recommandant surtout de n'y pas croire, que cette faiblesse paraîtrait ridicule. « Ah! lui dis-je avec émotion, la sage providence a des secrets qui se dérobent à nos faibles regards; il ne faut jamais révoquer en doute un mystère que l'intelligence humaine ne saurait pénétrer (1). »

Je craignais encore pour le retour au château

---

(1) « Il faut du merveilleux, un avenir, des espérances à l'homme, parce qu'il se sent fait pour vivre au-delà de ce visible univers. Les conjurations, la nécromancie, ne sont chez le peuple que l'instinct de la religion, et une des preuves les plus frappantes de la nécessité d'un culte. On est bien près de tout croire, quand on ne croit rien; on a des devins, quand on n'a plus de prophètes, des sortiléges quand on renonce aux cérémonies religieuses; et on ouvre les antres des sorciers, quand on ferme les temples du Seigneur. »

P. A. Chateaubriand.

la reprise de cette scène tragique ; mais les sages précautions auxquelles on eut recours, dissipèrent bientôt toutes mes inquiétudes.

A la première nouvelle de ce déplorable événement, toute la France crut que les artisans des troubles révolutionnaires en étaient les uniques auteurs. On se rappela avec une horreur soudaine, que ce furent eux qui, par les crimes qu'ils commirent au nom de la liberté, avaient fait rougir son front, l'avaient empreint de cette couleur de sang dont paraissait trempé l'odieux bonnet qui environnait sa tête !.... Et comme on voyait encore, hélas ! un grand nombre de ceux qui s'étaient eux-mêmes couverts de cet emblême abominable, il fut résolu dans un conseil secret que ces hommes dangereux seraient mis désormais dans l'impuissance de nuire. Cent trente personnes (1), qualifiées du nom d'anarchistes, furent exilées par le premier consul. Ainsi la capitale se trouva délivrée de la présence et du joug de ce qui restait encore des plus fougueux

(1) Soixante-quinze d'entr'elles furent déportées aux îles Séchelles, soixante-treize y périrent ; les deux autres revinrent en France après le retour du roi. L'un d'eux s'engagea dans une nouvelle conspiration contre le prince son bienfaiteur, et fut de nouveau condamné à la déportation par la cour d'assises de Paris.

républicains de 93 et années suivantes. Le même jour où Aréna et ses complices montèrent sur l'échafaud, les auteurs de la machine infernale furent signalés à Bonaparte par le ministre de la police. La France fut étonnée de voir que la cour criminelle ne désignait comme coupables que deux anciens officiers vendéens. Le ministère public éclatait contre eux avec un grand acharnement. Dès-lors, les choses prirent une nouvelle face; la police redoubla de surveillance; beaucoup d'arrestations eurent lieu; il semblait que l'on voyait se renouveler ces horribles conspirations du règne de Robespierre, où l'on faisait périr, sous le prétexte du même jugement, une foule d'illustres victimes de ce tems de terreur, où la plupart des accusés se voyaient pour la première fois, le jour fatal qu'une mort commune allait les réunir.

Il était reconnu que je protégeais ouvertement tous ceux qui avaient souffert de la révolution; j'engageai même Bonaparte à fermer la liste des émigrés. J'aurais voulu en faire éliminer un plus grand nombre, mais j'usais souvent mon crédit avant d'y parvenir. Fouché, il est vrai, me refusait rarement; je dois dire que ce ministre concourut avec moi à arracher à l'infortune beaucoup de malheureux exilés, qui rentraient dans leur patrie sans aucun moyen d'existence, et

qui n'avaient pour perspective que le désespoir et la mort (1).

On commençait à goûter une douce sécurité; chaque jour rendait au premier consul l'affection des bons citoyens. Quant aux jacobins, il avait su les enchaîner (2). Enfin, chacun voyait le

---

(1) Ainsi pleurait l'Hébreu; mais du moins par ses frères
Il n'était point banni du séjour de ses pères.
Ah! combien du Français le sort est plus cruel!
Chassé par des Français loin du sol paternel,
Il vit sous d'autres cieux, et pour comble de peine,
De sa patrie ingrate il emporte la haine.
DELILLE.

(2) Bonaparte avouait que le mot *conventionnel* retentissait mal à son oreille : quand on annonçait C***, F***, M***, etc., etc., il disait confidentiellement à Joséphine : « Ces gens-là me sont nécessaires, je les emploie parce que j'en ai besoin; mais il s'en faut, et de beaucoup, que ces hommes se soient réconciliés avec ma politique : *c'est du vieux levain de la ligue*, m'entendez-vous, madame! Oui! ce sont pour la plupart des peureux ou des factieux; peut-être même ont-ils étudié Escobar; peureux, en signant la déchéance de Louis XVI; factieux, en envoyant leur roi à l'échafaud. Autant j'admire tous les guerriers français, quelle que soit la couleur de leur panache, autant j'éprouve de douleur toutes les fois que je me trouve en présence des grands niveleurs qui ont livré la France à l'anarchie. L'anarchie! fléau destructeur des gouvernemens représentatifs et même des monarchies les plus absolues. Ces vieux jacobins, après le 18 brumaire, ont feint de se rattacher à mon char! La plupart s'étaient fait remarquer par l'exaltation des

calme succéder à cette longue révolution qui déchira la France. Déjà le peuple se croyait heureux; les gens sages et modérés espéraient tout des progrès du tems, et les ministres saints élevaient la voix pour supplier l'Éternel de prolonger les jours de celui qu'ils appelaient dans leurs

---

principes qu'ils avaient professés au sein des orages de la révolution. Leur véhémence politique m'inquiète. La plupart de ces gens sont restés profondément affligés de cet événement: ils voyaient dès-lors toutes leurs espérances de fortune et de patriotisme déçues. Ils ont résolu, dit-on, de renverser le consulat pour nommer un grand électeur à ma place. Au milieu d'un pareil désordre, entre la faction qui tombe et la faction qui s'élève, que résulterait-il des combinaisons politiques de ces messieurs? un mal à peu près sans remède. Assurément, nous avons des lois terribles contre les tyrans et pas une barrière contre la tyrannie... Je veux opposer à tout ceci une digue, un contre-poids pour éviter les funestes effets de l'arbitraire.... Ce contre-poids doit avoir un tel degré de force, qu'il préparera la fondation de l'empire et le couronnement de son chef. Par une conséquence irrésistible, un des plus grands services à rendre à la France et à chaque Français, serait de me faire proclamer César.... ce qui conduit naturellement à savoir employer les moyens de forcer légitimement à l'obéissance, et de résister légalement à l'oppression.... et si j'en juge du premier coup-d'œil, la chance me sera favorable! D'ailleurs, madame, *l'exemple d'un bon roi est un présent des cieux!* »

(Pensées de Bonaparte.)

prières le soutien des empires et le moderne Cyrus (1).

Tout semblait seconder les vues de mon époux; il était convaincu que lui seul saurait tirer un noble et brillant parti du courage et des immenses moyens de cette nation industrieuse, avide de gloire, et riche de tous les trésors d'un sol inépuisable.

Bonaparte s'ennuya bientôt d'une existence inactive. Il ne pouvait se pardonner l'espèce d'inertie dans laquelle il se trouvait plongé. La France ne voyait autour d'elle que des gouvernemens amis; tout à coup son caractère remuant lui fit troubler la tranquillité des royaumes voisins. Il engagea l'Espagne à déclarer la guerre au Portugal, et il envoya trente mille hommes

(1) Bonaparte devenu premier consul, changea entièrement de manière de vivre; il devint abordable: une douce sérénité brillait dans ses regards; en un mot, tout faisait bien présager de son administration. Madame Bonaparte lui devint tout-à-fait nécessaire: parfois même il écoutait ses représentations. Joséphine connaissait son époux, savait bien qu'il ne se piquait pas d'une grande fidélité; il était aimable et séduisant pour les femmes, mais il les craignait. Aussi lui jura-t-il plus d'une fois que jamais il ne se laisserait subjuguer par son sexe, qu'il nommait perfide..... On peut dire qu'il a tenu parole; car il était journellement en garde contre les armes de la beauté, de l'esprit et des grâces, de peur de se laisser dominer par elles.

pour en accélérer la conquête. En vain on lui fit entrevoir l'issue funeste de ce dessein ; il y tenait si fortement, qu'il ne craignit point de me dire : « Il sera beau, madame, de voir un Bourbon déclarer la guerre à sa parente pour complaire à Napoléon I^er^. Du reste, ne vous étonnez plus, vous en verrez bien d'autres (1). »

Je commençai à réfléchir sur la hardiesse de

(1) Le premier consul semblait calculer depuis longtems les diverses chances que lui préparait la fortune. Il ménageait cependant ses collègues, en attendant qu'une occasion lui parût favorable pour rétablir en France le gouvernement d'un seul. Rester chef d'un *triumvirat* lui semblait trop peu de chose pour un homme tel que lui. Comme Atlas, il se sentait le courage et la force nécessaires pour soutenir tout le poids d'un grand empire. Par goût, Bonaparte aimait extrêmement à dominer. « Je ne peux rester neutre en politique, disait souvent cet émule de César ; mon imagination est tellement active, que si je ne dirigeais mon point d'appui vers le trône de France, je finirais peut-être par entrevoir le songe d'une république universelle. Sénèque avait raison en disant.... *Prospera animos efferunt* * ; de même, je suis loin de dire avec certain prélat : Un homme de moins, et j'étais le maître du monde. Au contraire, je me nourrirai constamment de cette maxime de Lucain, et d'autant plus, que je la crois fondée. *Nil pudet assuetos sceptris* **.

* La prospérité donne de la hardiesse.

** L'habitude de pouvoir tout, fait perdre la honte de tout oser.

ses projets. Sans cesse environné d'une foule de courtisans, il avait fini par se persuader qu'un capitaine tel que lui, avait le droit de monter sur le trône, et il croyait tenir de son épée le privilége de régner sur la France.

Enfin son extrême ambition et la force des circonstances lui frayèrent le chemin pour y parvenir ; et, nouveau Polifonte, il eût voulu donner la main à Mérope, si elle eût existé ; par cette alliance, il eût peut-être légitimé l'usurpation dont il méditait déjà le vaste plan.

Il cherchait réellement à mériter le titre de pacificateur de l'Europe, et il songea dès ce moment à conclure une paix factice ; il écrivit en conséquence à son frère Joseph, ministre de France à Lunéville.

La bataille de Marengo n'avait point été décisive ; l'empereur d'Allemagne, à la vérité, s'était vu contraint d'évacuer l'Italie ; mais il lui restait encore des ressources prodigieuses. Il venait d'apprendre que son aide-de-camp, Duroc, qu'il avait envoyé à Vienne, était fait prisonnier au quartier-général des Autrichiens. Cette violation du droit des gens était appuyée du vain prétexte que l'empereur n'ayant pas voulu ratifier le traité, se disposait à marcher lui-même à la tête de son armée.

A cette nouvelle, le premier consul envoya

foreau de recommencer les hostilités. ia cependant un armistice; mais le gé- onna qu'une heure, pour ne pas laisser ir le tems de faire ses réflexions. ndait aussi que pour mettre un terme qui s'élevaient à chaque instant parmi otentiaires réunis à Lunéville, il fallait bataille. Le général Moreau la donna, ta une victoire signalée (1); il trans- le-champ son quartier-général à cinq le Vienne.

paix, objet de tous mes vœux, fut ée. L'empereur François confirma la a France des provinces de la Belgique, nna en outre le comté de Falckenstein lépendances, et toute la province du n échange, on garantissait à la maison d'immenses possessions.

long-tems, Bonaparte méditait la con- 'Angleterre; il me disait souvent: « Je iser l'orgueil de ce peuple roi, je veux ous mon joug la superbe Albion; je contraindre son ministère à me de-

---

au venait de gagner la bataille de d'Hohenlin- ir le théâtre de sa gloire, il s'était écrié, en ses généraux : « Mes amis, nous avons con- . »

mander la paix (1). » Il ne pouvait pardonner au gouvernement britannique d'avoir dédaigné son alliance. Il projeta de renvoyer à la Russie ses prisonniers équipés ; mais il prit le soin de faire publier que les Français retenus par le sort des armes au pouvoir des Anglais, étaient dans une privation absolue de vêtemens et de subsistances. Je lui fis observer, très-judicieusement, qu'il était inoui qu'un peuple qui se prétendait hospitalier, se déshonorât par des principes aussi contraires aux droits des nations. « Le cabinet de Saint-James, me dit-il en riant, et dont je devine les ressorts cachés depuis long-tems, a réclamé une décision à cet égard ; mais il n'obtiendra jamais de moi cette satisfaction qu'il espère. » . . .

(1) Le projet de descente en Angleterre a été très-sérieusement agité. « Je n'avais pas rassemblé sur les côtes de Boulogne deux cent mille hommes, et dépensé quatre-vingts millions pour amuser les oisifs de Paris, m'écrivait Bonaparte ; mais la flotte de Villeneuve a tout dérangé. En vain, le cabinet britannique s'est empressé de rallumer la guerre continentale ; le joug de ces insulaires ne sera jamais aimé d'aucune nation. Les peuples divers ne souffriront qu'avec impatience la domination anglaise. A la vérité, ces insulaires excellent en tout ; ils nous ont tracé le chemin qui conduit aux révolutions ; mais c'est à moi, à moi seul qu'il appartient de les humilier à mon tour. Fière Albion, avec le tems tu passeras sous mes fourches *Caudines* !.... »

(Note de Joséphine.)

Ainsi Bonaparte cherchait par des moyens légitimes à satisfaire toutes les espérances, en consolidant son pouvoir. Nommé consul pour dix ans (1), cette magistrature suprême était loin de contenter son immense ambition ; il voulait l'être à vie. D'ailleurs, rien n'annonçait dans sa conduite l'intention de se dessaisir d'une autorité qu'il désirait posséder sans réserve. Il avait reçu quelques reproches de la cour d'Espagne, qu'il venait d'entraîner dans une guerre désastreuse ; et pour apaiser son ressentiment, il fit reconnaître le prince de Parme roi d'Étrurie (2).

---

(1) Le 8 mai 1800, un sénatus-consulte réélut Bonaparte premier consul pour dix ans au delà des dix années fixées par l'article 34 de l'acte constitutionnel du 13 décembre 1799. Bonaparte s'attendait à l'être à vie.

(2) Bonaparte recevait volontiers Redon de Belleville ; il l'avait connu consul à Livourne sous le gouvernement directorial. Un jour qu'il était à la Malmaison, le premier consul lui demanda brusquement : « Redon, vous revenez d'Espagne, que dit-on de moi à la cour de Madrid? — On dit, répondit celui-ci avec sa franchise accoutumée, que vous vous préparez un trône, et que vous allez revêtir les ornemens royaux. — Eh! que pensez-vous de ce projet ? — Je pense que Washington n'a pas eu besoin de recourir aux vains prestiges d'une couronne, et que le premier des citoyens pourrait se dégrader en devenant le dernier des monarques ! » Bonaparte sourit et ne parut point offensé : le soir même il dit à Joséphine : « J'aime le caractère de

Sur l'observation que je lui fis ce jour même, que toute l'Europe serait étrangement surprise de voir le chef d'une république créer un souverain : « Tu ne vois pas encore, Joséphine, me répétait-il sans cesse, quels sont mes desseins; tu verras ce que l'avenir me prépare. Tu ignores, ô mon amie ! combien il est difficile de résister à la plus entraînante des séductions, la gloire et le pouvoir suprême. Le besoin de garantir ma personne et ma puissance me déterminera autant que la soif de l'autorité souveraine, à placer un jour sur ma tête la couronne de Charlemagne. Je

---

Redon; c'est un patriote de bonne foi; il était digne de naître citoyen d'une ancienne république. — Et ! vous, mon ami, vous êtes sans doute appelé pour devenir le restaurateur d'une vieille monarchie ! Au nom de votre gloire, vous rendrez le sceptre à la maison de Bourbon. » Il se mit dans une étrange fureur ! « Encore des conseils ! Je vous l'ai dit, madame, vos émigrés ne gagneront rien sur moi. Je ne doute point que le marquis de Beauharnais ne vous ait encore écrit en faveur du prétendant. Chacun ici-bas joue un rôle, le mien est de surprendre et non d'écouter les rêveries d'une femme ! Je hais l'influence secrète que l'on cherche à exercer sur vous ! Songez-y bien ! ou vous deviendrez impératrice par la grâce de Napoléon Ier, ou vous serez répudiée de par sa seule volonté. » C'est la première fois que Bonaparte lui parla de divorce. Joséphine en demeura étrangement surprise et très-vivement affectée. Les deux époux se boudèrent quelques jours.

peux, quand j'en aurai le désir, opérer des merveilles; mais, en attendant, je vais tenter une grande épreuve sur la nation française. Je veux qu'elle s'imagine, en me voyant appeler le fils de Charles IV au nouveau royaume que je viens de créer en Toscane, que c'est pour la disposer à recevoir un jour la famille des Bourbons. Oui, l'on verra monter le prince de Parme sur le trône d'Étrurie, comme sur un degré pour parvenir au trône de France.... Le trône de France! répéta-t-il avec enthousiasme! il est digne de moi!..... Joséphine, si j'orne mon front d'une couronne, ce sera pour et par la volonté du peuple, et non jamais par celle de l'étranger. D'ailleurs, la discorde à ma voix soufflera la haine et la division au milieu des partisans de la maison royale. » Revenant ensuite sur ses pas, comme s'il eût craint de s'être trop avancé, il ajoute : « Crois que je ne maintiendrai le nouvel empire que je viens de former, qu'autant qu'il pourra favoriser mes desseins (*g*). »

La surprise, et je ne sais quel pressentiment ou quel effroi s'emparèrent aussitôt de mon ame. Cependant tout semblait alors encourager les projets de Bonaparte. Les relations les plus amicales s'étaient établies entre son gouvernement et les grands empires; l'Angleterre et le Portugal restaient seuls en guerre avec lui. Mais le peuple

anglais qui avait étudié le premier consul de la république, ne doutait pas un instant qu'il ne se laissât entraîner dans quelques fausses démarches; le célèbre Fox ne cessa de faire représenter aux puissances nouvellement et en apparence amies de Bonaparte, qu'il leur offrirait bientôt l'occasion de ressaisir tout ce qu'elles semblaient abandonner.

Cette résolution lui paraissait impossible. « D'ailleurs, me disait-il, j'imiterai Guillaume, duc de Normandie : ce ne serait pas la première fois que l'Angleterre subirait la loi du vainqueur. Pendant une longue suite de siècles, elle n'a été gouvernée que par des dynasties étrangères dont les chefs l'avaient successivement conquise. Je sais même qu'il faut, pour se reposer sur des conditions acceptées par le parti vaincu, que les circonstances en contraignent l'exécution. »

Déjà l'Espagne et la Hollande s'étaient soumises au gouvernement français, et figuraient parmi les autres nations de l'Europe, pour les énormes sacrifices qu'on allait exiger d'elles; enfin la paix fut conclue, et l'arrivée du cardinal Caprara à Paris mit le comble à la joie publique. Il apportait le concordat signé par le Saint-Père (*h*). L'autorité immense dont jouissait le premier consul reçut dans ce jour par l'allégresse du peuple, l'assentiment le plus flatteur et le

plus honorable. Alors il fut proclamé le restaurateur du culte de ses pères (1).

---

(1) Le jour de Pâques le concordat fut proclamé aux Tuileries par le premier consul en personne, et répété dans tout Paris par les douze maires de la capitale. Bonaparte se rendit à la métropole; dans toute sa marche il fut salué des acclamations publiques; les mères élevaient leurs enfans sur leurs bras pour leur faire admirer le futur Octave. Le voilà ce héros! le voilà ce grand homme! tel fut le cri général. Une femme très-belle se précipite au-devant de la voiture du premier consul au moment où celui-ci sortait de Notre-Dame. C'est en vain que les gardes la contraignent de reculer, rien ne peut arrêter son élan; elle remet un placet à Bonaparte et s'évanouit aussitôt. (Cette dame était l'épouse d'un émigré condamné à passer par les armes.) Le premier consul parut visiblement ému. « Soyez tranquille, madame, votre époux va vous être rendu. » Telles furent les paroles bienveillantes que Paris et bientôt toute la France répétèrent. La figure du premier magistrat du peuple était rayonnante. Un concert de bénédictions retentissait autour de lui. Un homme qui se trouvait au milieu de la foule considérait Bonaparte avec un regard attentif et curieux. « Je lis sur le front de cet ambitieux (couleur de safran) ses intentions secrètes. Avec un tel politique, la révolution est sur la défensive, et la république n'offrira bientôt plus ni garantie ni sécurité.... Sa gloire et son intérêt personnel s'opposeront toujours à l'affermissement d'un état de paix : *in bello tranquillitatem invenit.* Je distingue non loin de lui le premier chaînon de la diplomatie européenne. Les droits de son

Le jour où le peuple français célébra la fête de la paix générale, Bonaparte partagea ses gé-

---

nouveau maître et ses intérêts ne lui seront pas toujours respectables. » Il dit, et fait remarquer à tous les spectateurs le ministre des relations extérieures. Il était sur le point d'en nommer encore d'autres, lorsqu'un murmure général s'éleva de toutes parts. Un piquet de cavalerie environne l'indiscret et lui impose silence. « A bas le jacobin, le théophilantrope, s'écrie le peuple animé; ce ne sont pas des fleurs, ce ne sont pas des fruits que le premier consul vient offrir aux pieds des autels, mais il rouvre les temples saints pour les enrichir des ornemens les plus beaux et les plus somptueux. Vive le protecteur de la religion catholique, vive le sauveur de la France! » Et tout le monde d'applaudir avec un enthousiasme difficile à exprimer. « Vive Octave, s'écrie cet homme furieux; déjà il vous éblouit, fait une vaine montre du bonheur qu'il n'est pas en son pouvoir de vous donner. Sous le prétexte de favoriser le culte dominant, il ruinera la liberté et s'érigera en tyran de la république. Quel est son dessein dans ce jour? c'est de devenir souverain absolu. Il ne fera respecter l'autorité papale qu'autant que les successeurs de saint Pierre lui concéderont tous leurs droits. Si, comme Henri VIII, il voulait un jour divorcer d'avec sa Joséphine, il se moquerait de l'interdit jeté sur son empire, et adopterait volontiers les erreurs de Calvin, etc., etc. Voilà, voilà, citoyens, comment on vous traite, vous qui êtes les maîtres et les rois de l'Europe; à peine une si honteuse prévarication serait-elle soufferte sous l'empire d'un tyran et dans une société d'esclaves. » Le tumulte fut au comble, on eut beaucoup de

néreux sentimens. Ce fut pour lui le plus doux de tous les triomphes ; il me faisait remarquer avec orgueil qu'il n'y avait point de places publiques où son nom ne fût inscrit. « Tu le vois,

---

peine à calmer la multitude ; des cris *à la guillotine* se firent entendre, une patrouille vint à la fin l'arracher des mains des plus furieux. Cet homme fut reconnu pour un ex-moine devenu maniaque. On en rendit compte à Bonaparte. Alors il dit : « Si cet homme était un père jésuite, je le ferais renfermer, car je crains leur doctrine ; mais c'est un pauvre diable de capucin *jureur* devenu en 1793 bonnet rouge, ensuite orateur de tribune, etc. L'imposante cérémonie de la promulgation du concordat aura fait naître en lui des craintes ou des remords : du reste, si c'est un fou, il n'est point de puissance qui puisse demander vengeance de son crime ; s'il n'est qu'exalté par la lecture des livres mystiques ou révolutionnaires, contentons-nous de le faire surveiller ; l'amnistie plénière lui est accordée, car ce jour est trop beau pour le couvrir d'un voile funèbre. » Cependant le premier consul en racontant cette algarade au cardinal Caprara, ajouta : « Un gouvernement qui connaît et veut remplir ses devoirs, ne peut redouter la puissance du clergé, encore bien moins s'étayer sur lui. Je veux protéger les ministres du culte, mais ma politique se refusera toujours à être protégée par eux. Vous connaissez mes principes, je serai l'ami le plus généreux du Saint-Siége ; mais suivant l'exemple donné par Saint-Louis. Le premier magistrat du peuple français ne peut être gouverné, encore moins recevoir la loi de la pourpre romaine. Où en serions-nous, grands dieux ! » *Tantum religio potuit suadere malorum!*

mon amie, le peuple m'encense, les courtisans tremblent devant moi ; et les factieux ne sont plus. Bientôt la France dira d'eux : « Ils viennent de rentrer tous dans le néant. »

— Tu dois imiter Auguste, lui dis-je ; ce prince sut faire renaître l'abondance dans la capitale de son empire, et tâcha de gagner la populace par des jeux, des spectacles et des dons très-souvent médiocres, mais répandus à propos. »

Il daigna me consulter sur la forme de gouvernement qu'il devait accorder à Saint-Domingue. Cependant il avait résolu de mettre à la tête de son administration le général Leclerc. Je ne lui dissimulai pas que ce moyen funeste enlèverait à jamais cette belle colonie à la France. « Votre beau-frère, Bonaparte, ne saura jamais réunir l'adresse et la puissance indispensable pour se maintenir dans un poste aussi difficile. Conservez-y Toussaint Louverture (*i*). C'est l'homme qui vous convient le mieux pour gouverner les Noirs. Aussitôt que vous chercherez à lui ravir son autorité, vous vous en ferez un ennemi qui peut affaiblir votre puissance : au contraire, en caressant son ambition, en lui conservant un titre honoraire, il s'attachera nécessairement à votre cause. Je connais les Américains, flattez-les. Maintenant que les Nègres ont établi leur domination sur cette colonie, ils verront avec peine

échapper des mains de leur colonel-général le sceptre du pouvoir. A chaque instant ils craindront de retomber dans leur premier esclavage, s'ils se trouvaient soumis aux lois européennes. D'ailleurs, ajoutai-je, quels reproches pouvez-vous faire à ce chef des Noirs ? Il a toujours entretenu une correspondance avec vous; il a fait plus, il vous a remis en quelque sorte ses enfans comme en ôtage. Il me semble que ce sont de précieux témoignages du dévouement dont il veut vous donner des preuves. Vous trouvez toujours des motifs pour combattre mon opinion.... Je crains bien que votre nombreuse famille ne devienne un jour la source de tous vos malheurs.»

Je ne pus jamais le convaincre à cet égard; il m'assura que bientôt Toussaint Louverture tomberait dans ses piéges, et qu'il ne désespérait pas de le faire conduire en France, où une bonne citadelle lui répondrait de sa fidélité (1).

---

(1) L'infortuné Toussaint Louverture était persuadé à l'avance que la destinée lui réservait une mort fâcheuse. On lui avait annoncé dans sa jeunesse que, s'il venait en Europe, il y périrait; de là la répugnance qu'il manifestait quand il montait à bord d'un vaisseau. Il craignait toujours de perdre de vue le Cap Français. Au moment où on lui annonça que le premier consul de France désirait le voir, et le maintiendrait, à son instar, premier consul en Amérique : « C'en est fait de moi, s'écria-t-il, jamais je

Pendant quelques instans, je fus distraite de l'administration des affaires politiques; le machiavélisme des cours, et l'ineptie ou la fausseté de la plupart des hommes qui usurpaient la considération, m'étaient devenus insupportables; enfin j'étais contrainte d'apprendre un rôle que je répétais quand je me trouvais avec eux.

Très-souvent j'allais charmer mes loisirs à la Malmaison. Ce lieu était devenu pour moi une solitude enchanteresse ; mais l'air que l'on y respirait n'était plus aussi pur. Le souffle de la délation y avait répandu de perfides exhalaisons: bientôt je reçus l'ordre de mon époux de ne plus admettre auprès de moi que les personnes qu'il me désignerait (1). Qu'il dut en coûter à un cœur

---

ne reverrai ma femme et mes enfans ; ma prédiction s'accomplira. »

(1) Bonaparte gronda très-sérieusement Joséphine pour avoir admis à son audience particulière la prétendue marquise de Duhault. (Le hasard l'avait offerte à ses yeux.) « Cette femme n'est qu'un ressort que l'on fait mouvoir pour déverser sur l'ancienne noblesse *la honte et le mépris.* Ce qui pouvait être à peine toléré dans l'enfance de la république, ne peut maintenant s'excuser sous le consulat de votre époux. D'ailleurs, ne voyez-vous pas clairement qu'une supposition d'état de ce genre est un crime de lèse-société. Les lois sont claires et précises à cet égard; c'est aux tribunaux à nous déclarer positivement, si la veuve

tel que le mien ! Il me fallut feindre d'oublier ce que je devais à la reconnaissance, à l'amitié ; et pourtant le souvenir des êtres qui m'étaient chers pourra-t-il jamais s'effacer de ma mémoire (1)!

---

du marquis de Duhault (née de Champignelle), décédée et inhumée publiquement à Orléans en 1788, a pu ressusciter dans le cours de la révolution, pour faire admettre, comme preuves positives, la reconnaissance salariée de vassaux mercenaires. Cette femme, dit-on, leur promettait ou leur prodiguait amplement ses largesses ; elle les puisait dans la crédulité de personnes trop faciles à se laisser surprendre. Chaque siècle a produit ses imposteurs ! qui sait même si votre protégée ne serait point cette Anne Buirette? Car, malgré la perspicacité de Merlin, je vois en elle une vestale échappée de la Salpétrière. Son *masque est ignoble !* Où était donc, madame, *votre solidité*, pour lui écrire et pour admettre une telle tricoteuse ? » (On connaît l'issue de ce procès célèbre ; la mort de l'héroïne a mis fin aux débats. Mais Joséphine, stimulée par l'exemple d'un avocat estimable, M. Huart-Duparc, chargé de la défense de la prétendue marquise de Duhault, croyait contribuer à un grand acte de justice, en soutenant publiquement les droits de celle qu'elle croyait opprimée. Le souvenir des malheurs passés de madame de Beauharnais, la rendait compatissante à ceux d'autrui, et son cœur généreux saignait de voir souffrir.)

(1) Pour complaire à son époux, madame Bonaparte fut forcée en quelque sorte de rompre des liaisons d'amitié avec d'anciennes connaissances. De ce nombre furent celles de madame Tal*** et de madame de Chât***-Ren***, etc.

« Il est des nations que le génie d'un seul homme, ou le hasard des circonstances, a tirées quelquefois du sein de l'obscurité pour les amener avec éclat sur la scène du monde ; mais un

---

La première avait fait un moment le désespoir du sultan orgueilleux. La seconde, encore plus coupable, avait eu l'adresse de deviner les pensées les plus secrètes de Bonaparte. « Je crains ces deux femmes, observait-il souvent à Joséphine. C'est une double raison pour qu'on ne les admette auprès de vous que très-difficilement. » Il fallait obéir au maître. Ainsi contrariée dans toutes ses affections, l'épouse du consul dévorait ses chagrins, et cherchait le plus souvent qu'il lui était possible à se dédommager à la Malmaison de l'ennui qu'elle éprouvait au cercle des Tuileries. Mais, dans l'un comme dans l'autre château, elle était perpétuellement observée. Ce fut au point que l'une de ces dames lui écrivit un jour une lettre affectueuse ; elle fut surprise en la recevant par Duroc. Certaine alors que son époux le saurait, elle affecta de dire hautement : « Madame de Chât***-Ren*** me demande un service ; voici la réponse, en présentant une bourse au messager. Dites-lui bien que je me trouve heureuse de pouvoir l'obliger. » Le fait était inexact ; c'était madame Bonaparte, au contraire, qui redevait quelques bagatelles à son ancienne amie. Elle crut devoir saisir un à propos pour conserver la paix. Le présent, comme l'on doit s'en douter, fut froidement accueilli ; la délicatesse de Mme de Chât***-Re*** fut blessée. Un moment, on fut sur le point d'avoir une explication plus vive. La future reine fut forcée d'avouer qu'elle manquait de courage pour résister à un

peuple fier et guerrier, passionné pour la gloire, et jaloux de sa renommée, ne peut jamais être au-dessous ni de sa bonne, ni de sa mauvaise fortune. Telle est depuis des siècles cette nation unique, répétait souvent Bonaparte : je me trouve heureux de lui dicter des lois.

» Sa chute ne peut suivre de près son étonnante élévation : au bruit de sa célébrité, ne peut succéder un long silence ; et il me semble qu'elle ne peut retomber dans l'oubli ayant la puissance d'en sortir : jamais la France ne peut trouver à charge le poids de son illustration, ni le souvenir de sa prospérité, ni le récit de ses beaux faits d'armes. Dans cette rapide révolution, chaque jour est marqué par des combats, et retrace un triomphe : c'est le calendrier de la victoire ; cela rappelle les mots de l'un de nos écrivains célèbres : « Un seul peuple a rempli de ses travaux, de ses actions, de ses succès ses fastes glorieux ; citer les faits, c'est louer les héros (1). »

époux ombrageux. Les choses en restèrent là. L'une ne pouvait pardonner à madame Bonaparte d'avoir voulu l'humilier ; et l'autre, parvenue au premier rang, trouvait qu'un cadeau de sa main dans toute circonstance pouvait et devait être honorable. Il ne s'agissait en tout cela que de la manière d'offrir ou de celle d'accepter.

(1) Thomas, *Éloges*.

Les esprits devenus plus tranquilles, je saisis cette occasion pour supplier mon époux de faire adopter une loi portant amnistie en faveur des émigrés (1). Ma demande fut d'abord rejetée; cependant, quelques jours après, je lui en parlai de nouveau, et lui dis franchement que, le *concordat* satisfaisant les consciences les plus timorées, qui demeuraient convaincues que le schisme allait finir, il devait de même donner une garantie aux partisans de la monarchie, et leur prouver qu'il était tout-à-fait étranger aux crimes du règne de la terreur. Ce mot produisit sur Bonaparte une telle impression, que dès le moment même il s'occupa d'adoucir le sort des malheureux proscrits (2).

Ainsi s'applanissaient souvent les obstacles. Mais il en était de plus insurmontables encore (3),

---

(1) Le rétablissement du catholicisme fut suivi du sénatus-consulte, accordant amnistie pour fait d'émigration.

(2) Venez, nobles bannis, leur dit-elle avec joie,
Carthage hospitalière est l'asile de Troie.
Le destin vous poursuit, c'est assez pour mon cœur;
Malheureuse, j'appris à plaindre le malheur.

DELILLE, *Æn.*, *lib.* 1.

(3) Cambacérès, second consul, agitait un jour la question du rappel des jésuites. On parla du célèbre prédicateur Beauregard, qui déjà avait fait quelques tentatives à l'aurore du consulat pour obtenir sa rentrée en France.

surtout l'affaire de Saint-Domingue, dans laquelle on ne put jamais parvenir à vaincre son entêtement. Quand le général Leclerc vint me faire sa visite d'adieu à la Malmaison, je lui dis : « Mon

---

(M. de Juigné avait appuyé sa demande.) Bonaparte prit feu à ce discours. « J'ai répandu les bienfaits de l'amnistie sur l'archevêque de Paris ; c'est un galant homme, un digne prélat ; il sait la Bible par cœur : quant au père jésuite, il n'obtiendra rien. Je n'aime point les mots prophétiques jetés à dessein dans les sermons. Écoutez, messieurs, ce que ce fanatique disait aux émigrés réfugiés à Londres : « Fugitifs, mendians, déserteurs du trône! de quel droit réclamez-vous la pitié? Vous êtes punis ; mais comme la race de Juda, d'un châtiment juste. Couvrez-vous de cendres, errez à travers le globe; car vous étiez les appuis du sceptre, et vous avez entraîné sa chute en vous retirant ; vous n'avez su ni combattre ni fléchir. » L'exaltation du père Beauregard doit être portée au plus haut point ; car il se croit prophète. Je veux lui éviter de faire entendre son langage furibond dans Notre-Dame. J'avoue que je n'aurais pas la patience du feu roi Louis XVI, lorsque ce même fanatique vint prêcher, en 1788, le carême à la cour. L'orateur se faisait un mérite d'étonner et d'épouvanter ses auditeurs en tonnant contre l'impiété du siècle. Qu'il reste donc pour son salut et *le mien* au château de Groninck. (Il y mourut en 1804, âgé de 76 ans.) Je me garderai bien de lever le décret rendu contre la sainte société de Jésus, par l'admirable Ganganelli! Dieu seul aura inspiré ce pontife. MM. les jésuites ne seront ni rappelés ni tolérés par moi. Je crains les régicides ; ces fils

frère, je vous vois partir avec la plus vive inquiétude.» Les malheurs qui suivirent cette expédition, la mort du général qui la commandait, justifièrent combien mes craintes étaient fondées.

Pendant l'intervalle qui s'écoula entre le traité d'Amiens et sa rupture, Bonaparte employa les moyens les plus efficaces auprès de quelques membres du tribunat pour parvenir enfin vers l'unique objet de son ambition.

Mon époux leur faisait entendre adroitement que la reconnaissance nationale ne devait point trouver de bornes, lorsqu'il s'agissait de décerner une récompense honorable au premier magistrat de la république; que lui seul les avait arrachés au fléau de la guerre et à la plus affreuse anarchie; qu'en un mot, pour reconnaître les services éminens qu'il avait rendus à la France, il fallait le proclamer consul à vie.

Bientôt une députation vint lui annoncer que la nation entière exprimait le vœu qu'il lui fût donné un signe éclatant de la bienveillance et de la satisfaction publiques. Le sénat se trouva heu-

---

d'Ignace de Loyola sont en rebellion ouverte, avides de pouvoirs, de richesses, sans patrie, véritables cosmopolites, courtisans déhontés, on peut dire d'eux :

La peste même aurait eu leurs hommages,
Si la peste eût régné sur les tristes mortels. »

(Pensées de Bonaparte.)

reux de pouvoir confirmer la résolution du tribunat. Ainsi fut accompli le grand œuvre de la reconnaissance d'un peuple généreux, qui regardait l'inamovibilité de son chef comme une récompense digne de lui, parce qu'elle portait réellement un caractère national.

On ouvrit cependant, pour la forme, des registres destinés à recueillir les votes; et pendant le tems qui s'écoula jusqu'au moment où Bonaparte fut proclamé dictateur à vie, des jours de fêtes et de plaisirs se succédèrent à la Malmaison. L'on y traitait ordinairement les affaires les plus importantes. Dans ce lieu, Bonaparte rencontra le bonheur sur la terre. Ce séjour romantique, comme il le disait lui-même, élevait ses pensées et exaltait son ame. Là, il n'était point troublé dans ses réflexions, et il m'avoua souvent que le château des Tuileries ne lui communiquait aucune inspiration; qu'un trouble involontaire s'emparait même de ses esprits, au moment où il allait pénétrer dans le cabinet du feu roi. Les deux consuls, qu'il avait nommés lui-même à vie, venaient chaque jour travailler avec lui; on les entendait discuter sur les grands intérêts de l'état. Moins heureuse que madame de Maintenon, qui assistait au conseil de Louis XIV, et pouvait élever la voix en faveur des malheureux, je restais dans mon appartement, ou bien j'étais au salon

frère, je vous vois partir avec la plus vive inquiétude.» Les malheurs qui suivirent cette expédition, la mort du général qui la commandait, justifièrent combien mes craintes étaient fondées.

Pendant l'intervalle qui s'écoula entre le traité d'Amiens et sa rupture, Bonaparte employa les moyens les plus efficaces auprès de quelques membres du tribunat pour parvenir enfin vers l'unique objet de son ambition.

Mon époux leur faisait entendre adroitement que la reconnaissance nationale ne devait point trouver de bornes, lorsqu'il s'agissait de décerner une récompense honorable au premier magistrat de la république; que lui seul les avait arrachés au fléau de la guerre et à la plus affreuse anarchie; qu'en un mot, pour reconnaître les services éminens qu'il avait rendus à la France, il fallait le proclamer consul à vie.

Bientôt une députation vint lui annoncer que la nation entière exprimait le vœu qu'il lui fût donné un signe éclatant de la bienveillance et de la satisfaction publiques. Le sénat se trouva heu-

---

d'Ignace de Loyola sont en rebellion ouverte, avides de pouvoirs, de richesses, sans patrie, véritables cosmopolites, courtisans déhontés, on peut dire d'eux :

La peste même aurait eu leurs hommages,
Si la peste eût régné sur les tristes mortels. »
(Pensées de Bonaparte.)

reux de pouvoir confirmer la résolution du tribunat. Ainsi fut accompli le grand œuvre de la reconnaissance d'un peuple généreux, qui regardait l'inamovibilité de son chef comme une récompense digne de lui, parce qu'elle portait réellement un caractère national.

On ouvrit cependant, pour la forme, des registres destinés à recueillir les votes; et pendant le tems qui s'écoula jusqu'au moment où Bonaparte fut proclamé dictateur à vie, des jours de fêtes et de plaisirs se succédèrent à la Malmaison. L'on y traitait ordinairement les affaires les plus importantes. Dans ce lieu, Bonaparte rencontra le bonheur sur la terre. Ce séjour romantique, comme il le disait lui-même, élevait ses pensées et exaltait son ame. Là, il n'était point troublé dans ses réflexions, et il m'avoua souvent que le château des Tuileries ne lui communiquait aucune inspiration; qu'un trouble involontaire s'emparait même de ses esprits, au moment où il allait pénétrer dans le cabinet du feu roi. Les deux consuls, qu'il avait nommés lui-même à vie, venaient chaque jour travailler avec lui; on les entendait discuter sur les grands intérêts de l'état. Moins heureuse que madame de Maintenon, qui assistait au conseil de Louis XIV, et pouvait élever la voix en faveur des malheureux, je restais dans mon appartement, ou bien j'étais au salon

frère, je vous vois partir avec la plus vive inquiétude.» Les malheurs qui suivirent cette expédition, la mort du général qui la commandait, justifièrent combien mes craintes étaient fondées.

Pendant l'intervalle qui s'écoula entre le traité d'Amiens et sa rupture, Bonaparte employa les moyens les plus efficaces auprès de quelques membres du tribunat pour parvenir enfin vers l'unique objet de son ambition.

Mon époux leur faisait entendre adroitement que la reconnaissance nationale ne devait point trouver de bornes, lorsqu'il s'agissait de décerner une récompense honorable au premier magistrat de la république; que lui seul les avait arrachés au fléau de la guerre et à la plus affreuse anarchie; qu'en un mot, pour reconnaître les services éminens qu'il avait rendus à la France, il fallait le proclamer consul à vie.

Bientôt une députation vint lui annoncer que la nation entière exprimait le vœu qu'il lui fût donné un signe éclatant de la bienveillance et de la satisfaction publiques. Le sénat se trouva heu-

---

d'Ignace de Loyola sont en rebellion ouverte, avides de pouvoirs, de richesses, sans patrie, véritables cosmopolites, courtisans déhontés, on peut dire d'eux :

La peste même aurait eu leurs hommages,
Si la peste eût régné sur les tristes mortels. »
(Pensées de Bonaparte.)

reux de pouvoir confirmer la résolution du tribunat. Ainsi fut accompli le grand œuvre de la reconnaissance d'un peuple généreux, qui regardait l'inamovibilité de son chef comme une récompense digne de lui, parce qu'elle portait réellement un caractère national.

On ouvrit cependant, pour la forme, des registres destinés à recueillir les votes; et pendant le tems qui s'écoula jusqu'au moment où Bonaparte fut proclamé dictateur à vie, des jours de fêtes et de plaisirs se succédèrent à la Malmaison. L'on y traitait ordinairement les affaires les plus importantes. Dans ce lieu, Bonaparte rencontra le bonheur sur la terre. Ce séjour romantique, comme il le disait lui-même, élevait ses pensées et exaltait son ame. Là, il n'était point troublé dans ses réflexions, et il m'avoua souvent que le château des Tuileries ne lui communiquait aucune inspiration; qu'un trouble involontaire s'emparait même de ses esprits, au moment où il allait pénétrer dans le cabinet du feu roi. Les deux consuls, qu'il avait nommés lui-même à vie, venaient chaque jour travailler avec lui; on les entendait discuter sur les grands intérêts de l'état. Moins heureuse que madame de Maintenon, qui assistait au conseil de Louis XIV, et pouvait élever la voix en faveur des malheureux, je restais dans mon appartement, ou bien j'étais au salon

entièrement occupée du soin de recevoir les généraux ; j'accueillais avec distinction leurs femmes et leurs enfans (1), et j'étais certaine ;

(1) Madame Bonaparte aimait beaucoup les enfans, elle en avait sans cesse autour d'elle, et se plaisait à leur faire les plus agréables questions ; souvent elle y joignait un petit souvenir. Il fallait voir cette femme admirable au renouvellement d'une année ; son appartement ressemblait à un bazar ; on y voyait des joujous de toutes espèces, des sucreries de tous genres, des étoffes de goût, des bijoux précieux, et des armes d'un travail fini. Les manufactures de Sèvres et de Versailles, etc., brillaient là dans tout leur éclat. Les jeunes gens qui se destinaient à l'une de nos écoles, recevaient un présent analogue à l'état qu'ils voulaient embrasser ; les uns recherchaient des cartes, des plans avec l'étui de mathématiques ; d'autres une épée, des pistolets, etc. Les demoiselles recevaient assez ordinairement un peigne enrichi, une montre, un collier, etc., que Joséphine leur offrait elle-même avec la grâce qui la caractérisait. Les enfans choisissaient des tambours, des casques, des fusils, des poupées, des ménages. Cette troupe joyeuse faisait les éclats les plus bruyans ; les mères étaient satisfaites ; la plupart étaient épouses ou sœurs de généraux : tout cela faisait merveille. En donnant son cadeau, madame Bonaparte disait quelque chose d'aimable qui se rattachait toujours à la famille de l'obligé. Cela resserrait encore les nœuds qui attachaient la plupart de ces militaires à Bonaparte ; les épouses des simples officiers avaient aussi leur part aux étrennes ; en un mot, on sortait du château enchanté de la réception que l'on venait d'y recevoir, et sin-

en me séparant d'eux, que je les avais rattachés à la cause de mon époux. *Hélas! tout ce qui nous flatte paraît devoir se perpétuer.*

Je recevais avec le même accueil les ministres étrangers, et j'employais mes soins à leur prouver que le premier consul n'avait d'autre but, dans les desseins auxquels il se livrait, que le bonheur de la France; je lisais dans l'ame de plusieurs, et le moindre sourire que je voyais errer sur leurs lèvres m'en apprenait bien plus que les discours les mieux étudiés. Un mot, un regard, étaient à l'instant saisis; je l'interprétais, et souvent Bonaparte, qui ne voulait croire personne, était forcé d'avouer que j'avais des idées tellement justes, qu'il redoutait de m'admettre dans la moindre confidence, de peur que je ne le détournasse de ses merveilleuses (il aurait dû dire, de ses gigantesques) entreprises.

J'avoue qu'il avait raison; je l'avais blâmé de vouloir troubler le calme des états, et surtout celui de la Suisse (*j*); je lui fis observer que ce peuple se présentait à ses voisins dans une situa-

---

gulièrement flatté de cette marque de distinction toute particulière. Chacun avait grand soin de rapporter à soi ce qui n'était réellement que le fruit d'une politique adroite, et combinée, à l'avance, entre le premier consul et son épouse.

tion heureuse et singulière, celle de jouir de la paix au milieu de l'embrasement de l'Europe, et que ces dignes descendans de Guillaume Tell méritaient le bienfait de la liberté que leurs pères avaient conquise. « J'embrouillerai tellement leurs affaires, me répondit Bonaparte, qu'ils finiront par s'adresser à moi ; je leur donnerai une constitution ; je veux être leur médiateur : que dis-tu de ce beau projet ? — Ce dessein, répliquai-je, ne peut qu'amener la discorde au sein de cette nation noble et généreuse. Tu seras satisfait ; oui, l'Helvétie verra s'engloutir ses contrées naguère si paisibles ; on te refusera pour protecteur, tu seras irrité de tant d'audace, et tu prendras la résolution de parler en maître. La diète tentera de s'assembler et pourra, je crois, être dissoute par la force. De grands dangers l'environneront ; mais avant de se séparer, elle publiera une protestation contre ton despotisme ; tu essaieras d'envahir la Suisse ; tu ne daigneras point écouter la voix des magistrats qui voudront capituler pour l'entière soumission de leur patrie. Il faudra bien cependant que la consulte helvétique, qui s'est réunie dans la capitale de la France, se soumette à ton autorité. Mais qu'obtiendras-tu dans cette lutte ? Peu d'avantages réels, et un titre purement honorifique. L'avenir, Bonaparte, peut-il te garantir la durée de cette alliance

étrange? Écoute-moi, tu verras un jour ces peuples, dont les ancêtres avaient si vaillamment défendu leur liberté contre le chef de l'Empire Germanique, rougir d'avoir courbé la tête sous ton joug, et s'allier avec d'autres nations qui, peut-être, en les imitant, viendront te faire repentir, mais trop tard, de les avoir protégées (*k*). »

Je le préparais de loin à l'inconstance de la fortune; j'aurais voulu qu'il fût grand par lui-même et non par sa politique; je le voyais voguer sur une mer orageuse, environné d'écueils. Sa marche devenait tortueuse et incertaine; il se repentait d'avoir signé la paix avec l'Europe. Déjà même il s'apercevait que ses relations avec l'Angleterre devenaient moins amicales. Cette puissance avait semblé vouloir conclure un traité de commerce; elle avait reçu quelques notes préliminaires; mais tout à coup elle augmenta ses prétentions et rendit la conclusion impossible. Lord Withworth donna l'*ultimatum* de sa cour. Il avait ordre, en cas de refus, de quitter Paris dans les vingt-quatre heures. Bonaparte parut surpris et resta presque incertain sur le parti auquel il devait s'arrêter. Un soir il me dit: « Joséphine, je viens de faire emprisonner plus de sept mille Anglais. Je vais les distribuer dans plusieurs villes, et j'apprendrai à ces orgueilleux insulaires,

qui étaient venus visiter la France, qu'en vain ils se reposaient sur la foi des traités et sur le droit des gens. Leur gouvernement m'oblige aujourd'hui à user de représailles. La Grande-Bretagne voudrait conquérir le monde, si cela lui était possible, et c'est moi qu'elle ose accuser à la face de l'Europe, de nourrir le projet de m'en emparer. Elle me demande de garder Malte pour dix ans; de prendre possession de l'île de Lampedouse; de faire évacuer la Belgique par les troupes françaises. Perfide ministère, s'écriait-il sans cesse; il demande ce qu'il ne peut dépendre de moi de lui faire obtenir. Au reste, je prétends lui prouver qu'on ne se joue pas impunément d'un homme tel que Bonaparte. Je veux m'emparer du Hanovre; et qui sait, d'après ce coup d'éclat, où mon génie militaire pourra s'arrêter! »

J'écoutais attentivement ce discours, qu'il entremêlait de quelques réflexions tout-à-fait laconiques. A l'entendre, les Anglais ne pouvaient rien sans la puissante intervention de la France; il saurait bien, quand il le voudrait, se rendre maître de leur commerce maritime. Dès-lors, il ne s'occupa plus que de trouver un moyen facile d'y opérer une descente. « Je vous conduirai à Londres, madame, me disait-il assez souvent; je veux que l'épouse du nouveau César soit couronnée à Westminster. »

Dans les premiers tems, je prenais cette prétention pour une plaisanterie. Mais il la répéta tant de fois que je commençai à découvrir la profondeur de ses projets. Le bruit circulait que le premier consul se ferait élire empereur des Gaules : mais ces clameurs publiques étaient semées par ses plus grands ennemis. D'ailleurs, le titre éminent qu'il possédait déjà était digne du chef de la nation Française.

Dans un de ces momens que je savais si bien saisir, je fis tomber la conversation sur ce sujet ; je plaisantai agréablement Bonaparte. La plupart du tems il était si rêveur qu'il ne me répondait rien. Un jour que sa disposition d'esprit n'était sans doute plus la même, il me dit vivement : « Hé pourquoi ne me ferais-je pas couronner(1)?»

(1) Joséphine aimait à s'accompagner sur la harpe ; Bonaparte la surprit un jour chantant la mort de Marie-Antoinette, dont elle rappelait les grâces, les souffrances et la fin déplorable. Il partagea si vivement l'émotion que ses chants lui inspiraient, qu'il lui fut impossible de laisser achever à son épouse cette improvisation. Il renverse brusquement la harpe, et lui dit avec humeur : « Quoi ! vous êtes sur le point de remplacer la reine, et vous ne craignez pas de me retracer que j'aurais des devoirs à remplir ! » Joséphine demeura interdite. Cependant elle reprit quelque assurance, et lui parla ainsi : « O Bonaparte ! homme

J'avoue qu'à ces mots je demeurai interdite, et fus quelques instans sans lui répondre. Enfin, reprenant mes esprits, je lui démontrai que c'était un piége que ses ennemis lui tendaient. « Qui vous l'a dit, reprit-il sur le même ton ! je veux vous prouver le contraire. Vous savez que je suis l'idole des Français : partout je suis accueilli comme un dieu tutélaire. Vous avez pu vous en convaincre dès l'année 1802. Je vais recommencer le cours de mes voyages ; mais mon intention est de leur donner une plus grande étendue ; vous jugerez vous-même, madame, qu'il ne me reste plus qu'un pas à faire ; et je veux le franchir. Peut-être, ajouta-t-il en souriant, serez-vous la première à me le conseiller ? Sans doute votre bon génie vous inspirera pour moi quelques pensées heureuses. »

---

si supérieur à ton siècle, à toi seul appartiendrait l'honneur d'être le libérateur de cette famille si longuement persécutée. » Elle ajoute, en souriant : « Ton épouse déposerait volontiers sa portion de souveraineté, surtout si c'était en faveur de la fille auguste de l'infortunée reine. Toi-même, parfois, je t'ai surpris déplorant ses malheurs ! — Joséphine, ton abdication n'empêcherait pas ton époux d'aspirer au trône ; il va s'y asseoir, et gare à celui qui tenterait de l'en précipiter ! il se détruirait lui-même. »

A l'instant même je le conduisis près d'un portrait de son père, qui était à demi caché. « Regarde, lui dis-je; cet homme portait ton nom: de même que ce tableau est relégué dans cette sombre galerie, de même il vécut à l'écart: tu n'aperçois sur ses habits aucuns signes de la puissance et de la grandeur; on ne dit rien de lui, sinon: *il fut heureux.*

— Comment faut-il faire, me demanda Bonaparte, pour le devenir? »

—Renoncer à l'ambition, lui répondis-je à l'instant, rappeler au rang suprême les descendans de tes rois, les replacer sur le trône: alors tu seras le premier des hommes, si tu peux demeurer indépendant..... Il se jeta dans mes bras et me promit de réfléchir à mes conseils. Je pressai contre mon sein ce cœur qui n'eut jamais à se reprocher d'avoir mis l'honneur en contradiction avec le bonheur de la France, mais qui ne trouvera de repos que dans les entrailles de la terre!!! (1).

---

(1) J'ai connu Bonaparte dans des momens où la dissimulation lui était impossible, parce qu'il était obligé de prouver ou de désavouer tout à coup ses sentimens par des actions; ses passions n'avaient aucun voile pour moi, parce que je l'ai vu en même tems dans le secret des confi-

dences intimes, et que rien n'explique l'homme aussi clairement que les diverses alternatives de la fortune d'un parti. Plût au ciel que sa prudence eût égalé son courage! mais un seul homme ne peut réunir toutes les vertus! tel brille dans les combats, un autre dans les conseils: mon époux se croyait réellement un génie universel *.

(Note de Joséphine.)

* Dès son début, il annonça que « la nature le destinait à devenir un héros. »

CHAPITRE V.

Parcere subjectis, et debellare superbos.
.... On peut subjuguer l'orgueil d'une nation,
Mais on doit épargner celles qu'on a soumises.
VIRGILE.

BONAPARTE mit sans délai à exécution l'idée qu'il avait de se montrer dans les départemens. Il commença par visiter le champ de bataille d'Ivry. « Voilà, s'écria-t-il en me le montrant, cette plaine où un homme vraiment digne d'être roi de France, soumit en père ses sujets entraînés par la rébellion; je l'avoue, je n'aurais pas différé aussi long-tems que lui à me rendre le maître de la capitale; j'aurais mieux aimé être nourri par les assiégés que de les nourrir. Je m'honorerais sans doute de ressembler à Henri IV; mais je ne prétends pas imiter son exemple dans toutes les époques de son règne.

— Un duc de Sully (1) vous manquera toujours,

(1) Sully s'exprimait à peu près comme Socrate, quand il disait que le labourage et le pâturage étaient les deux mamelles de l'état.

lui répliquai-je, le Béarnais avait un ami véritable dans ce vertueux Mentor. Il ne rougissait point d'écouter ses sages conseils, il les suivait en beaucoup de circonstances : l'impétueux Napoléon peut-il jamais rencontrer des ministres aussi éclairés, et surtout aussi intègres, quand son premier soin est de jeter entre eux une pomme de discorde ? Le choix d'un ami deviendra peut-être encore plus difficile ; mais dans tous les tems, je me ferai un devoir bien doux d'en remplir la place. »

Nous continuâmes notre route par Évreux, Louviers, Rouen, Caudebec. « Voilà un fameux royaume, dit Bonaparte à ses officiers, à la vue d'Ivetot, à peine le puis-je remarquer sur la carte. » Il plaisanta beaucoup sur la toute-puissance que devait avoir le seigneur suzerain. Je lui fis observer qu'il était peut-être plus heureux que celui dont il avait l'honneur de relever. Il me répondit à l'exemple de César : « J'aimerais mieux être le premier dans un village, que le second en France. » Nous poursuivîmes le voyage sans presque nous arrêter. Tout à coup le vent changea, le tems devint sombre et annonça un orage prochain, les éclairs précurseurs de la foudre se multiplièrent, et les chevaux finirent par s'effrayer ; un d'eux, en tombant, foula aux pieds l'un de nos guides. Ce cruel événement me

fit tressaillir : je gémis long-tems sur le sort de cet infortuné ; l'instant où de pareils malheurs arrivent, rapproche dans les cœurs éminemment sensibles, les conditions les plus éloignées. On ne voit plus, dans la victime d'un déplorable accident, qu'un être égal à soi sous le rapport des vicissitudes de la vie humaine. On sent alors que le dernier des mortels est réellement notre semblable. Je donnai des ordres pour que l'on conduisît cet infortuné postillon dans la maison la plus voisine, et qu'on lui prodiguât des secours. J'appris quelque tems après qu'il s'était rétabli de sa chute.

La pluie commençait à tomber, nos gens cherchaient des yeux quelque arbre hospitalier pour se mettre à l'abri. Ils aperçurent, au-dessous d'une montagne, quelques habitations situées au milieu d'une enceinte. A l'entrée d'un hameau, bâti sur le penchant d'une colline, où serpentait un ruisseau limpide, on nous fit remarquer une colonnade de troncs d'arbres, qui ombrageaient la demeure d'un paysan. Là, nous suivîmes un petit sentier en tournant autour d'une maison, dont les fenêtres offraient des vitres taillées à facettes. Bientôt nous distinguâmes un vieillard assis à l'entrée de sa cabane, les bras croisés et paraissant plongé dans une méditation profonde. « Homme simple et vertueux, se disait Bona-

parte, tu reposes paisiblement sous le chaume : les remords, les soupçons, les projets ambitieux ne troublent point ton inaltérable félicité ; c'est celle de l'innocence et de la bonté du cœur. »

Le maître de cette agréable habitation nous conduisit à une chambre parfaitement arrangée, où l'on goûtait une douce fraîcheur pendant le soleil brûlant des beaux mois de Cérès et de Pomone. Un château en ruines s'élevait immédiatement derrière. Les hauteurs qui le dominaient étaient tapissées de vieux chênes qui semblaient suspendus sur des monticules. Aimable tranquillité ! calme heureux.....

Après s'être assis un moment, le consul fixa le père de son hôte qui semblait inquiet : « Que désires-tu, bon vieillard ? parle ici sans crainte. — Citoyen ! — Eh bien ! — Citoyen, vous voyez là mon jardin, ma femme, ma bru, mes enfans, mais il me manque un petit-fils (et il retournait son chapeau dans tous les sens). Malheureusement, l'ambition l'a aiguillonné comme tant d'autres ; il a voulu marcher sur les traces d'un grand homme.... Charles n'eut jamais l'idée de devenir l'égal de son maître, mais il était disposé à le bien servir. Tout à coup il s'est vu arrêté dans sa marche pour avoir commis une faute d'insubordination envers ses chefs. Une commission militaire doit le juger, et ce fils, mon sou-

tien, toute mon espérance, succombera sous le poids d'une condamnation qui fera notre désespoir et lui laissera la honte en partage. Je connais la rigueur de nos lois militaires; moi-même, à Fontenoy, mon officier, dit-il en élevant la voix, j'ai failli les subir. J'avais franchi nos lignes sans la permission expresse de mes supérieurs; je voulais mettre à la raison trois Anglais qui, du haut des redoutes, m'avaient injurié, ainsi que mes braves camarades. *French-dogs*, nous disaient-ils sans cesse, nous vous battrons. Un conseil de guerre me condamna à avoir la tête cassée, comme étant coupable du crime de désertion. Au moment de passer par les armes, je m'écriai en me voyant près du duc de Richelieu: « Mon général, je meurs content, j'ai fait mordre la poussière à de lâches ennemis, l'honneur français exigeait une telle réparation.» Cette exclamation plut au maréchal, il en fit son rapport à Louis XV, qui était dans nos rangs; le monarque bien-aimé m'accorda ma grâce, et me fit l'honneur insigne de m'attacher à son auguste personne.

—Monsieur, lui repartit Bonaparte, tout militaire doit obéir; sans subordination, que deviendraient nos armées? Le soldat qui s'en écarte est indigne de rester sous ses drapeaux; il doit être puni. Il faut nécessairement des exemples pour

en imposer aux mutins. » A ce discours, le bon vieillard trembla de tous ses membres ; il lui semblait entendre la voix de l'ange accusateur, et, comme au dernier jour, il attendait sa terrible sentence.

Le père de Charles était tombé à genoux devant un mauvais buste en plâtre qui représentait le premier consul. Il versait des larmes en abondance et se frappait la poitrine en s'arrachant les cheveux. « Non, citoyen, s'écriait-il en parlant à mon époux, je ne vous quitterai pas que vous ne m'ayez promis votre recommandation auprès de celui dont vous voyez ici l'image. » Bonaparte semblait ému ; cette scène était réellement déchirante. Le malheureux père était tombé privé de sentimens à nos pieds ; vainement on le secourut ; il resta froid, insensible ; long-tems on crut qu'il était frappé par la mort ; on l'emporta dans une salle basse. Pour le vieillard, sa raison parut un moment égarée ; il cassa le buste du consul, et déchira une pétition qu'il venait de rédiger à la hâte. Il se frottait continuellement les mains, ouvrait la bouche et nous faisait entendre, par signes, qu'il ne survivrait pas à la perte de son petit-fils.

L'une des sœurs du coupable nous supplia d'intercéder en faveur de ce malheureux, et m'adressa ce peu de mots, ne se doutant guère à qui elle parlait : « Madame Bonaparte, on la

dit si bonne, si indulgente, que son mari ne doit rien lui refuser. — Vous avez raison, reprend le consul en riant; elle s'arrange si bien qu'il faut toujours être de son avis, surtout s'il s'agit de sauver un malheureux. Vous ne pouviez mieux faire que de prononcer le nom de Joséphine, la grâce de votre frère vous sera accordée; bien plus, je solliciterai Bonaparte en sa faveur, pour le faire entrer dans sa garde consulaire. » Il dit, et leur laissa des gages de sa munificence. Je mis au doigt de la jeune suppliante un anneau émaillé, et l'assurai que c'était un souvenir qui lui garantissait une dot à l'époque de son mariage. « Et moi, ajouta mon époux, je donnerai les premières épaulettes à Charles; c'est sur un champ de bataille, et à la suite d'une belle action qu'il doit les recevoir. » Ces bons villageois ignoraient qui nous étions; mais bientôt le son des cloches vint frapper nos oreilles (1); le maire, à

(1) Avec quel transport Pythagore, qui prêtait l'oreille au marteau du forgeron, n'eût-il point écouté le bruit de nos cloches, la veille d'une solennité de l'église! L'ame peut être attendrie par les accords d'une lyre; mais elle ne sera pas saisie d'enthousiasme, comme lorsque la foudre des combats la réveille, ou qu'une pesante sonnerie proclame dans la région des nues le triomphe du Dieu des batailles.

(F. A. Châteaubriand.)

la tête des notables de sa commune, se préparait à venir nous débiter une harangue ennuyeuse. « Sauvons-nous promptement, dis-je à Bonaparte; le premier consul de la république doit se dérober à la reconnaissance des heureux qu'il a faits. » Il se leva à ces mots et s'éloigna de la cabane; je suivis ses pas. Nous allâmes respirer un instant sur une éminence qui joignait notre route, et bientôt nous nous dirigeâmes vers une ville que nous voyions devant nous. Elle était distinguée de la mer par l'écume des flots qui battaient ses rivages. Nous avions déjà franchi la moitié de la distance, lorsque l'orage nous surprit de nouveau au milieu d'une plaine. Le tonnerre tomba à quelques pas de là sur la cabane d'un pâtre qui était venu parquer dans ces lieux solitaires. La terreur devint générale en un instant. Le petit Pierre (1) venait d'être atteint de la foudre; on lui envoya quelque argent, et les gens d'une ferme voisine accoururent soulager le blessé.

Nous continuâmes notre route jusqu'au Hâvre. Bonaparte voulut visiter le port; il fit de séduisantes promesses aux habitans, et répandit l'or avec dignité. Bientôt nous eûmes dépassé Fécamp, Dieppe et Gisors, et au moment où je m'y

(1) Ce petit Pierre était le *Mathieu Laensberg* de ces cantons.

attendais le moins, mon époux m'annonça qu'il me conduisait en Belgique. Il savait qu'il y trouverait de nombreux partisans; il s'empressa de s'y rendre. Son entrée dans les Pays-Bas ressemblait à un véritable triomphe. Après lui, son épouse devait être nécessairement l'objet des fêtes publiques. Les personnages les plus recommandables nous furent présentés tour à tour : la plupart étaient les mêmes hommes qui avaient fomenté la révolte contre l'Autriche. Déjà les Belges s'étaient jetés dans les bras des révolutionnaires français qui n'avaient point de Dieu, et s'étaient prosternés aux genoux de toutes les idoles qu'ils avaient successivement encensées ; de même ils venaient se soumettre au fameux général qui avait envahi les états du pape, dépouillé la chapelle de la Casa-Santa, et conclu avec le Saint-Père un concordat, dans lequel il avait fait décréter un grand nombre d'articles prétendus organiques qui minaient sourdement les bases de la puissance pontificale (*l*).

Je souriais à ce singulier rapprochement, et surtout à ces harangues insipides que Bonaparte se faisait un devoir d'entendre, et auxquelles il était contraint de répondre ; car il prenait tous ces discours pour un hommage des cœurs qui se ralliaient à sa cause.

Quant à moi, j'en jugeais dès-lors d'une ma-

nière toute différente. Les Belges me parurent peu constans dans leurs affections. Ils aiment surtout à changer de maître ; d'ailleurs, la fécondité de ce pays donne à leurs souverains des ressources considérables. Ils voudraient, s'il leur était possible, au moyen d'un tribut, compter aux rangs de leurs alliés une puissance assez imposante pour les protéger et pour les défendre, mais n'avoir jamais de princes qui prétendent les asservir. Voilà le jugement que je portais de cette nation. Cependant j'affirme ici que ce peuple est le meilleur de ceux que j'ai rencontrés. Je disais à Bonaparte, en riant : « Écoute, s'il te prend la fantaisie de régner, tâche au moins que ce soit sur un pays fertile, et sur des habitans aussi sensibles et aussi généreux que les Brabançons (1) : du caractère dont je les connais, tu profiterais habilement de leurs richesses, et tu saurais étouffer le germe de leur esprit de rébellion ; il faut même que tu séduises leurs chefs par l'espoir d'une brillante protection de la part de la France. »

Bonaparte resta étonné de mes observations, et finit par convenir qu'elles étaient pleines de justesse. Nous continuâmes à visiter ces beaux

(1) Notre sol au malheur offre un abri tranquille ;
Tout proscrit, quel qu'il soit, ici trouve un asile ;
Et si vous connaissez un jour l'adversité,
Invoquez franchement notre hospitalité. (*Un Belge.*)

sites qui excitaient notre admiration. Partout nous rencontrâmes l'aisance et répandîmes des témoignages de notre munificence. Le consul était affable, même insinuant, et les officiers qui l'environnaient en furent agréablement étonnés.

De retour dans la capitale, mon époux feignit decaresser de nouveau l'idée d'une descente en Angleterre. Il voulait éblouir ses ennemis par des préparatifs considérables. A cet effet, il ordonna la construction d'une immense quantité de bateaux plats qu'on devait réunir à Boulogne. Alors il transféra son quartier-général dans cette ville, afin de présider lui-même à l'embarquement de ses soldats. Pendant plusieurs jours ce ne fut que des réjouissances et des fêtes. Bonaparte aurait voulu que, d'un pôle à l'autre, on crût à l'invasion; il encourageait tous ceux qui se proposaient de la seconder. Déjà le biscuit est à bord des vaisseaux, on embarque des chevaux, l'armée couvre la côte, une forêt de mâts semble sortir des flots et s'étendre jusqu'à Douvres.

Le plan que le consul se proposait de suivre, était de faire publier de tous côtés qu'il allait effectuer ses projets sur l'Irlande. Au milieu de ces grands événemens qui semblaient annoncer une guerre interminable, il ordonne à Fouché de répandre le bruit que non-seulement il va se rendre à Ostende, mais encore qu'il visitera les

Provinces-Unies. Sa flottille était immense, et pour complaire à l'une de ses sœurs, nous eûmes la nouveauté d'*un combat naval simulé*. Mais pendant qu'il tenait les esprits en haleine, il arriva subitement à la Malmaison, et son retour imprévu me fit faire de profondes réflexions. Il dépêcha de suite une ordonnance au ministre de la justice, lui enjoignant de mettre à profit la curiosité publique, et de faire insinuer dans les esprits que le gouvernement français avait fait tous ses efforts pour obtenir une paix honorable du cabinet britannique; que jusqu'alors elle avait été l'objet de ses plus ardens désirs; qu'il n'avait rien négligé pour en procurer le bienfait à la nation qu'il représentait; mais que le premier chef de l'état, indigné de tant de lenteur, allait rouvrir la carrière des combats. « Sa prévoyance naturelle, répétait-on avec admiration, a été juste et rapide... car déjà la renommée publie que le général Augereau vient d'envahir l'un des trois royaumes, et que probablement les couleurs nationales flottent sur les tours de Dublin. » Ainsi devaient s'exprimer les agens secrets d'un homme à qui rien ne pouvait résister..... Voilà par quels moyens il trompait la prévoyance de ses propres ministres, et dérobait ses secrets à leur curiosité.

Comme on l'a vu, j'avais essayé toutes les voies auprès de Bonaparte pour lui inspirer le désir de

rappeler les Bourbons. « Pourquoi, me disait-il ; veux-tu que je leur restitue une couronne que je suis presque certain de conserver pour moi-même ? » Toutes les fois que je le ramenais sur ce chapitre, il avait quelque nouvelle raison à m'opposer. Cependant je lui affirmais que les royalistes avaient les yeux fixés sur lui, et qu'ils le regardaient tous comme un libérateur ; il me répondait avec sang-froid : « Je vais bientôt dissiper leur enthousiasme d'une manière qui ne laissera plus de voile sur mes desseins. » Il affectait l'air de la sécurité devant moi ; et bientôt je le surprenais dans la plus sombre agitation : cet état ne lui était point ordinaire. Je lui répétais : « Lorsque nous jouissons d'une grande félicité, nous oublions que le tems, enveloppé d'événemens qui nous sont cachés, peut, dans un seul jour, troubler à jamais le bonheur de la vie. D'où vient que tu te plais à t'enfoncer dans une route dangereuse ? tu as besoin d'un guide, et c'est moi qui prétends le devenir. » Alors il s'écriait dans une espèce de délire : « Que m'importent les conseils d'une femme ? — Si cette femme est ton épouse et ta meilleure amie ? — Ce serait une raison de plus pour lui dissimuler ce que je médite aujourd'hui (1)..... » Quels sont donc ces

(1) Fulvius, un des amis d'Auguste, entendit un jour ce

nouveaux desseins que je n'ai pas l'art de deviner ? Que veut-il encore entreprendre ? Je m'abandonnai aux plus sinistres réflexions ; ce nouveau plan de politique qu'adoptait Bonaparte me surprenait..... j'étais encore loin de prévoir quelle immense carrière il prétendait parcourir. Jamais on ne prononçait aux Tuileries le nom du duc d'Enghien ; cependant la mémoire de

---

prince déjà vieux, déplorer les pertes de sa famille. Il disait que deux de ses petits-fils étaient morts, que Posthumus, le seul qui lui restât, vivait en exil, victime de la calomnie, et qu'il se voyait forcé d'appeler à l'empire le fils de sa femme. Touché du sort de Posthumus, il paraissait vouloir le rappeler de son exil. Fulvius rapporta ces discours à sa femme qui les redit à l'impératrice. Celle-ci se plaignit amèrement à Auguste, de ce qu'au lieu de rappeler son petit-fils comme il en avait depuis long-tems la pensée, il la rendait odieuse à celui *qu'il destinait à l'empire*. Le lendemain matin Fulvius vint, selon sa coutume, saluer l'empereur, et lui souhaiter le bonjour : « Et moi, lui dit Auguste, je vous souhaite d'être plus sage. » Fulvius comprit ce que cela voulait dire, et revenant aussitôt chez lui, il appela sa femme et lui dit : « L'empereur sait que j'ai trahi son secret, et je vais me donner la mort.—Vous vous ferez justice, lui répondit sa femme ; car depuis long-tems que nous sommes ensemble, vous auriez dû me connaître, et vous tenir en garde contre mon indiscrétion ; mais je dois mourir avant vous. » En même tems elle prend l'épée de son mari et se tue avant lui.

(Plutarque.)

Louis XVI y était dans une grande vénération ; le portrait de ce monarque infortuné ornait l'un des appartemens de la Malmaison. Bonaparte y arrêtait quelquefois ses regards. Il disait, en parlant du feu roi : « Je le plains ! il méritait un meilleur sort. Pourquoi ce prince ne montait-il pas à cheval au 10 août ? Il avait des canons et de bonnes troupes qui lui étaient fidèles ; les gardes nationaux de plusieurs districts étaient admirables ; avec ces puissances auxiliaires, il fallait écraser la canaille sans aucune pitié. » Puis se frottant les mains, il ajoutait : « *Si j'avais été roi de France à cette époque, je le serais encore* (1). » Ainsi, mon époux, loin de s'écarter du respect qu'il devait à son roi, accordait toujours un juste tribut d'éloges aux vertus et aux lumières du monarque infortuné. S'il parut oublier les bienfaits qu'il en avait reçus dans son

(1) En vain le malheureux monarque aurait voulu frapper les rebelles, il n'était plus tems. Louis XVI, comme l'a dit l'un de nos publicistes, était déjà détrôné avant que d'être roi. A cette époque si funeste de notre révolution, le vertueux prince ne pouvait plus se faire respecter, ni faire le bonheur des Français, qui était sa plus douce étude. Aussi répétait-il sans cesse dans l'amertume de sa douleur : « Un roi ne peut faire le bien qui est dans son cœur qu'autant qu'il a l'autorité nécessaire, et autrement, étant lié dans ses opérations, il est plus nuisible qu'utile. »

enfance, il présumait que c'était à l'état qu'il en était redevable, mais non à la munificence particulière de son chef. Il n'afficha point comme tant d'autres, le sentiment de la joie en voyant la révolution perpétuer les malheurs des héritiers de Henri IV. Il disait même avec effusion, que la mort de Louis XVI l'avait sérieusement affecté; que si la nation lui eût confié, à cette triste époque, le même pouvoir qu'il avait aujourd'hui, le vertueux descendant de Saint-Louis existerait encore pour le bonheur des peuples et la prospérité de la France.

Tel était Bonaparte; capable d'entreprendre les actions les plus généreuses, son ame s'éclairait par un rayon de grandeur et d'indépendance. Il fallait saisir son premier mouvement; une fois que la réflexion reprenait le dessus, ce n'était plus le même homme. Sans rechercher les conseils, il les accueillait avec beaucoup d'empressement. Il ne voulait point de Mentor, et cependant rien n'était plus facile que de lui faire adopter une résolution : tout ce qui tendait à sa gloire, tout ce qui flattait son ambition, tout ce qui lui faisait connaître ses ennemis, l'électrisait tellement, qu'il saisissait la première occasion où il pouvait paraître un personnage extraordinaire. Il avait débuté par quelques erreurs en politique; il crut que d'un seul coup il pouvait écraser la

secte la plus puissante ; au contraire, il la multiplia. La France avait cru voir en Bonaparte un génie protecteur ; elle n'y trouva plus qu'un guerrier altéré de la soif du pouvoir despotique. En voulant effrayer les royalistes, il parvint à les détacher de sa cause ; dès-lors ils jurèrent sa perte : en accordant aux jacobins une protection particulère, la plupart d'entre eux le devinèrent et le condamnèrent au mépris. Il ne lui restait plus que cette classe d'hommes, qui savent alternativement flatter et trahir le même personnage, suivant la position où il se trouve ; de ces politiques *serpens* qui avaient essayé tous les masques pour en changer à volonté, et que l'on avait vus à chaque époque se déguiser suivant les circonstances ; de pareils individus étaient les seuls qui ne pouvaient trouver une excuse légitime à mes yeux. Je disais avec ma franchise accoutumée à ces caméléons, qui feignaient d'approuver le gouvernement du Consul : « Je vous ai vus tour à tour encenser les Comités et le Directoire ; aujourd'hui vous rampez en esclaves aux pieds de mon époux ; allez, je méprise souverainement les hommes à trois visages. » Autant je savais conquérir de partisans à Bonaparte, autant je me méfiais de la plupart de ceux qui l'environnaient à cette époque. La révolution française, comme un soleil nouveau, avait ébloui et tourné leurs

esprits, au point qu'ils ne voyaient de beauté, de grandeur et de vérité que dans la philosophie, et y persistaient.

Je demandai un jour au chef de la police, que je voyais très-souvent à la Malmaison, quel était le sujet de ses fréquentes visites nocturnes. Le ministre me sembla embarrassé, il ne savait que me répondre. Je n'insistai pas davantage, et finis bientôt par découvrir une partie de ce que je désirais pénétrer. Une dépêche que je trouvai par hasard sur le bureau de Bonaparte, et signée *Dubois, préfet de police* (1), me mit à peu près au fait. Je vis que l'on dévoilait au premier Consul un nouveau plan de conspiration, et qu'un nommé Querelle, condamné à mort, et sur le point d'être exécuté, avait demandé sa grâce, en promettant de faire d'importantes révélations. Il

(1) Le sous-préfet de Saint-Denis (M. Dubos) était désigné pour être nommé préfet de police de la ville de Paris, et non M. le comte Dubois. Mais Bonaparte, *naturellement fataliste*, s'aperçut au moment qu'il venait d'apposer sa signature sur l'arrêté, qu'il avait, sans le vouloir (car Dubos lui était particulièrement recommandé), désigné l'un pour l'autre. « Du moment, dit-il, que j'ai prononcé le nom de Dubois et non celui de Dubos, l'ex-procureur au chatelet deviendra le d'Argenson du nouveau siècle ! Clarté, sûreté; sûreté, clarté, et qu'on ne m'en parle plus. »

(Note communiquée.)

ne s'agissait, selon lui, que de rétablir les Bourbons sur le trône, et de remettre en vigueur l'ancien gouvernement. C'en fut assez pour éveiller la surveillance d'une police devenue ombrageuse par nécessité. Je feignis d'ignorer entièrement que j'étais presque initiée dans ce double mystère ; je laissai Bonaparte quelques jours à lui-même, flotter d'incertitude en incertitude.

La plupart du tems il voulait être seul dans son cabinet ; il aimait cependant à se montrer en spectacle aux Tuileries. Là, il passait de fréquentes revues sur la place qu'il avait embellie, et recevait ensuite avec dignité les ambassadeurs et les autres personnes qui lui étaient présentées ; mais à peine était-il affranchi de ce cérémonial, qu'il revenait avec empressement à la Malmaison. C'est là que les oisifs de Paris se rassemblaient journellement en grand nombre. Quant à lui, il ne voulait absolument y recevoir que les généraux ou les personnes attachées exclusivement à son service. Des courriers arrivaient et repartaient à chaque instant du jour, et les dépêches se succédaient rapidement. J'appris enfin par Murat que nos frontières continuaient d'être menacées, qu'un débarquement de plusieurs émigrés venait d'avoir lieu sur nos côtes. Chacun raisonnait sur cette apparition imprévue, et débitait des fables dans tous les cercles de la capitale, avec cet air

de mystère qui éveille et pique en même tems la curiosité. Les cent bouches de la renommée, si souvent mensongères, répandaient déjà la nouvelle qu'un prince de la maison de Bourbon ferait l'honneur, aux nouveaux débarqués, de se mettre à leur tête.

A cette époque la sagesse et la fermeté du gouvernement consulaire jetaient de l'éclat sur le nom de son premier chef. Ses nombreuses victoires, la prospérité toujours croissante du domaine de l'état, l'admiration des Français pour le jeune héros qui tenait les rênes de l'empire, tout semblait ne lui promettre que la reconnaissance et les hommages des peuples; et cependant on cherchait à le renverser. « Les grandes tempêtes, disaient alors les amis du Consul, sont rarement suivies d'un calme parfait. » Aussi les conspirateurs étaient d'autant plus dangereux, qu'ils se réunissaient dans l'ombre. Déjà ses ordres étaient donnés pour les traiter en conséquence. On envoyait en toute hâte au devant d'eux, des soldats aguerris, pour s'emparer de leurs personnes, et les conduire à Paris, afin qu'ils fussent jugés suivant la rigueur des lois.

Peu après, l'on vint annoncer à mon époux l'arrestation du général Moreau, ainsi que celle de plusieurs officiers supérieurs de l'armée dite *royale*. Aussitôt Bonaparte eut une longue con-

férences avec Réguier, son grand juge. Il lui ordonna de faire un prompt rapport au corps législatif et au tribunat sur cette importante capture, et de s'appuyer de la réconciliation qui paraissait subsister entre un délateur et la personne qu'il accusait (*m*).

La plupart des généraux étaient jaloux de la célébrité de ces deux chefs, qui avaient porté la gloire du nom français aux extrémités de l'Europe. Moreau avait montré qu'il savait vaincre en épargnant même le sang des ennemis. Il n'en fallait pas davantage pour que l'on essayât de le faire oublier. Un espion, décoré du titre d'honnête homme, venait régulièrement rendre compte aux Tuileries de tout ce qui se disait et se passait dans l'hôtel du nouveau Turenne; il se permettait d'interpréter de la manière la plus défavorable d'innocentes railleries, qui s'étaient faites dans un repas auquel il assistait comme convive; et le Consul, qui se croyait supérieur à toutes les faiblesses humaines, en prit beaucoup d'humeur. Il craignait surtout l'influence de ce grand capitaine. C'en fut assez pour le déterminer à l'abandonner à la vindicte des tribunaux. Si la lettre que j'avais écrite à Moreau lui eût été fidèlement remise, j'aurais pu faire consentir Bonaparte à écouter sa justification: comment aurais-je réussi, puisque j'ignorais que le messager fût un traître

vendu à ses ennemis ? Mon époux montra toute son indignation sur ce qu'il nommait ma folle entreprise. Il me présenta la fatale épître dans laquelle je disais au général, « qu'un grand homme tel que lui ne devait concevoir aucune crainte ; que le premier Consul ne pourrait s'empêcher de lui pardonner ; et qu'il devait solliciter la faveur d'un entretien avec son heureux rival : Antoine et César, ces deux célèbres ennemis, finirent par se rapprocher et s'accorder une estime réciproque. Cette situation présente à peu près les mêmes circonstances. » J'osai lui demander, en tremblant, ce qu'il déciderait sur le sort de cet infortuné général ; il répondit d'un air sombre : « La mort ou une prison perpétuelle. — Ah ! de quel droit, lui dis-je, priveriez-vous votre semblable de la vie ? Parce que vous êtes à l'abri des lois humaines, croyez-vous échapper à celles de la divinité ?... Croyez-vous qu'elle ne vous demandera pas compte du sang précieux que vous voulez répandre ? — J'ai tous les droits sur ceux que je gouverne. — Il est vrai qu'à l'exemple des monarques, vous ne devez agir qu'avec justice, et suivant l'intérêt des peuples qui vous sont soumis. Si Pichegru était arrêté, souffririez-vous aussi qu'il succombât sous le fer homicide ? Souvenez-vous, ô mon ami ! que ces deux braves ont débuté avant vous dans la carrière que vous avez

illustrée. Vous avez, aux yeux des gens sensés, le seul mérite d'être plus heureux.... N'avez-vous pas combattu sous les mêmes bannières, et vaincu tour à tour les mêmes ennemis? Un guerrier tel que vous doit d'une main leur offrir l'olivier de la paix, et de l'autre leur rendre leur épée. »

Il demeura interdit à ce discours, et me lança un regard qui peignait l'horrible trouble dont son ame paraissait agitée. Son cœur souffrait, il aurait pardonné peut-être, si son ambition excitée par les Séjans (1) qui l'environnaient, n'eût été bientôt portée à l'extrême. Il pouvait tout oser..... Aussi pendant quelques jours un esprit de discorde nous agita tous deux, au point qu'à chaque instant nos entretiens étaient aiguillonnés par le même sujet de division. Quoique Bonaparte respectât toujours les bienséances en public; dans notre intérieur, notre attachement était loin d'être le même.

Je fus cependant la première à ménager un rapprochement; j'avais pris quelques renseignemens auprès de Fouché sur cette conspiration. « Rien ne prouve, me dit le ministre (rappelé au pouvoir) (2), que l'on ait voulu assassiner le

(1) Séjan, favori de Tibère, empereur romain.

(2) Fouché se montra, pendant toute la durée du consulat, attaché aux intérêts de madame Bonaparte; il affai-

premier Consul ; seulement il semble assez positif que plusieurs de ces affidés ont formé le dessein de se revêtir de l'uniforme des guides, et, à la faveur de ce déguisement, de l'enlever, soit à la Malmaison, soit à la chasse, soit même en voyage, pour le conduire en Angleterre.... Rassurez-vous, madame, reprit-il, me voyant troublée, Bonaparte, l'invincible Bonaparte n'a rien à redouter de ces conspirateurs. »

L'exactitude de ces détails me rendit très-attentive sur tout ce qui se passait autour de mon époux. Il était devenu avec moi d'une réserve extrême, et conduisait avec beaucoup d'art ses vastes desseins. Il voulait toujours se rendre médiateur entre ses rivaux, avec lesquels il conservait des dehors d'estime et d'amitié ; cependant les agens de son pouvoir fomentaient entre eux la division, pour mieux précipiter leur ruine.

---

blissait ainsi le pouvoir et l'influence de Lucien, qui avait le portefeuille de l'intérieur, et avait établi une police en opposition de la sienne. Bonaparte avait cru un moment pouvoir se passer de Fouché, et le nomma sénateur et titulaire de la sénatorerie d'Aix-la-Chapelle. Le ministère de la police fut supprimé, et ses attributions réunies à celles du ministère de la justice. Durant vingt et un mois, Fouché fut éloigné des affaires. Joséphine saisit l'occasion de le faire rappeler par le Consul à la suite du mariage de Lucien, qui avait excité de vives querelles entre les deux frères.

Je continuai mes observations, j'examinai d'une manière particulière le sourire des courtisans que Bonaparte admettait dans son intimité. Déjà je n'étais plus la dépositaire de sa confiance : je lui avais parlé le langage du sentiment, j'avais intercédé en faveur de ceux qui avaient préparé les brillantes destinées de la France ; cela seul devait m'attirer son improbation. Malheureusement l'on venait de lui écrire sous la voie de Stuttgard, que le duc d'Enghien s'était prononcé contre sa réputation militaire, et lui refusait la qualité de grand capitaine. Lui, au contraire, était persuadé que sa gloire ne se rattachait pas au mérite de ses généraux, mais que sa présence seule électrisait le courage de l'armée.

Il ne put pardonner au petit-fils du grand Condé, l'ironie et le ridicule qu'il déversait sur lui. Ce stratagème était habilement présenté par les ennemis du consulat ; le duc, au contraire, estimait infiniment Bonaparte, que l'on eut grand soin de prévenir par les rapports les plus insidieux. Dès-lors le chef d'une nation si belliqueuse conçut un dessein coupable, et dans un moment de colère, il jura de l'exécuter. Des flatteurs, aussi vils que lâches, osèrent lui conseiller d'ordonner la mort de ce nouveau Germanicus.

Il hésita long-tems à frapper ce coup d'état.

« Cette offense m'est personnelle, répétait-il à Murat ; je me battrais volontiers avec le prince, et même je le crois brave. » Le combat qui dut nécessairement se livrer dans l'ame de Bonaparte, l'indisposa au point que, pendant quelques jours, il se montra très-peu aux courtisans.

Ma surprise et ma douleur furent extrêmes quand j'appris par Duroc (1) que le duc d'Enghien était au donjon de Vincennes. Mon premier mouvement fut celui de l'effroi, auquel succéda bientôt une juste indignation. J'hésitai long-tems à croire à cette nouvelle, qui malheureusement ne me fut que trop tôt confirmée. Certes, ceux qui contribuèrent à ce crime épouvantable (qu'ils appelèrent la politique par excellence), furent doublement coupables. J'affirme ici, dans la plus grande sincérité de mon cœur, que dès que Bonaparte eut appris l'arrivée du prince, il éprouva un grand mal-aise, et dit à Murat : « Qui m'empêche de le voir ? » Le moment d'après il ajouta : « Je vais me rendre à Vincennes (*n*) ». Le jeu muet de la physionomie de son beau-frère semblait désapprouver cet élan sublime. Bonaparte en parut tellement frappé, qu'il se repentit bientôt de ce premier mouvement de sensibilité.

(1) Général très-distingué, qui devint grand maréchal du palais.

« Non, je ne pourrais le voir sans lui pardonner; qui sait même ? . . . . Le mieux est de n'y point paraître. » Un vil courtisan qui se trouvait à ses côtés détruisit tout à coup ce sentiment d'humanité, en lui disant : « Les princes français réfugiés en Angleterre cherchent depuis long-tems à se ressaisir du sceptre de Saint-Louis.. » Ce mot perfide produisit dans son ame une terrible impression. Cette phrase homicide l'arracha au sombre assoupissement dans lequel il paraissait enseveli. « Ah! ah! répondit-il, les Bourbons ont le projet de détruire ma puissance! prétention ridicule; je leur prouverai bientôt que leurs ministres ne sont que des insensés. » Depuis ce moment, il fut presque impossible d'approcher de Bonaparte. A chaque instant il regardait sa montre ; je m'aperçus qu'il était dans la plus grande agitation. Il marchait d'un pas si rapide, qu'il ne faisait que courir d'un appartement à l'autre : il présentait la situation d'un homme dont l'esprit est animé par le fatal espoir d'une action criminelle. J'avais beau lui demander quel était le sujet de son inquiétude, je n'en recevais pas la moindre réponse. Cependant il me dit après quelques instans de silence : « Vous allez bientôt l'apprendre, madame. Je voudrais pour beaucoup que vous pussiez l'ignorer à jamais; plaignez-moi, plaignez-moi, Joséphine. (Il appuya fortement sur ce mot.) Je vou-

drais m'épargner des regrets, je voudrais pouvoir révoquer des ordres ; il n'est plus tems.... » Les nuages qui obscurcissaient sa physionomie décélaient malgré lui le trouble de son ame. Il soupirait, et son cœur n'était point inaccessible aux remords.

Tout à coup il semble se repentir de ce demi-aveu, surtout en voyant Cambacerès qu'il avait fait mander. Sur un signe de mon époux, je me retirai. A peine avais-je fait quelques pas, que leur entretien commença à devenir très-animé; le second Consul lui fit observer que le jugement du duc d'Enghien révolterait contre lui toute la France. « Monsieur, lui répondit Bonaparte, quand je permis à l'électeur de Bade de laisser le prince s'établir sur son territoire, je voyais bien le motif d'espérance que je me réservais pour l'avenir ; je laissais le fils des Condés se fixer dans ce lieu, afin de mieux l'observer, et de le trouver sous ma main quand j'en aurais besoin. Que parlez-vous de neutralité? Sachez que tout pays qui recèle un grand ennemi, ne saurait être neutre pour celui qui a le plus puissant intérêt de s'en emparer. Le danger des circonstances justifie alors la violation du territoire. » Il parut que Cambacerès fut atterré de ce discours ; mais il ne cessa de lui répéter: « C'est un attentat que réprouvent l'honneur, la justice, le droit des gens et même la politique. »

En sortant de chez le Consul, il m'adressa la parole; car je m'étais mise en quelque sorte en embuscade pour ne laisser rien échapper de leur entretien. Cambacerès me dit d'un air agité : « Ah! madame, réunissez vos efforts aux miens pour sauver votre époux. Il touche au moment de commettre une action indigne de lui, et qu'il réprouvera plus tard. » Alors il m'apprit dans tous ses détails l'horrible manœuvre que des méchans avaient ourdie pour s'assurer de la personne du duc, et même de celle de Gustave Adolphe, roi de Suède, que l'on supposait être avec lui.

J'invoquai le dieu des vengeances pour que ses foudres exterminassent de grands coupables : j'adressai au ciel les vœux les plus fervens ; je le conjurai de sauver le prince ; je voulus de nouveau faire une dernière tentative en sa faveur : mais j'ignorais quels étaient les moyens qui me restaient encore à mettre en usage. Entrer chez Bonaparte, la chose était impossible ; il avait ordonné que qui que ce fût au monde ne pût pénétrer auprès de lui. Cependant je pris sur moi de m'y présenter. Au premier mot, il se leva pour refermer la porte de son cabinet que je n'avais fait qu'entr'ouvrir. « Ah! lui dis-je, le dessein que tu as conçu t'a été suggéré par deux traîtres ; je les connais. La certitude que tu as

maintenant que j'en suis instruite, rend peut-être ta position plus pénible.

— Ce discours est trop offensant pour l'entendre de sang froid; retirez-vous, madame, dans votre appartement. »

Dans cette affreuse position, le seul parti auquel je m'arrêtai fut d'avoir recours à la famille de Bonaparte.

Madame Létitia, et l'une de ses sœurs, vinrent aussitôt qu'elles eurent appris le sujet de ma profonde affliction. Un billet confidentiel que j'avais envoyé par l'une de mes femmes pour écarter le soupçon, les avait instruites, non-seulement de l'arrivée du prince à Vincennes, mais de la sanglante tragédie qui s'y préparait. Nous prîmes de concert la résolution d'attendre, pour nous présenter aux yeux du Consul, un moment favorable. Murat lui-même semblait anéanti : dans cet instant il eût été très-difficile de reconnaître en lui le perfide conseiller. « Allez, lui dit Fouché, qui sortait d'avec Bonaparte, osez, général, vous présenter devant lui, vous serez bien reçu.— Quelle est la cause de ses fureurs ? reprit madame Létitia troublée. — Je l'ignore, répondit-il avec un air contraint; mais il vient d'entrer dans un grand accès de colère..... » En effet, le prudent Fouché remonte sur-le-champ en voiture et s'é-

oigne du château. Un doux espoir me soutenait encore, j'espérais que mon époux se laisserait désarmer à l'aspect de sa victime ; j'aurais voulu les mettre en présence : je connaissais Bonaparte, il n'aurait pu résister à ce tableau. D'un autre côté, je me flattais qu'il trouverait une opposition formelle parmi les membres de la commission militaire qu'il voulait assembler pour juger le Prince : dans tous les cas, je m'abusais étrangement sur ses intentions, et notamment sur celles de certains personnages qui l'environnaient.

D'un instant à l'autre passaient auprès de nous des officiers porteurs de dépêches. Celui que j'interrogeai se contenta de me répondre qu'il venait directement de l'état-major de la place. Le marteau des heures avait à peine par son timbre sonore annoncé la onzième du soir, que Bonaparte sort de son intérieur avec Murat et quelques généraux. Sa mère semblait désapprouver les projets de son fils ; elle nous dit à voix basse : « Je vais tâcher de le fléchir, essayez de votre côté. » La démarche du Consul paraissait incertaine, il chancelait ; on l'entendait se parler à lui-même, et se dire : « Il sera jugé cette nuit, et aura cessé d'être au lever du soleil. »

Quelles images, ô ciel ! se présentaient à nos esprits : nous connaissions tous le caractère de

celui que nous voulions implorer. Nous nous jetâmes à ses pieds et couvrîmes ses mains de nos larmes, en le conjurant de différer du moins le sacrifice du prince. Ma fille, qui s'était jointe à nous, lui répéta plusieurs fois qu'en donnant la liberté au duc d'Enghien, il allait se couvrir de gloire et acquérir un ami bien précieux. Tout fut inutile, il rejeta nos prières; et le mauvais génie qui gouvernait alors le grand homme, le fit rester inébranlable dans le parti funeste qu'on lui avait en quelque sorte fait embrasser malgré lui. Il nous conjura du ton le plus expressif de nous retirer; et jugeant par l'excès de son trouble qu'il était peut-être au moment de céder à nos larmes, il s'enfuit précipitamment du côté opposé à celui où nous étions; nous redoublâmes nos efforts; sa mère lui parla en ces termes : « Tu succomberas le premier dans l'abîme que tu creuses aujourd'hui sur les pas de ta famille. »

Alors je ne craignis point d'intercéder de nouveau; je lui peignis avec les couleurs les plus vives et les transports d'un cœur vivement affligé, quels seraient sa douleur et son repentir s'il osait faire exécuter un attentat aussi odieux. Je lui disais encore : « Si ce prince avait été fait prisonnier en France, peut-être devant vos lois inflexibles aurait-il mérité la mort; mais il était à

Etteinhein ; sous la protection particulière de l'électeur de Bade. Cette puissance doit désapprouver votre coupable infraction à tous les traités qui attachent les nations les unes aux autres. Sans doute son gouvernement devait l'hospitalité à ce Français si malheureux ; elle ne lui avait été accordée que par votre consentement. Le Prince n'a donc pas enfreint la convention tacite que vous aviez vous-même reconnue. Eh bien ! que votre parole soit sacrée, le petit-fils du grand Condé s'est vu arracher d'une contrée qu'il avait le droit de croire inviolable. Que diront désormais les partisans du premier Consul ? ils diront : Bonaparte a voulu montrer, en sacrifiant l'un des membres de la famille des Bourbons, qu'il était bien près de se frayer un chemin pour aller s'asseoir lui-même sur le trône du malheureux Louis XVI. Depuis long-tems j'ai deviné vos secrets sentimens, ô mon époux, m'écriai-je, j'aurais voulu aujourd'hui vous faire partager ma douleur, mais c'est en vain ; le sang du duc d'Enghien doit rejaillir sur vous : que dis-je, sur les hommes assez perfides pour vous conseiller de ternir votre gloire. . . . . » Et je jetai un coup-d'œil de mépris sur plusieurs de ceux qui l'environnaient. Je vis la pâleur de la mort altérer leurs figures ; mais bientôt, reprenant leur audace accoutumée, ils me firent voir l'ordre barbare qui

allait enlever à la France l'un de ses plus nobles et de ses plus illustres appuis (1).

« On conspire de toutes parts contre moi, nous dit Bonaparte, on m'observe, on m'épie; peut-être même suis-je à la veille d'être la victime d'infâmes complots... et vous voulez que je temporise! Non, je veux prouver à la France entière

---

(1) Lorsque Bernadotte était ministre de la guerre, le duc d'Enghien vint secrètement à Paris; c'était pendant l'été de 1799 : Bonaparte était encore en Égypte. Le gouvernement républicain n'avait plus de force, et le parti des Bourbons espérait de se relever promptement. Le général Bernadotte attirait alors tous les regards, tant par l'éclat de sa renommée que par cette décision rapide dans les occasions périlleuses, qui est le caractère auquel on reconnaît les hommes destinés à jouer un grand rôle. Le duc d'Enghien, au moyen d'un ami commun, lui confie son séjour à Paris, et lui fait offrir en même tems l'épée de connétable, s'il voulait rétablir les Bourbons sur le trône. « Je ne puis servir leur cause, répondit le général Bernadotte, mon honneur me lie à la volonté de la nation française; mais puisqu'un homme, puisque le descendant du grand Condé s'est confié à moi, il ne lui arrivera point de mal. Que le duc d'Enghien parte donc à l'instant; car son secret, sous trois jours, ne pourrait plus être le mien, et je le devrais à la patrie. » C'est ainsi qu'un cœur vraiment magnanime trouve toujours le moyen de concilier les devoirs les plus opposés en apparence.

(Mémoires pour servir à l'histoire de Charles XIV, Jean, roi de Suède et de Norwège.)

que jamais je ne ferai revivre le rôle de Monck ; que c'est à tort que l'on me suppose cette pensée. Je dois donner un gage aux hommes de la révolution, qui les assure que je suis loin de vouloir renverser l'édifice dont ils ont posé les bases, et que je me suis plu à consolider. Je leur dois une caution ; elle est nécessaire à leur sécurité, et c'est aujourd'hui que je la leur donne, cette grande garantie, en leur offrant la tête du dernier des Condés (1). »

(1) Quand on présenta à Jules-César la tête du grand Pompée, il détourna les yeux et versa des larmes. J'avoue que Bonaparte eut peine à retenir les siennes, lorsqu'il prit lecture de la lettre que lui écrivit le-duc d'Enghien, une heure avant sa mort (cette lettre ne lui fut remise que six heures après l'exécution de ce prince). Son premier mouvement fut la surprise, le second la douleur. « Je lui aurais pardonné, me dit-il, et sa mort est l'ouvrage de ***. Il s'est rendu criminel envers moi, envers la postérité, en me célant qu'il était porteur des dernières volontés de son ancien maître. » Après un moment de réflexion, il s'écria : « Tels et tels sont coupables (en déclinant leurs noms), ils auraient pu m'empêcher de signer cet acte illégal, qui nécessairement doit me rendre odieux aux Français, et après moi flétrir ma mémoire ; mais les C., M., S. m'ont perdu. Je m'abusais étrangement, en croyant rencontrer un Sully dans le nombre de ces courtisans. Leur ame, pétrie de fiel et d'ingratitude, ne peut animer que le corps d'un Philippe de Comines, et je l'ai malheureusement rencontré parmi eux. »

(Note de Joséphine.)

Quelques minutes s'étant écoulées, deux officiers supérieurs se présentèrent : « Je confie ces dames à votre garde, dit-il. (C'était sa mère et sa sœur dont il entendait parler.) Commandez la troupe nécessaire pour suivre les voitures. » Je n'entendis point les dernières paroles qu'il prononça. A l'instant où le mot de conseil de guerre assemblé pour juger un illustre émigré vint frapper mon oreille, j'avais perdu l'usage de mes sens ; mais tout à coup je reprends mes esprits, je me jette de nouveau aux pieds de Bonaparte, j'embrasse ses genoux, et les inonde de larmes : « Je ne te quitterai pas, lui dis-je, que tu n'aies prononcé la grâce du duc d'Enghien. Grâce ! grâce ! m'écriai-je encore ; .... mais que dis-je ? de quel crime est coupable le prince dont je te demande de conserver les jours ? .... Ah ! mon ami ! je t'en conjure ! pour toi-même, pour ta propre gloire, abstiens-toi de consommer un aussi grand attentat ! .... hâte-toi de révoquer des ordres..... Il n'est rien qui charme autant le Français que la grandeur et la bonté ; il n'est point de vertu qu'il admire, qu'il chérisse plus que la clémence : car c'est surtout en conservant la vie aux hommes, que les hommes se rapprochent de la divinité. Ce qu'on trouvera de plus grand dans ta fortune, c'est de pouvoir sauver un Darius ; de plus beau dans ton caractère, c'est de le vouloir. Songe, Bonaparte, songe, ô mon ami ! qu'en ac-

la grâce à ce Français, si malheureux
près du trône, tu l'accordes à ta famille,
ıse, à tous ceux qui s'intéressent aux
du descendant du plus grand des hé-
Il veut se débarrasser de moi, se sous-
ıes vives instances, c'est en vain. Je le
roitement embrassé, que tous ses efforts,
ırvenir, sont long-tems inutiles ; plus il
repousser, plus fortement mes bras s'at-
ıtour de lui ; je me cramponne [redacted] quel-
après son corps, et traverse ainsi deux
ıens, me traînant à genoux, pour le sui-
ure qu'il cherche à se séparer de moi....
as ! toutes mes forces sont enfin épuisées,
ite pour s'arracher de mes bras, s'échappe,
rmer seul, et m'abandonne aux soins
le, et aux regrets déchirans de l'avoir
exorable !....

lant les heures s'écoulaient, et celle mar-
ır la mort du prince approchait. Au mo-
le fatal arrêt lui fut soumis, cet homme,
latteurs surnommaient l'intrépide, fut
en voyant qu'il fallait l'approuver. En
rchait-il à s'en dissimuler les consé-
il ne pouvait se faire illusion. Dans
le nuit, il rêva qu'il était revenu du
.e Vincennes. Je l'entendais à diverses
'écrier : « S'il en est tems encore, sauvez

le duc d'Enghien ! Mais, disait-il, appellerai-je ce prince à jouer un rôle sur la scène du monde, ou l'abandonnerai-je à l'impulsion qui le porte à finir sa vie comme il l'a commencée, dans la pratique modeste des vertus privées, dans l'exercice des actions généreuses, et dans l'étude des sciences? » Bientôt il retombait accablé sous le poids d'un sommeil léthargique ; je l'entendis une fois apostropher les courtisans perfides qui l'entouraient, et leur reprocher de l'avoir entraîné trop loin. Au lever de l'aurore, le Consul était dans une telle agitation, qu'il se réveilla en poussant des cris lamentables. Je vole à son secours. Oh ! comment peindre le choc des sentimens opposés qui s'emparèrent de son ame? Il était si troublé, que ne sachant plus où il était, ni ce qui lui arrivait, il observait tout, et restait plongé dans de profondes réflexions : peu à peu il reprend l'usage de ses esprits, et me fait signe de le laisser à lui-même. Je le voyais tour à tour glacé de frayeur et rempli d'un sentiment de tristesse. Il demanda plusieurs fois si son beau-frère était de retour de Vincennes. Il sonna pour révoquer ses ordres, mais il n'était plus tems, le duc d'Enghien vivait pour l'immortalité.

Sur les quatre heures, Murat et Hulin arrivèrent au château. « Remettez-moi sur-le-champ, leur dit-il, la minute du jugement rendu contre

le prince ; je le désavoue, je lui fais grâce : lisez dans le cœur de Bonaparte, il n'eut jamais la pensée d'être un Cromwell (1). » Tous les deux surpris se regardent en silence, et lui annoncent que l'arrêt est exécuté. Il fut interdit et tomba dans une rêverie profonde. Aussitôt il se lève et entre dans son cabinet, accompagné de plusieurs généraux qui semblaient, à leur air consterné, blâmer la conduite politique de Bonaparte, et surtout le lâche assassinat que la nuit venait de couvrir de ses voiles. Pendant plusieurs jours l'on remarqua qu'il était taciturne, il observait même tous ceux qui l'approchaient, et craignait de rencontrer parmi eux un nouveau Ravaillac.

Cependant, d'un bout de la France à l'autre, ce crime inoui fut universellement désapprouvé (2);

---

(1) Cromwell, dit Hume, avait le talent de répandre des larmes à volonté. Bonaparte ne pouvait de sang-froid voir pleurer une femme. Il dut se faire alors une très-grande violence pour résister à Joséphine, qu'il aimait, puisque cette femme admirable avait mis tout en œuvre pour essayer de le fléchir dans un moment aussi redoutable.

(2) Quelques jours après la mort du duc d'Enghien, on remarqua dans plusieurs salons de la capitale des camées à l'effigie du prince ; la police s'en alarma : elle avait appris que l'un de ces portraits avait été déposé en secret sur la toilette de madame Bonaparte. Quoique le premier Consul pénétrât bien le dessein de ses ennemis, il ne laissa pas,

les ennemis de la monarchie, loin d'y voir un motif de sécurité pour l'avenir, firent entendre leurs plaintes. Tous les partis se réunirent pour

---

pour flatter l'ambition de quelques-uns d'eux, de leur recommander la plus active vigilance pour la sûreté de l'état, et surtout de ne point négliger les précautions nécessaires pour s'assurer des conspirateurs de l'intérieur, qui étaient en grand nombre; il ajouta, avec une candeur apparente, qu'il était bien instruit des intentions des royalistes, mais qu'il comptait sur la fermeté d'ame et le patriotisme des fondateurs de la république, pour l'aider à maintenir la liberté, cette liberté achetée au prix des plus grands sacrifices, et près d'expirer sous les efforts de certains mécontens. On ne peut exprimer l'inquiétude et la terreur qui s'emparèrent tout à coup de Bonaparte en fixant les traits de ce prince infortuné. « J'ai des torts, madame, dit-il à Joséphine, j'en conviens; la mort du duc d'Enghien m'a coûté des remords; mais c'en est fait, le sort en est jeté. Le grand coupable fera sa paix avec les Bourbons; et le nom de votre époux deviendra pour eux un objet d'horreur. Leur douleur sera éternelle; ils en voudront à ma famille.... ma famille et la vôtre, madame, seront peut-être exilées de France.... Que d'innocens pourraient en devenir les victimes.... Car, vos enfans, vous, et ma mère elle-même, vous êtes tous réunis pour obtenir de moi sa grâce. Coriolan se laissa vaincre par les larmes de Véturie, et moi j'ai su résister aux vôtres.... » (*Quam sunt miseri, principes qui audiunt adulatores* *.)

* Combien sont infortunés les princes qui écoutent la voix des flatteurs.

racher le masque épais dont le premier Consul ait encore se couvrir ; mais les ambitieux qui ;taient attachés à son char, enchaînèrent les ›bles sentimens de ceux qui s'exprimaient dans ı sens contraire à leurs intentions. Après avoir ;piré une sorte de terreur, aucun obstacle ne ; arrêtait plus pour consommer leur ouvrage. ; semblajent s'occuper de relever les ruines du ›ne, sans daigner se souvenir qu'il appartenait ujours à la famille des Bourbons.

. . . . Remplis ma dernière espérance,
Grand Dieu, veille sur elle et protège la France.
Tu m'entends.....

JEANNE D'ARC, acte 5, scène 4.

CHAPITRE VI.

« Je vois les destinées de ce tems-là incertaines, pour ainsi dire, de la route qu'elles prendront ; car, quand vous compterez par vos jours huit fois sept révolutions du soleil, et que l'heure fatale aura été marquée par le concours de ces deux nombres, dont chacun, par diverses raisons, est regardé comme un nombre parfait, alors vous serez l'unique espérance de Rome : c'est sur vous que le Sénat, que tous les bons Romains, que nos alliés, que toute l'Italie tourneront leurs regards ; vous serez l'appui de Rome ; vous seul, enfin, revêtu du pouvoir suprême de dictateur, vous rétablirez l'ordre dans l'état, pourvu que vous puissiez échapper aux parricides mains de vos proches. »

SONGE DE SCIPION.

UNE destinée singulière va préparer Bonaparte à saisir la couronne de ses maîtres exilés..... A l'exemple d'Archimède, le premier Consul ne demandait qu'un point d'appui et un lévier puissant pour soulever le globe. Il allait trouver l'un et l'autre dans l'adulation du Tribunat et dans l'enthousiasme de l'armée. Avec ce double secours, il pouvait ébranler, sur leurs trônes, tous les monarques, comme un mécanicien habile, à force de cordes et de poulies, fait descendre ou monter à son gré les plus énormes fardeaux.

On conçoit sans peine combien la docilité des

uns, et l'amour de la gloire qui enflammait les autres, devaient en faire des instrumens serviles. Ils étaient toujours prêts à se mettre en jeu dès qu'on lâcherait le ressort destiné à les mouvoir. En vain auraient-ils voulu résister au mouvement qui les emportait, ils traînaient partout la triste obligation de le suivre, sans que rien pût les en dégager.

Ce qui consolide la base d'un état militaire, c'est l'obéissance: c'est elle qui fait concourir tous les membres à la conservation d'une seule tête; c'est elle qui anéantit les intérêts particuliers, pour élever sur leurs débris une seule cause commune; elle ferme tous les yeux en mettant en action tous les bras; elle sert tantôt de bandeau pour cacher les précipices, tantôt de frein pour dompter la raison qui murmure et veut essayer de se défendre.

Peut-être Bonaparte n'avait-il pas prévu cette énorme puissance que lui donnerait le titre d'Empereur. Tout me porte à croire qu'il fut étourdi de l'immensité de son pouvoir: il allait fonder un empire, il allait lui donner un code de lois durables. Mais ce n'était pas assez d'être prince et législateur, il fallait ployer ses sujets à la soumission: aussi exigea-t-il un serment de fidélité de tous les fonctionnaires publics, pour étayer sa nouvelle puissance. Ceux qui n'attendaient rien

de la cour finirent par regretter cette ombre de liberté dont ils avaient joui depuis 1789 : ils penchèrent donc en secret vers tout ce qui paraîtrait propre à la ramener ; et la hardiesse républicaine de la plupart d'entre eux flattait leurs dispositions à la reconquérir de nouveau.

Cependant, de tant d'audace et de faiblesse, il ne devait point résulter de troubles sanglans dans l'intérieur de la France. On devait se contenter d'exiler quelques hommes pervers, et dignes d'être punis au moins pour leurs cabales. On ne devait point livrer de batailles pour savoir si mon époux, qui pouvait en un instant lancer ses foudres dans toute l'Europe, et faire un devoir indispensable à des millions de bouches de les répéter, à des millions de bras de le défendre, était en état de fonder sa domination sur les débris d'une république étouffée dès sa naissance par le régicide de Louis XVI, et dont les ruines, encore teintes du sang de l'auguste victime, devaient s'écrouler, et finir par écraser la plupart de ses fondateurs..... Juste et tardif châtiment d'une divinité protectrice qui avait enfin ouvert les yeux pour les punir....

Bonaparte recevait sans cesse des marques de bienveillance des deux conseils. Il se souvenait, au reste, que, s'il n'avait pas été, d'une voix unanime, proclamé par eux premier Consul, ce qui

ne le touchait guère, du moins il l'avait été souvent par la voix du peuple, ce qui le flattait infiniment : il disait avec raison que les hommes d'un vrai courage ne cherchent d'autre récompense que celle d'avoir eu la gloire de sauver leur patrie. « On parlera éternellement de moi; j'occuperai les souvenirs de la postérité. — Oui, lui disais-je, tu serais immortel si tu avais moins d'ambition. — Écoute, Joséphine, reprenait-il, je placerais volontiers le frère de Louis XVI sur le trône, parce que cela est juste et devrait être; mais je tremblerais sans cesse devant lui, car toutes les fois qu'il me verrait, il serait forcé de se dire à lui-même : Celui qui a pu ceindre mon front de la couronne, peut aussi l'en arracher. Penses-tu qu'un souverain ait beaucoup de plaisir à aimer un homme aussi dangereux? Le peuple hait en moi ce qu'on ne hait point dans un monarque légitime; je ne suis toujours à ses yeux qu'un soldat. Crois-tu que je pourrais constamment résister à ce torrent de haine; et, du faîte des honneurs, descendre ainsi dans l'obscurité? n'être rien, plus rien, après avoir été tout? languir dans le repos d'une vie paisible et ignorée? Quelque douce qu'elle fût, elle n'affaiblirait point l'éclat des scènes brillantes dans lesquelles j'ai figuré, et dont les tableaux se reproduiraient toujours à mon imagination..... Non.... je ne se-

rais point heureux en menant une telle vie. Depuis long-tems, je suis d'accord avec les républicains ; et votre époux, Madame, va bientôt s'asseoir sur le plus beau trône de l'univers. »

Carnot fut un de ceux dont l'opinion ne changea point avec les circonstances. Enthousiaste d'une république naissante, il fit tous ses efforts pour s'opposer au gouvernement impérial. Mais il fut contraint, comme beaucoup d'autres, de courber la tête devant l'idole qu'il avait voulu renverser. Mon époux ne lui pardonna jamais d'avoir énoncé un sentiment aussi contraire à ses intérêts (1).

---

(1) Tout en rendant justice au mérite et aux profondes connaissances de Carnot, j'avoue que j'éprouvais un certain frémissement intérieur quand je l'entendais annoncer. Je n'avais point oublié la triste fin de M. de Beauharnais ; sa mémoire m'était toujours précieuse ; et, en voyant l'un de ceux qui confirmèrent son arrêt, mon cœur souffrait, mes yeux se baignaient de larmes, tout me rappelait alors ces tems malheureux : j'affectais cependant une sorte de sérénité devant lui ; mais il m'était impossible de feindre de la bienveillance. Ces terribles mots, *Comité de salut public*, retentissaient à mes oreilles, et j'étais réellement fatiguée lorsque je sortais d'une de ces entrevues, toujours si cruelles et si pénibles pour quiconque voudrait oublier ce passé, ce passé si douloureux pour la majorité des Français qui ont eu à souffrir des horreurs de la révolution.

(Note de Joséphine.)

Cependant la cour criminelle continuait l'instruction du fameux procès intenté aux conspirateurs contre la vie du premier Consul. Le général Moreau, ayant été conduit à la Conciergerie, et n'espérant plus de faveur après une démarche si éclatante, s'occupait du soin de préparer sa défense. On ne l'avait point resserré avec tant de rigueur, qu'on lui eût interdit la présence de son épouse; il pouvait de même communiquer librement avec son conseil. Mais fort, disait-il, du témoignage de sa conscience, il marchait la tête levée, et ressemblait plutôt à un triomphateur qu'à un prisonnier accusé de haute trahison.

Pichegru venait aussi d'être arrêté. On savait que, depuis quelque tems, ce général devait habiter Paris; et la haine de ses ennemis ne tarda pas à être satisfaite. L'infortuné fut pris et conduit au Temple; soutenu par son innocence, il supporta ce malheur avec courage, moins touché de l'état humiliant où il se trouvait, que du danger qui menaçait sa patrie. Il m'avait fait remettre confidentiellement un billet. Je m'étais bien gardée d'en prévenir Bonaparte; je ne voyais aucun moyen de le sauver, et je redoutais que mon zèle ne lui devînt funeste. J'aurais eu à me reprocher d'avoir accéléré sa ruine. Je crus qu'il était de mon devoir de le faire engager de s'adresser directement au chef de la police, en lui promet-

tant de me joindre à lui pour lui faire obtenir la permission de se fixer en Amérique ; mais sa malheureuse étoile, qui déjà lui avait fait accorder sa confiance à un homme qu'il eut le malheur de regarder comme son ami, lui fit de même négliger les avis sages qui lui furent transmis par mes soins. Dès-lors je prévis bientôt que l'illustre Pichegru n'avait plus que quelques momens à vivre (*o*).

Tandis que les lâches courtisans réunissaient tous leurs efforts pour exécuter leurs projets criminels, Bonaparte, conseillé par eux, pressait avec plus d'acharnement que jamais le procès dans lequel allait succomber l'élite des Français les plus fidèles. Le Consul ne pouvait pardonner à Moreau son apparente modestie. « C'est un ambitieux, disait-il ; il voudrait, s'il le pouvait, diriger un parti pour détruire mon autorité ; je veux le renverser, je ne puis manquer de réussir, surtout en poussant au loin mes conquêtes ; je crains toujours de rencontrer sur ma route un guerrier aussi entreprenant que moi. »

J'avais beau le rassurer sur les intentions du général, ses ennemis implacables avaient eu soin de le présenter à ses yeux comme un homme altéré de la soif du pouvoir, et aspirant à la couronne de France. Aussi se mettait-il en fureur quand je lui faisais entrevoir que Moreau ne se-

rait pas condamné. « Les preuves sont plus claires que le jour, s'écriait-il sans cesse. D'ailleurs, je sais ce que mon devoir m'impose, comme étant chargé de veiller à la sûreté de l'État. » Cependant, après avoir réfléchi quelques instans, il consentit à ce que le tribunal lui présentât son avis particulier sur la peine à infliger au général.

Toute la France connaît la lettre que l'illustre accusé fit remettre à Bonaparte avant son jugement. Il y conservait sa dignité, et faisait même sentir au nouvel Empereur qu'il n'avait tenu qu'à lui de s'emparer du pouvoir. Napoléon ne put dissimuler son courroux. « Tant que Moreau vivra, se disait-il, ce sera toujours pour moi le rival le plus redoutable. *Deux soleils ne peuvent briller ensemble sur le même horizon. Il faut que l'un de ces astres s'éclipse, et mon étoile doit l'emporter sur la sienne.* » Fouché, qui était présent à cet entretien, voulut hasarder quelques observations : j'y joignis les miennes, et lui dis même qu'il n'aurait pas dû descendre jusqu'à gagner l'opinion des juges du tribunal, et donner à ses agens des ordres semblables. « Craignez, Madame, reprit-il avec force, que je n'en donne de plus sévères encore ! Gardez au moins le silence, ne me provoquez pas par une audace qui commence à détruire en moi toute disposition à l'indulgence. — Je n'en demande point, je n'en de-

manderai jamais pour eux, surtout si vous faites parler la justice, lui répliquai-je pénétrée du sentiment d'une profonde indignation. »

Les débats, dans cette grande affaire, durèrent plusieurs jours; ainsi le public eut tout le tems de les apprécier, avant que les plaidoieries fussent terminées. Mais l'entrée du Palais ne fut cependant ouverte qu'à un petit nombre d'élus. Bonaparte craignait que les conspirateurs ne l'emportassent par leurs services, ou par la cause qu'ils défendaient. A la vérité, jamais des prévenus n'avaient réuni de plus grands moyens pour intéresser en leur faveur. Le courage de Georges Cadoudal (*p*); le malheur des deux Polignac, qui, nés sur les marches du trône (comme avait dit l'éloquent défenseur de leur cause), se voyaient, par l'effet d'une révolution terrible, sur le banc des accusés; ce Moreau, renommé par ses victoires, et qui, s'il n'eût point été paralysé dans ses moyens, aurait peut-être surpassé le vainqueur de l'Italie.... Voilà, disait le peuple à la plupart des gardes qui les environnaient, ces prétendus factieux; tout en eux respire un caractère de vertu et de grandeur qui n'est point compatible avec les crimes dont ils sont accusés.

Hélas! ils n'avaient point encore proféré une seule parole pour se justifier, que déjà ils l'étaient dans l'opinion de la multitude, qui rarement se

trompe dans ses jugemens quand on ne cherche point à la séduire. Aussi, aucune accusation n'avait une preuve évidente. Les plaidoyers jetèrent un grand jour sur la partie la plus ténébreuse de cette affaire ; mais le commissaire du gouvernement se résume, en disant aux jurés : « Vous venez, Messieurs, d'entendre un tissu de mensonges grossiers, et que je ne me donnerai pas la peine de déduire ; qu'il vous suffise de savoir que rien n'est plus faux que tout ce que ces conspirateurs viennent de dire pour leur défense, et pour celle de leurs complices. Je demande qu'on aille aux voix. » Elles furent recueillies; et, comme il n'y avait aucun doute que défendre Moreau et ses prétendus complices était se condamner à la mort avec eux, la plupart de ces lâches conseillers opinèrent pour la peine capitale (1).

« Lorsque l'ambition produit le crime, se disaient-ils entre eux, ce ne sont pas de frivoles égards qu'on lui doit, mais des supplices. » Les

(1) Le procès de Moreau produisit une grande sensation ; la mort de Pichegru fit naître mille et mille conjectures. « Ce sont les satellites de Bonaparte qui l'ont étranglé, disaient les uns. Non, reprenaient les autres, il s'est suicidé. » Quoi qu'il en soit, les avis les plus dissidens finirent par se rapprocher, et d'un commun accord on rejeta l'atrocité de cette action sur les conseillers de Bonaparte.

autres, plus sages, décidèrent pour une détention plus ou moins prolongée.

Aussitôt que je sus que Moreau ne serait point condamné à la peine capitale, j'en ressentis une satisfaction bien sincère, non-seulement pour lui-même, mais pour la gloire de mon époux, et sa propre sûreté. J'avais appris que la majeure partie des spectateurs de la représentation de ce drame portaient sur eux des armes, et qu'au moindre signal ils auraient escaladé les faibles barrières qui les séparaient de ce général, et lui auraient fait un rempart de leurs corps. Ils pouvaient ensuite diriger ces mêmes armes contre son persécuteur, et peut-être se porter à des excès qui eussent entraîné à leur suite les plus terribles catastrophes. J'avais cru devoir prévenir Bonaparte; mais il feignait encore de ne rien croire, lorsqu'un rapport que lui présenta Murat, sur l'opinion publique, lui fit prendre le parti prudent de sauver son rival de gloire. Toutefois, une scène vraiment touchante allait se passer au tribunal. A peine le terrible jugement fut-il prononcé, que les jeunes Polignac se jetèrent dans les bras l'un de l'autre. « Sauvez mon frère! sauvez mon frère! s'écriait d'une voix déchirante le plus jeune d'entre eux; il a son épouse à conserver; pour moi, je n'ai jamais connu que les épines

la vie, et je marcherai à la mort sans crainte sans reproches. »

Le fameux Georges Cadoudal, avec un sang-id extraordinaire, avait osé dire en face de éopage de Thémis : *Celui qui conspire doit oir mourir et se taire.* En parlant du premier nsul, il disait : « Bonaparte, tu te trompes dans excès de ta haine, si tu penses avoir triomphé moi en prononçant mon arrêt de mort ; je mphe, au contraire, de toi en la recevant avec meté. J'abandonne à ton glaive une tête à l'a-des insultes qui, lors même qu'elle sera ina-ée, t'accusera bien plus qu'elle ne te vengera, cet échafaud où ta cruauté l'expose. Après ir si long-tems vécu pour la gloire de ma rie, il me restait à mourir pour sa défense. » arles d'Hozier avait ainsi apostrophé ses juges : Vous me condamnez aujourd'hui, demain sera it-être votre tour. Mais il est un Dieu vengeur i saura vous punir (1). » Tous les accusés con-

1) On parla au cercle de madame Bonaparte du cou-e que Coster Saint-Victor avait montré sur l'écha-d : sa tête placée sous la hache, il cria encore *vive roi* à deux reprises. Le Consul se refusa à lui ac-der sa grâce. « *Il a trompé la police, autrement de Bourmont l'a trompée en répondant pour lui.* » Ces alistes de vieille roche sont trop à craindre pour s'en vir, et trop fanatiques pour leur supposer de la recon-

servèrent une imposante dignité, l'apanage de l'innocence.

Bonaparte n'applaudit point à ces divers jugemens. « J'aurais, disait-il, pardonné à quelques-uns, pour la forme ; et la plupart ne méritaient point une sentence aussi sévère. » Il aurait bien voulu que Georges Cadoudal s'humiliât jusqu'à solliciter la commutation de la peine capitale en une prison perpétuelle ; mais ce général vendéen conservait toute sa rudesse et sa fierté. Il déchira même de sang-froid un mémoire qui fut mis sous ses yeux, dans lequel on lui faisait espérer d'obtenir sa grâce s'il voulait la demander (*q*). Il n'en fut pas de même des autres condamnés : la duchesse de Polignac employa tous ses moyens pour parvenir à sauver son malheureux époux. Elle me fut présentée ; elle parlait bien, s'exprimait avec cette chaleur de sentiment qui électrise ceux devant lesquels elle se déploie. Il en coûta sans doute à sa fierté pour se réduire à cette espèce d'humiliation.

Je versai des larmes avec elle, et me concertai sur les moyens de la faire pénétrer jusqu'auprès

---

naissance. (Quel gouvernement que celui qui fait de la délation une profession publique et avouée ! Où est alors le maître en sûreté contre ses domestiques, le citoyen contre les dépositaires de l'autorité ! ! ! Pichegru fut vendu et livré à la police par l'un de ses amis ! ! !)

de Bonaparte. Depuis ce funeste procès, il était devenu tout-à-fait inabordable. Je me présentai la première : il m'éconduisit impitoyablement ; je revins trouver cette femme affligée ; elle me dit : « J'attends tout de vos bontés, Madame. — Ah ! lui répondis-je les yeux humides de larmes, mon faible crédit ne me laisse qu'un rayon d'espérance sur l'esprit de l'Empereur ; néanmoins, je vais encore chercher à le fléchir : suivez-moi. » Au moment où nous nous disposions à le surprendre à son passage, nous entendîmes déjà la voix publique proclamer l'arrêt de mort de ces infortunés. « Encore quelque tems, m'écriai-je sans faire attention à madame de Polignac que je soutenais, la plupart n'existeront plus ! » A peine prononçais-je ces dernières paroles que mon époux sortit de son cabinet pour donner quelques ordres. Sa physionomie sévère et sombre exprimait jusque-là son mécontentement. Madame de Polignac respirait à peine. Tout à coup elle se précipite aux pieds du nouveau César. Quand tous les Français encensaient Bonaparte, devait-elle se montrer seule rebelle à l'enthousiasme qu'il inspirait, parce qu'il n'était peut-être dans l'univers aucune femme aussi malheureuse qu'elle, aucune qui eût un aussi grand besoin de suspendre le bras qui allait la frapper : elle était épouse, elle était mère ? Elle avait l'ame aimante et sensible ;

elle languissait; elle ressentait tous les maux du corps, tous les chagrins de l'esprit, toutes les peines du cœur. Elle était seule, faible, mourante, oubliée.... Ah! M. de Polignac pouvait-il être coupable, lorsqu'on voyait la duchesse aussi affligée! « Sauvez-le, Sire! s'écrie-t-elle avec l'accent d'une douleur profonde; fondez votre pouvoir sur la clémence. — Commencez à devenir généreux; un seul mot de vous, Bonaparte, lui dis-je, peut rendre à cette épouse éplorée l'être qu'elle chérit si tendrement. Le plus beau droit d'un souverain est celui de faire grâce. Employez cette sublime prérogative pour éterniser votre gloire.... Que les premiers jours de votre règne soient marqués par d'innombrables bienfaits! » Je connaissais le pouvoir de ce discours plein d'énergie. Il ne manqua pas de produire sur lui tout l'effet que j'en avais attendu. Napoléon promit de sauver M. de Polignac. « Je puis pardonner à votre mari, Madame, dit-il à la duchesse; il n'a offensé que moi. Quelques actes de clémence, au commencement de mon règne, ne sauraient me nuire. » Enfin, je le vis s'attendrir un instant; mais, craignant qu'on ne pût lui soupçonner quelques retours d'indulgence en faveur des autres condamnés, il nous quitta, et me jeta un regard qui semblait dire : « *J'espère au moins que tu es satisfaite. Cependant, épar-*

moi dorénavant de semblables requêtes. »
ıir semblait être plus tranquille ; il cachaît
multueuses pensées qui ne cessaient d'occu-
ɔn esprit.

témoignai à madame de Polignac combien
; touchée de sa confiance, et heureuse de ce
e s'était adressée à moi pour plaider une
aussi intéressante que la sienne. Je l'assu-
ue des personnes puissantes réunissaient
efforts pour lui donner dans ses malheurs
les secours, ou du moins toutes les con-
ons qui seraient en leur pouvoir ; que la
rence qu'elle m'avait accordée était justifiée
: zèle et le dévouement sincère que je venais
ployer pour la servir.

mbien de circonstances éveillèrent alors ma
ise et ma sensibilité ! Je ne voulus point
r les autres proscrits dans une aussi cruelle
ion : je chargeai l'un de mes gens les plus
s de se rendre, à la faveur d'un déguise-
, auprès de Moreau, afin de l'engager à
iter de suite son départ pour l'Amérique.
même j'en avais conféré avec Fouché (1),

?ouché n'approuvait pas Napoléon dans ces moyens
ıes. « Il faut temporiser, lui disait-il ; la violence
:he trop de la faiblesse, et un acte de clémence en
: plus que les échafauds. »

et j'étais convaincue que ces propositions, faites par un autre que par moi, allaient recevoir l'approbation de mon époux. En l'attendant, j'envoyai prier le général B***, commandant du château de Vincennes, de traiter ces nouveaux prisonniers avec humanité, et de les laisser librement communiquer entre eux.

Quant à Georges Cadoudal, il était las de la vie (1). Au moment de monter à l'échafaud,

(1) Joséphine était presque la seule qui jetât un regard de regret sur le portrait du célèbre Georges Cadoudal (présenté à son époux le jour même de son exécution): le mot *c'est lui*, s'échappa sur-le-champ de la bouche de l'impératrice, sans qu'elle pût proférer une parole de plus. Ce mot attira l'attention générale. Alors elle dit: « Je connaissais si peu les dangers que l'Empereur pouvait courir à la Malmaison, que j'ai accordé à ce même personnage (dans mon petit salon) une audience particulière. Je ne vis dans cet homme qu'un royaliste qui me parut tout-à-fait changer de rôle: je me figurai qu'au lieu de me regarder comme l'épouse d'un usurpateur, il me considérait comme la véritable protectrice des émigrés. Dernièrement je l'aperçus errant dans mes jardins. Il me fut rapporté à l'instant même que cet officier me désignait aux employés du château comme sa protectrice; selon lui je l'avais fait rayer de la liste fatale. Je trouvai cependant singulier de le voir sous les habits d'un invalide; j'avais aussi remarqué, chaque fois qu'une voiture entrait ou ressortait par la grille d'honneur, que ses yeux s'y portaient

on lui fit encore une dernière proposition. Il répondit avec la franchise d'un soldat qui ne craint rien de sa conscience, et qui n'espère rien des hommes : « Bonaparte aurait grand tort de me faire grâce ; nous ne nous estimons pas assez l'un l'autre pour user d'une pareille dissimulation ; qu'il juge par ce que j'ai voulu faire, de ce que je serais capable d'entreprendre encore : c'est lui prouver, en un mot, qu'il doit me regarder comme son ennemi le plus constant et même le

---

malgré lui. En apercevant Duroc, dont les pas se dirigeaient de son côté, ce même homme s'enfuit au plus vite. » Quel est cet inconnu à large face, dit sur-le-champ l'Empereur ? Aurait-il adopté un déguisement pour pénétrer ici ? C'est peut-être quelque espion, quelque fugitif.... Il faut faire surveiller attentivement ce château, changer la consigne. Dubois est à la piste d'une nouvelle conspiration. Le projet est de m'enlever. Joséphine, ces gens-là se rattachent autour de vous par un sentiment de curiosité. MM. les émigrés s'empressent de revenir sur leurs pas, et leurs visages se dépouillent des signes de terreur qui y étaient empreints avant mon consulat. Voudraient-ils renoncer aujourd'hui aux bienfaits de l'amnistie.... Oublieraient-ils leurs cris, leurs lamentations auprès de vous ! L'on m'avait cependant répondu de leur soumission !... » (Voyez le 3 nivôse.) L'Impératrice avait prêté la plus vive attention à cet entretien : les tristes remarques de Bonaparte répandirent l'effroi dans son cœur. Il régnait dans ses discours un ton

plus généreux, tant qu'il existera un Bourbon sur la terre. J'ose lui parler le langage de la sévère vérité. Après tout, ce n'est qu'un homme que le destin favorise ; aux yeux de la monarchie légitime, Napoléon ne pourrait jamais jouer que le rôle de Jules-César. Je le prévois, il aura peut-être à son tour une fin déplorable. »

Les conseillers de Bonaparte ne se piquaient pas d'une fidélité scrupuleuse à remplir leurs engagemens, ou plutôt chez la plupart la perfidie était la base de leur caractère. Ils se flattaient que leur maître paraissant consentir au départ de Moreau pour les Etats-Unis, trouverait bientôt le moyen de rendre cette clause illusoire, en couvrant d'embuscades la route que le général aurait à parcourir.... Ces satellites ajoutaient :

---

si franc, un accent si amical, qu'elle ne put l'entendre sans frissonner d'effroi.... Elle lui répondit sans trop hésiter : « Mon ami, les plans les mieux conçus, les mieux suivis, ne sont pas toujours couronnés par le succès.... » L'Empereur resta étonné de ses réflexions ; il ajouta : « Madame, si vos protégés oublient leurs sermens envers moi, pour ne songer qu'à eux... de telles gens seraient indignes à jamais de tout sentiment de pitié. On regarderait votre bienveillante protection envers eux comme un acte de faiblesse, et de nouvelles preuves de clémence de votre époux seraient de sa part des actes de folie....

(Note de Joséphine.)

« Nous présumons qu'il périra avant de parvenir à sa destination (1). »

Il n'en fut point ainsi; jamais Napoléon n'en conçut la pensée. Du moment qu'il eut permis que l'on présentât cette espèce de capitulation, il ordonna que les commissaires de la marine s'occupassent sans relâche des préparatifs du voyage de l'illustre exilé. L'empereur avec un sentiment de plaisir qu'il ne put même dissimuler, m'apprit bientôt que l'océan allait enfin former, entre son rival et lui, une barrière qu'il regardait comme éternelle.... Il était loin alors de prévoir les secrets que lui cachait le nébuleux avenir (*r*).

Cet arrêt ne put et ne devait pas satisfaire également tous les partis, qui, ne se croyant point

(1) Joséphine trouva le moyen de faire recommander puissamment le général Moreau au premier major Henri, nommé par le colonel, chef de la gendarmerie d'élite, pour accompagner l'illustre exilé au lieu de son embarquement. Les ordres transmis étaient très-sévères, surtout si l'on apercevait la moindre apparence de rassemblement sur la route que l'on devait parcourir. En cas de rébellion pour favoriser l'enlèvement du noble proscrit, il était enjoint à ce major de repousser la force par la force, et même de faire plus!!! (Ses armes étaient chargées.....) Moreau n'eut qu'à se louer des attentions délicates de son guide.... L'infortuné général ne put ignorer que Joséphine avait veillé sur lui....

instruits de leurs desseins réciproques, s'expliquaient chacun suivant les intentions qui les animaient; ils se flattaient que leurs réflexions ouvriraient l'antre de Trophonius (*s*). Chacune des situations de la vie est une leçon vivante pour l'homme; et celui-là, selon moi, est vraiment digne de ce nom, qui supporte avec un égal courage les faveurs de la fortune et les rigueurs de l'adversité.

Je présumais alors, et pensais, comme toute la France, que Moreau devait être le seul citoyen du nouvel empire de Bonaparte qui descendît le mont Tarpéien (1), sans désespérer de sa propre cause. D'ailleurs, le moment de l'infortune est celui où le grand homme déploie la plus vive énergie. Ne nous hâtons pas de le plaindre: quand nous le verrions aux prises avec le malheur, nous ne pourrions que l'admirer.

« Quelque force qu'on ait reçue de la nature

(1) Ce rocher reçut son nom d'une vestale appelée Tarpéia, qui livra aux Sabins le Capitole, dont son père était gouverneur, à condition que les ennemis lui donneraient tout ce qu'ils portaient au bras gauche, entendant parler de leurs bracelets; mais les Sabins, au lieu de lui présenter ces joyaux, lui jetèrent leurs boucliers, qu'ils portaient aussi au bras gauche, et l'écrasèrent sous le poids de ces armes.

et d'une longue culture de la vertu, il est très-difficile de pardonner aux hommes et à sa patrie d'avoir repoussé le bien qu'on voulait lui faire. » Telles étaient les justes plaintes de Moreau, au moment où, exilé de la France, il balançait encore entre le désir de se justifier aux yeux des compagnons de sa gloire, et la nécessité de respecter des circonstances qui lui commandaient de se taire. Il n'osait s'expliquer devant les gardes qui l'entouraient, et son visage altéré marquait le trouble profond de son ame. Cependant il dut leur dire : « Les victoires de Bonaparte enfleront singulièrement son amour-propre. Il finira, comme tant d'autres conquérans, par s'écarter du chemin de la prudence et de celui de la modération.

» Le plus grand malheur d'un souverain est celui d'ouvrir une oreille complaisante aux discours des hommes dangereux qui l'environnent. Une de ses plus grandes fautes est l'ingratitude, qui lui fait oublier les services des braves qui ont contribué par leur courage à la prospérité de l'État. Chaque fois que Napoléon se rendra coupable d'une injustice, il s'aliénera les cœurs de ses nouveaux sujets, et perdra en un moment ses droits à leur respect, à leur amour, à leur fidélité. » Ainsi parlait Moreau au moment où,

après avoir parcouru plusieurs mers, plusieurs climats, il aborda enfin une rive fortunée, où règne maintenant un peuple libre, généreux et hospitalier (1).

---

(1) Ici, je ne vois plus les horreurs du trépas ;
Son aspect attendrit, et n'épouvante pas.
Me trompé-je ? Écoutons ; sous ces voûtes paisibles
Ont retenti des voix, des harpes invisibles,
Et la Religion, le front voilé, descend ;
Elle approche : déjà son calme attendrissant,
Jusqu'au fond de votre ame en secret s'insinue,
Dit : Au fond du désert, ô mon fils, cherche-moi,
Viens, je t'y parlerai, j'y serai près de toi.

C***.

CHAPITRE VII.

« Pensez-vous que tant de peuples, tant d'armées, une nation si nombreuse, si belliqueuse, dont les esprits sont si inquiets, si industrieux et si fiers, puissent être gouvernés par un seul homme, s'il ne s'applique de toutes ses forces à un si grand ouvrage? N'eussiez-vous à conduire qu'un seul cheval un peu fougueux, vous n'en viendriez pas à bout, si vous lâchiez tout-à-fait la main, et si vous laissiez aller votre esprit ailleurs : combien moins gouvernerez-vous cette immense multitude, où bouillonnent tant de passions, tant de mouvemens divers? Il viendra des guerres; il s'élevera des séditions; un peuple emporté fera de toutes parts sentir sa fureur. Tous les jours de nouveaux troubles, de nouveaux dangers. On vous tendra des pièges; vous serez environné de flatteurs et de fourbes..... »

BOSSUET.

BONAPARTE, Empereur, était loin de jouer le rôle de Cromwell. Il était tout-à-fait étranger aux crimes des diverses factions qui s'étaient succédées avec tant de rapidité depuis l'anéantissement de la monarchie : au contraire, il était venu, en quelque sorte, pour les enchaîner. Que de peines ne s'était-il pas données, que de soins n'avait-il pas employés pour parvenir à extirper l'hydre qui dévorait depuis quinze ans la France, et ravageait impitoyablement ses plus belles provinces? Mon époux, dis-je, qui n'avait réellement contribué en rien aux malheurs de la famille des Bourbons, était loin de ressembler au fameux

protecteur teint du sang de son roi. Mais ce titre modeste lui suffisait-il ? N'aurait-il pu rappeler le moindre symbole de la royauté sans détruire son ouvrage ? La position de l'un était tout-à-fait étrangère à celle de l'autre. Tant que Bonaparte resta premier magistrat d'une république naissante, il était contraint d'en admettre les principes, d'en caresser les fondateurs. La plupart d'entre eux, pour me servir des expressions du bon Henri IV, se ressentaient encore *du vieux levain de la Ligue*. En effet, ces *citoyens incorruptibles* n'étaient point étrangers aux crimes révolutionnaires. Ils se rappelaient encore, et quelquefois en présence de mon époux, que les fameux comités avaient rendu d'éminens services à la chose publique, et avaient fait faire un grand pas vers les idées libérales. C'en fut assez pour que Napoléon, naturellement jaloux, en conçût de l'ombrage. Il redoutait qu'il ne s'élevât un jour parmi eux un nouveau Catilina. Dès-lors il déclara la guerre à ces fils de Brutus, et notamment à ceux qui le désapprouvaient d'avoir rétabli la religion en France, et rendu une sorte de sécurité au clergé catholique. Ces mots pompeux de liberté, d'indivisibilité, n'en imposaient plus au chef du gouvernement français. Il était parvenu à son but ; il voulait s'y maintenir, et il affectait de tourner en ridicule les fondateurs de la loi nouvelle. Il fit disparaître ces dégoûtans

simulacres qui représentaient la déesse que l'on nommait *Liberté*. Personne n'osa plus se servir du hideux costume de 1793, et les célèbres bonnets rouges disparurent du faîte des monumens publics, comme déjà, depuis quelque tems, ils avaient cessé de couvrir toutes les têtes.

Dès-lors le nouveau César se contenta d'afficher une sorte de popularité; mais intérieurement il travaillait à diminuer cet immense pouvoir sectionnaire. « Je fonderai un gouvernement solide, répétait-il sans cesse; mais j'ai besoin de bons ouvriers. Parmi ces hommes que je méprise, il en est dont j'admire les talens et déteste les principes; je m'en servirai comme de machines nécessaires pour préparer et soutenir l'édifice de ma puissance. Tant que je serai Bonaparte, ils se croiraient mes égaux; devenu leur Empereur, je veux les asservir. La plupart d'entre eux me devront leur fortune, et les autres, pour conserver le fruit de leurs rapines, seront contraints, dans leur propre intérêt, d'arborer ma bannière. Ce sera un spectacle curieux, ajoutait-il en riant, de voir tels et tels chamarrés d'or et couverts de cordons. Je leur distribuerai leur rôle. » Puis, tout à coup, reprenant son air sérieux et même imposant: « Croyez-vous que je puisse leur accorder ma confiance entière? Non, impossible... Mais si je ne feignais de les employer utilement, ces caméléons politiques deviendraient dan-

gereux ; et du moment qu'ils accepteront les titres que je prétends leur donner, ces fiers républicains seront tous mes esclaves. Je veux bien cependant établir entre eux une ligne de démarcation, et les chaînes que je leur destine ne feront que couvrir les hochets de la faveur. Pour le sage, pour l'observateur, il verra seulement la marque du changement de leurs opinions et le gage de leur ancienne servitude. » Ainsi raisonnait mon époux quelques jours après qu'il se fut fait proclamer Auguste.

Ce plan était fort habilement conçu, et il ne se reposait pas trop sur sa puissance, quand il se flattait de le faire adopter par ses amis, et même par ses ennemis.

Cependant je lui disais, pour me servir des propres expressions de Bacon :

« Chacun bâtit dans son cerveau un petit univers dont il est le centre, autour duquel roulent toutes les opinions qui se croisent, s'éclipsent, s'éloignent et se rapprochent, au gré du grand mobile, l'amour-propre. La vérité brille quelquefois parmi ces clartés confuses qui s'entrechoquent ; mais elle ne fait que passer un instant, comme le soleil au point du midi ; de sorte qu'on la voit sans pouvoir la saisir ni suivre son cours. »

» De même la paix existe aujourd'hui, et la paix est une chose si excellente en elle-même, qu'il

faut faire tout ce que l'on peut pour l'entretenir, ou du moins pour en conserver l'espérance. A quoi bon sonner l'alarme, semer les défiances, exciter les animosités ? Est-ce un bon moyen de conserver la paix, que d'abdiquer le titre modeste de Consul, pour en prendre sur-le-champ un autre plus pompeux ? Est-il surtout conséquent, d'indiquer des causes de guerre, et de s'efforcer de prouver que toute la puissance est maintenant entre les mains du vainqueur de Marengo (1). Il est encore au moment d'aggraver ses torts envers l'Allemagne, en cherchant à lui prouver que toute la force sera désormais d'un côté, et la faiblesse de l'autre. Enfin, elle sera peut-être sans ressource pour soutenir la lutte ?

---

(1) Quand la bataille de Marengo eut été gagnée, et l'on sait à quoi elle tint, le premier Consul, ayant laissé sa suite à l'écart, était entré dans une de ces petites maisons construites au milieu des vignes pour les garder; il arpentait à grands pas en long et en large cet espace, qui n'était ni large ni long ; il paraissait absorbé dans une rêverie profonde. Le général Lacuée, alors son aide-de-camp, s'approcha de lui pour lui faire un rapport; Bonaparte l'écoute avec assez de distraction, et lui récite à haute voix et avec chaleur ces quatre vers de la *Mort de Pompée :*

J'ai servi, commandé, vaincu quarante années,
Du monde entre mes mains j'ai vu les destinées ;
Et j'ai toujours connu qu'en tout événement,
Le destin des États dépendait d'un moment.

M. A. de N.

» Écoute encore : tu le sais, déjà la valeur aime autant la gloire qu'elle déteste le carnage. Cède-t-on à ses armes? que ces armes cessent de frapper. Elle ne demande point du sang, mais de l'honneur. Son ennemi même lui devient cher, surtout si la victoire lui a coûté de grands efforts. »

Il me répondit avec humeur ; car je commençais à l'embarrasser : « Contre les passions, que peut la valeur sans courage ? Elle est leur esclave, et le courage est leur maître. »

Cette conversation n'eut pas de suite. Je vis facilement qu'elle le contrariait, surtout quand je lui parlais en faveur des princes français. Leur rentrée dans leur patrie devenait maintenant d'autant plus impossible, qu'il était en possession de leur trône. Pour se disculper en quelque sorte vis-à-vis de ceux qui avaient peine à concilier ses vertus avec cette entreprise si étonnante, il leur disait avec une espèce d'épanchement : « Que voulez-vous ? le trône est resté vacant depuis la mort de Louis XVI. Les Jacobins ont dédaigné de s'y asseoir. Moi, je m'en empare pour exterminer ces enfans de Brutus. » Il disait à d'autres : « J'ai écrit au *Prétendant ;* mais sa réponse n'est nullement dans le sens que je la voulais. D'ailleurs, le peuple actuel a sucé le lait de la révolution. On devait s'y attendre ; et un Bourbon serait désormais étranger parmi les Français. » Lorsque j'étais présente, je me récriais sur une

injustice aussi révoltante ; je lui en faisais sentir les conséquences pour lui-même. « Qui sait, ajoutai-je, où s'arrêtera votre dynastie ? Peut-être est-elle sur le point de tomber en quenouille. » Ce mot le rendit furieux. Alors il me disait qu'il saurait bien, quand il en serait tems, se choisir un successeur. Long-tems il caressa l'idée que le premier fils de Louis Bonaparte pourrait hériter de son sceptre et de sa puissance (1).

---

(1) Rien ne peut égaler la tendresse de Joséphine pour ses enfans. Lorsque sa fille sentait des douleurs pour accoucher, on lui dépêchait un courrier ; elle partait à l'instant, n'importe l'heure, ne la quittait plus, et l'encourageait dans ses souffrances par les soins les plus affectueux ; elle était remplie de force et de courage tant qu'elle se croyait nécessaire. Sa fille délivrée, et hors de tous dangers, elle passait dans une autre pièce, se trouvait mal, et fondait en larmes.

Lors de la mort du fils aîné de sa fille, mort du croup, en Hollande, Joséphine était malade ; elle avait encore de la fièvre ; elle partit pour Lacken, près Bruxelles, avec très-peu de monde, pour aller voir cette mère affligée d'une manière si cruelle et si profonde que l'on a craint, pendant quelque tems, que son esprit n'en fût aliéné. Que n'a-t-elle pas souffert en allant la trouver dans une semblable circonstance !

Elle fut inconsolable de la perte de son petit-fils ; et d'autant plus que Bonaparte s'écria, en apprenant sa mort : « C'est très-fâcheux pour Joséphine. Sur la tête de cet enfant reposaient de grandes espérances ! » Le projet de ré-

Je n'étais point encore malheureuse ; mais je m'aperçevais insensiblement que j'allais le devenir. Napoléon ne rêvait plus qu'envahissemens : à l'entendre, l'Europe devenait trop circonscrite pour y borner ses exploits. « Je prétends, disait-il à ses courtisans, être bientôt le souverain unique des mondes ; car ma maison occupera un jour les premiers trônes de la terre. » Ses auditeurs tantôt en auguraient la possibilité, tantôt souriaient de pitié en l'entendant raisonner ainsi. Ce n'était pas un homme à faire un seul pas rétrograde, quand une fois il avait commencé une entreprise. Discret par caractère, on ignorait toujours les con-

---

pudier sa femme date de cet instant si décisif (quoique il lui ait été suggéré auparavant). Les deux autres fils de son frère ne lui semblaient guère propres à lui succéder. ...., il voulait un héritier de son sang, et l'Impératrice perdait l'espérance de lui en donner. Napoléon ne prétendait rien moins qu'à soumettre le monde. Aussi, disait-il en riant, en parlant de ses deux neveux : « L'un d'eux portera la tiare ; quant à l'autre, je l'établirai souverain en Orient. Son royaume se composera de la haute et basse Égypte, etc. Eh ! qui sait, ajoutait-il encore, s'il n'est pas réservé aux miens de relever les ruines de l'empire Grec, et de bâtir une nouvelle Athènes, etc. etc. ? » C'était ainsi que le vainqueur de tant de nations s'exprimait. Déjà il avait étonné l'Europe ; mais il lui était réservé de nouveau d'étendre ses conquêtes et de donner des lois à la plupart des peuples qu'il soumettait.

ıêtes qu'il voulait faire. Il possédait l'art de con-
ître les hommes (1). Il les méprisait; mais il avait
merveilleux talent de les employer à ses desseins.

(1) Je méprise les hommes, me disait un jour Bona-
rte, parce que ceux que je vois autour de moi sont pres-
e tous vils ou corrompus ; je ne peux concevoir qu'une
e désavantageuse du genre humain. Tels et tels, disait-il
les désignant, ont pour moi tant de servilité, que, si je
eur ordonnais, ils sacrifieraient leur famille et m'immo-
aient toutes leurs affections. J'avoue que je suis glorieux
nspirer à ceux qui m'approchent une confiance aussi
eugle. Cependant Dur**, Berth***, même Caul***, ont
plusieurs fois m'adresser des remontrances; ils n'ont
n perdu pour cela de l'estime de leur maître. A la vé-
, je crois être sûr de l'attachement réel de ces trois
onnes. L'une d'elles, vous le savez, Madame, m'en a
né la preuve la plus rare et la plus incroyable, et cela,
une grave et très-grave circonstance, que je voudrais
ıais oublier pour l'honneur du siècle. Les grands sont
ıien servis, surtout quand ils commandent une injus-
On devrait savoir résister courageusement à l'auto-
orsqu'elle abuse de la puissance, qui ne lui est confiée
our protéger les peuples et soutenir la dignité de
. . . Caul***, je le répète, m'a été trop fidèle;
a cause que l'un et l'autre nous sommes réduits à
d'éternels regrets. Ce qui est fait est fait, ajou-
encore ; vous seule, Joséphine, aviez raison ; je
ai ici, comme Louis XIV, en parlant à celle qu'il
t comme sa meilleure amie : « Madame, votre
alait mieux que celle de la plupart de mes conseil-
ısi, j'admets en principe que quelquefois votre sexe

Plus mon époux s'approchait du suprême degré où conduit l'inconstante fortune, plus je voyais pâlir le dernier rayon de bonheur qui m'environnait. A la vérité, je jouissais d'une superbe existence. Ma cour était composée de personnes d'un grand nom, qui toutes sollicitaient la faveur de m'être présentées ; d'autres obtinrent des places honorifiques dans ma maison. La duchesse de La Rochefoucauld fut nommée dame d'honneur, madame Wals de Seran, dame pour accompagner. Je ne pouvais plus disposer de mes heures (*t*). J'étais contrainte à chaque instant de me conformer aux usages les plus sévères de l'étiquette : l'Empereur ordonna qu'elle fût aussi rigoureuse qu'elle avait été au château de Versailles (1). Je me retrouvais alors avec les soutiens

---

est plus éclairé que le nôtre : n'en concevez cependant aucune vanité, car vos fautes sont plus fréquentes et répétées plus souvent.

(Note de Joséphine.)

(1) L'Empereur tenait beaucoup à ce que chacun remplît son devoir, et, à cet égard, il était très-sévère. Il exigeait des personnes composant sa maison une grande assiduité dans les services dont elles étaient chargées ; il réprimandait quelquefois, mais sans colère, surtout les femmes. Si l'on avait le courage de ne pas s'intimider et de lui prouver que l'on n'était pas fautif, il ne le trouvait pas mauvais, et cessait de répliquer.

(Note de Joséphine.)

de l'ancienne monarchie, que je connaissais et que j'accueillais avec distinction. Je voyais de même ces hommes nouveaux qui, pour la plupart, avaient de grands crimes à se reprocher dans la révolution, venir humblement briguer un regard de la nouvelle souveraine. Oh ! que l'espèce humaine me semblait méprisable ! Je ne pouvais m'empêcher de faire part de mes réflexions à d'anciens amis ; à mon exemple, ils désapprouvaient Napoléon de s'environner de cette secte infernale. Il la redoutait infiniment. Je ne pouvais m'empêcher de lui dire : « Si vous aviez daigné me consulter sur les personnes que vous venez d'élever aux fonctions les plus éminentes, j'aurais exigé de plusieurs d'entre elles une forte garantie. » Il sentit bientôt la justesse de mon observation, et devint extrêmement difficile dans les choix qu'il fit pour remplir les diverses places vacantes dans les grandes administrations (1).

---

(1) Joséphine insista beaucoup auprès de son époux pour lui faire nommer Creuzé-Latouche membre du Sénat-Conservateur. « Que puis-je en faire, disait Napoléon, c'est un républicain si zélé. — C'est le protecteur des infortunés. Sa conduite envers madame Roland l'immortalise à jamais ! et c'est à toi qu'il appartient d'élever sur le pavois ce conventionnel qui défendit son roi, et offrit courageusement un asile à la fille de l'un de ses ministres. Emma demeurée orpheline, délaissée par sa perfide gouvernante, fut recueillie et adoptée par le généreux Latouche.... D'aussi

Néanmoins, dans une carrière aussi nouvelle pour lui, le vaste génie de Cicéron lui ouvrit un nouveau champ de gloire; on le vit aussi habile administrateur qu'intrépide guerrier, soutenir d'une main, contre les ennemis, la dignité de l'empire, et de l'autre, réparer les erreurs et les injustices d'un gouvernement aussi pusillanime que coupable. Au milieu de ce travail, son ame était souvent assiégée par les pensées les plus douloureuses : il craignait de perdre en peu d'instans le fruit de huit ans de soins et de conquêtes. Cette crainte le plongeait dans l'agitation la plus violente.

Il lisait peu ; mais il aimait à parcourir les bons auteurs (1). Quelques jours après celui qui amena

---

nobles actions (sous le règne de la terreur) doivent recevoir de toi une juste publicité. Écoute-moi encore, ô mon ami! la plus douce récompense de cet homme de bien serait d'être honoré de ton suffrage, et surtout de posséder ta confiance!!! » Cette fois Joséphine fut écoutée, et dans les tems qui se sont écoulés, l'Empereur n'eut qu'à se louer de la fidélité et de l'excellence des conseils de l'ami du malheur.

(1) L'auteur de *Malvina* reçut de l'Impératrice Joséphine, sous le voile de l'anonyme, un gage touchant de l'intérêt qu'elle avait montré en faveur de l'un de ses amis frappé de proscription. Madame Cottin, dont le nom est immortel dans la république des lettres, consacrait la plus grande partie du produit de ses ouvrages à des actes de bienfaisance. Napoléon n'aimait point les femmes auteurs,

son avénement au trône, le hasard présenta sous sa main un recueil de morale des auteurs chinois. Il tomba précisément sur ce passage, et en demeura frappé : « L'intrigant a quelquefois de grands succès ; mais il est sujet à de grands revers. L'homme droit et sans ambition fait rarement une grande fortune ; mais il craint peu les désastres. » Il rejette ce livre avec un mouvement d'indignation. « Je suis supérieur à la crainte et je préfère le premier rôle au second. » Je lui rappelai alors cette maxime de Sénèque : « La teinte légère d'un enduit extérieur n'en impose qu'à peu de gens ; la vérité, de quelque côté qu'on la regarde, est toujours la même ; la fausseté n'a pas de consistance ; le mensonge est transparent : avec de l'attention on peut voir à travers. »

« Sénèque pouvait avoir raison, répondit-il avec chaleur ; mais Sénèque eût peut-être été ma dupe ; je suis parvenu à me contrefaire au point de donner le démenti le plus formel à la maxime du philosophe de Cordoue. »

---

cependant il rendait justice au mérite distingué de celle-ci. « Elle fut constamment bonne et bienfaisante, disait-il. Je n'en puis dire autant de celle qui l'a si lâchement dénigrée dans l'un de ses ouvrages : *Pazienza mia donna De *** non avrebbe non solamente un avertimento, ma tutto un libello.*

Cependant il recevait des félicitations de toute la France, sur son heureux avènement au trône: moi seule je gémissais de l'immense pouvoir qu'il venait de conquérir (1). Plus je le voyais comblé des dons de la fortune, et plus je redoutais sa chute. Je ne lui dissimulais pas que son fantôme

(1) Je me rappelle que Fabre (de l'Aube), président du Tribunat, me dit le 22 mai 1804, le jour même où il vint saluer Napoléon à la tête de son corps : « Madame, les femmes reprennent enfin le rang dont une grossière et funeste démagogie les avait éloignées ; nous ne séparerons plus l'épouse de l'époux. » J'avoue qu'à ces mots un triste pressentiment s'empara de moi; une voix secrète me dit : « *Tant que la loi du divorce ne sera pas rapportée, Joséphine peut concevoir des craintes.* » J'en parlai le soir même à Napoléon ; il rit de mes terreurs. « Si Henri IV oublia ce qu'il devait à Marguerite de Valois (cette princesse lui avait sauvé la vie à la Saint-Barthelemy), votre époux, loin d'imiter un tel exemple saura resserrer, s'il est possible, les nœuds qui vous unissent à lui : nouvelle Marie de Médicis, vous serez couronnée. Néanmoins, continua-t-il, cette loi du divorce m'est utile au tems présent ; c'est ma bonnette en politique. On ne peut trop se méfier des femmes..... J'oppose cette digue pour maintenir celles d'entre vous qui oseraient méconnaître l'autorité maritale de messieurs leurs époux.... Quant à Fabre, président d'un tribunat expirant, je saurai m'attacher un tel homme. Mécontent de sa situation présente, il ne peut négliger de la rendre meilleure. Un républicain qui vit auprès des rois adopte leurs mœurs et leurs usages, devient soumis aux volontés du prince

de gouvernement reposerait toujours sur des colonnes d'argile. D'ailleurs, ceux qui n'attendent rien de la Cour, qui regrettent cette ombre de liberté dont ils ont caressé quelques momens la chimère, pencheront toujours en secret vers tout ce qui paraît propre à la ramener; et la hardiesse républicaine flattera long-tems leurs dispositions naissantes.

Je m'efforçais sans cesse de le convaincre que mille intérêts agitent toujours un grand empire. « Il y a des hommes, lui disais-je, qui envisagent avec effroi les mêmes circonstances dont les autres se promettent de grands avantages. Voilà précisément l'histoire de la France nouvelle.

— On pourra s'aigrir de part et d'autre, me répondait Napoléon ; mais mon gouvernement sera ferme et vigoureux ; il imposera silence à tout le monde. Les hommes pervers travailleront peut-être dans l'ombre ; les haines s'enseveliront ; elles attendront, pour éclater, un jour de relâchement dans la discipline militaire, afin d'opérer quelques soulèvemens dans les provinces ; mais je m'appliquerai surtout à faire régner la justice. Je protégerai les peuples, pour qu'ils me pro-

---

sous les lois duquel il vit.... D'ailleurs, nous verrons : si cet antagoniste du divorce pourra toujours dire : Les éloges du public sont préférables aux richesses.... »

(Note de Joséphine.)

tègent à leur tour ; enfin, j'aurai soin de ne pas me reposer tout-à-fait sur mes courtisans, si jamais je souhaite approfondir la vérité. »

Je l'encourageais dans les sages sentimens qui pouvaient avoir pour but le bonheur des Français. Nous étions toujours d'accord sur ce point; et quand Napoléon parvenait à se soustraire à cette foule de flatteurs qui l'obsédaient sans cesse, et qu'il me faisait la grâce de m'accorder quelque confiance, je retrouvais en lui ce même Bonaparte (1), ce père du soldat, ce protecteur d'une nation fidèle et généreuse, et l'ennemi le plus prononcé de toutes les factions.

Pour donner une couleur de légitimité à l'acte de pouvoir que Napoléon venait d'exercer, il pensa que le couronnement devenait nécessaire; dès-lors il s'y prépara. Nul évêque en France,

(1) L'Empereur de la parade et l'Empereur chez Joséphine étaient si différens l'un de l'autre, qu'ils étaient méconnaissables : le premier présentait un air triste, froid, sévère et soucieux ; le second avait presque toujours l'air de bonne humeur, de la gaîté avec un sourire très-aimable. Tout le monde sait qu'il avait les plus belles dents que l'on puisse voir ; il était fort bien fait malgré sa petite taille ; il avait la main belle, le savait, et la soignait; sa jambe et son pied étaient parfaitement bien faits ; il était toujours très-bien chaussé, mais ses bas n'étaient jamais tirés.

selon lui, n'était digne de poser le diadême sur le front du César français.

Le souverain Pontife devait seul présider au triomphe du moderne Charlemagne. On eut de la peine à décider le Père commun des fidèles à venir sanctifier, par sa sainte présence, cette mondaine usurpation. Heureusement les intrigues pour y parvenir furent dirigées d'une manière si adroite, que Napoléon ne tarda pas à s'applaudir de l'aveugle soumission du souverain de Rome. C'était sans doute triompher d'un grand péril que de recueillir le patrimoine d'un héritier de Henri IV; mais il était peut-être encore plus difficile d'en imposer au Vatican, et de contraindre le successeur des pontifes, menaçant sans cesse les rois les plus absolus de les frapper des foudres apostoliques, à venir s'humilier devant celui qui voulait être regardé comme le héros que la Providence semblait alors avoir choisi pour châtier les hommes, rétablir la religion et relever les temples.

Napoléon, au faîte de la gloire, ne pouvait être qu'agréablement surpris de cette passive obéissance d'un vénérable vieillard. « J'en tirerai un parti très-avantageux, Madame, et les Français ne me verront point avec indifférence travailler de concert avec Pie VII à faire refleurir la vigne du Seigneur. Je veux qu'il habite dans mon palais : d'ailleurs, la présence du Saint-Père est

nécessaire pour purifier ce monument, devenu, depuis la révolution, le repaire des puissances infernales. » Des ordres furent donnés pour aller au devant du vicaire de Jésus-Christ, et son appartement fut aussitôt désigné. « Rien ne me résiste plus, ajoutait-il en riant : je commanderai bientôt à toute la terre ; que dis-je ? je vais être possesseur des clés du Paradis ; qui m'empêchera d'aller moi-même voir ce qui s'y passe ? » Ainsi l'Empereur charmait parfois ses instans de loisir. Du reste, il était infatigable au travail ; il l'emportait toujours, même sur ses ministres les plus laborieux. Jamais le repas le plus splendide ne l'a vu plus de vingt minutes à table (*u*).

Chaque nuit il reposait trois heures. Dans le commencement de son consulat, il me réveillait sans cesse pour m'entretenir de ses projets. Je m'aperçus bientôt que ma santé s'altérait de ces longues veilles, et je le suppliai de rêver seul au bien commun de la France. Je n'étais pas fâchée quand Bonaparte passait quelques instans prolongés dans son cabinet ; alors, j'oubliais totalement la politique, qui m'intéressait peu, pour me livrer au repos, qui me soulageait beaucoup.

Napoléon partit pour aller à la rencontre du Saint-Père ; ils se donnèrent le baiser de paix (1).

(1) Napoléon ramena le Pape de Fontainebleau à Paris,

A l'aspect du pontife romain, j'éprouvai une véritable douleur. Mon cœur se serra. Tout semblait me présager que ces deux hommes finiraient par devenir ennemis. L'un venait en France pour affermir la religion, et l'autre ne désirait que l'affermissement de sa puissance. Napoléon ne prétendait point s'étayer de l'autorité du Pape ; mais il était persuadé qu'il fallait en revenir aux idées premières, et il aurait volontiers sacrifié quelques millions pour retrouver dans la cathédrale de Reims cette merveilleuse Ampoule que la religion conservait pour le sacre des rois (*o*).

L'humilité touchante de Pie VII ne put en imposer au nouvel empereur. « C'est un Italien, me disait-il ; nous cherchons tous les deux à nous

---

dans sa voiture. Ils restèrent en tête-à-tête pendant ce trajet. On remarqua une singularité dont on n'avait point encore vu d'exemple : c'était un régiment de Mamelouks qui marchait immédiatement derrière la voiture, accompagnée de toute la garde. L'on rit beaucoup en voyant les Mahométans rivaliser de zèle et de respect pour le Vicaire de Jésus-Christ. Dès-lors on prévit que les sectateurs du Prophète orneraient la marche du triomphe impérial à Notre-Dame ; et la curiosité publique, toujours en haleine, ne fut point déçue cette fois. Ce que l'on avait supposé comme impossible se réalisa, au grand étonnement du clergé romain ; car, dans ce jour à jamais mémorable, le Croissant figura à côté de la Croix.

tendre des piéges. N'importe ce que la postérité dira de Chiaramonte, maintenant je dois m'occuper de moi seul. Je veux rendre l'auguste cérémonie de mon couronnement d'une richesse et d'une illusion imposantes. Elle surpassera la magnificence des sacres de tous les rois de France (1). »

Des députés de tous les départemens furent appelés pour y assister ; de grands dignitaires y parurent aussi environnés de la plus étonnante splendeur ; en un mot, rien ne fut négligé pour que cette pompe impériale rappelât ces triomphes que les Romains célébraient avec un appareil extraordinaire. Je voyais avec indifférence les apprêts de cette superbe fête ; j'étais même tombée dans une profonde mélancolie, et redoutais

(1) Tous les habitans de la capitale, et les citoyens les plus notables des départemens, se trouvaient alors rassemblés près des lieux où défilait cet imposant cortége. L'on remarqua que la voiture du Pape était précédée d'un prélat romain, qui portait ostensiblement l'emblême de notre salut. Ce prélat était monté sur une *mule noire*, et son attitude semblait si extraordinaire à nos bons Parisiens, que la plupart riaient aux éclats en voyant *monsignor* se tenir très-droit sur sa haquenée, et conserver, au milieu des cris et des éclats de rire de cette multitude si avide de caricatures, la religieuse *gravité* de ses augustes fonctions. Aussi avaient-elles à leurs yeux tout l'attrait et le mérite de la nouveauté.

infiniment le nouveau joug que mon époux allait m'imposer. Enfin, cette mémorable journée me devint, pour ainsi dire, importune par le luxe et l'éclat qui y furent déployés. Quelquefois il me semblait voir l'ombre de Louis XVI jeter sur moi des regards de pitié. Quelques instans après, je croyais entendre la voix d'un génie malfaisant, qui s'approchait dans le dessein de m'exterminer. Mes angoisses augmentèrent en pensant que tout ce qui arriverait en d'autres tems, pouvait un jour devenir pour les miens un sujet de reproche. Cependant, quelle puissance au monde aurait pu me contraindre à entrer à Notre-Dame, si je n'avais pas fait la promesse solennelle de m'y rendre (1)?

Après que Napoléon eut reçu l'onction sainte, et que j'eus été couronnée de sa main, je me vis obligée de recevoir les félicitations de la cour, et d'y répondre. L'uniformité de ces complimens

(1) Quelques jours avant le sacre, on remarqua avec surprise que Joséphine était tombée dans une profonde mélancolie, qu'elle ne pouvait elle-même définir. Bonaparte lui en fit l'observation; elle répondit : « *Je m'étais flattée, pendant un tems, que mon époux se surpasserait encore....* Cette illusion flatteuse vient de s'évanouir. » L'Impératrice, au moment où elle reçut la couronne des mains de Napoléon, ne put retenir ses larmes : elles coulèrent en abondance.

me permit bientôt de me livrer à de profondes réflexions dans lesquelles j'étais absorbée, lorsque j'en sortis par l'accent d'une voix qui m'était chère, celle de mon époux; il me dit à demi-bas : « Quoi ! Joséphine, vous versez des larmes! quoi ! vous seule, dans un si beau jour, vous devenez étrangère au bonheur d'un époux que vous devez seul aimer. » Il appuya sur ce dernier mot. Mais ses yeux étincelaient, et ses sourcils rapprochés donnaient à sa physionomie un caractère de dureté. Le général Duroc vint, et lui parla à l'oreille. On l'entendit très-distinctement répondre : « C'est bien ! très-bien ! » Puis, un air plus serein se répandit sur sa figure.

Ces premiers momens d'un rôle si nouveau pour moi me devinrent très-pénibles. Forcée d'être continuellement en représentation (1), je me rappelais amèrement les jours heureux que j'avais passés dans mon domaine de la Malmai-

(1) Joséphine était admirable dans les audiences qu'elle donnait ; elle joignait à une excellente tenue l'air le plus doux et le plus séduisant, la manière la plus gracieuse pour exprimer sa pensée, toujours en termes choisis, et cela avec tant de facilité et d'aisance, que l'on était étonné de voir une femme parler à cinquante personnes de toutes les classes de la société, depuis sa marchande de modes jusqu'aux souverains, et disant à chacune d'elles ce qui était toujours convenable et à propos.

; je pensais de même à mon modeste hôtel
a rue Chantereine ; je comparais ce que j'avais
à l'époque où je l'habitais, avec ce que j'étais
s le moment actuel. J'avoue ici avec franchise
le poids de ma nouvelle grandeur pesait tel-
ent sur ma tête, que je jetais quelquefois mes
rds vers le passé, et regrettais alors ma douce
rté, qui venait de m'être ravie pour jamais :
'était presqu'impossible d'admettre auprès de
mes anciens amis ; j'aurais voulu contribuer
ur fortune, mais Napoléon m'en dérobait les
yens. La surveillance la plus exacte était éta-
au château. La consigne paraissait aussi sé-
e que si sa garde avait veillé à la défense d'une
e forte : Duroc tenait la liste de tous ceux
pénétraient dans son enceinte, et tous les
s il rendait compte à son maître des événe-
ıs qui s'y étaient passés ; les détails même les
s minutieux étaient placés sous les regards de
mpereur. Il s'en amusait la plupart du tems.
is il devenait inflexible, si le grand-maréchal
rchait à lui dissimuler la moindre chose ; alors
esprit soupçonneux lui créait mille fantômes.
plan de conspiration était alors avidement
i par son imagination ; de là ces diverses con-
ıes qui se succédaient d'une manière si rapide.
vu des instans où je ne pouvais m'entretenir
c Tallien. Dans mon intérieur, j'étais alors

doublement malheureuse; mon cœur aimant et sensible avait souvent besoin d'une sorte d'épanchement dans le sein de l'amitié, soit pour donner, soit pour recevoir des conseils (1).

---

(1) Joséphine avait toujours conservé des relations d'amitié avec madame la comtesse de Montesson; l'Empereur même l'envoyait très-fréquemment visiter madame *Tradition*, ainsi dénommée par lui pour se mettre au courant de tous les usages adoptés à la cour, et faisant essentiellement partie de l'art de la plus rigoureuse étiquette. Joséphine fut chargée par cette ancienne amie de sa famille de demander à l'Empereur l'autorisation de prendre la qualité de douairière d'Orléans. Cette demande parut si ridicule à Napoléon, qu'il refusa brusquement Joséphine et la bouda. « Madame, lui dit-il le soir même, veuillez répéter ces propres mots à madame Tradition : *Ce n'est pas au chef de l'empire français à payer la dette contractée volontairement par le chef de la famille d'Orléans !* » Il feignait alors d'ignorer quels étaient les droits de madame de Montesson, et contrariait ainsi volontairement son épouse. Au reste, l'Empereur ne troubla jamais l'union intime qui existait entre ces deux personnes. Si quelque chose lui paraissait en opposition avec les usages reçus, Napoléon envoyait aussitôt Joséphine, en référer avec madame de Montesson. A l'époque de son sacre, cette dame était devenue un oracle pour lui; oracle que Joséphine vint souvent interroger!! « Comment se fait-il, disait l'Impératrice à son amie, que votre nièce (madame la comtesse de Genl**), soit envers vous un juge aussi sévère?..... — Mon cœur, lui répondait agréablement cette dame, j'ai

Nous rendions de fréquentes visites à l'hôte auguste qui avait daigné nous honorer de sa présence. Le Saint-Père avait deviné les secrets sentimens de Napoléon ; celui-ci, de son côté, l'observait lui-même avec le plus grand soin. Ce n'était plus cette franchise paternelle de deux souverains qui se réunissent, ni même ce respect qui préside à leurs mutuels entretiens.

Napoléon entrait sans aucune étiquette chez le Saint-Père ; mais il conservait encore l'extérieur d'une certaine bienséance. On s'apercevait facilement que ce ton de cérémonie commençait à lui devenir ennuyeux. Un soir il me dit : « Madame, Pie VII me déplaît, parce que, lorsqu'il est question des affaires de l'Eglise, il devient grave, silencieux, sans cependant cesser de se croire assis sur le trône pontifical. Il prétend m'en imposer ; mais le cardinal Chiaramonte sait, sans doute, que son cher fils en Jésus-Christ a fait ses preuves, et que deux renards ne peuvent longtems chasser ensemble dans la même forêt. Le Pape doit partir incessamment, pour mon repos

---

toujours eu pour principe, dès mon enfance, que la reconnaissance était une vertu. Je n'ai jamais, dans la révolution, adoré les faux dieux ; je hais les tartufes qui renient leurs maîtres, et n'ai point oublié, depuis 1789, que c'est à la maison de Bourbon que j'ai dû consacrer ma vie. »

et pour le sien. Ces réunions du peuple, qui se renouvellent chaque jour au Carrousel, commencent à me donner de l'ombrage : je crains l'ascendant du clergé ; je m'en sers, parce qu'il m'est nécessaire ; mais c'est assez : je veux que son triomphe cesse à l'instant, et que le Père des fidèles retourne promptement dans ses États (1). »

En effet, Napoléon ne tarda pas à ordonner les apprêts du départ du souverain Pontife (2).

---

(1) Le Pape vivait très-simplement aux Tuileries ; il mangeait seul, et disait sa messe à huit heures. Il y avait journellement trois appartemens remplis de monde ; les escaliers même se trouvaient encombrés. Le Saint-Père donnait sa bénédiction et distribuait des chapelets. Il poussait son zèle apostolique, au point d'apposer ses mains sur la tête des malades, et, pour opérer leur prompte guérison, il les touchait de l'anneau du pêcheur.

(2) La nourrice de l'Empereur vint à Paris à l'époque de son sacre. Il s'en amusa infiniment, et voulut qu'elle lui fût présentée avec tous les honneurs de la Cour. Joséphine lui donna des diamans, et lui fit raconter les particularités de l'enfance de l'Empereur. Elle admira la vivacité du langage de cette femme, jusqu'à ses reparties. *Les courtisans imitèrent ses gestes.* Napoléon riait aux larmes et applaudissait sa nourrice. La bonne femme était dévote, elle voulait recevoir la bénédiction du Pape et baiser sa mule ; le nourrisson royal lui procura cette insigne faveur ; elle se prosterna aux pieds de Pie VII. Le Saint-Père daigna lui accorder des indulgences pour elle et sa famille. L'Empe-

Au moment que le prince de l'Église lui fit ses adieux et lui donna la bénédiction apostolique, l'Empereur fut un moment touché ; je fus pénétrée de vénération, en voyant l'onction, la ferveur et le désintéressement de ce digne successeur des apôtres. Je me rappelle encore avec émotion les dernières paroles que m'adressa ce Pontife en me quittant : « Madame, me dit-il, en élevant les yeux au ciel, la tranquillité de l'Europe et la mienne m'ont fait céder aux ordres de votre époux. Les hommes me blâmeront peut-être, mais Dieu seul sera mon juge. »

En voyant partir cet illustre voyageur, Napoléon était bien éloigné de croire au succès de son projet sur les États de Rome. Cependant il se persuadait que c'était pour lui une action glorieuse d'en essayer dans quelques années l'exécution.

Il croyait marcher éternellement dans un chemin sans épines ; mais l'ambitieux n'a jamais une perspective assurée. Il veut monter sur le degré le moins éloigné de lui. Y est-il arrivé,

---

reur la renvoya comblée de tous ses dons. Elle lui dit : « Mon *Napoleone*, voyez ce chapelet que m'a donné le saint Pape, je ne l'échangerais pas contre votre tête couronnée !—*Questo ebene italiano mia buona nutrice ; io credera voi francese !* »

il désire aussitôt parvenir à celui qui se trouve au-dessus ; plus il monte, plus son élévation devient dangereuse, plus il a besoin d'appui pour s'y maintenir.

Épouse du premier Consul, je me croyais doublement heureuse, parce que j'étais à même de rendre d'innombrables services. Elevée au rang d'impératrice, je voyais à chaque instant les avenues du trône assiégées par une multitude d'hommes de tous les états, de toutes les factions. J'avais cessé d'exercer le même empire sur l'esprit de Napoléon : parvenu au faîte des grandeurs humaines, il se croyait invulnérable. Ma franchise allait quelquefois jusqu'à lui déclarer ma pensée tout entière. Je lui avais montré le chemin que je croyais qu'il devait suivre ; son orgueil s'en était irrité. Aussi, depuis le couronnement, il me témoignait souvent de la méfiance ; il s'offensait des doutes que j'osais concevoir sur la stabilité de son gouvernement ; il se mettait en fureur quand j'établissais la comparaison de sa cour avec celle de Versailles (x) ; en un mot, il me déclara que j'eusse désormais le bon esprit de renfermer en moi-même mes sinistres réflexions, et qu'il me défendait, à l'avenir, de censurer les actes de son gouvernement.

« J'obéirai, lui dis-je ; mais je veux me réserver le droit de vous prévenir de tout ce qui pourrait

être tramé contre votre sûreté personnelle, ou contre la tranquillité de la France.

— Maintenant, me fit-il observer encore, ma puissance est inattaquable.

— Tant que Joséphine sera votre meilleure amie, » lui répondis-je. Et j'appuyai sur cette prophétie d'infortune.

Alors il se fâcha sérieusement contre moi, et me dit : « Tu as perdu la tête. » Je repris avec froideur : « Bonaparte, à mes premiers mots, j'ai remarqué ta pâleur. Quel en est donc le motif, si ma prophétie est insensée? J'ai fait une observation qui aurait pu échapper à d'autres qu'à moi, c'est que le sentiment du trouble s'est peint dans tes regards (*y*). Quoi! le puissant Empereur des Gaules tremblerait de consommer sa ruine, si jamais il se séparait de son épouse! J'augure que, plus d'une fois encore, cette terrible pensée t'inspirera de l'effroi. Écoute, évite surtout de donner ta confiance à ces flatteurs de nouvelle date, qui sembleront te prodiguer à l'envi des preuves d'un rare et sincère dévouement. C'est la soif de régner qui les dévore; ils brûlent de gouverner à ta place; d'ailleurs, un homme tel que toi doit remarquer pourquoi sa cour l'environne de tant de louanges fallacieuses! » Un regard d'observation fut provoqué par ce discours hardi; mais le silence du nouvel

Empereur ébranla ma gravité. Je perdis de mon courage à cette marque évidente de l'amour-propre blessé de mon époux.

Je l'apaisai cependant, et lui promis de me conformer à ses volontés, jusqu'au moment où, par excès de zèle, je pourrais les enfreindre de nouveau (1).

Je ne tardai pas à m'apercevoir que Bonaparte outrait souvent ses plaisirs et ses veilles; il était loin d'oublier la dignité de son rang et la majesté du trône; mais, dans notre intérieur, les brouilles étaient en permanence; alors ma faveur s'évanouissait insensiblement, et le crédit dont je jouissais sur son esprit m'avait attiré la jalousie de ses parens, de ces envieux des cours, qui seuls auraient voulu prétendre aux faveurs de leur maître!

Malgré mes soins et ma vigilance, il fut trop souvent entraîné par la pente invincible de son caractère. Déjà il franchissait dans sa pensée l'énorme distance qui existait entre lui et moi, et

(1) Un jour, comme on allait s'occuper d'une chose assez marquante, que proposait l'Empereur, Joséphine le supplie de la remettre, parce que cela se trouvait un vendredi, et n'était pas un jour heureux. « C'est donc pour vous, Madame; il a été le plus beau de ma vie: je n'ai jamais oublié que c'était le jour de notre mariage. » Joséphine répondit: « Cela est vrai, » et n'ajouta rien.

bientôt le jouet de son avide ambition, il m'abandonnera pour accomplir de nouvelles destinées.

Napoléon avait écrit aux puissances continentales, pour leur faire part de son avénement au trône. Sa lettre au roi de la Grande-Bretagne fut communiquée au parlement. Mais il fut singulièrement surpris que l'Angleterre déclarât que, ne voulant point traiter seule avec lui, elle ne prendrait point de résolution avant de s'être concertée avec l'empereur de Russie et le roi de Suède, qui ne voulaient point le reconnaître. Il prit cette nouvelle pour une insulte, et jura que bientôt, et en dépit des souverains, on lui verrait ceindre la couronne des anciens rois Lombards.

Toutefois il répétait sans cesse, avec une sorte d'affectation : « Sans leur refus opiniâtre de porter mon nom sur la liste des souverains, je n'aurais point l'ambition d'exercer en Europe une plus grande influence. »

Quelque tems après, une députation des colléges et corps constitués de la république Italienne fut admise aux Tuileries, et ouvrit la proposition à mon époux d'établir un royaume d'Italie, et de s'en déclarer protecteur. Ce double titre d'*Empereur et Roi* flattait trop son ambition pour qu'il le refusât. Dès le lendemain de cette célèbre ambassade, il alla s'asseoir au milieu du Sénat, pour lui communiquer son avénement au trône d'Italie. Il

de sa cour ; la veille même du jour de son départ pour la Lombardie.

Il s'est préparé à parcourir ses nouveaux états ; il ne veut que précéder de quelques jours le Saint-Père, qui retourne dans les siens (1). La

(1) En quittant le château des Tuileries pour retourner dans ses états, le Saint-Père dit à Napoléon : « Mon fils, l'acte solennel de votre couronnement fait par moi (serviteur indigne de Notre-Seigneur J.-C.) peut exciter un grand mécontentement parmi les princes européens. J'ai voulu empêcher la France de devenir protestante, et mon désintéressement prouvera que tel est le mobile de ma conduite. . . . Les desseins de la Providence sont impénétrables aux regards des humains, le terme de toute prospérité est écrit en haut ! Si jamais un génie extraordinaire devenait le jouet des tempêtes politiques, et se trouvait forcé de chercher une nouvelle patrie, il la rencontrerait sur les rives du Tibre. Je suis le vicaire de celui qui dit : *Venez à moi vous tous qui êtes fatigués et qui êtes chargés, et je vous soulagerai.* » (Evangile de saint Mathieu, chap. II, v. 28.) L'Impératrice était témoin des derniers adieux de l'auguste pontife ; elle demeura frappée de ces paroles, qui lui parurent symboliques et mystérieuses. Elle sollicita l'honneur de recevoir une dernière bénédiction apostolique ; elle eut ensuite quelques instans d'entretien avec le Saint-Père. L'Empereur témoigna son mécontentement par ces mots remarquables : « Pie VII se croirait-il un moderne Isaïe? Dans tous les cas, je ne veux pas imiter la conduite des rois d'Israël, je saurai rendre justice aux intentions pacifiques de Chiaramonte, je me plais à reconnaître en lui de la fermeté dans le caractère, de l'esprit, de gra[illegible]

CHAPITRE VIII.

. . . . . Il est beau de triompher de soi,
Quand on peut hautement donner à tous la loi.
T. Corneille.

« Si je borne ici mes conquêtes, ou si je porte mes armées d'un autre côté, j'aurai, à la vérité, par un grand nombre de succès, acquis une faible gloire; mais sans avoir rien avancé pour l'exécution de mon premier dessein. Que me sert, en effet, d'avoir porté en Europe le flambeau de la guerre, si, content d'avoir renversé des empires, je néglige de fonder sur des bases solides celui dont l'établissement est mon premier objet. J'ai appris depuis long-tems que ce n'est pas la naissance qui donne des droits à l'immortalité. Celui qui a du courage, qui sert bien sa patrie, et qui s'illustre par de grandes actions, n'a pas besoin d'aïeux; il est tout par lui-même (1). » Ainsi parlait le nouvel empereur des Français, au milieu

(1) L'Empereur appelait sa nouvelle noblesse « *Grands hochets !* tout-à-fait innocens dans ma marche et mes combinaisons.... »

« Je le sais, disais-je à madame de La Rochefoucauld, qui possédait ma confiance, la plupart

---

cependant lui rendait plus de justice. Pour madame Murat, elle ne dissimulait guère ses pensées, et, dans beaucoup de circonstances, elle chercha à humilier l'épouse de Napoléon. A la vérité, Joséphine lui rendait la pareille; les deux belles-sœurs étaient continuellement en guerre : la princesse y mettait plus de franchise et moins d'aigreur. Madame Baciocchi ne considérait réellement l'épouse de son frère que comme le premier instrument de la grandeur de celui-ci. « Du moment, disait-elle, que sa puissance était devenue inattaquable, il fallait la briser sans pitié. » Elle fut la première à conseiller l'inique séparation qui s'est opérée au détriment de la gloire et du bonheur de l'ex-empereur et de toute sa famille. Madame Létitia causa de vrais chagrins à sa belle-fille. Leurs caractères étaient dans une perpétuelle opposition. L'une se faisait remarquer par ses actes de bienfaisance, et l'autre par son extrême parcimonie. Elle désapprouvait hautement le luxe qui régnait à la cour de son fils; elle en accusait Joséphine. « Elle le ruinera, disait-elle souvent; ses prodigalités n'ont point de bornes. Ne devrait-elle pas, à mon exemple, entrer dans les détails les plus minutieux de sa dépense? » En effet, madame Létitia aurait pu établir un cours d'économie pratique; elle descendait elle-même dans ses cuisines pour surveiller les chefs et même les inférieurs. Rien n'échappait à sa rare sagacité. « N'oubliez pas, leur disait-elle, de servir sur les tables force légumes; cela épure le sang et fortifie la santé : surtout très-peu de petits mets; ils provoquent l'appétit sans le satisfaire, et c'est toujours à recommencer. »

d'entre eux ourdissent des trames secrètes pour s'emparer de son esprit; ils aigrissent tellement son humeur que, depuis quelque tems, je suis en butte à l'ironie la plus amère. C'est au point qu'il me disait l'un de ces jours : C'est assez pour vous, Madame, d'avoir été couronnée dans la capitale de la France; vous ne pouvez l'être à Milan. Le titre de roi appartient à moi seul. Je veux me poser moi-même la couronne de fer sur la tête ; et il ajoutait avec force, cette énergique parole de Charles XII : « Dieu me la donne ; gare à qui la touche (1). » En effet, je ne partageai point ce nouveau diadème ; je fus spectatrice du triomphe de mon époux; et du haut d'une tribune de la cathédrale, je contemplais avec émotion la gloire qui l'environnait, éloigné de ma personne (2).

(1) Napoléon hésita un moment s'il devait faire asseoir son épouse sur le trône de Lombardie ; mais Joséphine était adorée dans les provinces nouvellement soumises. L'empereur, très-soupçonneux, conçut des craintes sur son extrême popularité ; il voulait renverser la république Cisalpine et régner seul. Pour flatter la meilleure des mères, il appela son fils à venir partager avec lui un immense pouvoir. Eugène, à l'époque où son beau-père se fit couronner à Milan, fut nommé par lui vice-roi d'Italie.

(2) Joséphine craignait, et avec raison, que Bonaparte ne formât quelques liaisons secrètes. De là naissait cette espèce de contrainte, qu'elle manifestait hautement, quand

Mais en m'arrêtant sur la nouvelle destinée qu'il semblait préparer à mon fils, je cherchai quelque énergie dans mon ame; il fallait bien m'armer de courage pour pouvoir supporter toutes ces humiliations dont il m'abreuvait sans cesse. J'étais continuellement en tiers entre lui et ses officiers, qui, la plupart, s'accoutumaient difficilement à supporter la bizarrerie de son humeur, et la rudesse de son caractère.

Eugène fut nommé vice-roi de ce nouveau royaume, et Napoléon s'empressa de donner une nouvelle constitution à ses peuples d'Italie. Les droits de son fils adoptif n'y furent point oubliés; un ordre de chevalerie fut créé sous le titre de *la couronne de fer* (1).

---

une jeune et jolie personne lui était présentée. Elle redouta pendant un tems mesdames de Chevr***, de Talleyr***, de Cany**, Marc**, S***, V**; mesdemoiselles A**, Guil***, etc. Il est de certaines dames, disait agréablement Joséphine, dont je redoute les charmes du moment; mais il en est une surtout qui m'inspire d'autres sentimens. C'est une Polonaise; son caractère me la fait craindre, mais son cœur généreux cependant me rassure. L'Impératrice redoutait singulièrement l'accomplissement d'une prédiction où il lui avait été dit: « Une femme blonde doit un jour vous supplanter, et occuper votre place auprès de Napoléon.... et vous faire exiler.... »

(1) Un général se permit de plaisanter Crescentini, chanteur du premier mérite, que Napoléon voulait décorer

Je ne sais encore à quoi attribuer l'émotion extraordinaire que j'éprouvai au moment où Eugène de Beauharnais prêta serment, en qualité de vice-roi, devant les membres du corps législatif; mais un voile funèbre environna mes yeux; mon cœur se serra; bien qu'une voix intérieure semblât me dire : « Ce prince ne sera point parjure à ses sermens; il saura religieusement les observer; son rare devouement à sa patrie, son respect pour celui qui soigna son enfance et lui ouvrit, si jeune, le chemin de la gloire, feront à la fois du vice-roi d'Italie un grand capitaine et un grand prince. »

Quel autre désir pouvais-je former? L'amitié sans réserve de mon époux devait seule me suffire. Je voyais mes enfans assis sur les premiers degrés

---

de l'ordre de la Couronne de Fer. Il en parla à madame de la Rochefoucauld, pour le répéter à Joséphine. Au premier mot de son épouse, l'Empereur s'écrie : « Quels sont les opposans ? — Mais il n'a point été blessé sur le champ de bataille; vous allez faire des mécontens.... » Déjà Joséphine n'était plus écoutée. Napoléon, furieux de se voir contredit, ajoute : « Savez-vous, Madame, pourquoi je veux récompenser Crescentini, c'est pour réparer en partie les erreurs du cardinal Caprara. » L'Impératrice feignit de ne rien comprendre à ce discours, et perdit entièrement l'espoir de gagner un homme à la fois peu religieux, philosophe, guerrier, observateur fin et profond; de plus, le phénomène du siècle....

du temple de la fortune ; car depuis long-tems, ils en avaient rapidement traversé les portiques; mais Napoléon commencait à me négliger (1). Plus d'une beauté italienne avait quelques instans arrêté ses regards. La constance n'était pas la vertu favorite du nouveau Charlemagne; sans cesse il voltigeait comme le papillon de la fable. Il redoutait beaucoup le joug des femmes ; aussi se gardait-il bien de leur laisser prendre sur lui le moindre empire : « Vous seule, me disait-il souvent, vous seule pouvez encore m'inspirer de la confiance (2). Entre nous, il faut en convenir,

(1) L'Empereur assistait régulièrement aux deux toilettes de Joséphine, riait et badinait avec elle, faisait toujours des plaisanteries sur les femmes, qu'il jugeait en général légères, coquettes, et n'avoir rien de solide dans le caractère. Comme il se trouvait alors avec quatre ou cinq femmes et un homme qui était le coiffeur de S. M., il ne parlait que de parures et de chiffons, promenades et parties de chasse. Il était difficile de croire que Napoléon eût une idée aussi fausse que celle qu'il paraissait avoir du sexe qui charmait et embellissait sa vie. Il présumait que l'on ne manquerait pas de recueillir avec soin tout ce qu'il pourrait dire. La crainte du rapport d'un de ces discours rendait sa conversation très-légère ; la discrétion était pour lui la première, comme la plus grande vertu.

(2) Depuis le jour où Bonaparte se revêtit de la pourpre impériale, il caressait l'idée qu'un jour il surpasserait Charlemagne ; aussi visita-t-il avec un religieux

votre sexe est bien perfide : mais dans tous les tems je sus le mettre à la raison. » Quand je me permettais quelque observation sur la manière légère avec laquelle il jugeait les femmes, il me disait avec cet abandon de la confiance : « C'est bon pour vous, Madame, vous avez le droit de parler ainsi, parce que je mets le plus grand prix à votre attachement. Mais quelle femme prétendrait de m'asservir et essaierait de m'en imposer? Cette tentative, je l'avoue, serait bien difficile. Oh! non; jamais je n'imiterai l'exemple

---

respect le tombeau de cet empereur à Aix-la-Chapelle. Joséphine devint dès-lors pour lui une amie nécessaire ; car depuis long-tems elle était étrangère à son cœur. Il voltigeait sans cesse. Autant il savait garder un secret en politique, autant il était indiscret quand il s'agissait d'une liaison amoureuse. Il aimait surtout à faire rougir les femmes. Il fit tant auprès de l'Impératrice, qu'il la rendit la confidente de ses amours, et qu'elle finit par s'accoutumer à l'inconstance si naturelle de son époux. Souvent on l'a vu parler avec amitié et bienveillance à celle qui la remplaçait dans le cœur de Bonaparte. Long-tems elle avait redouté qu'il se laissât gouverner. Mais elle fut agréablement détrompée; elle possédait alors entièrement sa confiance. C'était pour lui un besoin de lui communiquer ses pensées; et souvent elle l'avertit des menées des courtisans. « Méfie-toi surtout de Tall***, lui disait-elle ; tu l'as offensé, et un homme tel que lui ne peut supporter l'idée d'être abaissé par un homme tel que toi. »

(Note communiquée.)

d'Antoine; de modernes Cléopâtres ne jouiront d'aucune protection sous mon règne; le seul triomphe flatteur pour moi, serait d'avoir pu leur inspirer le désir de me plaire. Jamais je n'élèverai dans l'ombre d'un sérail une sultane favorite. Je peux, comme la plupart des hommes, avoir quelques faiblesses; mais Napoléon sur le trône doit en imposer par sa conduite, et par les principes les plus sévères; d'ailleurs, j'ai bien assez d'occupations importantes. Quand un souverain veut tenir d'une main ferme les rênes de l'état, l'emploi de ses momens ne lui permet pas de jouer le rôle de galant chevalier. » Aussi me disait-il sérieusement: « Sois tranquille, jamais personne ne te succédera dans mon cœur. Quant à mes distractions, dans mes instans de loisir, c'est une autre affaire. »

Qui croirait que, du caractère dont était Bonaparte, la moindre chose l'épouvantait (1)? L'on a vu les événemens les plus simples l'occuper plusieurs jours; il en reparlait sans cesse. Cet homme, extraordinaire en tout, était d'une affreuse jalousie; souvent j'eus infiniment à souffrir de ses

(1) Il détestait une porte ouverte; venait-on lui annoncer quelqu'un, il fallait frapper; s'il disait: « Qu'est-ce que c'est? » on lui répondait à travers la porte; s'il disait: « entrez », il fallait l'ouvrir assez grande pour entrer de côté, et la tenir avec la main ramenée sur soi jusqu'à ce que l'on ressortît.

soupçons. Naturellement inquiet, tout lui portait ombrage (1); je ne pouvais voir, je ne pouvais accueillir personne, sans que cette présentation ne fût interprétée de la manière la plus défavorable. J'avais souvent bien de la peine à le faire revenir de ses injustes préventions; je me rappellerai toujours ses voyages en Italie. Non, jamais je ne pourrai oublier les larmes que j'y ai répandues (2).

---

(1) On doit observer ici que Napoléon n'aimait pas à rencontrer des étrangers, lorsqu'il allait chez Joséphine: quand par hasard il en trouvait, il grondait tout le service, et était plusieurs jours sans paraître. Joséphine avait donc un grand intérêt elle-même à se conformer à ses volontés, puisqu'il venait la visiter régulièrement matin et soir.

(2) Pendant le séjour de Joséphine dans ses nouveaux états, les bals et les fêtes se perpétuèrent: mais l'extrême jalousie de Napoléon occasiona les chagrins les plus cuisans à cette femme intéressante, au point qu'en arrivant à Venise, elle en fut plusieurs jours sérieusement indisposée. Cependant cet homme extraordinaire l'aimait: il ne pouvait se passer d'elle un moment. Au milieu de la pompe qui l'environnait, il venait à chaque instant lui raconter ce qui se passait de curieux, et lui demander ses conseils sur telle et telle chose qu'il voulait entreprendre. Joséphine ne le quitta point d'un seul moment dans ce voyage: ils visitèrent ensemble ces palais magnifiques, et respirèrent ces doux parfums qui embaument les airs sur les bords de la Brenta. Bonaparte s'arrêta peu de tems à Padoue, et fit

Notre retour en France fut signalé par des réjouissances publiques. Le peuple se croyait alors au comble du bonheur, et Napoléon s'applaudissait hautement du système militaire qu'il avait introduit dans toutes les administrations. « Ce système seul convient à mes peuples, répétait-il avec complaisance; je ne connais d'autre puissance que celle des soldats, et d'autres droits que ceux que nous donne l'influence des armes. » Un jour, il disait au cardinal Caprara (1) : « Je regarde le

---

voir à Joséphine le saint Antoine que les habitans lui avaient racheté pour 35,000 francs à l'époque des guerres d'Italie. Bientôt de retour à Milan, ils restèrent peu d'instans au palais situé sur la grande place; ils allèrent plusieurs fois à la Villa-Bonaparte; mais la maison de prédilection de l'Empereur était Mondezza. Il lui prit fantaisie de visiter, avant sa rentrée en France, la maison de Pline; elle est dans l'angle du lac de Côme. A vingt pieds de distance du terrain est une cascade qui a quatre-vingt-dix pieds de hauteur, et dans la maison même, où l'on descend comme dans une cave, il y a une fontaine qui a le flux et le reflux de la mer; Joséphine eut quelque peine à consentir à contempler de près cette merveille. Pourtant Bonaparte finit par la décider à l'accompagner; elle le fit pour lui complaire, tant était grande l'impression qu'elle s'était faite pour ne rien lui refuser; elle avait alors sa migraine qui lui dura plusieurs jours!....

(1) A l'époque du séjour de la cour de Napoléon à Fontainebleau, en août 1807, le cardinal Caprara, nonce du

Saint-Père comme un général. Vous, messieurs les princes de l'Eglise, vous êtes ses aides-de-camp; les évêques, des colonels; et les curés, des capitaines. J'aime que tout soit militaire autour de moi. Vous le voyez, le tambour remplace les cloches dans tous les colléges; et qui sait? peut-être sous peu de tems, les séminaristes eux-mêmes seront-ils soumis au maniement des armes. J'aime que la jeunesse se prépare à moissonner des lauriers; un pasteur n'en serait que plus vénérable à mes yeux, si je lui voyais sa soutane ornée d'une distinction militaire qu'il aurait acquise au prix de sa valeur. Oui, je crois que j'aurais la fantaisie de le faire canoniser, si ce brave voyait, de son

---

pape, qui y était, fut empoisonné avec des champignons. On envoya cependant chercher sur-le-champ un médecin qui administra des antidotes. Le cardinal en réchappa, mais son cuisinier disparut. Le cardinal portait toujours ses papiers sur lui partout où il allait. Pour les avoir, on suppose que Bonaparte le fit régaler d'un plat de champignons bien apprêtés.... La vie de son éminence fut bien sauvée, mais elle n'en perdit pas moins ses papiers. Dans la confusion qui suivit l'événement, *on les lui vola*. Quel trait, dit l'auteur du *Cabinet de Saint-Cloud*, dans un gouvernement impérial et royal!!! (Ce fait a été contredit par l'impératrice Joséphine. Selon elle, on n'avait voulu qu'effrayer le bon cardinal; mais les moyens pour y parvenir n'étaient pas aussi extrêmes que le prétend ici M. God***.)

vivant, les triples chevrons imprimés sur son bras. »

Tels étaient les raisonnemens que Napoléon faisait en présence de sa cour. Il n'avait qu'une foi très-peu solide en nos mystères religieux. Cette opinion fut peut-être l'une des causes qui l'empêchèrent de s'approcher de la sainte table le jour de son sacre. « Je ne suis point un fervent catholique, répétait-il à l'un des ecclésiastiques qui lui faisait observer que la communion était indispensable dans une aussi importante cérémonie ; mais au moins j'ai un assez grand nombre de péchés sur ma conscience, sans y ajouter encore celui d'être sacrilége (1). »

(1) Napoléon était assez tolérant en matière religieuse. Il était même plus qu'indifférent sur la plupart des dogmes; cependant il en parlait peu ; il disait quelquefois à Joséphine, et notamment à l'époque du sacre : « Je n'approuve point ces conférences qui se tiennent dans la plupart de nos églises catholiques. A quoi servent tous ces arguments et du pour et du contre? Comment prouver à un homme raisonnable ce qu'il ne peut concevoir? Eh! Messieurs, s'écriait-il, en parlant du clergé, de grâce laissez-là toutes vos matières abstraites ; cela trouble l'esprit. La morale de l'évangile, reprenait-il, est douce et sublime ; Jésus-Christ, selon moi, était un grand législateur ; je demeure d'accord qu'il connaissait le code de Confucius ; mais les principes du fils de Dieu me semblent admirables. — Oui,

Bientôt l'Europe aperçut l'horizon politique s'obscurcir. L'Autriche commençait à concevoir quelques inquiétudes, et n'avait pu voir avec indifférence la domination de Napoléon en Italie.

Joséphine, lui disait-il avec confiance, j'honore et je révère un prêtre dans l'exercice de ses fonctions. Après tout, ce doit être un être extraordinaire, et surtout s'il est pénétré de leur sublimité, et s'il les remplit avec zèle et piété; mais s'il manque de cette tolérance que prescrit le Sauveur, et si de vaines considérations humaines le dirigent, ce même homme que je voyais avec respect, et même avec admiration, ne m'en impose plus, surtout s'il n'a qu'une foi simulée; alors je dis, il fait son métier comme un autre; tous les hommes visent plus ou moins à l'ambition, sans que les divers chemins pour y parvenir me semblent différens. Les uns conduisent nécessairement au relâchement des mœurs, et les autres, plus difficiles à gravir, pour des gens de cœur, leur offrent cependant des dangers; mais ils sont honorables. Rien ne m'inspire plus de respect qu'un vénérable curé de campagne; je lui donnerais volontiers ma confiance, et même mieux qu'à l'aumonier de mon frère Jérôme. (Allusion au cardinal Maury.) Je demanderais au premier une absoute générale, tandis qu'à l'autre je donnerais la feuille des bénéfices. Je ne me sens point le courage de m'approcher de la table du saint des saints. Je manque de foi et je suis un profane. Jamais Bonaparte ne fut un fervent catholique; mais Napoléon n'aura point à se reprocher d'avoir été un hypocrite, nommément le jour de son sacre. Je préfère, à cet effet, ne point édifier les bons Parisiens. D'ailleurs, je ne veux point

Lui, de son côté, avait le plus grand soin de faire répandre par la voie des journaux que tous les souverains de l'Europe étaient d'accord avec la France. Cependant la Russie s'empressait de faire armer des troupes en Pologne ; la maison d'Autriche imitait son exemple ; et l'Angleterre paraissait attendre avec tranquillité cette fameuse descente, dont le chef belliqueux la menaçait sans cesse. Depuis deux ans, il avait fait d'immenses préparatifs, tant en bâtimens de trans-

---

mentir à ma conscience. Un tems viendra, et il n'est peut-être pas éloigné, où, à l'exemple de certains philosophes, tels que La Harpe, Lalande, etc., etc., etc., je me rendrai si non dévot, au moins très-religieux. Mes amis pourront croire à ma conversion plénière ; elle sera d'autant plus sincère, que nul respect humain ne saurait la motiver. Ce sera d'autant plus consolant pour moi et pour ma famille, que je pourrai à la fin de ma carrière m'endormir éternellement du sommeil des justes. Qu'en dites-vous, Madame ? vous ne répondez rien. » Joséphine n'aimait point à l'entendre s'exprimer ainsi ; elle honorait son époux, mais leurs sentimens étaient souvent en opposition, et surtout s'il s'agissait de principes religieux ; et pourtant on ne taxera point ici Joséphine de chercher à innover ; mais elle était convaincue que la religion était la boussole de l'état, et qu'il était du devoir du souverain de s'y rattacher et de montrer l'exemple aux peuples qui lui étaient soumis.

(Note communiquée.)

port qu'en chaloupes canonnières. Il s'amusait lui-même à faire construire sous ses yeux des bateaux plats. Mais il était bien éloigné d'ajouter foi à leur future destination. Chaque jour, cette magique armée soupirait après le signal du départ, et ce signal se faisait toujours attendre.

Les puissances commençaient à douter des intentions de l'empereur, et les courtisans saisissaient avec empressement les moindres instructions qu'ils pouvaient recueillir de l'intérieur du château. Un moment leur maître parut visiblement affecté. Il ne pouvait plus méconnaître les intentions des souverains à son égard. Ses projets d'envahissement provoquaient contre lui une guerre continentale. Alors il me dit : « Je vais aller au camp de Boulogne passer des revues, et préparer tous les esprits aux succès de ma grande entreprise. Je fixerai même l'époque du départ des troupes, et je les mettrai en mesure pour l'exécution. » Je croyais très-sérieusement qu'il allait attaquer les Anglais. Mais, contre mon attente, et celle de toute l'armée, il revint précipitamment à Paris, où il allégua à ses généraux que cette prétendue descente en Angleterre n'était qu'une ruse inventée par sa politique pour tenir les esprits en haleine. « Apprenez, Madame, ajouta-t-il, que les troupes cantonnées à Boulogne sont maintenant prêtes à marcher sur les

bords du Rhin ; qu'elles s'avancent en bataillons carrés, et dans le même ordre qu'elles occupaient au camp de Boulogne. »

Les ressources ne manquèrent point à Napoléon pour entreprendre la guerre : un seul mot lui suffisait pour obtenir des soldats et des sommes considérables. Il avait à sa disposition le Sénat, où il commandait en maître. Tous les ordres de l'Empire étaient à sa discrétion ; il ne s'agissait pour lui que d'exprimer sa volonté d'une manière souveraine ; avec des Français, que ne pouvait point entreprendre l'*homme du destin* ! Aux uns il disait : « Je hais le système de la protection, parce que je trouve qu'il ne peut qu'entraîner la patrie vers sa ruine, du moment où les places deviennent le don de la faveur, et non pas le prix du mérite ; quand il suffit d'intrigues et de sollicitations pour obtenir toutes les dignités de l'Etat, il ne peut plus y avoir d'émulation. Les hommes cessent d'exercer leur esprit ; les vertus et les talens, n'étant plus payés par un juste tribut de gloire, perdent leur vigueur, et souvent même leur existence. Si la nation ne voyait que des protégés imbécilles et corrompus à la tête de ses administrations et de ses armées, croyez-vous qu'elle augmentât ses richesses, et qu'elle remportât des victoires ? Malheur au peuple qui s'abandonne à de pareils ministres, et se repose sur

de tels défenseurs ! Puisse la France ne jamais subir ce sacrifice ! Comme chef suprême de l'Empire, je dois consacrer ma main, ma bouche et mon cœur à la préserver de si vicieuses institutions ; et, s'il le faut, je serai seul au milieu de mon conseil pour les combattre. Je saurai bien empêcher les hommes en place de faire usage du pouvoir qu'aujourd'hui je leur confie ; c'est une feinte pour les rendre plus souples à mes volontés, et pour les forcer à me craindre. »

Il parlait sans cesse à ses nombreuses légions, de la gloire nationale. Aussi, des millions de bras se présentaient pour soutenir l'honneur, et déployer les enseignes de la victoire. Que ces mots produisent d'impression, quand un général annonce à son armée que c'est au nom de la patrie, que c'est pour la défendre, qu'aujourd'hui même il la conduit au combat !

Ce n'était pourtant que pour satisfaire l'ambition d'un seul homme, que l'élite de la nation se sacrifiait sur les champs de bataille. A la vérité, sans le courage de nos généraux et la valeur de nos soldats, peut-être le territoire français aurait-il été partagé entre les différentes puissances étrangères. Le sort affreux de la Pologne s'offrait en perspective à nos yeux effrayés (1). Tout en

(1) Napoléon prétendait rétablir la Pologne, et lui donner un roi de sa main. Il voulait proposer à la diète trois can-

apercevant dans le lointain ce tableau qui aurait dû l'épouvanter aussi, il redoublait le courage des troupes, et semblait verser dans tous les cœurs une nouvelle énergie. De là tant d'actions sublimes, de traits de bravoure admirables, pour repousser une injuste agression. Le Français, toujours Français, même au milieu du danger le plus imminent, ne peut, dans aucune circonstance, supporter le joug de l'humiliation : il ne s'abaissera jamais sous de nouvelles fourches Caudines.

Une autre guerre allait éclater : déjà l'Autriche

---

didats, à la tête desquels il placerait Poniatowsky. Il balança cependant. Déjà il semblait redouter l'influence de son ministre des relations extérieures. Il était jaloux du crédit qu'il lui supposait sur l'esprit de deux femmes intéressantes et justement célèbres ! la première, nièce du feu roi de Pologne, la comtesse de T*** ; la seconde, l'incomparable et bienfaisante duchesse de Courlande. Ainsi, grâce au génie diplomatique de M. de Tall*** (que Napoléon redoutait), le grand chambellan de l'empire Français serait devenu l'un des arbitres nécessaires et suprêmes de la Pologne, et peut-être encore plus ! ! ! Un moment Napoléon eut la pensée de se couronner lui-même. Cette nouvelle répandue dans le peuple, changea la disposition des esprits ; et une parole jetée au hasard par l'ambassadeur de France près la cour de Saxe, mais tournée en présage par les Russes, eut plus de pouvoir pour donner l'éveil sur les intentions de Napoléon, que les raisons les plus solides du cabinet des Tuileries....

se préparait à lever l'étendard de Bellone; le signal du carnage était donné. Napoléon, au moment de rentrer en campagne, semblait gémir du sang qui allait couler en Europe. Bientôt le sentiment de la gloire étouffait celui de l'humanité; il s'écriait avec enthousiasme : « Que m'importe après tout, pourvu que mon nom en obtienne un accroissement de splendeur? » Ainsi mon époux, faisant de ses soldats autant de héros, ne se lassait point de les haranguer; il savait que le peuple qu'il gouvernait oublie facilement tous les dangers de la guerre, quand la victoire se range sous ses drapeaux. L'Empereur avait le secret merveilleux d'enflammer, par un discours, le courage des siens, à l'approche d'une affaire décisive. Il ne négligeait aucun moyen de séduire la bienveillance des généraux (1). Il s'attachait

(1) Le général Bisson était un homme d'une stature et d'une force prodigieuses; nouvel Hercule, il était armé d'un appétit dévorant. La surveille d'un départ de l'Empereur, il reçut l'ordre de se rendre à la Malmaison sur-le-champ; le chef de l'État se fit attendre très-long-tems; le général remarqua qu'un valet de pied apportait régulièrement de quart d'heure en quart d'heure un poulet chaud, qu'un page posait sur une petite table particulière, et remportait sur-le-champ celui qui l'avait précédé. Le général, ne pouvant résister à sa faim canine (on n'offrait rien à la Malmaison), dévore en un clin-d'œil le poulet destiné à l'Em-

surtout les officiers inférieurs, par l'espoir de plus hauts grades. Il caressait les ambitieuses vanités, au point qu'entraînée par ses promesses, l'armée entière jura de mourir pour sa défense. « Ce succès ne comble pas tous mes souhaits, leur disait-il : il faut que pas un homme des colonnes ennemies n'échappe ; que ce gouvernement, qui a trahi tous ses devoirs, n'apprenne sa catastrophe que par votre présence sous les remparts de Vienne. »

Napoléon conservait une sorte de vénération pour le héros de l'Allemagne, l'archiduc Charles; il rendait justice à sa valeur ; et souvent il disait, avec un sentiment de respect : *Un tel rival est*

---

pereur. Le page s'empressa d'en demander un autre, ne pouvant concevoir quelle personne avait fait disparaître le premier. Un second, un troisième, un quatrième éprouvent le même sort. Alors grande rumeur au château ; l'ordre est donné de fouiller exactement les gens attachés au service. Le page se désole, et croit que le diable est pour quelque chose en tout ceci ! On rapporte la chose à Bonaparte, il en rit aux éclats, et dit sur-le-champ : « Je gage que c'est Bisson qui a fait disparaître tous ces malheureux poulets ; aussi j'ai toujours le soin dans les campagnes de lui accorder double ration. Bisson est un excellent officier, intrépide sur un champ de bataille ; à la ville, c'est un véritable Gargantua ; car il lui faudrait un bœuf pour ses menus plaisirs.... »

digne de moi! c'est un favori de Bellone et un ami de Minerve. Mais je crains bien de ne pouvoir parvenir à le vaincre en générosité.

Quand il apprit que le général Mack commandait dans Ulm (1), la tranquillité rentra dans son ame. Cette ville était à ses yeux d'une prompte et facile conquête. Il ne se trompa point; et le général, devenu si fameux, fut contraint de capituler. Pour le consoler d'une semblable disgrâce,

(1) Cette ville, l'une des plus considérables de la Souabe, est entourée, il est vrai, par de larges fossés, et fortifiée de murailles assez élevées; mais ses remparts ne sauraient la protéger, puisqu'elle est presque entièrement dominée par une colline qui permet de la foudroyer à demi-portée de canon. Résister eût été une sottise, et Mack me semble aujourd'hui la victime des timides archiducs, qui n'ont pas voulu sortir pour disputer les hauteurs à l'armée française.

La garnison, il est vrai, était forte de quatre-vingt mille combattans; mais ils avaient à leur tête des princes qui craignaient plus les taches à leurs uniformes qu'à leur réputation: Mack le savait, et il avait reçu de Napoléon, maître du plateau, le billet doux suivant: « Si je prends la place d'assaut, je serai obligé de faire ce que j'ai fait à Jaffa, où la garnison fut passée au fil de l'épée. C'est le triste devoir de la guerre, vous le savez. Je désire qu'on épargne à la brave nation autrichienne la nécessité d'un acte aussi effrayant. »

Il est difficile de ne pas se rendre à de pareilles raisons, quand on n'a pas le courage de faire une belle sortie.

(M. le chev. Cadet de Gassicourt.)

son vainqueur lui dit : « Je donne un conseil à mon frère l'empereur d'Allemagne ; qu'il se hâte de faire la paix avec moi. C'est le moment de se rappeler que tous les empires du monde arrivent au plus haut degré de splendeur, et finissent un jour par tomber en ruines. »

Nous nous établîmes au palais de Munich. Je m'efforçai d'en faire les honneurs d'une manière qui lui fût agréable. Les fêtes s'y succédèrent sans interruption. L'on ne parlait que des bals et des concerts de la Cour (1). Mais l'amour s'é-

(1) Napoléon s'occupait peu des arts, et n'en cultivait aucun. Il regardait un tableau ou une statue avec peu d'attention. Si l'ensemble lui plaisait au premier coup-d'œil, il le trouvait bien ; mais on ne devait pas s'attendre à des remarques soit sur les beautés, soit sur les défauts. Comme chef de l'État, il encourageait les artistes, parce qu'il savait que cela était nécessaire et utile, mais jamais par goût. Le seul art auquel il se livrait avec un plaisir toujours nouveau, était la musique à grand orchestre ; par conséquent il n'aimait pas le grand opéra ; il n'aimait, en musique bruyante que la musique militaire ; eût-elle été accompagnée de canon, elle n'en eût été que plus agréable à son oreille ; mais n'étant ni à la parade, ni à l'armée, il tombait dans l'excès contraire : il préférait le chant à tout autre instrument, et surtout l'italien. Il avait les chanteurs et les chanteuses les plus distingués de toute l'Italie, et leur faisait un traitement annuel de 30 à 40,000 francs, sans compter les gratifications qui leur étaient accordées

veilla pendant le sommeil de Mars, qui témoigna une rare bienveillance à madame de Mongelas. Cette femme spirituelle et charmante donnait le ton à la ville. Elle embellissait toutes les réunions; et souvent elle disait à Sa Majesté l'empereur Napoléon, sous le voile de l'allégorie, de grandes et d'importantes vérités.

Bientôt il poursuivit ses premiers avantages. Dans cette nouvelle lutte, les Russes ne furent pas plus heureux que les Autrichiens. Déjà les

---

lorsqu'ils suivaient la cour. L'Empereur avait assez régulièrement un concert particulier toutes les semaines, et c'était là qu'il jouissait entièrement de la musique. La plus grande difficulté était d'accompagner toujours le piano. Il ne voulait pas que les instrumens dominassent; ainsi jamais de forté. Cette musique sans cesse de la même couleur, n'eût pu être supportable, si elle n'eût été secondée par les talens les plus rares. Napoléon, pour exprimer la manière dont il désirait que l'on accompagnât le chant, disait: « Messieurs, je ne veux qu'une vapeur de son. » Il est certain que le son avait pour lui le plus grand charme lorsqu'il était doux. Il était rare qu'une personne dont la voix frappait son oreille ne lui plût pas. Il poussait cette espèce de passion jusqu'à être charmé de la douceur ou de l'harmonie du nom que l'on portait; mais si, en le prononçant, il lui sonnait mal à l'oreille, il le mâchonnait dans ses dents, ne le prononçait point tel qu'il devait l'être, ne s'en souvenait jamais; et, dans tous les cas, on avait la certitude que la personne qui le portait lui déplaisait.

Français ont pénétré dans Vienne; et François II s'est retiré prudemment à Brunn en Moravie, et de là à Olmutz. Des propositions de paix furent faites; mais le conquérant les refusa. Cependant il prévit que sa position allait devenir difficile, d'autant plus que l'Empereur de Russie et le roi de Prusse arrivaient pour s'opposer au torrent qui menaçait d'engloutir l'Allemagne. Néanmoins le cabinet de Berlin n'attendait peut-être que l'issue du combat pour se déclarer en faveur du chef du gouvernement français, ou contre lui. Napoléon n'avait donc alors d'autre ressource que la victoire; il fallait, comme il le disait, qu'il l'obtînt, même au prix des plus grands sacrifices.

Il paraît que l'armée qu'il commandait en personne courut les périls les plus imminens. Lorsqu'il désespérait de sa cause, inséparable dans ce moment décisif, de celle des Français, il reconnut la position de l'armée alliée; la croyant inattaquable, il jugea nécessaire de ménager sa retraite pour se tirer de ce mauvais pas, et de prendre ses campemens dans un lieu plus favorable. Là, le prince Dolgorouki vint le trouver, et fut admis aux avant-postes. Cet aide-de-camp de l'empereur Alexandre lui proposa, de la part de son maître, d'abandonner la couronne d'Italie, et de céder la Belgique. « Allez dire à celui qui vous envoie, lui répond cet homme accou-

umé à maîtriser le *destin*, que lors même que ses roupes occuperaient les hauteurs de Montmartre, e ne signerais pas une semblable capitulation. » l dit, et bientôt les Russes demeurèrent con- raincus qu'ils avaient commis une grande faute n attaquant l'armée française dans la nouvelle osition qu'elle venait de choisir.

Il crut devoir, dans cette circonstance, adresser le nouveaux discours à ses soldats. « Je dirigerai noi-même vos bataillons, leur disait-il; je me iendrai loin du feu tant qu'il portera le désordre t la confusion dans les rangs ennemis. Mais si a victoire devenait un moment incertaine, on ne verrait m'exposer aux premiers coups. » Na- oléon n'eut pas besoin de se distinguer par cette ouvelle preuve de courage : toutes les troupes emplirent parfaitement leur devoir.

Ainsi fut gagnée cette mémorable bataille l'Austerlitz, qui couvre de gloire le nom français. 'on fit de part et d'autre des prodiges de valeur; nais Napoléon demeura le seul maître de ce vaste hamp de bataille.

Toutes ses pensées se tournèrent alors vers 'agrandissement de sa maison. « Je vais com- nencer par votre fils, Madame, me dit-il : Eu- ène est libre; eh bien ! je veux lui faire épouser a fille d'un souverain. Le roi de Bavière m'a les lus grandes obligations : et la main de la prin-

cesse Augusta-Amélie doit l'acquitter envers moi de la dette de la reconnaissance (1). »

Je fus réellement pénétrée de cette marque de bienveillance, non que ce choix distingué

(1) Lorsque l'impératrice Joséphine fut à Munich pour le mariage du prince Eugène, elle éprouva les plus grandes difficultés de la part de cette cour. La reine avait le désir alors de marier la princesse Augusta au prince de Bade, son frère; quelques propos controuvés avaient prévenu la jeune princesse contre M. de Beauharnais, au point de lui en avoir fait un portrait effrayant. Il paraît qu'à cette époque la gouvernante de la princesse Augusta jouissait d'un crédit illimité sur l'esprit de son élève; il fallait la gagner, elle semblait incorruptible. Mais Napoléon se chargea d'aplanir lui-même toutes les difficultés; il réussit, et le mariage se fit au gré des deux familles.

La même personne qui s'était si formellement opposée au mariage de sa pupille, fut cependant nommée dame d'atour à l'époque où il fut contracté, et lors des premières couches de l'épouse du vice-roi, en Italie (Milan), elle adressa une lettre à l'impératrice, dans laquelle elle lui annonçait la naissance de la princesse, et lui rendait compte dans les moindres détails des soins tendres et affectueux que le prince avait donnés à son épouse pendant la durée de ses douleurs. Elle comparait Eugène à un dieu bienfaisant. Cette lettre était écrite d'un ton d'exaltation qui surprit l'impératrice. Ce qui lui fit faire la réflexion qu'il existait toujours une différence de juger soit dans une circonstance, soit dans une autre; aussi elle dit comme Ovide :

« De deux partis, souvent nous voyons le plus sage. »

m'en imposât. Depuis long-tems j'habitais le pays des merveilles ; mais, en réfléchissant au degré d'illustration que cette union allait répandre sur mon fils bien aimé, j'en éprouvai la plus grande satisfaction. Je connaissais déjà les nobles qualités de l'épouse qui lui était promise ; je me figurais que cette alliance lui ouvrirait le chemin du bonheur. Mon Eugène, me disais-je, saura apprécier le mérite, et son cœur est aussi sensible que celui de sa mère.

Napoléon, en adoptant son beau-fils, ne lui ouvrit des droits à la couronne d'Italie que dans le cas où il n'aurait point d'enfans naturels et légitimes. Déjà je commençais à perdre l'espoir de donner des successeurs au trône. Long-tems je m'en étais flattée. Mes vœux n'avaient pas encore été accomplis. Le désir d'être père exaltait l'ame de mon époux, et souvent nos divisions domestiques prenaient leur source dans cette espérance qui nous échappait sans cesse. Alors l'Empereur finissait par se reposer sur l'idée flatteuse pour lui qu'il était le bienfaiteur des miens. « Je leur rendrai d'innombrables services, me disait-il ; mais mon neveu surtout sera l'objet de mon affection particulière. Oui, le petit Napoléon est né, selon moi, pour accomplir de grandes choses ; j'en ferai, je l'espère, un sujet précieux. » J'étais heureuse quand j'entendais mon époux s'expri-

mer ainsi ; j'en augurais que cet enfant (1) saurait reconnaître un jour ses bienfaits.

Déjà tout se prépare à Munich à l'occasion du mariage du prince Eugène, avec l'héritière du souverain. Son beau-père écrit au Sénat français : « Je veux contribuer au bonheur d'unir moi-même les deux jeunes époux ; ainsi mon retour au milieu de mon peuple sera encore retardé de

(1) Ce fils aîné d'Hortense de Beauharnais, montrait déjà les plus heureuses dispositions. Il ressemblait de caractère à son oncle ; aussi Bonaparte l'affectionnait-il beaucoup. « Je me reconnais, disait-il, dans cet enfant ; il a les défauts du jeune âge ; mais son cœur est sensible. » « C'est celui de sa mère, disait sans cesse Joséphine ; on ne peut établir un modèle plus parfait. » Déjà l'Empereur caressait la chimère que le petit Louis pourrait un jour lui succéder. « Je veux bien comparer mon frère à Philippe de Macédoine, s'il nous a donné un Alexandre, pourvu toutefois, qu'à l'exemple de l'ancien, il coupe le nœud Gordien, enchaîne les factions et les déracine à jamais. Celui-là, s'écriait-il avec un sentiment d'enthousiasme, est digne de me succéder ; il peut même me surpasser. » Mais au moment où l'époux de Joséphine préparait de si hautes destinées à son neveu, la mort la plus inopinée l'enleva tout à coup. Ainsi fut brisé le roseau sur lequel le grand homme prétendait s'étayer ; ainsi disparut comme l'ombre cette pâle étoile, qui n'avait brillé que de l'éclat du moment. Son corps fut déposé dans l'une des chapelles de Notre-Dame de Paris ; il y était encore en 1814. Il fut depuis transporté à Saint-Leu-Taverny.

quelques jours; que ces jours paraîtront longs à mon cœur! Mais, après avoir rempli constamment les devoirs d'un soldat, j'éprouve une satisfaction délicieuse à m'occuper de ceux d'un père de famille. »

En effet, Napoléon donna à mon fils des preuves du plus tendre attachement; de son côté, le vice-roi y répondait par l'amour le plus dévoué. Pendant quelques mois, je redevins vraiment heureuse; j'étais, pour ainsi dire, la reine de la fête (1); cependant les louanges que la

(1) Lors du mariage du prince Eugène à Munich, qui se fit à huit heures du soir, toute la noblesse du pays fut invitée pour le souper. L'ordre était pour neuf heures. On avait dressé le couvert pour deux cents personnes, disposé dans une grande galerie, dont l'entrée était assez large pour que le banquet impérial, composé des deux familles, pût voir le coup-d'œil de la grande galerie. La table de l'Empereur était en fer à cheval, et dominait sur celle des deux cents couverts; ce qui était magnifique par l'éclat des diamans et des lustres. On fit placer tout le monde durant la cérémonie du mariage. Lorsqu'elle fut terminée, l'Empereur se mit à table; à raison du grand jour, il demeura, ce qui ne lui était peut-être jamais arrivé, près d'un quart d'heure avec les convives, passa chez Joséphine, et donna ordre de faire retirer tout le monde. Cet ordre arriva que la table n'était pas encore couverte; à peine les serviettes étaient-elles déployées. Les bons Allemands ne pouvaient pas revenir de leur surprise; ils s'attendaient à faire un repas splendide, et furent obligés d'aller souper chez eux.

Cour m'adressait retombaient nécessairement sur le héros à qui j'avais uni mon sort. Ma belle-fille m'accablait de caresses ; je recevais journellement des marques de tendresse de la bonne Amélie Mon époux se distingua envers elle. Il volait au devant de tous ses désirs. Si Bonaparte avait pu rester calme au milieu de ces grandes circonstances, il serait devenu un homme admirable ; il avait de ces momens heureux, de ces nobles sentimens qui décèlent quelquefois une ame vraiment philosophique ; mais le tumulte des camps, et son caractère ambitieux, lui faisaient bientôt dédaigner une vie paisible pour s'abandonner à la carrière brillante des armes.

Napoléon devait toujours paraître extraordinaire. Semblable à Janus, ce fameux capitaine possédait l'art dangereux de changer souvent de figure.

Tous les cabinets de l'Europe s'alarmèrent quand il leur déclara que, non-seulement pendant sa vie, mais sous le règne de son successeur, l'Italie, Naples, la Hollande, la Suisse et l'Espagne resteraient désormais sous la protection de la France. Quelques ministres étrangers osèrent cependant lui présenter des objections sur la durée d'une puissance aussi formidable. Il répond à l'un d'eux, qui lui semblait le plus difficile à convaincre : « Ce n'est rien encore. Et que diriez-vous donc, si je m'emparais de la West-

phalie, des villes anséatiques et des États romains? Je saurai joindre à la France les provinces illyriennes, l'Étrurie et le Portugal ; je ne sais point où j'arrêterai les limites de mon empire. Peut-être même un jour n'aura-t-il point d'autres bornes que la vaste étendue des deux mondes. Comme Américic Vespuce et Colomb, l'honneur m'appartient sans doute d'en découvrir à mon tour un troisième. »

Ainsi ce monarque, qui ne rêvait que l'agrandissement de son territoire, préparait son immense domination. Cette puissance, semblable à celle de Charles XII, devait donner de l'ombrage aux souverains de l'Europe, et les réveiller de l'assoupissement dans lequel ils se montraient ensevelis.

Plusieurs de ces princes étaient en apparence les plus sincères admirateurs de Bonaparte. Mais je ne caressais point cette fatale illusion, et leur enthousiasme me paraissait une chimère ou l'œuvre de la politique (1).

(1) M. Baldus, à qui l'on demandait si une société d'hommes toujours vrais pourrait exister, répondit qu'au Pérou, avant l'arrivée des Espagnols, le mensonge n'avait jamais souillé la bouche des enfans du Soleil. Pythagore, ajoutait-il, disait que l'homme approche de Dieu, particulièrement par deux choses : l'une en disant toujours vrai, et l'autre en faisant du bien aux hommes.

CHAPITRE IX.

Illum non populi fasces, non purpura regum,
Flexit, et infidos agitans discordia fratres.
Virg., *Georg.*, lib. II.

La pompe des faisceaux, l'orgueil du diadème,
L'intérêt dont la voix fait taire le sang même,
De ces hommes heureux ne troublent point la paix.
Delille.

Je suis à l'époque de ma vie où s'écoulèrent pour moi les instans les plus tranquilles; je pouvais disposer de quelques loisirs en faveur de mes occupations chéries; je les passais à la Malmaison(1). Ce lieu s'embellissait par mes soins: je met-

(1) Joséphine avait à la Malmaison un troupeau de mérinos, dont elle s'occupait beaucoup. Le berger qui les conduisait ne voulant pas être traité comme un berger de simple fermier, et voulant se distinguer, pria l'intendant de représenter à sa souveraine que son lit était très-mauvais, et qu'il lui faudrait un lit de plumes. Joséphine se mit à rire de tout son cœur, et répondit: « Mon berger ne se moque pas mal de moi, de vouloir changer ses habitudes, parce qu'il soigne mon troupeau; mais songez donc que si je lui donnais un lit de duvet à présent, dans trois mois, il voudrait faire parquer mes moutons sur des tapis. »

Lorsque Napoléon était en voyage, l'Impératrice avait à la Malmaison un piquet de la garde, qui faisait le service

tais mon bonheur à y ménager chaque jour une surprise à Napoléon. Il s'y plaisait infiniment. Je n'essuyai jamais dans cette charmante retraite le plus léger refus ; il m'accordait volontiers toutes les demandes que je lui adressais pour son embellissement. Il aurait souhaité d'y faire admirer la pompe des jardins et la magnificence des bâtimens de Versailles. Les bosquets devenaient enchanteurs ; ils ressemblaient à ceux d'Alcinoüs : les plantes les plus rares semblaient s'y réunir pour orner ce temple agreste que mon époux comparaît à celui d'Armide. Ainsi l'appelait-il dans ses momens heureux ; il me nommait l'enchanteresse de ce séjour ravissant. D'habiles artistes avaient surmonté les plus grands obstacles ;

---

auprès d'elle. Vers une heure du matin, en automne, elle entendit marcher et tousser sous ses fenêtres, du côté du jardin ; elle s'informe qui pouvait se promener si tard par le froid qu'il faisait ; on lui répondit que c'était la sentinelle que l'on posait de ce côté. Dès l'instant qu'elle eut quitté le salon, elle envoya chercher l'officier des gardes, et lui dit : « Monsieur, je n'ai pas besoin d'une sentinelle la nuit ; ces braves soldats ont assez à souffrir à l'armée, lorsqu'ils sont forcés d'y aller ; il faut qu'ils se reposent à mon service, et je ne veux pas qu'ils s'enrhument. » L'officier ne put s'empêcher de rire de la crainte de Joséphine, qui prouvait son excessive bonté. La sentinelle fut ôtée, et jamais depuis on n'en reposa d'autres.

les merveilles de la nature, confondues avec celles de l'art, éclataient dans toute leur magnificence. Le grand homme se trouvant heureux dans cette seule retraite, y avait conservé toutes ses habitudes (1). Mais le château, dont les appartemens étaient dessinés dans le goût moderne, ne suffisait point pour recevoir une Cour aussi brillante. Le maître suprême exigeait un palais. Il projeta même quelques momens d'en élever un dans ce lieu. Déjà il crayonnait le plan de cet édifice. Je le suppliai tant de fois de ne point changer la modeste habitation de la MALMAISON, qu'à la fin j'obtins de lui que mon joli ermitage ne subirait d'autre métamorphose que celle que je voudrais, à l'avenir, lui faire éprouver moi-même.

Le soir de cette conversation, nous étions ensemble dans l'une de ces charmantes gondoles qu'on rencontre si fréquemment sur les rivières

(1) Napoléon dormait peu, et à toutes sortes d'heures du jour et de la nuit, il sommeillait une heure ou deux, et se mettait à travailler; il lui est arrivé plusieurs fois de venir éveiller et faire lever Joséphine à trois heures du matin, pour aller se promener dans le petit parc; jamais elle n'en a paru contrariée; il la ramenait au bout d'une heure, tout en riant, et elle se recouchait jusqu'à huit heures, heure à laquelle elle se levait, en tout tems, dans les résidences de la cour.

le la Malmaison ; le murmure des ruisseaux qui erpentaient autour de nous, cette espèce de soitude où nous nous trouvions l'un et l'autre, le ilence de toute la nature, m'inspirèrent la pensée l'adresser ces paroles à mon époux : « Oh ! lui lis-je, qu'aurions-nous encore à désirer, si, loin les courtisans, nous pouvions couler ici des jours aisibles et fortunés ! Regarde ce torrent factice ui roule avec fracas à nos pieds ; plus loin, il ombe en cascade ; et son onde transparente iltre ensuite sur des rochers dont elle laisse apercevoir la surface. Vois les nuances délicates le ces fleurs, la couleur purpurine de ces fruits, et les gazons toujours verts de ces plaines : rien dans le monde est-il comparable à ces merveilles terrestres ? La pourpre est fatigante même pour ceux que leur naissance condamne à la porter (1). Sans cesse environnés d'observateurs, de critiques sévères, tous les momens de leur vie sont couverts de nuages ; que dis-je ? ils doivent être importunés de respirer sans cesse l'encens de la flatterie. Mille fois heureux celui qui, né sans

(1) Madame de Maintenon disait : « J'ai été trop loin et trop près des grandeurs, pour savoir ce que c'est. » L'impératrice Joséphine répétait très-souvent à madame de La Rochefoucauld : « C'est un poids continuel pour moi d'être reine de France.... et surtout de savoir à l'avance quel sera le dénouement du drame. »

ambition, peut cultiver le modeste héritage de ses pères. » J'avoue que j'eus lieu d'être étonnée de la réponse de mon époux.

« Le monde est pour moi une source d'ennui: je voudrais vivre dans une éternelle solitude; l'aspect des courtisans me fatigue, je les déteste; oui, je soutiens que Fabricius était plus heureux en labourant lui-même les vallons de ses pères, qu'il ne l'était peut-être à la tête des armées romaines. Tout n'est qu'intrigues et que crimes sur la terre.

—Hé bien, Bonaparte, toi qui ne dois pas redouter le sort de Bélisaire, toi qui t'es placé par ta valeur et par les hasards de la guerre, au-dessus des premiers capitaines de ton siècle; toi sur qui le monde entier jette aujourd'hui les yeux, conviens de bonne foi, que si quelques éclairs de bonheur ont brillé pour toi dans la vie, ce n'est qu'à la Malmaison que tu as pu les entrevoir (1). Qui sait s'il ne t'est pas réservé, comme à

(1) Bonaparte se trouvait heureux dans ce lieu qu'il avait vu s'embellir par les soins de Joséphine, et prendre, pour ainsi dire, sous ses mains une nouvelle forme, et comme une nouvelle création. Les occupations journalières de l'Empereur y semblaient uniformes; l'Impératrice l'accompagnait assez ordinairement; elle aimait à lui faire remarquer les objets d'art que renfermait son musée: tantôt elle le dirigeait vers sa bergerie, où elle lui montrait avec

Sylla, de vivre plus tard en philosophe? Ah! si tu dédaignais de suivre son exemple, c'est peut-être dans ce lieu que tu viendrais un jour déplorer la perte de ta fortune et la fragilité des honneurs. Là, tu saurais réduire à leur juste prix les louanges que t'auraient prodiguées les hommes: tu maudirais l'ingratitude de la plupart, et dans ton désespoir, tu t'écrierais: Au moins, s'il me restait un ami!.... Moderne Oreste, il te serait sans doute bien difficile de rencontrer un Pylade. »

L'Empereur convenait franchement que son trône était environné d'écueils; que l'abus de la puissance minerait sourdement son empire; que les révolutions ressemblaient à des torrens qui brisent leurs digues, et couvrent tout à coup la surface de la terre. Mais il ne pouvait croire que

---

une sorte d'orgueil la beauté de ses troupeaux; et tantôt elle lui ménageait quelque surprise agréable, dans sa jolie ferme, qui contenait un nombreux bétail; de là, elle lui faisait parcourir ses jardins, et lui nommait toutes les familles des plantes qui les embellissaient. Bonaparte aimait assez la vie champêtre. Il aurait volontiers passé ses plus beaux jours à la Malmaison, s'il n'en avait point été empêché par les soins du gouvernement. Il aimait à venir surprendre Joséphine; de même, il se plaisait à lui faire des niches. Les petits jeux de société l'amusaient peu. Ses plaisirs étaient toujours bruyans.

la France en éprouvât les effets de plus d'un siècle. « Je tiendrai tous les partis en respect, Madame, me disait-il avec un grand sang-froid, et saurai bien les empêcher de s'agiter. D'ailleurs, je ne porte un sceptre d'airain que pour contenir la malveillance. Je ne sais que trop bien pénétrer au fond du cœur de l'homme, et je ne crois pas plus à la sincérité des protestations de l'ancienne noblesse, qu'à la conversion des jacobins. »

Le nouvel Auguste se croyait extraordinaire. Il était grand dans toutes ses vues, comme dans toutes ses conceptions. Quelquefois il disparaissait du cercle des courtisans : souvent son imagination était saisie d'un mot, d'une pensée, dont il gardait le souvenir (1) ; il ne faisait rien comme les autres hommes ; tout offrait dans sa conduite un dessein mystérieux (2). Il avait un goût très-mo-

(1) Bonaparte avait une mémoire si prodigieuse, qu'il reconnaissait une personne, qu'à peine il avait vue une seule fois. Mais quand il rencontrait quelqu'un d'étranger auprès de son épouse, sur-le-champ il disait : « Quel est Monsieur, quelle est Madame ? » Et quand on avait satisfait à ses demandes, alors il saluait avec grâce, et semblait satisfait.

(2) Bonaparte était réellement superstitieux. « Je l'ai vu plusieurs fois, racontait Joséphine, se mettre dans une colère épouvantable, quand, par hasard, un de ses valets-de-

contribuer, par l'agrément de leur société, aux plaisirs de mon époux (*a*).

De ce nombre était M. de Talleyrand Périgord. Nul homme, selon moi, ne fut doué d'une plus profonde connaissance du cœur humain; son vaste génie semblait s'accroître encore devant les difficultés, et les combattait jusqu'à ce qu'elles fussent aplanies. Il devinait souvent les intentions de Bonaparte; et la diplomatie n'était pour lui qu'une aimable distraction; il avait joué toutes les chances de la politique, et en calculait froidement les résultats. Enfin, l'ancien évêque d'Autun était l'homme le plus capable de tenir entre ses mains la balance de l'Europe. Il était souvent avec moi grave, réservé, quelquefois silencieux; il racontait agréablement, mais il évitait avec soin ce qui pouvait éveiller ma curiosité; il éludait jusqu'à mes questions; en un mot, « il est bien difficile, disais-je à Napoléon, de trouver, même dans les moindres détails, un ministre plus ministériel (*b*). »

A l'égard de Cambacérès, c'était un homme très-ami du repos: jurisconsulte profond, bon conseiller, excellent publiciste, et d'ailleurs incapable de faire le mal. Le maître l'écoutait volontiers, pourvu cependant qu'il ne se mêlât point de censurer ses opérations militaires. « Si j'avais un procès, à la bonne heure, je pourrais

me reposer sur les lumières de l'archichancellier ; mais pour ce qui regarde la tactique des camps, il n'en connaît pas les premiers principes.

» Il parle de paix au moment où je veux faire la guerre ; son système est de rester dans les limites de la France. Si je l'écoutais, je ne cueillerais plus désormais de lauriers. Il m'est donc nécessaire de tenir toujours mes armées en haleine. La mollesse et l'inaction pourraient leur devenir également préjudiciables. Qui sait si la plupart de ces hommes ne suivraient pas l'exemple des fils de Mahomet, et ne chercheraient pas à renverser le capitaine qui les aurait si souvent conduits à la victoire ? Si je veux que mon règne soit glorieux et durable, je dois animer leur zèle et entretenir leur courage ; je dois saisir toutes les circonstances pour le faire briller dans tout son éclat ; c'est en portant le flambeau de la guerre chez mes voisins, que je pourrai me garantir moi-même des mouvemens séditieux que des rebelles pourraient un jour exciter dans mon empire. ».

Telles étaient les pensées de Napoléon ; il croyait que tous les hommes étaient de mauvaise foi. Il se méfiait de ses ministres. Aussi depuis long-tems il avait adopté cette maxime de Louis XI, *qu'il faut savoir diviser pour savoir régner*. Il connaissait parfaitement l'art de semer

et d'entretenir la défiance au milieu de tous les partis ; ses grands dignitaires ne pouvaient vivre ensemble.

Le malheureux combat de Trafalgar, dont la perte fut irréparable pour l'une et l'autre nation, l'affecta vivement ; il voyait dès-lors que l'anéantissement de sa marine l'empêcherait d'exécuter ses grands desseins. La mer, cependant, n'était point son élément, elle ne lui offrait aucune chance favorable à sa gloire ; mais il aurait voulu tenir constamment les Anglais en suspens ; et maintenant il n'était plus redoutable pour eux. Napoléon en voulait surtout à l'amiral Villeneuve, qui s'était rendu prisonnier. « Il devait mettre le feu aux poudres de la Sainte-Barbe, disait-il en frémissant ; un officier de marine doit savoir mourir. » Plus tard il acquit la preuve certaine que ce brave marin avait défendu noblement son pavillon. Il lui permit enfin, au bout de quelques mois, de rentrer en France. Mais il était bien facile de s'apercevoir qu'il épiait la première occasion de l'humilier, et même de le punir.

Il est certain que le malheureux Villeneuve avait tout fait pour sauver l'honneur français ; qu'il était digne d'occuper le poste qui lui avait été confié. Par une espèce de pressentiment du sort qui l'attendait, il écrivait au ministre de la

iarine : « Je suis résolu d'abandonner pour ja-
iais un poste périlleux, que mes principes, et
irtout le caractère violent de Napoléon, ne me
ermettent plus de remplir. »

En effet, ce n'est ni au manque de valeur, ni des fautes militaires, qu'il faut attribuer la erte du combat de Trafalgar; ce fait a été rouvé d'une manière irréfragable par le récit ficiel de cette bataille navale. Mais ce qui in-isposa mon époux contre l'amiral fut la lettre ue Villeneuve lui écrivit, et qui finissait par ette imprécation :

« Tremblez, tyran, vous êtes abhorré, et les ialédictions de l'Univers vous suivront par-delà e tombeau (1). »

Quelques jours après la catastrophe qui priva a France de l'un de ses meilleurs marins, Napo-éon assembla son conseil aux Tuileries. Là il dit ses ministres : « Le roi de Naples a reçu dans ses orts les Anglais et les Russes, et malgré le traité le Presbourg, il n'a employé aucun moyen pour es en empêcher. Hé bien, Ferdinand va des-endre du trône, et c'est mon frère Joseph que e nomme aujourd'hui pour lui succéder. »

---

(1) L'infortuné amiral se donna la mort pour ne point urvivre à la perte de la marine française.

Il ne tarda pas à tenir sa promesse ; mais il voulut donner en même tems un échantillon de son pouvoir immense. Il força les vieux républicains de la Hollande à recevoir un roi de sa famille. C'est sur la tête de son frère Louis qu'il posa cette seconde couronne. D'ailleurs, selon lui, la plupart des princes de l'Europe lui fourniraient bientôt un prétexte nouveau pour les précipiter tous du trône.

Louis Bonaparte était un homme simple, mais doux par caractère. Il reçut à regret ce diadême (1), qu'il prévoyait déjà ne pouvoir conserver ; il employa les moyens qu'il crut les plus propres à concilier tous les partis. Il réussit à gagner l'estime de ceux qu'il allait gouverner ; il leur inspira quelque confiance ; et, de tous ceux que Napoléon avait revêtus de la pourpre,

(1) Louis Bonaparte ne prit qu'avec peine le titre de roi de Hollande. Sans cesse il alléguait sa mauvaise santé. Mon époux ne se contentait pas de cette excuse, qu'il nommait très-frivole. « Le climat du pays ne vous sera point funeste, lui disait-il sérieusement ; vous régnerez, et vous finirez comme moi par vous habituer à porter un diadème. Au moins si vous succombez, vous aurez la consolation de vous dire à vos derniers momens : Je meurs sur le trône, et je laisse après moi de grands souvenirs. »

(Note de Joséphine.)

Louis est peut-être le seul qui se soit fait des amis sur le trône, et qui ait emporté des regrets en le quittant.

Cependant ma fille bien aimée n'était point heureuse avec lui; leurs caractères sympathisaient difficilement. Elle avait acquis la triste certitude que son époux reportait sur une autre personne toutes ses affections particulières. Hortense était née sensible; elle n'avait donné sa main au frère de mon époux, qu'avec une sorte de contrainte; les chaînes de l'hymen ne lui paraissaient point tissues avec des fleurs; elles étaient pour elle des chaînes de fer, dont le poids l'accablait. Cependant, pour le bonheur de sa mère, et pour le sien, elle se résignait à son sort avec patience. Le fatal voyage de la Hollande fit éclater entre eux de funestes divisions!.... La mort de leur premier fils vint encore aggraver leur douleur commune.

Si l'un et l'autre avaient reçu de plus sages conseils, peut-être Louis aurait-il trouvé le charme de sa vie dans l'intimité de l'association conjugale; mais des flatteurs, compagnons ordinaires des souverains, semèrent la désunion entre les deux époux; ma fille fut en proie aux plus violens chagrins. Jamais Hortense n'ambitionna le trône pour elle-même; elle trouvait du moins

des jours plus heureux, en cultivant avec soin l'éducation de ses enfans (1). Elle souhaita que leur père se maintînt dans le poste important où Napoléon l'avait élevé. Ce n'était point pour partager son pouvoir, c'était pour ouvrir à sa famille un brillant avenir, et aux Hollandais un port assuré après tant de naufrages.

On ne peut m'accuser d'exagérer certains faits, ils sont indubitables ; cependant il m'est bien permis de prendre ici la défense d'une fille indi-

---

(1) Un jour le second fils de Louis Bonaparte battait sur une petite caisse que lui avait donnée l'Impératrice ; l'enfant faisait manœuvrer ses soldats, et s'escrimait en vain pour les diriger. « Je casserai cette compagnie, dit-il avec force; elle ne marche point au pas. » Son oncle l'écoutait parler à ses marionnettes, et souriait de sa repartie. « Bon, lui dit-il, si tu continues, tu seras un bon militaire, tu aimeras à maintenir la discipline à l'armée.— Je vais vous en donner la première preuve, reprend le petit prince en enfonçant son tambour, du moment que mes soldats hésitent à marcher et refusent le service, je n'ai pas besoin de les rallier davantage. »

Bonaparte raconta cette petite anecdote à Joséphine, qui s'en amusa beaucoup ; il ajouta : « Je crois que mon pape * (il l'appelait ainsi), deviendra un grand général, et qu'il pourrait bien un jour être un pontife tout-à-fait temporel. »

* Sa Sainteté, le pape Pie VII, avait baptisé le second fils de la reine Hortense.

gnement outragée, et que la calomnie n'a pas craint de me présenter pour rivale (1).

Napoléon eut beaucoup de peine à permettre son retour ; j'eus même, pour l'obtenir, de grandes difficultés à vaincre. « Il faut qu'elle reste à son poste, me disait-il ; d'ailleurs, quel peut être son dessein en venant fixer son séjour à Paris ? — Eh ! n'y suis-je pas pour elle ? m'écriai-je. Qui

(1) L'Impératrice fut souvent affectée du récit des discours perfides que tenaient adroitement les désœuvrés de la Cour. Ces frélons mensongers, dont le sourire déride la calomnie, osaient répéter dans les salons « que mademoiselle de Beauharnais, épouse de Louis, était favorisée d'une manière toute particulière par son illustre beau-père. » Ils allaient jusqu'à avancer, avec cet air que permettent l'impudence et la malignité, « que son premier fils avait une double filiation avec la famille Bonaparte. » Ces propos me chagrinaient, dit Joséphine. Je connaissais Hortense : je la plaignais ; mais on voyait que je souffrais pour deux. Je voudrais oublier de tels récits ; ils sont indignes de ma fille et de moi ; mon époux lui accordait sa bienveillance, et rien de plus. Très-souvent dans les jours où l'œil des courtisans s'exerçait sur l'épouse malheureuse, elle venait épancher ses douleurs dans le sein de sa mère, tandis que l'on supposait que les plaisirs et les réunions absorbaient ses momens. J'ai pu, à l'instigation de quelques courtisans, m'abreuver à longs traits du poison de la jalousie ; mais je me plais à le répéter, ma fille est un ange, et, plus tard, elle sera mieux connue.

(Note de Joséphine.)

pourra la consoler ? qui lui donnera des forces pour supporter ses peines, si ce n'est moi ? C'est à vous, Bonaparte, qu'il appartiendrait de réparer le mal que j'ai pu faire par une trop aveugle obéissance. Si j'avais combattu avec force cette funeste alliance, j'aurais prévenu de grands malheurs. Ah ! du moins, daignez plaindre votre épouse ! Vous le voyez, je suis contrainte d'avouer à ma fille que j'ai surpassé mon pouvoir en faisant taire son inclination (1) pour la forcer à recevoir un époux de ma main. »

J'entretenais une correspondance suivie avec la reine de Hollande. Elle était la dépositaire de tous mes chagrins. Le jour où j'obtins la permission qu'elle me fût rendue, devint l'un des jours les plus beaux de ma vie. « Au moins, disais-je, j'aurai Hortense à mes côtés : je jouirai du plaisir de la voir à toute heure, ainsi que ses enfans. Si elle est heureuse, je partagerai son bonheur ; si elle verse des larmes, ma main les essuiera, et j'en répandrai avec elle. Si la calomnie vient encore l'attaquer, je serai là pour la défendre. ».

Le prince Eugène semblait être au comble de

(1) Il paraît constant que mademoiselle Hortense de Beauharnais aurait préféré, à cette époque, épouser l'un des aides-de-camp de Bonaparte, Duroc, qui depuis devint grand-maréchal du palais.

es vœux; son épouse avait trouvé le moyen de
e captiver; il avait renoncé pour elle à toutes
es liaisons qui auraient pu lui porter ombrage.
De son côté, la princesse était très-reconnaissante
e sa noble conduite. « Oui, chers enfans, répé-
is-je sans cesse, je mourrai avec moins de re-
rets, si je vous vois l'un et l'autre marcher dans
route qui mène à la considération publique.
h ! le bonheur, je le vois, n'est qu'une ombre
ue tous les mortels poursuivent. Epouse d'un
omme qui fait trembler l'Europe, qui fixera les
egards de la postérité, je ne puis enchaîner
ette brillante chimère auprès des êtres que
aime encore plus que moi-même. »

La famille Bonaparte recevait chaque jour des
reuves éclatantes de la munificence de Napo-
on (1). Elle était comblée des marques de la

(1) L'Empereur était très-exigeant envers sa famille, affectant une grande régularité dans ses mœurs, il était voulu que ses frères l'imitassent. Jérôme surtout, depuis son retour d'Amérique, était devenu l'objet de sa surveillance particulière. Il fut instruit par sa police secrète, que son frère Joseph n'avait fait qu'apparaître chez l'une des plus célèbres élèves de Thalie, mais que Jérôme lui faisait une cour assidue. Déjà il avait témoigné son mécontentement à Lucien sur les liaisons qu'il lui supposait avec la même personne. La constance en amour n'était point la vertu que cet ex-ministre de l'intérieur (devenu depuis ambassadeur

plus insigne faveur. Jérôme même, le plus jeune de ses frères, obtint de lui le titre d'*altesse impériale*, et le droit de succession à l'empire. A la

---

d'Espagne), divinisait alors. Aussi le premier Consul fut bientôt rassuré sur ce point. Quant à Jérôme, le jeune homme paraissait vivement épris. Bonaparte, devenu empereur, voulut s'emparer de la correspondance des amans. D'ailleurs, ses nouvelles destinées devaient changer nécessairement celles de sa famille en lui préparant les plus illustres alliances. On fit insinuer à l'actrice, par Fouché, de remettre volontairement son album secret à l'Empereur. Elle s'y refusa constamment. Alors on imagina de lui députer un ami intime de la famille, M. Sapp**. La pauvre Mézeray, en revoyant cet amant qu'elle imaginait être infidèle, crut aisément à son retour sincère. Que de bonheur un tel raccommodement lui promettait. L'ambassadeur de l'impériale famille lui exposa enfin les intentions de celui qui veut être obéi. « En faisant avec grâce la concession de vos lettres, vous devez vous attendre au plus magnifique dédommagement. » Il dit, et cependant, la confiante Mézeray hésitait encore ! Mais croyant fixer de nouveau le cœur de Sapp**, et forcée par un ordre supérieur de renoncer à Jérôme, elle remit à cet amant perfide la collection entière des nombreux billets doux. « C'est un pénible sacrifice que je m'impose ; nul au monde n'eût été capable d'obtenir de moi un tel acte de résignation, si ce n'est celui même qui cherche à me convaincre de son retour envers moi. . . » L'habile négociateur ne fut point avare de promesses : . . . . intérieurement, il se promit bien de n'en tenir aucune. Sapp**, muni d'un tel dépôt, le

vérité, Bonaparte y mit pour condition expresse qu'il se rendrait parjure en abandonnant sa première épouse, mademoiselle Paterson. Le mo-

---

remet à son maître. Cet infidèle ne reparut plus au lever de l'actrice ; elle acquit bientôt la conviction intime qu'elle était jouée, et ne reçut aucun dédommagement du sacrifice qu'on lui imposait. Une maladie dangereuse faillit alors la mettre au tombeau ; car la sensible et bonne Mézeray était devenue inconsolable, non de la perte d'une récompense si justement méritée, mais de la perfidie calculée de l'adroit courtisan. Joséphine seule s'intéressa vivement à sa cruelle position. (Elle avait été pillée et volée pendant sa maladie par d'infidèles domestiques.) Elle lui fit un don, lui laissant ignorer qu'elle en fût l'auteur. Cette actrice, justement célèbre, réunissait aux talens les plus précieux une belle ame et le cœur le plus généreux. La Comédie Française fit une perte réelle quelques années plus tard, d'autant plus grande, que Mézeray était chérie du public ; elle se faisait remarquer sur la scène par la tenue la plus noble et la plus décente. Sa diction était pure, son organe divin. Napoléon dit un jour en voyant Mézeray représenter Rosine dans le Barbier de Séville : « La pupille du docteur Bartholo aurait peut-être aimé rencontrer dans Jérôme un comte Almaviva. Cette protégée de Figaro m'a regardée avec ses jolis yeux de Méduse (Mézeray les avait très-beaux), au point que j'en ai tressailli malgré moi. » Femmes ! femmes ! s'écrie Napoléon ! votre pouvoir est immense sur nous ! il est ultra-magique ; un de vos regards est terrible et consume !!! Mézeray joint au plus agréable physique, l'éducation la plus soignée ; elle écrit très-bien : son ensemble est un

narque avait déjà jeté les yeux sur la princesse de Wurtemberg, pour lui succéder (c). En rompant les nœuds les plus sacrés, pour en former de nouveaux, le faible prince, à l'exemple de ses aînés, obtint aussi un royaume. Il régna sur la Westphalie.

Mais le grand capitaine se réveilla bientôt de l'espèce d'assoupissement dans lequel il était plongé, pour frapper un coup de maître, comme il le disait à Murat. Ce dernier venait de recevoir la nouvelle de l'investiture du grand-duché de Berg, et il espérait encore agrandir ses états, au moyen de quelques concessions que lui ferait l'Allemagne. Il encouragea donc Napoléon à terminer son ouvrage. « Votre dynastie est la plus nouvelle, lui disait-il ; et déjà elle occupe plusieurs trônes. » Comme l'Empereur aimait à être flatté, et qu'il adoptait volontiers tout ce qui se rattachait à ses

---

composé d'artillerie volcanique. Néanmoins, ce serait peine inutile de la diriger sur Napoléon ! Mais en vérité Napoléon n'aurait pu remplir auprès d'elle le rôle infâme d'un Sapp**. ... Aussi dirais-je avec Isocrate : « Regardez comme digne d'horreur et de pitié quiconque manque de foi, *et abuse de la confiance d'une femme*. Un tel homme doit nécessairement passer le reste de sa vie dans les alarmes, craindre tout le monde, et se défier de ses amis comme de ses ennemis mêmes.

(Note de Joséphine.)

conceptions, il ne tarda pas à effrayer le nord de l'Allemagne, et à faire trembler la Prusse. Il détruisit l'antique constitution germanique, qui protégeait un grand nombre de principautés, trop souvent divisées pour leurs intérêts, et cependant toujours unies afin de s'opposer aux conquêtes des grandes puissances.

Napoléon établit sur ses ruines une confédération du Rhin, dont il se déclara le protecteur. « Par ce moyen, disait-il au Sénat français, je conserverai la liberté de couvrir de mes guerriers une grande partie de l'Allemagne, soit pour me porter contre le premier souverain qu'il me plaira d'attaquer, soit pour faire exister mon armée aux dépens du pays. »

Mais le roi de Prusse s'empressa de former une contre-opposition au Nord, dans laquelle il voulut faire entrer tous les Etats qui n'étaient pas compris dans l'acte constitutionnel de son rival. C'était là que l'attendait Napoléon. Alors il lui déclara, d'une manière positive, qu'il ne consentirait jamais à ce que les villes anséatiques entrassent dans le plan de Frédéric-Guillaume, et qu'aucun des Etats fût contraint d'en faire partie. « Tel est *notre bon plaisir*, disait mon époux; je le veux absolument; et pourtant je n'ai pas laissé libres les princes de la confédération du Rhin, de vouloir ou ne vouloir point. Mais je

suis Italien de caractère, et j'ai l'honneur de commander des Français ; c'est vous déclarer enfin que je veux que mes ordres soient exécutés. »

Ses flatteurs les plus intimes lui firent cependant entrevoir qu'il paraissait très-probable que la Russie entretenait le désir d'un rapprochement avec la France. Le caractère magnanime d'Alexandre fait présumer qu'il emploiera tout son pouvoir à mettre un terme aux luttes sanglantes qui désolent l'Allemagne depuis tant d'années, et à conclure un traité général, pour affermir le repos de l'Europe. Ce grand prince fera pencher du côté de la paix, la balance de son autorité. L'Empereur regardait cette prédiction comme une chimère ; il paraissait persuadé que le cabinet de St.-Pétersbourg ne consentirait jamais à séparer ses intérêts de celui de Londres, par un traité particulier. Quelques négociations furent ouvertes. Le célèbre Fox entretint, pendant plusieurs mois, une correspondance active avec le ministre Talleyrand-Périgord. Des plénipotentiaires furent nommés ; ils vinrent à Paris ; et, aussitôt qu'ils lui furent présentés, je lui dis : « Bonaparte, les lords Yarmouth et Lauderdale, et M. d'Oubril, ne traiteront avec toi, que si tu le veux sincèrement. Je te devine, tu leur présenteras un *ultimatum* insignifiant ; mais ils recon-

aîtront tes principes dans ce traité [illegible] u repos futur de l'Europe ; et tu veux allumer n nouvel incendie. Tu déclares [illegible] ue tu es loin de prétendre à aucune des posses- ons de l'Angleterre.... [illegible] éjà envahir, non-seulement les trois [illegible] ais encore leurs immenses colonies. Je ne suis as initiée dans ta politique ! Je vois cependant ue j'en découvre assez les ressorts, pour [illegible] er que tu désires très-vivement [illegible] onférences, afin de te préparer à rentrer en ampagne. Malheureusement, l'espoir de la paix a s'évanouir pour les peuples qui [illegible] icher leurs plus chères espérances. — Tu [illegible] rai, me répondit-il : mais je te recommande le lus grand secret : un souverain ne doit point imiter ses désirs : les miens n'ont pas de bornes. e voudrais, comme le vainqueur de l'Asie, ommander à l'univers. J'espère qu'un jour mes ouhaits s'accompliront. Je suis certain que ma amille et moi nous occuperons à l'avenir tous les rônes de l'Europe (1). »

Ainsi Napoléon [illegible]

(1) Bonaparte a [illegible] ère, il ne passerait pas [illegible] près son sacre : « Je ne [illegible] e que je veux. »

Je me trouvais contrainte, par des considérations politiques et particulières, de recevoir les personnes qui m'étaient le plus défavorables, au nombre desquelles j'avais l'affliction de compter ses sœurs elles-mêmes. Je connaissais leurs intentions à mon égard; et de perfides rapports avaient fait éclater entre nous une grande inimitié. Je leur parlais rarement dans les soirées où elles étaient admises. La simple bienséance faisait seule les frais de la conversation (1).

Cependant je n'ai jamais cherché à leur nuire en aucune manière; j'en étais incapable; une pareille conduite m'aurait paru blesser toutes les lois de la délicatesse. J'ai souvent empêché l'Empereur de leur tenir le langage sévère de la vérité. Quant à madame Létitia (*d*), je pourrais me rappeler d'amers souvenirs, et me livrer aux sentimens qui assiégent mon ame, en ouvrant la carrière à mes pensées; mais le respect et de grandes considérations doivent ici m'arrêter....

Quant à Lucien (2),

> Il m'a trop fait de bien pour en dire du mal,
> Il m'a trop fait de mal pour en dire du bien.

---

(1) Effectivement, j'ai ouï dire que les unes et les autres se détestaient cordialement, et que l'amitié qui semblait régner entre les belles-sœurs n'était qu'apparente.

(2) Murat ne fut nommé roi de Naples qu'au refus de Lucien. Lorsque son frère lui proposa cette couronne,

lu reste, je veux lui rendre la justice qu'il ite. Jamais il n'a flatté mon époux. Il lui dé- ait même hardiment ce qu'il pensait; et iaparte regretta beaucoup, quand il se vit si ssant, de n'avoir point ce frère pour témoin sa prodigieuse élévation. « C'est un incrédule, it-il en riant; il n'aurait jamais cru que je is parvenu à m'asseoir sur le trône de France. l pauvre homme! — Il est plus sage que s, lui répondis-je; il s'est éloigné peut-être ms. De loin, il peut voir se former peu à peu empête qui menace votre front superbe. Mais e juge assez bien pour croire que, si jamais ous voyait renversé par les traits de la mau- e fortune, il se ferait un devoir de venir par- er votre danger, ou peut-être de succomber c vous. »

'avais depuis long-tems engagé ma mère à ir se fixer en France. Je lui avais fait entrevoir perspective brillante. Napoléon lui-même mettait de l'accueillir avec la plus haute dis- ction. « Je suis sûr qu'elle soutiendra mieux nneur de son rang, qu'une certaine personne

---

i-ci répondit fièrement : « Que s'il acceptait le titre de , il voudrait être le seul maître de son royaume, et voir le gouverner, non comme un préfet, mais en ice indépendant. »

de ma famille (allusion à madame Létitia), qui se faisait constamment remarquer par son extrême parcimonie (1). Madame de Tascher ne voulut jamais consentir à se rendre aux vœux de sa fille. Elle préféra le séjour de la Martinique aux honneurs dangereux qui l'attendaient à la cour de son gendre. « Ma Joséphine, m'écrivait-elle, je me trouve mieux dans mon habitation que dans le palais le plus magnifique. Pourquoi faut-il que je te voie assise sur un trône? Tu as su vaincre dans ta vie de grands obstacles qui s'opposaient sans cesse à la paix de ton cœur. Hélas! la route que tu parcours maintenant t'en offre de plus insurmontables encore. Ah! ma fille, que d'écueils vont t'environner! Si je pouvais les écarter, tu me verrais quitter mes douces habitudes, pour venir me fixer auprès de toi; mais ton époux est trop puissant aujourd'hui pour écouter mes conseils et les tiens. En attendant la consolation de te revoir, je me bornerai à te préparer un port assuré contre la tempête qui t'environne de toutes parts; l'in-

(1) Pour donner une idée de la grande avarice de madame mère, je vais rapporter l'anecdote suivante. Elle était abonnée chez Renard, libraire rue de l'Université. C'était un commis qui portait et rapportait les livres; quinze jours avant le jour de l'an, elle les envoyait chercher par un valet de pied, pour n'avoir pas d'étrennes à donner.

constance des hommes d'état, ou la force des événemens peuvent d'un jour à l'autre renverser l'empereur des Français, du trône où ses soldats l'ont élevé si rapidement.

» Quant à moi, je n'aime point les grandeurs, je les crains; leurs ombres me semblent si fugitives, que je ne crois pas à la durée de ton bonheur; jouis cependant du présent avec modération; mais garde-toi de croire que l'avenir te sourira constamment. Je me méfie des courtisans, je les ai en horreur. L'ambition de ton époux te perdra. Si je voulais l'en croire j'occuperais, à la Martinique, un rang digne de toi (1). Ah! ma

(1) L'Empereur avait ordonné que l'on rendît à madame de Tascher, mère de Joséphine, les honneurs les plus distingués; elle s'y refusa constamment. On imagina pour la contraindre à les recevoir d'annoncer publiquement son arrivée au bruit du canon, et d'aller en pompe au devant d'elle. Madame de Tascher avait un appartement à l'hôtel du gouverneur, et lorsqu'elle allait en ville, elle était toujours suivie de quelques mulâtresses qui portaient ses bagages. Que l'on juge de la surprise de cette bonne dame, en voyant M. de Villaret-Joyeuse, gouverneur de l'île, suivi des autorités et d'un peuple innombrable, venir la complimenter à son débarquement, et la placer sous un dais étincelant de riches broderies. Madame de Tascher ne savait plus où elle en était, surtout ayant amené avec elle, comme de coutume, ses poules, deux cochons d'Inde et un petit cabri. Extrêmement surprise, et même irritée de

fille, ma tendre Joséphine, ajoutait-elle encore, qu'il m'est cruel de voir que tu ne puisses te permettre, comme par le passé, de venir embellir, par ta présence, ma solitude des Trois-Islets; si

---

la fête qui l'attendait, elle eut beaucoup de peine à se décider à suivre le cortége qui se rendait en pompe à l'église principale, et de là à l'hôtel du gouvernement. Madame de Tascher se retournait à tout instant pour faire des signes à ses esclaves de dérober aux regards des curieux sa petite ménagerie. Son trouble et son embarras étaient extrêmes! Chacun souriait; mais on se taisait par respect. Sans concevoir l'audacieux projet de M. de Villaret-Joyeuse (elle ignorait qu'il ne faisait qu'obéir aux ordres de l'Empereur), cette excellente femme aurait voulu pouvoir se dérober à l'empressement de toute la colonie. Apprenant bientôt après la cérémonie, que son gendre lui faisait offrir un état de maison considérable à la Martinique, et lui proposait de lui accorder un grand titre, Madame de Tascher ne put dissimuler son mécontentement; elle déclara positivement que son intention était de rester toute sa vie libre et indépendante; et, se recueillant, elle ajouta, en parlant de Napoléon : « O vous! qui courez après le bonheur, vous qui espérez le trouver sur le trône, et qui méprisez mes paisibles jouissances, vous seriez peut-être heureux de venir me rejoindre, de quitter vos palais pour mon agréable solitude; c'est là que vous rencontreriez la félicité véritable; c'est là que vous pourriez éprouver le charme inexprimable et les douces émotions que l'on ne doit qu'à la pratique de toutes les vertus.... Votre ambition, Bonaparte, vous fera des ennemis cruels; vous serez

il me semblait que la main qui l'avait

---

contraint de fuir un jour la France; en vain
z-vous un asile parmi les nations les plus favo-
'Europe; cet asile vous sera peut-être refusé ! ma
oséphine traînera des jours de douleur, elle suc-
avant vous; mais, en la perdant, votre bonheur
uit.... » Ainsi se parlait madame de Tascher au
même où le bruit du canon et les cris mille fois
le *vive l'Empereur*, *vive la mère de l'impératrice*
:, annonçaient l'allégresse générale. On eut beau-
peine à retenir madame de Tascher au banquet
en son honneur. Elle céda cependant aux repré-
s de M. de Villaret-Joyeuse, et se plaça à ses côtés.
a des toasts aux santés de S. M. Napoléon Ier et de
ste épouse, à la prospérité de la colonie. Mais on
point celle d'une femme sensible et bonne qui,
s les tems, avait servi de mère et de protectrice
laves malheureux.... Madame de Tascher retourna
hamp aux Trois-Islets, et n'oublia point, malgré sa
de belle-mère reconnue d'un empereur couronné,

tracée cherchait déjà à détourner les malheurs qui devaient fondre un jour sur ma tête (1).

J'en avais fait un mystère à mon époux; mais il sut bientôt découvrir, par ses espions du château, que j'avais reçu des nouvelles qui m'affectaient infiniment. Il insista pour parcourir cette lettre; il était à la fois très-curieux, et très-enclin à la jalousie; ce dernier sentiment absorbait souvent toutes ses facultés. Il s'imagina donc que cette correspondance renfermait un secret important; mais quand il vit qu'elle était de ma mère, il plaisanta lui-même sur ses craintes, qu'il appelait imaginaires, et se moqua de cette erreur d'un moment. « Je le vois, me dit-il, en riant, madame de Tascher, à mon exemple, ne souffrirait pas aisément un partage. Elle voudrait régner seule; hé bien! je l'établirai quelque jour souveraine en Amérique, et je donnerai des lois à ce peuple nouveau. En attendant que je monte sur ce grand char de triomphe, je vais bientôt recueillir au milieu de la Germanie une immense

(1) Au même moment où Joséphine venait de signer l'acte de divorce qui la séparait à jamais de Napoléon, elle dit à la duchesse de la Rochefoucauld, son amie : « Heureux M. et madame de Tascher, de n'avoir pas été témoins de ma disgrâce! Heureuse moi-même qu'ils n'aient pas survécu à mes malheurs!... »

noisson de lauriers (1). Je pars cette nuit même pour Mayence, et fixerai mon quartier général à Bamberg. Je commencerai par les Prussiens ; j'ai le dessein depuis long-tems de les inviter les premiers à la fête. »

> Nous partons.... Mais pourquoi retracer nos succès?
> Jeune et faible instrument de la faveur céleste,
> Je marchais, je parlais.....
> ..... Dieu seul a fait le reste.
>
> *Jeanne d'Arc*; acte III, scène 5.

---

(1) Lors du départ de l'Impératrice pour Munich, en septembre 1806, elle resta quelques semaines à Strasbourg, où, la nuit même de son arrivée dans cette ville, une glace que l'on avait oublié de fixer dans son appartement, tomba et se brisa en mille morceaux. Cet événement fut regardé par tous ceux qui en furent les témoins comme un sinistre présage. L'Impératrice répondit à madame de La Rochefoucauld, qui semblait s'en alarmer : « Que puis-je craindre, après tout, au milieu des Français, que j'aime ? c'est bon si j'étais en Allemagne.... »

CHAPITRE X.

La passion de la gloire doit s'allier avec celle de la vertu ; autrement, elle n'est plus qu'un vain désir de célébrité, qui peut également appartenir aux actions hardies, extraordinaires, quoique mauvaises en elles-mêmes.

MONTAIGNE.

NAPOLÉON savourait d'avance le plaisir qu'il aurait à vaincre de nouveau cette coalition de rois ; il déroulait dans son esprit de grands desseins, et les communiquait à ses principaux officiers. Déjà la renommée aux cent voix avait publié à Paris qu'il était aux portes de Berlin. En effet, l'armée française avait marché sur trois colonnes, et, après plusieurs combats particuliers, était arrivée à Iéna, où l'action devint si importante de part et d'autre. Le général Debilly mourut glorieusement sur le champ de bataille. On crut un moment que le duc de Brunswick avait succombé : ce prince venait de recevoir une blessure mortelle. Cette brillante victoire ouvrit à l'empereur les portes de Weymar (1).

(1) Après la bataille d'Iéna, l'Empereur établit son

Bientôt Erfurth et Leipsick capitulèrent, et empereur s'avance comme la foudre sur la capitale de la Prusse.
Il refusa les propositions qui lui furent faites.

---

artier-général à Brunswick, dans le palais du duc de eymar. La duchesse n'avait point pris la fuite; elle s'était irée, avec ses femmes, dans une des ailes du château. poléon arrive, ivre de sa victoire, impétueux, bouillant gloire, sa tête était perdue. Dans la seconde pièce, la chesse se présente à lui: « Qui êtes-vous? — La duesse de Weymar. — Je briserai votre mari; je ne lui sserai pas un moment de repos. — Sire, son devoir, ionneur et son rang lui commandaient le parti qu'il a is. — Il a perdu la tête, vous dis-je, lorsqu'il a cru uvoir me résister. Je vous le dis, Madame, le cabinet Berlin depuis long-tems m'outrage et me pressure; je i ferai rendre gorge. La noblesse prussienne, insolente bravache, apprendra qu'on n'insulte point impunément es ministres; je veux la réduire à mendier son pain. » La ichesse vit bien que l'instant n'était pas favorable; elle retira. Le lendemain, un gentilhomme vint de sa part informer comment le monarque avait passé la nuit: Bien, très-bien; dites à madame la duchesse que je la mercie, et lui demande à déjeûner. » L'on ignore ce qui passa pendant le repas; mais, en rentrant chez lui, onaparte fit les plus grands éloges de la duchesse: « C'est, sait-il, une femme de mérite, pétrie de grandes qualités; je ferai beaucoup pour elle; oui, beaucoup: elle uvera son pays. »

(M. S.)

Victorieux, il ne voulait prêter l'oreille à aucun accommodement. Davoust entra dans Berlin. Mais le séjour de Postdam fut préféré par le nouveau César, de qui je reçus des dépêches datées de cette ville. Il m'écrivait :

« J'ai rendu visite au tombeau du grand Frédéric; j'ai enlevé moi-même son épée, la ceinture et le cordon de l'Aigle noir qui avaient appartenu à ce grand capitaine ; je veux les envoyer aux Invalides à Paris. » Dans un autre passage, il ajoutait : « Ce bon peuple de Berlin est victime de la guerre, tandis que ceux qui en sont les provocateurs en laissent, par leur faute, tous les fléaux tomber sur lui. Je rendrai cette noblesse de Cour si pauvre, qu'elle sera contrainte d'employer d'autres moyens pour se tirer d'affaires. Je suis très-satisfait de madame d'Hatzfeld. J'ai oublié les torts de son époux à mon égard, je lui ai remis la seule lettre qui prouvait ses manœuvres criminelles contre moi (1). Mon orgueil offensé me contraignait de le punir sévèrement. Sa femme a brûlé ce fatal papier en ma présence.

---

(1) On apporta à César des lettres que ses ennemis avaient écrites à Pompée. Il refusa de les lire, et les jeta au feu, en disant : « Quoique je sois sûr de maîtriser mon ressentiment, il est encore plus sûr d'en détruire la cause. »

Je suis content de moi, ajoutait-il encore ; je sais, quand il le faut, employer la clémence. Aussi la ville de Berlin publie que je suis grand, et que je sais pardonner les injures (*f*). »

Cette belle action me réconcilia, si j'ose m'exprimer ainsi, avec les principes que professait mon époux ; car nous étions toujours en discussion l'un et l'autre sur ses vastes projets d'envahissement. Mais Napoléon était lancé, comme il le disait lui-même, sur son char de victoire ; nulle puissance au monde ne pouvait plus l'arrêter.

Déjà Stettin et Custrin étaient tombés en son pouvoir ; Magdebourg capitula. « Qu'importe, disait le vainqueur, que j'aie emporté cette ville *avec des boulets d'or,* comme les Prussiens le croient ; il n'en est pas moins vrai qu'elle m'appartient. J'y ai trouvé des magasins immenses en vivres et en munitions ; huit cents pièces de canon ; et, ce qui paraîtra plus incroyable, vingt-deux mille hommes qui étaient encore dans la place pour la défendre. Je peux opérer des miracles, de mon vivant. J'espère bien, qu'après ma mort, la sainte Propagande placera mon nom sur son calendrier (1). »

---

(1) Bonaparte avait des agens secrets dans toutes les cours de l'Europe. La plupart des cabinets lui étaient vendus. Il disposait des trésors des nations, dictait de son

Napoléon ne laissait plus guère de ressources au roi de Prusse. Il était contraint de se soumettre à la loi du vainqueur. Frédéric-Guillaume sollicita une suspension d'armes, afin d'attendre les événemens. Le monarque français consentit à cette proposition. Mais, toujours avide de combats, il voulait aller chercher les Russes, qui, selon lui, n'arrivaient pas assez vite sur le champ de bataille. Il partit donc pour la Pologne, et s'avança même vers Posen. Après quelques actions, où les Français remportèrent la victoire, Murat, à la tête de la cavalerie, entra dans Varsovie; Napoléon le précéda dans cette ville. « Je ne peux t'exprimer la manière aimable avec laquelle les Polonais m'ont accueilli, m'écrivait-il; ils me regardent comme un libérateur, ils espèrent que je vais leur rendre leur indépendance : aussi ne manquent-ils point de m'environner du tribut de leur adulation; l'un me dit: « Le grand Napoléon a paru comme un astre dans la France ; il est venu, il a vu, il a vaincu l'univers. » L'autre porte encore plus loin le langage de la flatterie, mais il

---

plein gré ou la paix ou la guerre, faisait mouvoir les armées dont il possédait tous les plans. Avec d'aussi grands moyens, et la bravoure éprouvée des Français, comment n'aurait-il pas réussi ?

(Note de Joséphine.)

est excusable, c'est l'amour de la patrie qui électrise son ame, et lui fait tenir ce discours:

« Invincible César! en vous voyant, glorieux héros, mes vœux et ceux de tous mes compatriotes sont accomplis!

» Déjà nous contemplons notre patrie sauvée; car, dans votre personne, nous adorons le plus juste et le plus profond des législateurs. »

» Je ne m'enivre point de tous ces éloges: je fais un grand nombre de promesses que je n'ai point la volonté d'accomplir. D'ailleurs, une insurrection en Pologne est utile à mes desseins; je veux l'attiser par tous les moyens imaginables, j'y réussirai. » Tel est le contenu de la lettre que Napoléon m'écrivit vers la fin de décembre 1806.

Bientôt les Français passèrent la Vistule sur divers points, et remportèrent plusieurs avantages. Satisfait de ses premiers succès, Napoléon consentit à laisser prendre quelques jours de repos à son armée.

A peine s'étaient-ils écoulés, qu'il donna de nouveau le funeste signal des combats. Ceux de Waterdorf, de Deppen, de Hoff précédèrent la fameuse bataille de Preussich-Eylau, qui fut livrée le 8 février 1807, et dont les résultats furent si glorieux pour l'armée française.

Après cette grande affaire, les troupes rentrèrent dans leurs cantonnemens. Elles continuèrent

cependant les siéges de Neiss et de Dantzick. Tout en parlant de paix, l'Empereur ordonnait de nouvelles conscriptions en France. Les Saxons vinrent s'unir à ses armes, et la garde impériale, recomposée de l'élite des régimens de ligne, se trouva bientôt prête à reparaître sur les champs de bataille.

L'Europe sentit alors la nécessité d'un congrès. Mais Napoléon exigea impérieusement que la Turquie y envoyât son plénipotentiaire. Les ministres des puissances y consentirent, demandant sur quelles bases on appuierait ce nouveau traité: il leur répondit qu'il fallait un pouvoir égal et réciproque entre les deux masses belligérantes, et que ces deux masses entreraient en commun dans un système de compensation. Ces termes parurent obscurs aux yeux des cabinets, qui répondirent qu'il fallait remettre en question la division territoriale de chacune des parties contractantes.

Ce grand homme, qui croyait que rien ne pouvait ni ne devait lui résister, préféra donc encore une fois le sort de la guerre. L'armée française triompha à Lomitten, et succomba à Heilsberg; mais elle résolut d'enlever cette ville; les troupes ennemies firent les plus généreux efforts pour défendre cette belle position. L'heureuse étoile de Napoléon en triompha, et Friedland fut forcé sur tous les points (*g*). L'armée alliée fut contrainte de battre en retraite.

Les braves des braves entrèrent dans Tilsitt. Tilsitt! à ce nom glorieux, toutes les idées se réveillent : la France ne fut jamais plus imposante, et si l'empereur l'eût voulu, cette brillante victoire eût affermi à jamais les colonnes de sa puissance continentale. Mais non, il devait être le jouet de la fortune, après avoir été son plus cher favori. Elle lui avait déjà présenté les circonstances les plus favorables où jamais homme se fût trouvé pour être heureux, et contribuer à la félicité générale. Par une fatalité inconcevable, Napoléon a suivi une marche tortueuse, impolitique, qui fit repentir les destins de la longue protection qu'ils lui avaient accordée, et finit par l'entraîner dans les plus grands malheurs.

Une auguste entrevue s'ouvrit au milieu du Niémen ; un radeau s'avança majestueusement sur le fleuve, et reçut dans le même instant les deux empereurs les plus puissans de l'univers. Ces souverains s'embrassèrent, et se jurèrent une éternelle amitié. Les deux armées environnaient la double rive du Niémen, et leurs cris d'allégresse éclatèrent à l'aspect de ces sentimens de paix et de concorde, et d'une mutuelle bienveillance.

Enfin, un traité de paix fut conclu. Le vainqueur rendait à la Prusse une partie de son existence politique ; sauf la portion de territoire de la Pologne, qui, sous le titre de grand-duché de

Varsovie, était donnée à la Saxe ; en outre, le roi de Prusse était dépouillé de ses possessions entre l'Elbe et le Rhin, et perdait ainsi cette prépondérance si nécessaire pour maintenir l'équilibre des diverses nations du Nord.

Mon époux n'avait jamais joué un rôle aussi imposant : il était, pour ainsi dire, le médiateur suprême entre les grandes puissances. Mais que se passait-il dans son ame, en voyant l'infortunée reine de Prusse s'asseoir à la table de celui qui aurait voulu détrôner son époux ? Il dut se rappeler, dans cet instant, que Charles XII visita lui-même Auguste de Saxe, à qui il venait de ravir le sceptre de Pologne, pour le donner à Stanislas : de même, il dut réfléchir sur le peu de stabilité que pourraient avoir les empires qu'il avait fondés. Ce fut peut-être le plus beau jour de sa vie, que celui où l'épouse de Frédéric-Guillaume III reçut sa première visite. Napoléon, en lui présentant une immortelle, qu'il venait de prendre dans un vase de porphyre, éprouva tout-à-coup une vive agitation (1). Il se repentit même,

(1) L'Empereur eut à Tilsitt une entrevue avec la reine de Prusse. Il disait la veille au général *** : « C'est, à ce qu'on assure, une belle femme. — Ce sera, dit le courtisan, une rose près d'une touffe de lauriers. » Le commencement de cette entrevue fut charmant, délicat même. « Je

depuis, d'avoir fait insérer dans ses bulletins que la reine de Prusse, habillée en amazone, portait l'uniforme de son régiment de dragons, et écrivait vingt lettres par jour pour étendre de tous côtés l'incendie. « J'ai eu tort (m'écrivait-il à ce sujet); j'en conviens, j'ai eu tort d'offenser cette princesse. C'est un ange descendu des cieux sur la terre; peu s'en est fallu que je ne tombasse à ses pieds. Elle aurait transformé son vainqueur en l'esclave le plus docile. A son aspect, au seul ac-

---

croyais bien, dit Bonaparte à la princesse, voir une belle reine; mais vous êtes, Madame, la plus belle femme du monde. » Des immortelles et des roses étaient dans un vase, il en prit quelques-unes, et les lui présenta. « Nous nous connaissons bien peu, dit la Reine, confuse et timide; puis-je agréer les sentimens de Votre Majesté? — Acceptez, Madame, acceptez; c'est un doux présage de l'amitié que je veux désormais vous porter, ainsi qu'à votre époux. » La Reine reçut les fleurs. Cette princesse était pâle et tremblante. Une de ses dames en fut alarmée. « Rassurez-vous, Madame, dit l'Empereur à la Reine; je suis tout à vous; si je puis faire quelque chose pour vous obliger, ne me privez point de ce plaisir. » La Reine gardait le silence. Il insista plusieurs fois sur le même sujet; enfin, elle lui demanda, d'une voix timide, la place de Magdebourg pour son fils. « Magdebourg! s'écria-t-il en se relevant tout à coup; Magdebourg! Madame, Magdebourg! mais vous n'y pensez pas. N'en parlons plus; » et ils se séparèrent. Ainsi finit cette ouverture, etc., etc.

(M. S.)

[illegible] je me trouvais le plus timide de [illegible] femmes. Ma main tremblait en lui présentant l'hommage d'une immortelle, comme à la plus belle et à la plus courageuse des femmes. »

Ainsi, Napoléon, au milieu de ses triomphes, rendait cependant justice à la vertu malheureuse. Souvent il m'a juré que sans l'ascendant que cette princesse auguste avait pris sur lui, il n'aurait peut-être pas consenti à des conditions aussi favorables. « La reine de Prusse, ajoutait-il encore, a sauvé deux fois son époux, non-seulement par cette valeur sublime qui couvre son nom de gloire, mais encore par la manière imposante avec laquelle elle s'est présentée devant moi. Sa figure, sur laquelle se peignait la douleur, semblait me dire : « Porus put succomber sous le poids des lauriers qui ombrageaient le front d'Alexandre ; mais ce roi, toujours roi, fut contraint, par les nœuds de la reconnaissance, de chérir son vainqueur, et d'admirer ses sentimens généreux et sa noble modération. Ecoutez : le parallèle entre l'héritier du trône de Macédoine et le grand Napoléon, tourne entièrement à l'avantage d'Alexandre. » La princesse m'adressa ce discours avec cette modération qui sied si bien au pouvoir reconquis. Elle me rappela en même tems la grande action qui fit admirer à l'Allemagne l'illustre Marie-Thérèse, bravant tous les efforts de

l'Europe conjurée, et défendant son héritage. « Les nobles Hongrois, continua-t-elle, répondirent à son appel avec enthousiasme. Elle combattit sans crainte le grand Frédéric, et humilia ses ennemis. Vous voyez, par cet auguste exemple, qu'un désespoir sublime peut changer la destinée des empires. Ne mettez point l'épouse de Frédéric-Guillaume dans la nécessité d'imiter un aussi grand modèle. »

Une telle assurance dans toute autre personne aurait mis Bonaparte en fureur; mais il était vaincu, au point de lui dire: que celui qui porterait ses chaînes se trouverait trop heureux. La reine de Prusse lui lança un de ces regards qui forcent toujours l'homme le plus audacieux et le plus téméraire à rougir, malgré lui, de ses coupables pensées.

Cette femme étonnante par l'énergie de son caractère (1), avait fait un effort au-dessus de la nature pour accueillir Napoléon, l'humiliation de son pays. Une maladie de langueur l'entraîna peu de tems après au tombeau; elle mourut au sein de sa famille, universellement regrettée. Son der-

(1) *Les Mémoires inédits sur Louise-Wilhelmine de Prusse*, ou *les Infortunes d'une grande reine*, 2 vol. in-8°, 4 grav., portrait, seront publiés à la suite de ceux de Joséphine, et formeront la seconde livraison de l'*Album* de mademoiselle Le Normand. Un auguste personnage a daigné agréer la dédicace de cet intéressant ouvrage.

nier soupir fut pour son époux. Elle l'adorait, elle était remplie de tendresse pour ses enfans, elle chérissait sa patrie! « Pauvre Prusse! dit-elle en expirant, tant que Saturne vivra, tu seras dévorée... (*h*). » J'avais appris tous ces détails par des émissaires secrets, qui s'empressaient de me rendre compte des moindres particularités de la conduite intérieure de Napoléon. Quoique éloignée de lui, je connaissais ses pensées les plus intimes; le moindre mouvement de son cœur ne m'était point étranger (1). Sans être ouverte à aucun sentiment tendre, l'ame de Napoléon n'était cependant point tout-à-fait insensible. J'avais souvent entendu parler d'une dame polonaise, à laquelle il adressait quelques hommages. Le bruit même se répandit qu'il voulait qu'elle vînt résider en France (2). J'en conçus de vives alarmes. Nous

(1) Bonaparte aimait réellement son épouse. Il ne pouvait lui rien refuser. « Vous me poussez à bout, Madame, lui disait-il quelquefois. En vérité, vous me faites faire un cours de patience; je gagne avec vous le Paradis sans m'en apercevoir. »

(2) Bonaparte avait beaucoup aimé dans sa jeunesse une Polonaise, madame L....ki. Elle est l'une des femmes qui, après avoir eu des liaisons intimes avec lui, n'ont perdu ni son estime, ni son amitié, et qui lui a donné les plus touchantes preuves d'affection. A l'époque de son abdication, elle se rendit à Fontainebleau pour lui faire ses adieux;

étions l'un et l'autre deux êtres extraordinaires ; dévorés tous les deux de jalousie, nous ne pouvions supporter l'idée du moindre abandon; tout nous persuadait que nous cherchions les moyens d'entretenir la source de nos peines. Ah ! pauvre race humaine, nous disions-nous quelquefois, qu'il lui est difficile de vivre en paix avec elle-même! A la cour comme à la ville, la guerre est perpétuelle ; chaque parti est toujours en présence, et sur le point de commencer le combat.

Au moment où le traité de paix de Tilsitt se publiait, la Suède reprenait une attitude formidable. Napoléon ne pouvait pardonner aux Anglais d'avoir entrepris une descente dans l'île de Rugen. Cette attaque inopinée avait fait renaître l'espoir dans le cœur de Gustave-Adolphe. Mais que pouvait cet infortuné monarque contre le torrent de Français qui se précipitait sur son empire? La Poméranie suédoise fut envahie, la place de Stralsund assiégée, six semaines après,

---

elle sut que Marie-Louise ne l'avait pas suivi à l'île d'Elbe, comme Mme de L...ki avait un fils de l'Empereur, elle avait conçu le projet de se fixer près de sa personne comme une amie dont la société pouvait lui être agréable. Mais Napoléon n'y consentit point ; il ne voulut pas donner à son épouse la mortification de savoir près de lui une femme qu'il avait aimée, quoique ce fût avant son mariage ; et elle n'y resta que trois jours.

(M***.)

elle se rendit; et l'armée s'empara de l'île de Rugen, dont le roi fut contraint de s'éloigner.

Napoléon poursuivait le cours de ses triomphes. Gustave venait de descendre de son trône; et Charles XIII s'emparait de l'héritage de son neveu. L'honorable reproche qu'il pouvait faire à l'allié du grand Frédéric, était d'avoir été l'un des défenseurs les plus zélés de la famille des Bourbons, surtout, d'être resté l'ami le plus véritable et le plus sincère du malheureux duc d'Enghien (*i*).

Le roi de Suède n'avait jamais flatté le grand homme, qui ne pouvait rien concevoir à ce caractère fier et indépendant. « Si Gustave continue de régner, disait-il souvent, et que le prince royal de Wurtemberg monte sur le trône, je me trouverais fort embarrassé. »

Cependant le temple de Janus, qui paraissait fermé dans le Nord, ne tarda pas à se rouvrir dans le Midi. Déjà Bonaparte était de retour à Paris, depuis quelques jours. Son premier soin fut de convoquer le corps législatif et le sénat. Dans son discours, il leur dit: « Les peuples du duché de Varsovie et de la ville de Dantzick ont recouvré leur patrie et leurs droits. Les comptes de mes ministres vous feront connaître l'état prospère du trésor public. Mes peuples éprouveront une décharge considérable sur la contribution foncière. »

Depuis le mariage de Jérôme Bonaparte avec la princesse Catherine de Wurtemberg (1), Napoléon aurait souhaité que ses deux autres frères contractassent des alliances avec le sang des rois. Mais Lucien s'était déjà prononcé depuis longtems contre l'ambition démesurée de son aîné. Madame Joseph, ce modèle de vertu, cette femme aimable et bienfaisante, ne méritait point qu'on l'abandonnât pour nourrir les chimères d'un orgueil insensé. Elle trouva un défenseur zélé dans son époux. On peut dire, à la louange de Joseph, qu'il ne partageait pas toujours les sentimens de son frère, que très-souvent il lui résistait même avec la plus grande énergie. Napoléon avait pris un tel ascendant sur l'esprit de sa famille, qui lui devait son élévation, qu'elle n'osait point opposer la moindre résistance à ses volontés. Tous ses membres étaient unis par le sentiment de la crainte, et par celui de l'ambition (2).

---

(1) Lorsque la princesse de Wurtemberg vint à Paris, pour épouser Jérôme, frère de Napoléon, elle fut fiancée le soir même. Le mariage fut célébré le lendemain, à huit heures du soir. Pendant la cérémonie, un violent orage éclata; le tonnerre tomba deux fois sur les Tuileries. Lorsque Joséphine fut rentrée chez elle, elle fit la réflexion que si la princesse était superstitieuse, cette soirée pourrait lui annoncer un sinistre avenir.

(2) Lorsque Joseph Napoléon monta sur le trône de

Un ambassadeur de Perse venait d'arriver à Paris; il apportait les présens les plus magnifiques de sa cour. Il offrit à Napoléon, au nom de son souverain, les sabres de Tamerlan et de Thamas-Kouly-Kan. L'empereur parut enchanté de ces riches hommages d'une cour étrangère. Je reçus de mon côté, plusieurs cachemires de la plus grande richesse (1). . . . . .

Naples, sa sœur Caroline, alors grande-duchesse de Berg, évitait autant que possible de se rencontrer avec sa modeste belle-sœur. Se voyant obligée de lui donner le titre de *majesté*, elle osa se plaindre à Napoléon, de ce qu'il n'avait pas encore songé à lui donner une couronne. « Vos plaintes m'étonnent, Madame, lui répondit-il avec le plus grand sang-froid; on dirait, à vous entendre, que je vous ai privée de la succession *du feu roi votre père*. »

(1) Son excellence As-ker-kan offrit en présent à l'impératrice Joséphine des tissus de la plus rare beauté. Elle les distribua sur-le-champ à la plupart de ses dames, et réserva pour elle ceux dont les nuances parurent plaire à l'Empereur. Napoléon aurait voulu faire adopter à sa cour les cachemires français; mais la nouvelle noblesse se trouvant d'accord avec l'ancienne sur l'article de la toilette, il lui fut impossible de rien gagner sur l'esprit des élégantes qui embellissaient son cercle, qui en faisaient à la fois le charme et l'ornement. Très-souvent le souverain maître se fâchait quand on se présentait devant lui vêtu d'étoffes étrangères; il fronçait le sourcil, et témoignait du mécontentement. Il ne cessait de tourmenter Joséphine, afin de savoir le prix

L'ambassadeur persan fut accueilli d'une manière favorable ; mais, peu de tems après, l'Empereur, sous un vain prétexte, lui refusa des audiences

---

des étoffes qu'elle portait. Pour le satisfaire, elle lui répondait : « C'est du linon de Saint-Quentin. — Ah ! ah ! lui disait-il en riant, cela prouve la supériorité de nos manufactures sur celles de nos voisins. » Joséphine s'en amusait ; car la plupart de ses robes étaient de mousseline des Indes, et du plus beau choix. Un jour Napoléon entra dans la plus violente colère ; il venait d'être instruit que diverses marchandises que l'Impératrice recevait journellement se passaient en fraude sur les frontières de la Hollande : il donna des ordres positifs pour les faire saisir avant leur introduction en France. M. Helsen confisqua beaucoup de cachemires, etc. *. L'Empereur parut très-satisfait d'avoir pu jouer ce tour à son épouse. Il la voyait se tourmenter de n'en recevoir aucunes nouvelles. Dans un moment d'humeur il lui dit : « Madame, la plus grande peine et la plus grande punition qu'un mari puisse infliger à sa femme, c'est d'enfermer ses chapeaux, ses robes et ses chiffons. Je veux bien vous le pardonner cette fois ; je vous ferai rendre vos caisses ; mais, je vous le jure, c'est sous une condition ; je ferai juger, condamner et exécuter à l'avenir ceux qui se rendront coupables d'un semblable délit pour votre bon plaisir. Tout Impératrice que vous êtes, Madame, vous n'êtes point au-dessus des lois ; au contraire, c'est à vous de donner l'exemple. »

* M. Helsen, directeur des droits d'entrée et de sortie, à Mons, raconta cette anecdote à l'éditeur de ces mémoires historiques, à l'époque de son passage en Belgique, pour se rendre au congrès d'Aix-la-Chapelle en 1818.

particulières. Son excellence As-ker-kan se trouvait on ne peut plus embarrassé du rôle qu'il avait à remplir. Il paraissait rarement à la Cour. Cependant cet homme n'était pas dépourvu d'un certain mérite. Mais, aux yeux des courtisans, sa qualité d'ambassadeur n'était plus qu'un titre imaginaire. L'un de nos généraux (Gardanne) avait été envoyé en Perse avec une suite considérable. Il paraissait avoir reçu du cabinet des Tuileries quelques instructions secrètes ; enfin, rien ne devait paraître surprenant. L'empereur de Maroc avait de même un ministre plénipotentiaire à Paris, chargé de féliciter le grand homme, le plus vaillant, disait-il, et le plus distingué parmi les souverains de l'Europe.

Napoléon prenait un véritable plaisir à recevoir, au milieu de sa Cour, ces hommes qui arrivaient tout exprès des confins de l'Asie et de l'Afrique, pour l'entretenir un moment. Mes Mamamouchis sont-ils arrivés ? demandait-il avec une sorte d'impatience ; et, quand il était de bonne humeur, il racontait agréablement à ses favoris qu'il portait, à quelque chose près, le même costume en Égypte, excepté cependant le bonnet d'Astracan, qui couvrait la tête de l'un des fils d'Ali.

En général, le cabinet des Tuileries n'attachait qu'une bien faible importance à la mission

de ces illustres étrangers (1). Moi, surtout, je m'en amusais beaucoup; et toutes les dames de

(1) Lorsqu'en 1808, il vint un ambassadeur de Perse à Paris, M. B***-M***, alors président de la chambre des comptes, éprouva une mystification qui, pour n'avoir été que l'effet du hasard, n'en est pas moins plaisante. L'ambassadeur se trouvant un jour indisposé, avait demandé un médecin. On lui avait indiqué le docteur Bourdois; et il l'attendait à chaque instant, quand on lui annonça M. B***-M***. L'ambassadeur ne savait pas un mot de français; il n'avait pas alors son interprète près de lui, et son oreille n'ayant été frappée que de la dernière syllabe de ce nom, il crut y reconnaître celui du médecin qu'il avait fait avertir. En conséquence, dès que le président fut entré, il lui tendit le bras pour se faire tâter le pouls. Celui-ci crut qu'il lui offrait la main, et la pressa affectueusement dans la sienne. Le Persan trouva probablement que les médecins français avaient une singulière méthode de tâter le pouls de leurs malades; cependant il ouvrit la bouche, et montra la langue. M. B***-M*** pensa que ce pouvait être une civilité persanne; mais la surprise qu'il éprouva néanmoins inquiéta l'ambassadeur, qui l'attribua à quelque fâcheux pronostic que le médecin tirait de sa maladie. Il frappa des mains, et deux esclaves se présentèrent et vinrent mettre sous les yeux de M. le premier président un bassin d'argent. Celui-ci, en les voyant entrer, crut que, suivant l'usage oriental, on lui apportait une aiguière remplie d'eau de rose de Schiras; mais le parfum qui s'en exhalait, le détrompa d'une manière assez désagréable. Il crut que l'ambassadeur voulait l'insulter,

la Cour visitèrent à l'envi les Excellences (1); et, pendant quelque tems, une foule prodigieuse assiégea les portiques de leurs hôtels.

---

et devint rouge de colère; heureusement l'interprète survint, et expliqua la méprise.

(M.)

(1) La Cour de Napoléon voulut visiter l'ambassadeur persan avant sa présentation publique. Toutes les dames goûtèrent à l'envie le thé et les gâteaux de safran de cet illustre étranger. Pendant quelque tems son Excellence fut à la mode; la plupart de nos jolies femmes en rêvaient tout éveillées. Il était bel homme, mais son neveu le surpassait encore. Chaque jour ces étrangers se voyaient environnés d'une foule de curieux qui les suivaient, et dans leur intérieur, les assemblées étaient brillantes et nombreuses. L'Impératrice voulut les voir à l'heure du repas. Quelques personnes de sa suite l'accompagnèrent; mais elle eut soin de garder le plus sévère incognito. A peine fut-elle introduite auprès d'As-ker-kan, qu'il l'honora d'un sourire grâcieux, et lui fit présenter un petit flacon d'essence de rose (genre de cadeau qu'il faisait volontiers aux personnes qu'il distinguait). L'Impératrice goûta de plusieurs mets persans; elle admira la forme singulière de la pipe de son Excellence. Elle lui fut apportée par deux esclaves qui fléchirent le genou en la remettant entre ses mains. Elle observa que les extrémités de ses ongles étaient peintes de diverses couleurs. L'ambassadeur fit dire à Joséphine, dont il remarqua la grâce et la tournure, de venir prendre place auprès de lui sur son divan, ce qu'elle refusa. « Cet honneur appartient seulement aux

Napoléon feignit un moment de croire que ces députations lointaines allaient inquiéter la Russie ; il fit même répandre la nouvelle qu'une rupture éclaterait bientôt entre les deux puissances ; mais il s'aperçut que la plupart des ministres étrangers qui étaient à Paris n'ajoutaient aucune croyance à ces bruits populaires. Dès-lors il abandonna tout-à-fait cette ruse politique. Les présens qu'il devait offrir en échange de ceux

---

personnes privilégiées, dit-elle, ne voulant ni ne pouvant se faire connaître. » L'ambassadeur lui fit demander par M. Jaubert, l'un de ses interprètes, si elle voulait venir habiter la Perse avec lui ; il s'engageait dès l'instant même à lui faire un sort digne d'envie. Elle lui fit répondre qu'elle était mariée et avait deux enfans, que son devoir et son état lui prescrivaient de rester en France, où ses destinées semblaient fixées. Le jour de la présentation publique de l'ambassadeur, Joséphine, parée de toutes ses grâces, reçut avec dignité et amabilité As-ker-kan. L'air et le maintien du pauvre Persan ne peuvent ici se décrire ; il reconnaît dans l'Impératrice celle qu'il aurait voulu captiver. Il demeura interdit. Cette femme admirable le rassura, et lui dit avec un ton et avec un sourire grâcieux : « Avouez, M. l'ambassadeur, que j'avais raison de vous dire que je préférais rester en France : vos offres ne peuvent me séduire. Si vous m'en croyez, vous resterez fidèle à la belle Persane. » C'était l'épouse favorite de son excellence. Il fit un signe respectueux qui semblait avertir la souveraine qu'il se ferait un plaisir bien doux de suivre ses conseils.

qu'il avait reçus de ces différentes puissances tardèrent beaucoup à être remis aux ambassadeurs. Aussi n'en reçurent-ils qu'une légère partie lorsqu'ils s'éloignèrent de la France.

Depuis quelques mois, il ne cessait de parler du projet d'entreprendre un voyage en Italie. « Il me faut encore la Toscane, disait-il continuellement ; je n'aurai pas beaucoup de peine à m'en emparer. Je la destine à l'aînée de mes sœurs ; elle est capable de bien gouverner ce duché ; elle me ressemble, son caractère ne peut supporter le joug de la domination. Au moins, elle saura tour à tour goûter les charmes de la prospérité, et s'accoutumer à la mauvaise fortune. En un mot, Élisa a le courage d'une Amazone. » Un nuage obscurcit le front de l'Empereur à ces derniers mots ; il parut tourmenté de quelque crainte ou de quelque pensée soudaine..... (1). »

Je ne me permis aucunes réflexions ; elles auraient été parfaitement inutiles. Mon époux avait

(1) Une circonstance à peu près ignorée, c'est que cette même Elisa eut la hardiesse de dire à Bonaparte, quelques heures avant la mort du duc d'Enghien : « Craignez, mon frère, qu'une des balles qui traverseront le prince, ne vous brise par contre-coup le sceptre dans les mains. » (Madame Baciocchi savait probablement alors que son frère prétendait à la couronne de France.)

le plus grand attachement pour madame Baciocchi (*j*). « Quant à Pauline Borghèse, ajoutait-il, elle n'est bonne que dans un salon ; elle raconte bien ; sa figure enchanteresse donne de la grâce à tous ses mouvemens ; mais je la crois peu capable de gouverner. Elle manque à la fois de caractère et d'énergie. Elle ne saurait rien entreprendre ; elle ne saurait rien refuser ; et son cœur sensible craindrait trop d'avoir à punir (*k*).

» A l'égard de madame Murat, continua l'Empereur, si elle embrasse une résolution, rien ne peut l'en faire changer. Elle a une certaine fermeté dans le caractère qui l'empêchera toujours de se laisser dominer. Connaissant les hommes, elle doit savoir les apprécier à leur juste valeur. La science du cœur humain la rend parfois méfiante. On l'accuse d'avoir de l'ambition, d'être légère en amitié, inconstante en amour. Comme j'ignore sur ce point ses qualités ou ses défauts, il ne m'appartient pas plus de l'accuser que de l'absoudre. Mais elle possède des vertus domestiques, qui, mieux connues de toi, ma chère Joséphine, dit-il en souriant, te la feraient juger avec moins de prévention, et peut-être avec plus de justice. »

Je fis tomber la conversation sur un autre sujet, pour ne pas entretenir des discussions entièrement superflues. Je découvrais les inten-

tions de mon époux, et pourtant je n'avais qu'à former des plaintes de sa famille (1). Mais je négligeais mes intérêts personnels pour n'embrasser que les siens.

Après avoir offert un trône à madame Murat, il fallait en élever un autre pour Joseph. C'était principalement sur lui que Napoléon fondait les plus hautes espérances. Naples n'était point un assez grand théâtre pour sa gloire. C'était dans la capitale de la monarchie espagnole, au milieu d'un

(1) Depuis long-tems Joséphine avait deviné Murat. « C'est un soldat heureux, disait-elle souvent à Bonaparte, mais rien que cela. Peux-tu croire que ton beau-frère soit capable de gouverner !... Non !... Ton Hercule, dans une charge de cavalerie, est superbe ! mais c'est un pygmée pour soutenir le poids d'un diadême ; si tu as le malheur de le faire asseoir sur un trône, ton beau-frère pourra contribuer un jour à te faire descendre du tien. *Si tu l'élèves, tu t'abaisses !* Sa conduite me paraît incertaine. Son courage peut être indomptable, mais ses bizarreries sont choquantes ; ardent désir d'une réputation prompte, et mépris des moyens qui la donnent. Tu dois t'opposer vivement aux vues ambitieuses de Murat, et combattre, de toute ton influence, les projets gigantesques de ta famille entière. L'expérience, Bonaparte, te prouvera le vide de tes grands desseins sur eux. Il semble qu'un même voile se trouve jeté sur tous les secrets ressorts de leur conduite envers toi, et sur la plupart des causes qui doivent préparer nos orageuses destinées. »

(Note de Joséphine.)

peuple si fier, et surtout si fidèle (*l*), que ce nouveau monarque devait apparaître et disparaître en un instant (comme ces rois créés par Charles XII, qui descendirent aussi facilement du trône, qu'ils eurent peu de peine à y monter). Joseph, à l'exemple de Louis, était tout-à-fait étranger à la politique de son frère. L'un et l'autre soupiraient après le repos ; et de toutes les personnes de sa famille, celle qui ressemblait le plus, de caractère, à Bonaparte, c'était sans contredit la grande duchesse de Toscane. Pour Jérôme, il le regardait comme un écolier, dont il était le précepteur (1). Mais ce roi de la Westphalie pouvait aussi lui dire :

Je vous imiterai, quand il en sera tems,
Quand, pour déterminer les esprits inconstans,
Il ne me faudra plus qu'un titre qui déguise
Et le but et l'effet de ma haute entreprise.
A commander aussi je me sens destiné :
Qui m'en empêcherait ?....

Germanicus, acte I, scène 6.

---

(1) Le chevalier de Boufflers rencontra, chez la princesse Élisa, Jérôme Bonaparte revenant d'une croisière dans la Méditerranée ; il écrivit :

Sur le front couronné de ce jeune vainqueur,
J'admire ce qu'ont fait deux ou trois ans de guerre ;
Je l'avais vu partir ressemblant à sa sœur,
Je le vois revenir ressemblant à son frère.

CHAPITRE XI.

Quel désastre plus grand ferait couler mes pleurs?
Mme Desmoustiers.

« Toi qui n'as qu'un moment pour être aimé de tes sujets, tu veux l'employer à faire le malheur de la nature entière! Vois l'origine et la fin du voyage des sujets et des rois: du lait et des langes, voilà la première demande que tu fais en naissant à la nature. Un peu de terre, une pierre pour te couvrir, voilà ton dernier domaine, quand tu sors de la vie. Pressé entre ces deux termes si voisins l'un de l'autre, la conquête d'un monde est un objet trop vil pour mériter ton ambition!.... (1) »

Napoléon, à l'époque du traité de Tilsitt, avait engagé l'empereur Alexandre à ne se mêler en rien des tentatives que la France pourrait diriger contre l'Espagne. Entièrement rassuré sur ce point, et bien convaincu qu'aucune autre puissance

(1) Young.

n'oserait rien entreprendre, il marcha sans crainte vers le but qu'il s'était proposé depuis long-tems. Il n'était point étranger à la proclamation que don E. Godoy, prince de la Paix, avait fait paraître, dans laquelle il appelait aux armes les fidèles sujets de son maître, afin de faire sortir les meilleures troupes d'Espagne. L'Empereur avait fait insinuer adroitement par ses agens secrets au cabinet de Madrid, qu'il était nécessaire qu'elles fussent dirigées vers le Danemarck. Le général de la Romana fut appelé pour se mettre à leur tête. Ce grand capitaine me fut présenté à son arrivée à Paris. Napoléon avait déjà témoigné qu'il le verrait avec plaisir s'éloigner de sa patrie; car il redoutait sérieusement sa bravoure. Bientôt, en vertu du traité de Fontainebleau, trente mille Français pénétrèrent en Espagne. Junot commandait cette armée. Charles IV se reposait sur la bonne foi de celui qui nourrissait déjà le dessein de s'emparer des richesses des deux mondes, entassées, pour ainsi dire, dans ces divers royaumes. Napoléon ne voulait pas tenir à ce malheureux monarque la parole qu'il lui avait jurée. Au contraire, il désirait avec ardeur que le prince régent de Portugal se laissât prendre dans le même piége. Ce prince, dis-je, devait devenir son prisonnier, sans les conseils salutaires de Sidney Smith, qui le déterminèrent à s'em-

barquer pour le Brésil, la veille du jour de l'entrée de Junot dans Lisbonne. Bonaparte, maître du Portugal, ne songea plus qu'à faire assembler à Bayonne une nouvelle armée, prête à se porter sur la capitale de l'Espagne. Il me dit : « Je vais saisir la première occasion. Je suis tellement heureux en tout, qu'il me semble que le roi Charles IV doit m'avoir une grande obligation de lui avoir fourni le moyen de consolider son esclavage. »

Je plaignais sincèrement le prince des Asturies. Je savais que ce n'était pas sans chagrin qu'il voyait don Emmanuel Godoy conserver une si grande influence sur l'illustre famille qui l'avait adopté. Il conjura la perte de ce favori ; mais il crut malheureusement que Napoléon consentirait à l'aider dans cette entreprise. L'Empereur des Français conçut la même pensée, de lui donner en mariage la fille aînée de Lucien (*m*). Un agent secret reçut des ordres pour sonder le prince à cet égard, et lui suggérer adroitement de s'adresser à Napoléon pour lui choisir une épouse. En effet, l'héritier présomptif de la couronne d'Espagne consulta l'Empereur sur le choix qu'il lui convenait de faire. Une correspondance très-active s'établit entre eux à cet effet; mais des avis irrécusables parvinrent à éclairer le père sur la conduite du fils. Dès-lors, le principal instigateur

de toute cette intrigue politique, ce don Emmanuel Godoy, si fier du titre de Prince de la Paix, conçut quelques soupçons sur ce qui se tramait, et, peu de tems après, le prince des Asturies fut arrêté.

Napoléon m'avoua qu'il redoutait que le nom de son ambassadeur et le projet de mariage ne figurassent au procès de Ferdinand. « Je vais employer, dit-il, mes moyens pour que le vieux roi m'écrive à ce sujet. Le père se plaindra de son fils, et me priera de l'aider de mes conseils. De fidèles émissaires me rendront compte jour par jour des moindres actions du prince. Je veux cependant engager son père à user d'indulgence; j'irais jusqu'à lui rappeler les remords de Philippe II, si un don Carlos était coupable. Celui-ci ne peut l'être : où il n'y a qu'un faible délit, un souverain doit toujours pardonner; telle est ma politique, Madame. Au moment où l'empereur des Français feindra de les réconcilier l'un et l'autre, il ordonnera de diriger vers l'Espagne la grande armée et la garde impériale, et bientôt votre époux et son heureuse compagne partiront pour Bayonne. » Il dit, et me quitte brusquement, sans vouloir même répondre aux diverses observations que je me permettais de lui faire à ce sujet.

C'était dans le silence des nuits que le vain-

queur de tant de nations se promettait d'en soumettre bientôt une nouvelle « Les Espagnols sont nés paresseux et fanatiques, écrivait-il à Murat; vous les vaincrez facilement. Il ne vous faut pour cela que cantonner dans les environs de la route de Bayonne à Madrid, avec vos nombreuses phalanges. Le Prince de la Paix est aveuglé par mes promesses. Il me livrera son pays sans défense, car je sais qu'il a le dessein d'envoyer sur les frontières de Portugal le seul corps de troupes qu'il ait de disponible. »

Le moment était arrivé où de sinistres événemens allaient éclater à Aranjuez. Bientôt les Français se portèrent sur Madrid, et y firent une entrée solennelle. Alors le roi Charles IV abdiqua en faveur de son fils, et le prince des Asturies fut reconnu roi par Murat, sous le nom de Ferdinand VII.

Mais mon époux n'en était pas venu à ce point pour laisser son ouvrage imparfait. *Dolus, an virtus, quis in hoste requirat* (1)? disait Napoléon se frottant les mains en signe d'allégresse: « Je suis vraiment admirateur de Virgile; le plus grand poëte des Romains avait d'excellentes pensées; elles valent infiniment mieux que celles de

(1) A la guerre, qu'importe que ce soit la ruse ou le courage qui procure la victoire?

nos modernes philosophes; qu'en dis-tu? » Je répondis: « Un jeune souverain, aimé de ses sujets, aurait facilement ramené les esprits et calmé l'effervescence populaire. » Cette idée ne pouvait entrer dans les projets de Napoléon. Aussi fit-il tous ses efforts pour faire protester Charles IV contre son abdication, en lui proposant de venir sur-le-champ à Bayonne s'entendre avec son fils. J'avais accompagné mon époux dans ce voyage (1). Je ne pus voir de sang-froid

---

(1) Depuis long-tems Joséphine soupçonnait Fouché de servir les Bourbons. Elle le confia à madame de La Rochefoucauld. Au moment du départ pour Marac, elle dit à ce ministre: « L'étoile de l'Empereur commencerait-elle à s'obscurcir? » Fouché lui répond: *Il se pourrait, Madame, que celle du Prétendant scintillât dans l'ombre.* L'homme qui parlait ainsi réunissait alors le ministère de l'Intérieur et celui de la Police. (Joséphine, comme une sentinelle vigilante, épiait jusqu'à son moindre geste!) Un moment elle crut s'apercevoir qu'il voulait envahir le pouvoir; elle en prévint Napoléon! Mais déjà l'Impératrice n'était plus écoutée. « A l'exemple de Talleyrand, ma femme aussi blâmerait-elle cette guerre? dit-il en murmurant. D'ailleurs, que m'importe la politique de Fouché; c'est un roseau que je briserai lorsqu'il me deviendra inutile. — T'en laissera-t-il le tems? Ces deux ministres s'élancent dans l'avenir; l'un veut se faire pardonner!!! l'autre aspire à devenir nécessaire!!! Écoute, si M. de Talleyrand devenait jamais muet dans ton conseil, ce serait par malice; la nature a été

un jeune prince victime de l'intrigue et de la ruse italienne. Je devinais déjà le malheureux sort que les perfides conseillers de l'Empereur lui préparaient.

Ferdinand et l'infant don Carlos déployèrent une force de caractère qui étonna le soi-disant médiateur; mais Napoléon essaya alors de les effrayer, et dit au jeune roi:

« Le passé doit vous avoir appris qu'on ne me résiste pas en vain, et qu'il m'est aussi facile de punir que de menacer. »

J'étais présente à ce discours; j'avais peine à comprimer les divers sentimens qui m'agitaient; mais mon étonnement et mon admiration furent à leur comble, quand Ferdinand répliqua avec une étonnante énergie:

« Je vous comprends, Napoléon; vous cherchez à m'intimider, en me rappelant le sort d'un

---

prodigue envers lui. C'est l'homme universel! Savoir se taire à propos, être le maître de sa physionomie. Je ne sais si Lawater lui-même serait parvenu à deviner ce singulier personnage, *qui, dis-tu, met son pied dans le soulier de tout le monde.* Celui-ci doit survivre à tous les règnes, et son crédit ne peut rajeunir auprès d'un nouveau maître. Le vice-grand-électeur de l'empire français fournira un des chapitres les plus intéressans de notre histoire! Quant à Fouché!.... — Fouché sera la victime de sa conduite... l'exil, rien que l'exil... il mourra dans l'exil! » (S.)

prince de ma famille. Je vous demande comme une faveur de me faire périr d'une mort pareille à celle de mon cousin, si vous êtes décidé à me ravir la couronne d'Espagne. — Et moi aussi, ajoute don Carlos, je demande comme une grâce spéciale de mourir avec mon frère et mon roi, si vous êtes assez injuste pour priver les Espagnols de leur souverain légitime. »

Cette scène vraiment déchirante produisit quelque impression sur lui; cependant il n'en voulait point à la vie des princes, mais il prétendait les retenir dans l'esclavage. Il faut dire à la louange de la plupart de ses courtisans, et notamment de M. Talleyrand de Périgord, qu'ils désavouèrent ses projets sur l'Espagne. Ce dernier osa lui dire qu'il n'en retirerait que perte et confusion. — « Vous vous trompez, leur dit l'ambitieux Napoléon; mon char politique est lancé; il faut qu'il passe: malheur à qui se trouvera sous les roues (1)!

» D'ailleurs, Messieurs, pourquoi les Infans

(1) M. de Talleyrand fut pendant long-tems le bras droit de Bonaparte; Joséphine ne le ménagea point assez. Plus d'une fois, elle osa lui reprocher de ne s'être point opposé au projet de son divorce. L'histoire gardera encore long-tems le silence sur les motifs secrets qui le décidèrent. Il est cependant l'une des premières causes qui amenèrent successivement la chute de Bonaparte.

sont-ils venus me visiter à Bayonne ? Ce sont des jeunes gens sans expérience, et qui se rendent ici sans passeports. Croyez-vous que ma politique soit d'accord avec mon cœur ? Oh ! non, assurément ; mais il est des cas extraordinaires (et celui-ci est du nombre) où je dois faire taire mes sentimens particuliers pour ne m'occuper que du bien de mes peuples, et de l'éclat qui doit en rejaillir nécessairement sur ma couronne. »

La conduite que tenait Napoléon à l'égard de la famille royale d'Espagne était bien loin d'obtenir mon suffrage, et je ne lui dissimulai pas combien je la désapprouvais. Je ne lui cachais pas ce que cet acte arbitraire avait d'odieux. Aussi eut-il le plus grand soin de m'éloigner de toutes les conférences ; lorsqu'il apprit que M. Escoquiz, ministre du roi d'Espagne, m'avait été présenté, il témoigna son mécontentement. « Que vous importe, Madame, me dit-il avec humeur, que ce soit Charles IV qui traite avec moi, ou Ferdinand ? Je ne veux plus reconnaître le fils, et s'il ne remet pas la couronne entre les mains de son père, avant quelques heures, je vais me déclarer le protecteur de l'un contre l'autre : nous verrons si le prince osera me résister. »

On conseilla à Ferdinand de remettre la couronne, sous la condition que la famille royale

retournerait à Madrid, et que la nation elle-même, par l'organe des cortès, ou d'une autre assemblée moins nombreuse, prendrait connaissance de l'affaire, et prononcerait sa décision. Napoléon ne favorisait point un semblable dessein ; il employa les plus vives instances ; il voulut me faire intervenir ; mais je refusai formellement de participer à cette œuvre d'iniquité ; au contraire, je lui prédis, par une sorte d'inspiration secrète, que, du moment qu'il voulait légitimer cette criminelle usurpation, le fantôme de bonheur dont il avait joui jusqu'alors, allait commencer à s'évanouir. Il ne fit pas la moindre attention à mes menaces. Dès-lors, les persécutions se dirigèrent contre le prince des Asturies : il fut bientôt forcé de se soumettre à toutes les conditions que Napoléon voulut lui imposer, surtout quand il apprit le massacre du 2 mai, au milieu des rues de Madrid.

Murat lui écrivit que la mitraille et les baïonnettes avaient nettoyé les rues de la capitale des Espagnes. Il lui donna tous les détails qui avaient amené cette fatale insurrection. Il paraît que la présence des Français et le départ de la famille royale avaient jeté la consternation dans tous les esprits ; on avait répandu le bruit que les princes étaient traités en prisonniers d'Etat ; on sut que la reine d'Etrurie et l'infant don Antonio et

don Francesco allaient aussi prendre la route de la France ; aussitôt des femmes s'assemblèrent dans les cours du palais, pour s'opposer à leur départ. Un aide-de-camp de Murat paraît dans le même instant. On croit qu'il vient demander l'Infant; on le maltraite ; le tumulte augmente, et la lutte s'engage entre les Français et les Espagnols ; il y périt plus d'un millier d'hommes ; et les fusillades se prolongèrent fort avant dans la nuit, malgré l'armistice que Murat avait fait proclamer dans Madrid pour rétablir la tranquillité.

Jamais l'on n'avait vu l'Empereur si furieux qu'après la lecture de ces dépêches : il sortit brusquement de son cabinet, et ordonna que le prince des Asturies lui envoyât, à l'instant même, sa renonciation formelle au royaume d'Espagne. « Je la veux aussi définitive, s'écria-t-il ; je veux de plus qu'il me fasse cession de tous ses droits présens et futurs à la couronne. En un mot, cette comédie touche à son dénouement ; et il se pourrait que la fin en devînt tragique, si ceux à qui j'ai fait passer mes ordres différaient trop de les exécuter. »

Le chanoine Escoquiz (*n*) reçut un envoyé de Napoléon, qui le chargea d'annoncer au prince les intentions de son maître. Mais il paraît que sa résistance fut opiniâtre, et le message infructueux. « Je veux en juger par moi-même, s'écria-

t-il. » En vain j'essayai de le calmer ; en vain je m'efforçai de lui faire entendre le langage de la raison ; tout ce que je pus lui dire ne servit qu'à l'aigrir davantage ; il me signifia l'ordre de rester dans mon appartement, et de ne pas paraître à ses yeux qu'il ne m'eût fait appeler.

J'appris le soir même que mon époux avait vu Ferdinand VII, et qu'il avait osé lui dire : « Prince, il faut choisir ; la mort ou votre renonciation à la couronne. » Cependant il était bien éloigné de donner une seconde représentation de la tragédie de Vincennes. « Je n'ai voulu que l'effrayer, me disait-il ; ensuite je ne me serais pas attendu à une si grande énergie de sa part. Si jamais il remontait sur son trône, je le crois capable de le conserver. Qui sait même s'il ne tenterait pas de me faire jouer un jour le rôle de François I^er^ à Madrid ? — Peut-être, lui dis-je, ne moissonneriez-vous pas autant de lauriers que ce grand souverain. Charles-Quint était le rival du monarque français, au lieu que le prince d'Espagne aurait ses injures particulières à venger ; à moins qu'il n'imitât cet immortel Louis XII, qui pardonna d'une manière si généreuse à celui qui l'avait retenu injustement dans les fers. « Ah ! je ne me mettrai pas de même au pouvoir de sa générosité, répliqua Napoléon ; et, provisoirement, je le retiendrai

pour lui ôter tous les moyens de tenter quelque surprise ; car, je l'avoue, je serais désespéré de le punir. »

Possesseur de la couronne de Charles IV, il ne l'était point encore de son royaume : de toutes parts on courut aux armes ; mais il ne voulut jamais se persuader, à cette époque, que les Castillans déploieraient leur antique énergie. Des conseillers perfides lui avaient fait croire que les Espagnols n'étaient pas capables de tenter le moindre effort en faveur de leur souverain ; que le nom seul du grand Napoléon les avait déjà vaincus, et que la puissance de ses armes achèverait cette importante conquête. Voilà comme de dangereux courtisans l'entraînaient chaque jour dans des démarches inconsidérées. Je méprisais celui qui le premier osa lui donner le dangereux conseil de déclarer la guerre à l'Espagne, en dépouillant de sa couronne et de son héritage le seul allié qui lui fût demeuré fidèle. Ainsi les serpens qui paraissent dans toutes les cours, infectent les cabinets dans lesquels ils se glissent ; leur langue, comme le dard d'une couleuvre, semble une flèche empoisonnée ; les discours enchanteurs de la flatterie découlent de leurs lèvres couvertes de venin. Sans doute Napoléon ne peut échapper aux reproches que lui feront ses contemporains et la postérité ; mais,

ınd il sera permis d'arracher hardiment le
le de l'imposture, la France découvrira les
yens que ses ennemis ont employés pour lui
pirer cette immense et coupable entreprise.
l ne put dissimuler la joie qu'il ressentait de
grand coup d'état. « J'ai pourtant réussi, di-
-il, malgré la politique du chanoine Escoquiz.
ais apprécier l'amour qu'il porte à ses maîtres.
emplit son devoir ; il ne cessera d'éprouver
marques de ma bienveillance.
Quant à Talleyrand de Périgord, il ose me
ister !..... A l'entendre, la conquête de l'Es-
ne est un crime de lèse-nation. Eh bien ! il
t qu'il participe au crime, si c'en est réelle-
nt un, et je veux l'établir le surveillant des
nces à Valançay (*o*). Ce n'est pas lui faire
ier un beau rôle, conviens-en Joséphine.
intenant que je suis parvenu à placer, malgré
, mon frère Joseph (1) sur le trône, tu peux

1) Joseph, quoi qu'on en ait dit, et quoi qu'il en soit
ivé, ne voulait point, en acceptant le trône d'Espagne,
simplement le lieutenant de son frère. MM. d'Aranza
Offarel eurent le noble courage d'aborder cette ques-
délicate en sa présence. « Ne craignez rien, Messieurs,
dit Joseph, je suis maintenant d'origine espagnole ; et
es nouveaux sujets se rangent sous mon sceptre, dites-
bien que je *régnerai* ; que leur opposition seule leur
mera des décrets signés *Napoléon*. »

me découvrir ta pensée tout entière; j'en reviens à Talleyrand. — Hé bien! je vais encore ne pas

---

Ces nobles assurances ne contribuèrent pas médiocrement à lui concilier tous les grands personnages de l'ancienne cour, qui devint bientôt la sienne.

Manifestant de tels sentimens, il ne pouvait vivre long-tems en bonne intelligence avec son frère. Aussi une division très-marquée éclatait-elle entre eux; j'ajoute même que cette division est une des principales causes des pertes de Napoléon en Espagne. Deux puissans motifs aliénaient l'esprit de Joseph contre l'Empereur : l'honneur du trône espagnol, qu'il voulait conserver intact, et la pénurie des finances. Les déchiremens de l'Espagne réduisant à zéro toutes les impositions, il s'ensuivait que le nouveau monarque était souvent sans argent. C'est à cette position qu'est due la fameuse soirée de Chammartin, où Joseph tomba comme un coup de foudre, et au moment où on l'attendait le moins. « Vous ici, mon frère, lui dit Bonaparte, du plus loin qu'il l'aperçut; quel motif vous y amène? — Le plus puissant de tous; le besoin d'exister, et de n'être point honni par mes nouveaux sujets. Je n'ai pas un petit écu. — Comment!... Ne seriez-vous plus le roi des Espagnes? Vous serait-il interdit de mettre des impôts indispensables? — Des impôts!... sur qui? où? Vous tarissez toutes les sources.... — Des reproches..... — Des vérités. Ne m'avez-vous pas dit à Bayonne : Il est possible que vos perceptions soient difficiles en commençant, mais je couvrirai le déficit....? Avez-vous tenu cette promesse? — Ni ne veux la tenir. Depuis long-tems le trésor de France couvre les frais de cette guerre. Vous

partager votre avis, lui dis-je avec calme; vous prétendez faire accroire au peuple que votre grand-chambellan (1) approuve les moyens vio-

avez des peuples, mettez des impôts. — Des impôts!... Encore une fois, sera-ce le pays insurgé qui m'en paiera, ou celui qui m'obéit, et que vos armées ont totalement ruiné? J'ai touché le mal du doigt; j'ai vu les victimes; j'ai reçu des suppliques: je ne puis me refuser à l'évidence. — Joseph, vous n'avez pas l'ampleur des circonstances. Où en serais-je, moi, Empereur des Français et Roi d'Italie, si j'avais frémi devant les détonations de la raison et des tristes vérités? Ma grandeur a pris naissance dans mon aptitude à couper dans le vif, à mépriser les reproches des particuliers, les plaintes des vexés, les haines de l'univers. Jeune, je m'essayai à ces grandes indifférences, et j'emporterai *ce caractère large et lucratif dans la tombe;* aussi j'aurai existé. — Étalez tant qu'il vous plaira ce que vous fûtes et ce que vous êtes; quant à moi, je ne veux être que ce que je puis être sans trop de remords; et, puisqu'il faut ne plus garder de mesure, quoique *roi de votre fabrique*, je ne serai pas plus votre propriété, que les Espagnols ne veulent être vos serfs. — Je me le tiens pour dit. Joseph, si je tenais moins à ma gloire.... si je pouvais honorablement rétrograder.... Mais, non; je suis trop en avant... je ne veux point donner une scène de famille. Terminons; demain, je vous mettrai en fonds. »

Le lendemain, en effet, Joseph reçut 500,000 francs, et retourna à Burgos. Napoléon eut long-tems cette scène sur le cœur, et peut-être l'a-t-il emportée dans la tombe.

(De B***.)

(1) Joséphine parlait souvent avec éloge de M. Crawfurd,

lens dont vous vous êtes servi pour faire tomber dans le piége la famille que vous détrônez; que non content de vous avoir servi par ses conseils, il veut encore vous être utile, en vous offrant son château de Valançay, pour y retenir vos augustes prisonniers. Détrompez-vous ; les gens sensés ne peuvent adopter aucune de ces opinions. Le piége n'est point environné de fleurs.

---

riche Écossais fixé à Paris. « Cet Anglais devrait te réconcilier avec le gouvernement britannique. Il aime la France! Grand admirateur du chef de l'état, il est peut-être le seul homme de son pays qui lui soit réellement dévoué. L'Empereur répond : « On remarque avec surprise, et d'un œil d'envie, la belle collection de tableaux dont M. Crawfurd est possesseur. Le soin de la réputation de nos hommes célèbres, celui de retracer leurs traits à la postérité, appartient plutôt à un Français qu'à un insulaire! Je veux rendre justice à celui-ci comme littérateur et savant bibliomane ; mais enfin, c'est sa partie de piquet du soir avec Talleyrand qui me déplait souverainement, et éveille même mes soupçons.... entends-tu Joséphine, mais restons-en là.... Je ferai surveiller attentivement mon grand-chambellan, qui s'entretient aussi souvent avec des rois, des dames et des valets, et cela sans en prévenir son maître. Je n'aime point la politique nocturne du cabinet d'Albion, encore bien moins les châteaux en Espagne de *monsignor l'illustrissimo e reverendissimo vescovo*..... devenu, par ma grâce spéciale, ministre des relations extérieures de mon empire. ... A l'exemple de Théognis, *io vuolo osservare le imperfezioni de' principi.*

(Pensées de Bonaparte.)

Vous allez dès aujourd'hui, je vous l'avoue, compter un ennemi de plus. C'est un nouveau Richelieu, n'en doutez pas. Vous l'armerez contre vous : Talleyrand, quand il le voudra, pourra contribuer à vous faire descendre du trône; que dis-je! à vous en précipiter. C'est le grand maître de la politique. Il connaît seul le mécanisme des rouages invisibles dont il dirige le mouvement. Talleyrand possède la clef de tous les cabinets de l'Europe; il a l'oreille des ministres; et cet homme, s'il le veut, peut vous faire jouer, à son choix, le rôle d'Alexandre ou bien celui de Darius (1). »

Enfin, nous quittâmes Bayonne le 21 juillet, et continuâmes notre route par Pau, Tarbes, Toulouse, Montauban, Bordeaux, la Vendée, Nantes; les peuples accouraient en foule sur

(1) Je crois que ce ministre ne fut point étranger aux divers traités qui eurent lieu alors. Il employa les ressorts de la politique la plus délicate, pour amener la feinte réconciliation de l'empereur Alexandre avec Bonaparte, afin d'entretenir les espérances de ce dernier, et de lui frayer le chemin de la Russie, où son ambition devait le porter un jour. Déchirant le traité d'Erfurth, c'était en quelque sorte préparer la chute de l'empereur des Français; déjà il était facile de prévoir quels seraient les résultats de cette intrigue ministérielle.

(Note de Joséphine.)

notre passage ; ils s'empressaient autour de nous. Hélas! éblouis par l'entreprise brillante de l'Empereur, ils étaient bien éloignés de croire qu'il devait les premières apparences de succès à la perfidie et à la trahison.

Dans chaque ville que nous traversions, il nous fallait essuyer l'ennui d'une harangue. Tantôt Napoléon avait l'air gracieux, et affectait même une certaine popularité ; tantôt il s'informait de la situation des habitans, et entrait dans les moindres détails sur leurs justes réclamations (1); ici il promettait de faire reconstruire une église ; là il fixait une époque pour fonder un séminaire; plus loin c'était une caserne qu'il annonçait avoir l'intention de faire bâtir. Les monumens publics semblaient attirer toute son attention. « Je changerai la face de l'Europe, disait-il; je veux que mon siècle l'emporte sur celui de Louis XIV. Je ferai sortir, quand je le voudrai, un Vauban de mes nouvelles institutions. Je compte quelques élèves de Mansard, qui peut-être surpasseront leur maître. Mon génie créateur enfantera des prodiges qui s'exécuteront sous mes yeux. En un mot, mon règne doit offrir

(1) Lorsqu'on lui faisait une demande, il écoutait sans témoigner ni humeur ni impatience; il prenait la note qu'on lui présentait, en disant : « C'est bien, je verrai cela. »

des choses surprenantes et plus extraordinaires que tout ce qu'ont fait les plus grands hommes. Je veux effacer leur réputation. — Ta marche est si rapide, lui disais-je, qu'il se pourrait que le tems, qui détruit tout, ne te laissât pas terminer ce que tu nommes si complaisamment le grand-œuvre. — Ah! me répliqua-t-il alors avec une sorte de confiance, tu le sais, mon amie, je porte sur moi un *hiéroglyphe* mystérieux (*p*) qui m'empêchera toujours de succomber sous les coups de la perfidie. Je suis invulnérable à la guerre, et ma carrière politique s'étendra dans un long avenir.» C'était ainsi qu'il charmait l'ennui des voyages.

Il se plaisait sans cesse dans les beaux rêves de l'illusion. Vouloir le contredire, c'était le moyen le plus sûr de s'attirer sa haine. Mais j'étais la première à lui parler, quand il s'agissait de sa gloire ou du bonheur des peuples; et nous eûmes plus d'un sujet de querelle pendant ce voyage, par rapport au roi Charles IV, qui devait habiter Compiègne avec la reine, le prince de la Paix, le roi et la reine d'Étrurie. Je fis tant auprès de lui, que j'obtins que ces princes seraient traités avec une magnificence royale (1);

(1) Napoléon convenait qu'il aimait madame de Chevreuse (dame du palais de l'impératrice Joséphine); mais

car je lui disais, pour l'engager à ne pas se déshonorer aux yeux de l'Europe : « Le monarque espagnol et sa famille n'ont pu perdre leur caractère sacré devant le tribunal des autres sou-

---

cette femme aimable lui tint rigueur, et tout empereur qu'il était, il ne put lui en imposer. Le grand homme fut piqué doublement, et de ses nobles refus, et de sa déclaration formelle, « Que jamais madame la duchesse de Chevreuse ne serait une abeille de Cour aux gages de sa police impériale. » Pendant le séjour de la famille royale d'Espagne au palais de Compiègne, cette même dame fut particulièrement désignée par l'Empereur pour remplir une place honorable auprès de la reine régnante. Madame de Chevreuse témoigna son mécontentement d'avoir été jugée digne d'une telle faveur; elle dit au maréchal Duroc, « qu'elle n'irait point à Compiègne, que rien au monde ne pourrait la forcer à être la geôlière des Bourbons. » Elle ajouta : « Napoléon s'abuse étrangement, s'il me croit assez faible pour ne pouvoir lui résister. » Son discours fut rapporté textuellement à l'Empereur. « Ah! ah! madame la Duchesse prétend se faire un mérite de désobéir à mes ordres ! elle sera disgraciée sur-le-champ et exilée de la Cour, dans l'une de ses terres. (Le château qu'elle fut contrainte d'habiter n'avait ni portes ni fenêtres.) Je ne lui pardonnerai jamais sa désobéissance *calculée sur les chances de l'avenir*. En vain demandera-t-elle son rappel, il ne lui sera point accordé... Ces femmes de la Cour sont plus difficiles à discipliner qu'une armée toute entière. On raisonne le militaire; il finit par comprendre, que sans la subordination, il pourrait tôt ou tard manquer à ses

verains. Puisqu'aujourd'hui vous faites partie de cette auguste confédération, vous devez, malgré qu'ils soient soumis à votre puissance, agir avec eux comme avec des princes qui sont dans l'adversité ; peut-être un jour seront-ils plus heureux que ne le fut Jacques II, roi d'Angleterre. Ce monarque, malgré tous les efforts de Louis XIV, ne put revenir s'asseoir sur son trône ; mais Ferdinand VII peut un jour remonter sur le sien, et s'y maintenir en dépit de vous par l'amour de ses peuples. Un abus plus grand de votre autorité pourrait opérer cette révolution. »

Cet entretien produisit cependant un bon effet sur l'Empereur ; et, sans convenir précisément que j'avais raison, il envoya des ordres pour que les illustres voyageurs n'eussent point à se plaindre de ses procédés. Il eut l'art de leur faire entendre que cette captivité aurait un terme, et que la même main qui leur avait arraché le sceptre et

---

chefs ; mais une madame de Chevreuse suivre l'exemple de madame de Staël ! affecter de me déplaire, de fronder les actes de mon gouvernement ! oh ! c'en est trop ! » Il dit et, après un moment de réflexion, il apostrophia ainsi Joséphine : « Madame, votre sexe est le fléau du nôtre. J'aimerais mieux conquérir des royaumes, et ce serait moins difficile pour moi, que de prétendre obtenir le suffrage d'une femme qui, dans un calme raisonné, aurait dit : Je le veux. »

(Pensées de Bonaparte.)

le diadême, serait peut-être assez généreuse pour les leur rendre un jour ; mais que dans ce moment l'exemple du contraire était inutile à l'Europe ; que l'Espagne renonçait au rang d'une puissance ; qu'il lui fallait un libérateur ; et que c'était lui que le destin avait appelé à opérer cette régénération.

Depuis son retour dans la capitale, il calcula froidement quelles seraient les conséquences de cette entreprise gigantesque, et dont le résultat devint une guerre d'extermination. Il commençait à s'apercevoir que son but était manqué, mais il n'était pas homme à l'avouer. On le surprenait souvent rêveur et mélancolique, rien ne pouvait le distraire ; son agitation le trahissait malgré lui ; ses courtisans les plus fidèles n'osaient interroger leur maître ; et jusqu'à Duroc (1), il fut en butte plus d'une fois aux accès de la mauvaise humeur de Napoléon. Moi-même j'éprouvais l'explosion des orages ; je lui disais avec la sensibilité qui me caractérise : « Tu souffres, Bonaparte, et tu n'oses te reposer sur personne. Ton regard est sévère, et m'impose sur-le-champ la loi du silence. » Il venait d'apprendre que le général Dupont, qui commandait une division

(1) Le maréchal Duroc craignait beaucoup Napoléon ; mais il l'aimait.

en Espagne, avait inutilement rappelé aux Français leurs anciens triomphes, en leur criant sans cesse, *qu'il fallait vaincre ou périr.* « Sept fois, disait-il dans ses rapports, j'ai ordonné la charge à la baïonnette, et toujours inutilement, tant le général espagnol avait habilement profité du terrain pour faire avancer son armée. Enfin, pour sauver les restes des bataillons français, et après avoir pris le conseil du général Marescot, je consentis à capituler. — Joli début, s'écriait Napoléon en lisant ces dépêches. Ah! ah! vous vous êtes laissé battre, Messieurs; eh bien, je vous ferai payer de votre liberté l'impossibilité où vous avez été de remporter la victoire (1). »

Dès-lors on apprit que l'Espagne entière avait pris les armes, que de toutes parts les Français se trouvaient repoussés. Rien n'égalait la courageuse résistance des Espagnols; tous étaient d'accord contre l'ennemi commun; tous étaient convaincus qu'ils ne devaient pas exposer le sort de leur patrie aux chances des combats réguliers. Mais leurs guérillas inquiétaient les troupes françaises dans leur marche, pillaient les convois, n'attaquaient qu'en nombre supérieur; et lors

(1) Le grand Condé, en sortant de Vincennes, dit ce mot remarquable. « Je suis entré ici innocent, mais j'en sors coupable. »

même que la fortune leur était contraire, ils supportaient leurs revers avec une froide résignation.

Bonaparte était vraiment dans une telle agitation, à chaque courrier qui lui apportait ces tristes nouvelles, que j'eus un moment de grandes inquiétudes sur sa santé. Il se relevait la nuit, il marchait à grands pas; et quand la lune réfléchissait sa lumière autour de lui, on le voyait se frapper la tête, comme un homme qui aurait été plongé dans le plus profond désespoir. Vainement, je cherchais à le calmer. « Vous me l'aviez dit, Madame, s'écriait-il avec force, ainsi cela devait être. » Il lançait alors des traits ironiques sur la confiance que je semblais avoir dans les prédictions d'une femme célèbre qui faisait courir tout Paris. « Je la ferai arrêter, cette demoiselle Le Normand (1), me disait-il sans cesse; je

(1) L'Empereur et l'Impératrice étant à Saint-Cloud, Fouché, ministre de la police, s'y trouvait également. Sur ces entrefaites, le préfet Dubois arrive au ministère, et ne trouve que le secrétaire-général, auquel il remet l'ordre d'arrêter mademoiselle Le Normand. Le secrétaire-général fait des observations à Dubois, qui lui répond : « Que voulez-vous? Tous les sénateurs, tous les chambellans viennent me rompre la tête, en me disant que cette *sorcière*, avec ses prophéties, trouble la cervelle de leurs femmes (et peut-être la leur)? — Mais, en vérité, répond le secrétaire-général, ce ne sont pas des faits assez

is ce que c'est que sa présciencé; elle vous

---

ositifs pour l'arrêter. On ne peut en venir à cette extré-
ité sans un ordre supérieur. — J'ai celui de l'Empereur.
- Est-il possible? Que peut lui faire cette femme? — Ses
isons avec l'Impératrice. — Vous m'en direz tant! enfin,
ous verrons cela. » Et là-dessus Dubois se retire. Le mi-
stre, de retour, prend le portefeuille, et demande au
crétaire s'il n'y a rien de nouveau. « Rien, répondit-il,
non que M. le préfet de police Dubois veut faire arrêter
ademoiselle Le Normand. — C'est un.... qui fera toujours
s sottises. — Il dit avoir l'ordre de l'Empereur. — Ce n'est
is possible, et ce soir je vais m'en assurer. »

En effet, le ministre, de retour à Saint-Cloud, demanda,
itre autres choses, à Napoléon, s'il avait donné l'ordre
arrestation de mademoiselle Le Normand à Dubois;
Empereur demande quelle est cette personne. Fouché le
i dit. — « Ah! ah! ajouta-t-il en riant, notre prophétesse!
se peut bien qu'il ait été un peu question de cela; je crois,
i effet, me rappeler qu'il m'en a dit deux mots; mais je
ai pas donné d'ordre positif; la chose est certaine. »

Peu content de cette assurance, le ministre passa chez
Impératrice, à laquelle il parla de l'affaire; elle lui re-
ommanda mademoiselle Le Normand, en lui disant qu'il
ouverait chez lui une lettre qu'elle venait de lui écrire à
: sujet.

Fouché, revenu à Paris, en fit part au secrétaire-général,
i l'engageant à se rendre immédiatement à la préfecture
: police. M. S*** va trouver Dubois, et lui demande ce
u'il fait de mademoiselle Le Normand. « A l'instant même
vais la faire arrêter. — Un moment, n'allez pas si vite!

trouble la tête : de grâce, Madame, je vous en conjure, ne m'en reparlez jamais (1). »

Êtes-vous bien sûr de ne pas déplaire à l'Empereur? — J'ai son ordre. — La chose est certaine? — Je vous le dis. — Et moi, je vous assure le contraire, et j'ai de bonnes raisons pour vous déclarer qu'il sera fort mécontent de cet abus d'autorité. Prenez-y garde; le ministre a vu l'Empereur, qui ne vous a rien ordonné. » Ces paroles du secrétaire-général déconcertèrent le préfet, qui balbutia, et, en définitif, promit de laisser en repos mademoiselle Le Normand; ce qui fut fait.

(Note communiquée par M. S***.)

(1) L'impératrice Joséphine honorait l'éditeur de ces Mémoires d'une grande bienveillance et daignait l'admettre souvent auprès d'elle. Un jour qu'elle lui avait fait plusieurs questions sur l'Empereur, elle lui demande, entre autres choses, quels étaient ses desseins à l'égard de Rome. « De s'en rendre maître, mais qu'il se garde, et pour cause, d'intervenir en rien dans le gouvernement spirituel de l'Eglise; car l'Empereur ne pourrait ni ne voudrait peut-être imiter l'exemple de Henri VIII. »

Au retour de Napoléon du congrès d'Erfurth, l'Impératrice lui raconta, dans la chaleur de la conversation, ce que mademoiselle Le Normand lui avait annoncé quelque tems auparavant. La reine de Hollande se trouvait présente à cette conversation. « Ah! ah! dit-il en se frottant les mains, on cherche à vouloir pénétrer mes projets; à cet effet, l'on consulte les oracles. Apprenez, Mesdames, que je n'aime point à être deviné; demain, oui, demain, je ferai arrêter votre demoiselle Le Normand, et surtout qu'il

Aussitôt qu'il eut appris que son frère Joseph avait été forcé d'abandonner Madrid, après la bataille de Beylen, il commença à voir qu'il avait fait un faux calcul. Selon lui, il ne pouvait revenir sur ses pas. Il lui fallait maintenant, pour appuyer les droits de son frère, une nouvelle levée de conscrits (1). « Mon honneur et mon

---

n'en soit plus question. » L'Impératrice et sa fille se regardent et s'efforcent de l'apaiser. « C'est inutile, vous dis-je, je vais donner des ordres contre elle; jamais, non, jamais cette femme ne pourra m'en imposer.... »

Joséphine redoutant les effets de la colère de l'Empereur contre sa protégée, envoya le même soir, sur les onze heures, mademoiselle Aubert, l'une de ses femmes. Elle l'avait fait partir de la Malmaison pour venir à Paris, sous le vain prétexte de lui apporter pour le déjeûner du lendemain une tasse de porcelaine qui se trouvait aux Tuileries. Mademoiselle Le Normand fut prévenue ainsi par les ordres de Joséphine que sa tranquillité était menacée, et qu'elle lui conseillait de se mettre à l'abri. Elle fit remercier l'Impératrice de sa bonté, et affirma à cette dame qu'elle n'avait rien à craindre de l'Empereur. Ce fait fut rapporté à l'Impératrice, qui le transmit le jour même à l'Empereur en déjeûnant avec lui. « Elle a pourtant raison, ta demoiselle Le Normand; où diable va-t-elle chercher ce qu'elle dit. Je lui permets de se mêler de tes affaires, mais quant aux miennes, je ne lui accorde pas le même privilége; assure-la bien que la moindre indiscrétion lui coûterait sa liberté. »

(1) A un voyage de Fontainebleau, c'était un vendredi;

devoir, dit-il au sénat français, m'imposent de pousser les affaires d'Espagne avec la plus grande activité. D'ailleurs, la sécurité future de mes peuples, la prospérité du commerce et la paix maritime, sont également attachées à ces importantes opérations. »

Il ne pouvait cependant oublier tous les tristes présages qui signalèrent l'origine et la marche de cette funeste entreprise. Il conçut un moment le projet de mettre la couronne d'Espagne sur sa tête, de traiter ces peuples en pays conquis. « Je veux gouverner tous ces royaumes avec un sceptre d'airain. » Il dit, et obtint un sénatus-consulte qui mettait à sa disposition *quatre-vingt mille hommes*. Il pouvait hardiment compter sur le double, ayant les préfets à sa discrétion; avec cela, il lui était facile de recompléter les corps

---

l'Empereur était au salon avec Joséphine; il prit un livre de messe sur une table, et se mit à chanter des psaumes; elle le pria de se taire, en lui observant qu'il ne fallait chanter les prières qu'à l'église, parce que hors de ce lieu cela portait malheur. Il se tut, et passa à l'examen de conscience. Dans ce moment vint le cardinal Fesch, auquel il demanda combien il y avait de péchés capitaux. « Mais il y en a sept. — Et moi je vous dis qu'il y en a huit. — Je serais bien aise de les connaître, car l'Eglise n'en a jamais reconnu d'autres que les sept que vous avez sous les yeux. — Le huitième, c'est de s'exempter de la conscription. »

de la grande armée qui arrivaient de toutes les parties de l'Allemagne, et leur faire traverser la France sans leur donner un moment de repos. D'ailleurs, d'après son système, le Léopard, qui souillait les continens d'Espagne et de Portugal, devait fuir épouvanté à l'aspect de ses légions. Il voulait conduire leurs aigles triomphantes jusqu'aux colonnes d'Hercule : là aussi il avait des outrages à venger....

« Soldats, disait ce chef belliqueux à ses guerriers, vous avez effacé la réputation des armées modernes; mais avez-vous égalé la gloire des Romains, qui, dans la même campagne, triomphèrent sur le Rhin et sur l'Euphrate, en Illyrie et sur le Tage? »

Avec ces mots pompeux, avec ces phrases brillantes et sonores, ce général électrisait ses armées, au point que l'on a vu des militaires se précipiter au milieu des plus grands périls, affronter le feu, la mitraille, avoir leurs habits percés de balles, pour aller occuper un poste dangereux que Napoléon avait indiqué.

O pouvoir magique du désir de la gloire! il peut tout sur l'esprit des Français. Il n'est pas un peuple plus sensible à l'outrage; mais il n'en est pas un plus généreux après la victoire. Les mots d'*honneur* et de *patrie* deviennent pour eux des talismans, qui leur font produire des merveilles.

Qu'ils durent souffrir, les vétérans de nos victoires brillantes, en voyant nos triomphes en Espagne demeurer sans nul effet! Avec de telles armées, Napoléon aurait pu vaincre l'univers; mais le mauvais génie qui dirigeait ses actions, lui inspira d'envoyer ses troupes au-delà des Monts-Pyrénées. Cependant, il souhaitait qu'aucune autre guerre n'éclatât; celle-ci lui suffisait à soutenir. Aussi se hâta-t-il de terminer les différens qui existaient encore avec la Prusse, cherchant, comme il se plaisait à le dire à ses favoris, à tromper encore l'empereur Alexandre.

En effet, il partit de Saint-Cloud avec moi le 21 septembre 1808, et se dirigea sur Metz, où il arriva le 24. Il passa par Mayence sans s'y arrêter, et entra dans Erfurth le 27. Il monta incontinent à cheval pour aller au devant de l'empereur de Russie, qui, depuis le 25, se trouvait à Weymar. Les rois de Bavière, de Wurtemberg, le prince Primat et Jérôme Bonaparte se rendirent à Erfurth.

Au milieu des conférences les plus sérieuses, l'Empereur ne négligeait rien pour en dissimuler le véritable dessein; au contraire, les journaux de ce tems affectèrent de supposer une autre direction à ces importantes assemblées. Des fêtes marquantes les signalèrent; les comédiens fran-

çais jouèrent, avec le talent qui les distingue, les chefs-d'œuvre de Racine et de Voltaire (1). Décorée du titre d'*Impératrice*, je recevais les souverains : tout semblait alors favoriser l'ambition insatiable de mon époux.

Déjà l'empereur de Russie, se rendant en quelque sorte au désir que Napoléon manifestait de conclure la paix avec l'Europe, l'un et l'autre avaient adressé la lettre suivante au roi d'Angleterre, pour accomplir ce généreux dessein :

« Mon frère, les événemens de la guerre nous ont réunis à Erfurth. Notre première pensée est de nous rendre aux vœux et aux besoins de tous les peuples, et de chercher, par une prompte

(1) L'Empereur avait peu de goût pour l'Opéra-Comique : il aimait assez les ballets ; et l'hiver, les jours de grands concerts, aux Tuileries, il y en avait presque toujours un après le concert. Son spectacle favori était la tragédie, que l'on jouait régulièrement deux fois par semaine à Paris, à Saint-Cloud, à Fontainebleau, etc., etc.; mais une tragédie seulement, jamais de petite pièce après ; ce qui était fort triste pour ceux qui n'auraient pas été fâchés de rire un peu après avoir pleuré. L'Empereur n'applaudissait jamais ; mais, toutes les fois qu'il était satisfait d'une tirade, il se retournait vers les personnes qui étaient dans sa loge. Après le spectacle, il mandait l'acteur, et lui faisait témoigner sa satisfaction par un chambellan.

pacification avec Votre Majesté, le remède le plus efficace aux malheurs sans nombre qui pèsent sur toutes les nations. Nous en faisons connaître notre sincère désir à Votre Majesté, par cette présente lettre ; la guerre longue et sanglante, qui a déchiré le continent, est terminée, sans qu'elle puisse jamais se renouveler. »

Mais ces vaines déclamations ne laissèrent aucune trace dans l'esprit du cabinet britannique. Il ne voulait point reconnaître les changemens opérés en Espagne. Le but principal du voyage de Napoléon à Erfurth, était d'y acquérir la certitude que l'empereur de Russie ne songerait en aucune manière à renverser ses projets.

Peu de tems après, Bonaparte apprit que le Saint-Père refusait de compter son frère Joseph au rang des souverains de l'Europe. Il me dit confidentiellement : « Je saurai l'en punir, et je vais joindre une partie des provinces de l'Église à mon royaume d'Italie. »

Sa politique lui offrit bientôt les moyens de se faire envoyer à Paris plusieurs députés des habitans de la Lombardie, pour le remercier de les avoir réunis à la grande famille.. . . .

Rendre heureux qui nous aime est un si doux devoir!

Il paraîtrait cependant qu'il n'avait pas renoncé entièrement à ses premiers desseins sur

l'Espagne ; il croyait au contraire que s'il marchait à la tête de son armée victorieuse, il irait planter ses aigles triomphantes sur les citadelles de Lisbonne, et qu'alors sa monarchie deviendrait universelle : il pensait que les Espagnols, remplis des idées nouvelles qui dominaient en France, étaient sur le point d'arborer les enseignes révolutionnaires. Napoléon s'imaginait pouvoir impunément proclamer l'égalité entre les citoyens ; la liberté pour tous, et la suppression des charges et des corporations auxquelles se rattachent de nombreux priviléges. « Tu es dans une grande illusion, lui disais-je sans cesse ; tu ne sais point apprécier les Espagnols. Je crains bien au contraire que tu ne recueilles d'autres fruits de ta coupable entreprise, que d'avoir rendu à cette nation courageuse son antique énergie et sa haine profonde pour toute domination étrangère. Peux-tu être certain que ces alliés fidèles te conserveront long-tems leur première admiration ! . . . Ah ! les tems sont passés où ils voyaient en toi le régénérateur du grand Empire : tu les as entraînés dans une erreur qu'ils reconnaissent maintenant. Ils ont pu penser, quelques mois, que tu allais déraciner les abus de leur gouvernement, mais tu les a trompés dans leur attente ; leur fierté naturelle en est encore révoltée. Tu verras éclater en Espagne une

insurrection générale ; tu verras même dans chaque citoyen se lever un zélé défenseur. »

L'amour de la patrie et l'amour de la gloire,
Sur la nature même emportant la victoire.

Napoléon, comme à son ordinaire, couvrit de ridicule mes sinistres augures. « Je n'en partirai pas moins pour commander cette invincible armée, me dit-il ; consens-tu de m'accompagner dans ce périlleux voyage ? Si tu éprouves quelques fatigues, du moins tu en seras bien dédommagée par l'enthousiasme dont nous serons à la fois les témoins et les objets. Je veux bien replacer Joseph encore une fois sur le trône espagnol ; mais s'il lui arrive d'en redescendre, alors mon devoir sera d'y monter ; je me ferai couronner à Madrid. »

J'avoue que je ne savais que lui répondre ; car les événemens qui se succédaient me semblaient tenir du prodige. Tout ce que je pus obtenir de lui, c'est qu'il partirait sans que je fusse contrainte de l'accompagner. Mon esprit était tellement fatigué des scènes qui se passaient sous mes yeux, que j'avais besoin de quelques instans de repos. L'Empereur s'éloigna donc seul ; il séjourna plusieurs semaines à Burgos, où, quelques jours après, les Espagnols furent complétement défaits, au combat de Somma-Sierra. Il traversa ensuite des montagnes escarpées, et arriva devant Madrid le 2 décembre.

Tout semblait devoir lui opposer une barrière insurmontable : la population de cette ville s'était mise en mouvement ; elle avait entassé en monceaux les pavés, dans l'intention de les diriger contre les assaillans ; les rues étaient barricadées. Mais Napoléon annonça aux ministres, qui vinrent le prier d'épargner Madrid, qu'il ne leur accordait que jusqu'au lendemain, six heures du matin, pour lui faire ouvrir les portes de cette capitale, leur déclarant, au surplus, que si les habitans ne se soumettaient point à cette condition, il ne resterait pas pierre sur pierre dans la ville. Cette menace produisit un grand effet. Malgré les représentations des envoyés, qui soutenaient que le peuple était en effervescence, et que ses magistrats auraient peine à arrêter ce torrent, le vainqueur ne voulut entendre aucune proposition ; et ses dernières paroles portèrent l'épouvante au fond des cœurs. Le 4 décembre il fit son entrée solennelle dans la ville de Madrid ; mais, d'après un avis secret, il n'osa point y établir son quartier-général. Il préféra, pour de hautes et puissantes considérations, résider à Chammartin, maison de campagne de la duchesse de l'Infantado : ce superbe domaine passait, à juste titre, pour un chef-d'œuvre de magnificence.

Il crut intimider les Espagnols, en leur faisant cette menace ; que, s'ils ne répondaient pas à sa

confiance, il était entièrement décidé à les traiter en peuples conquis. « D'ailleurs, leur disait-il, je placerai mon frère sur un autre trône, et j'userai de tous les moyens pour imposer silence aux mécontens. Connaissant les forces que Dieu m'a données, je sais que j'ai la puissance de surmonter les obstacles que les rebelles tenteraient en vain de m'opposer. »

Alors il se persuada que tous les chemins de la fortune lui étaient ouverts, et qu'il n'était rien qu'il ne pût entreprendre impunément ; il livra des batailles, sans gagner un pouce de terrain. Mais,

> ..... *Nihil est quod credere de se*
> *Non possit, cum laudatur, Dis æqua potestas* (1).

Son armée ne pouvait déborder la ligne du Tage ; il fallait, à l'entendre, qu'elle ne prît aucun repos, afin d'arrêter sans cesse un ennemi toujours vaincu, et qui semblait, comme le Phénix, renaître de ses cendres. En un mot, il réunit tous ses efforts pour s'emparer du général Moore ; mais, voyant qu'ils devenaient infructueux, et qu'il lui était impossible de l'atteindre, il établit son quartier-général à Valladolid, où il fit halte un instant.

Ce que j'avais prévu arriva. Je connaissais

(1) Le pouvoir suprême croit tout quand on le flatte.

parfaitement l'esprit de mon époux; je pensais avec raison que, s'il rencontrait le moindre obstacle dans ses desseins, il finirait par remettre le sort de l'Espagne entre les mains des généraux qui venaient de la conquérir. Une phrase de sa dernière lettre me confirmait dans cette opinion, en me prouvant que je ne tarderais pas à le voir revenir à Saint-Cloud (1).

Ene ffet, il ne différa pas long-tems d'abandonner l'armée française. D'ailleurs, les deux frères ne s'entendaient plus; et une scène assez scandaleuse qui éclata dans ce moment, lui inspira la pensée de s'éloigner de Valladolid. « Messieurs, dit-il à ceux qui possédaient sa confiance, que m'importe que Joseph soit roi ou général. Il ne peut remplir ni l'une ni l'autre de ces deux dignités : il est avare du sang des peuples que je viens de soumettre. Ah ! monsieur mon frère, ces peuples généreux ne sont pas encore les vôtres ; et je crains bien que vous ne

(1) Toutes les fois que Joséphine recevait des nouvelles de l'armée, elles lui étaient apportées par un courrier de Bonaparte. N'importe l'heure du jour ou de la nuit, elle prenait du courrier lui-même sa dépêche, et s'informait toujours de toutes les personnes qu'elle connaissait ; elle disait quelque chose d'obligeant au messager, et lui faisait donner une gratification ou un riche cadeau, selon l'importance du message.

soyez pas aussi heureux que le fut le second petit-fils de Louis XIV. A la vérité, ce prince offrait un droit légitime en sa faveur ; mais ce n'est pas toujours une raison pour triompher des obstacles qui se présentent. Philippe V paya de sa personne, et vous ne payez guère de la vôtre. Voilà, dit-il, dans un moment de violence, ce que c'est qu'un homme doux et modéré. Il est jugé par moi incapable de remplir une place éminente. Cependant, si la guerre civile continue ses ravages dans ce malheureux pays, je n'aurai pas d'autre parti à prendre que d'y établir des colonies. » Tels étaient les raisonnemens de Napoléon, le jour même de son retour dans la capitale. Toutefois, il semblait éprouver une sorte de honte d'avoir été déçu aussi cruellement dans toutes ses espérances.

On s'aperçut bientôt qu'un changement sensible s'opérait dans sa manière de voir ; il devint inquiet, sombre, rêveur (1) ; les courtisans trem-

(1) On prétend que l'Empereur prenait beaucoup de tabac ; et, comme le grand Frédéric, il le mettait dans la poche de sa veste ; s'il en était ainsi, ce n'était sans doute qu'à l'armée. Partout où il habitait il avait non-seulement une boîte sur lui, mais il y en avait plusieurs de répandues dans les pièces de son appartement ; le capitaine des gardes en avait une, l'aide-de-camp une autre, le premier valet-de-chambre et son mameluck une troisième.

blèrent d'effroi (1).... Je ne cessai de lui donner les plus tendres soins, de lui prodiguer les consolations de l'amitié bienveillante. « O Bonaparte ! lui dis-je, les rayons de ta gloire ont dû

Cette prodigalité de tabatières ferait penser qu'il prenait du tabac continuellement et en grande abondance. Cependant, les personnes à portée de l'observer, ont reconnu que c'était une habitude, et que, souvent, il en prenait qui se trouvait perdu, surtout lorsqu'il paraissait inquiet et rêveur, alors il en respirait l'odeur promenant ses doigts sur le parquet. Il se mouchait dans des mouchoirs de batiste de la plus grande beauté.

Napoléon avait encore une autre habitude. Elle aurait pu faire croire qu'il n'était pas très-soigneux dans sa toilette ; on le voyait toujours en uniforme, soit dans celui des grenadiers de sa garde, soit dans celui des chasseurs. Il portait simplement la plaque du grand cordon de la Légion-d'Honneur, et point de cordons ni autres décorations d'aucun ordre, si ce n'est la modeste croix d'argent qu'il accordait aux soldats ; il avait presque toujours le gilet et la culotte de casimir blanc, par la raison donnée plus haut ; son gilet était rempli de poussière, de tabac, et sa culotte lui servait ou à écrire un nom ou à faire une addition, avec un crayon qu'il portait toujours dans sa poche.

(1) Napoléon parlait peu. Sorti de son intérieur, s'il rencontrait quelqu'un à qui il disait un mot ou deux, c'était la preuve d'une estime particulière. Aussi lorsqu'il s'arrêtait à causer l'espace de deux minutes, on en aurait parlé tout le jour, parce que cela était assez rare.

s'obscurcir devant ces fiers Castillans que tu as abreuvés d'humiliation ! Toute la France croit cependant, d'après des discours mensongers, que les Espagnes sont à peu près soumises. Tu as accoutumé tes peuples aux victoires, aux conquêtes des villes et des royaumes. Aujourd'hui, si tu les détrompais, le voile de l'illusion pourrait se déchirer : il est donc indispensable à ta réputation, à ta propre sécurité, de recourir, pour cacher ta défaite, à ces écrivains mercenaires dont la plume trempée des couleurs de l'adulation, et conduite par une main toujours complaisante, ne peut s'humilier, même en traçant les absurdités les plus grossières, pour satisfaire la curiosité des amateurs crédules. Déjà j'ai ordonné de répandre, dans la capitale, l'heureuse nouvelle que mon époux revenait victorieux de l'Espagne, je me suis fait violence à moi-même pour dérober la vérité qui commençait à paraître dans tout son jour. Mais je n'aurais pu voir de sang-froid flétrir les lauriers qui ombrageaient ta tête. »

Je finis par prendre sur moi de ne plus l'entretenir de cette funeste expédition. J'aurais craint de l'affliger, étant depuis long-tems convaincue que je ne pourrais rien gagner sur son esprit : aussi renonçai-je au dessein de lui faire partager des craintes trop réelles, ayant toujours

celle de le fatiguer par l'amertume de mes réflexions (1).

---

(1) Bonaparte aimait et caressait volontiers les chiens; Joséphine en avait toujours un nombre assez considérable. L'une des femmes de sa garderobe était attachée particulièrement à leur service; on pourvoyait à leur nourriture d'une manière abondante, ainsi qu'à l'entretien de leurs niches. Chaque jour on les conduisait à la promenade pour fortifier leur santé; de même, on surveillait avec une attention scrupuleuse si les petits soins de propreté leur étaient administrés avec exactitude. On vint rapporter un jour à l'Empereur que l'Impératrice paraissait dans une affliction profonde; mais on omit de lui en désigner la cause. (Le chien favori de Joséphine se mourait; les secours de l'art semblaient impuissans pour détruire les effets d'une indigestion de pâté.) On plaignait devant sa maîtresse le pauvre animal, on vantait ses qualités.... L'Empereur survint dans ce moment. Il demeure surpris, remarquant la consternation qui régnait autour de son épouse. « Que se passe-t-il donc, Madame, lui demanda-t-il vivement; vous me semblez émue? » Que répondre? Enfin, il aperçoit sur les genoux de la garde-malade *Bichon-Blanc* incliné. (On était sur le point de lui administrer un remède.) L'Empereur ne put s'empêcher de rire aux larmes en remarquant la feinte tristesse des courtisans femelles..... Bichon-Blanc reconnait la voix de son maître, témoigne une vive satisfaction, remue sa queue et lui lèche la main. L'Empereur partagea les craintes générales, et promit une récompense à l'Esculape de la race canine, s'il parvenait à sauver le mourant. Alors il entraîna son épouse

..... *Ingenium res*
Adversæ nudare solent, celare secundæ (1).

Les dépêches que l'on recevait journellement annonçaient qu'il était de toute impossibilité que Joseph pût passer les limites de la capitale d'Espagne. Les généraux gémissaient eux-mêmes des désastres innombrables qu'entraînerait une vive résistance. Tout ce vaste empire ne présentait plus qu'un immense monceau de ruines. Les femmes, les enfans combattaient au nom de leur Dieu, pour leur roi, et recevaient souvent avec héroïsme la mort sur les corps de leurs pères, de leurs époux. Les murmures, les plaintes, le cri de la douleur ne retentissaient point dans ces champs de carnage; le seul amour de la patrie électrisait encore les ames.

On voyait ces fiers Castillans, nobles descendans de Rodrigue, soutenir d'une main intré-

---

loin de ce théâtre de douleur; un moment après on vint rassurer leurs Majestés sur la situation de Bichon-Blanc; on commençait à espérer; le malade visita ses maîtres et les combla de caresses. « Ah ! mon ami, lui dit Joséphine, ce n'est pas parmi ces intéressans animaux que tu rencontreras des ingrats, mais bien parmi ces hommes que tu accables aujourd'hui d'honneurs et de richesses ! ! ! »

(1) L'adversité fait connaître le génie et le caractère de l'homme, la prospérité le voile.

pide leurs chers drapeaux, dont les débris attestaient leur courage. Ils s'appuyaient avec orgueil sur ces nombreux faisceaux d'armes presque à demi-brisées, qui leur avaient procuré si souvent la victoire (1). Il semblait, à les voir, qu'ils avaient retrouvé leur force et leur antique caractère, pour redire dans leurs derniers momens ces beaux vers de Corneille :

Mourir pour son pays n'est pas un triste sort :
C'est s'immortaliser par une belle mort.

---

(1) Charles IV, roi d'Espagne, accompagné du prince de la Paix et d'un domestique, passait dans le quartier de l'ancien Marseille. Fatigué, il demanda une chaise à une femme qui se trouvait sur le pas de sa boutique ; elle s'empressa de lui en donner une ; le prince de la Paix resta debout ; le roi lui dit de déposer une pièce de vingt francs dans l'intérieur de sa montre. Remis de ses fatigues, il se leva et s'enfuit. La marchande apercevant cette pièce d'or, la prend, court après ces messieurs, et leur dit : « Vous avez oublié un Napoléon. — Non, ma bonne, lui répondit le roi, *gardez-le pour vous.* » A son retour, un de ses voisins lui demande si elle a connu ces messieurs. « Non, dit-elle. — C'était le roi d'Espagne. — Comment ! le roi d'Espagne ! » Elle court à sa boutique, prend la chaise, la pend, et ne veut plus que personne s'y asseye.

(Note communiquée.)

CHAPITRE XII.

..... Cédons à la tempête ;
Sous ses coups passagers il faut courber la tête.
Le tems peut tout changer....

VOLTAIRE.

BIENTÔT Napoléon fut détourné des affaires de Joseph, pour s'occuper plus sérieusement des siennes. Il venait d'apprendre que l'Autriche prenait en secret ses mesures pour l'attaquer et pour le vaincre ; l'empereur des Français l'avait réduite à une trop grande humiliation, pour qu'elle ne saisît pas le plus léger prétexte de reprendre les armes. Elle s'était refusée officiellement à reconnaître son frère comme roi d'Espagne, ou du moins elle ne voulait le faire que d'une manière conditionnelle. Cette puissance se plaignait de n'avoir point été appelée aux conférences d'Erfurth, qui sans doute avaient un autre but que la reconnaissance. Elle protesta donc contre la ruine de la confédération germanique, qui avait été détruite après avoir été reconnue et conservée solennellement par le traité de Presbourg.

Mon époux eut cependant le soin de dissimuler aux Français qu'une nouvelle campagne était sur le point de s'ouvrir; au contraire, la capitale ne présenta jamais une plus grande magnificence; le souverain rassemblait tous les hommes revêtus des plus éminentes dignités sous la monarchie. C'était, pour ainsi dire, la première épreuve qu'il fallait subir avant d'arriver aux places de son empire : aussi les favoris de Bellone voyaient se succéder des fêtes superbes, dans lesquelles on n'oubliait point d'offrir quelques hommages à la beauté (1).

(1) Le général Rapp exerçait une espèce de dictature sur l'esprit de Napoléon, soit par les services qui distinguèrent sa vie militaire et politique, soit par la protection spéciale qu'il accordait aux amis les plus ardens de l'Empereur. Il aimait singulièrement Joséphine, il fut constamment l'un de ses plus grands et de ses plus zélés admirateurs! Il disait fréquemment à son maître, en parlant d'elle : « Remarquez, Sire, le pouvoir de votre épouse sur l'esprit de certains généraux. La plupart d'entre eux se fatiguent de la vie des camps, et forment des vœux sincères pour une paix durable. La bonne Joséphine relève leur courage, et leur fait entrevoir que vous saurez les combler de faveurs, de présens magnifiques, de décorations, etc. Elle prend le soin pénible de rétablir l'harmonie exilée depuis si long-tems loin d'eux; elle amortit toutes les haines et réunit tous les intérêts. Elle honore les gens de lettres et les artistes, par le charme toujours piquant

Indépendamment des dames qui m'accompagnaient, lesquelles réunissaient, pour la plupart, tous les charmes les plus parfaits, il en était beaucoup d'autres qui chaque jour m'étaient présentées, dont les grâces n'étaient point inférieures à celles qui faisaient l'ornement de ma cour. Enfin, le palais des Tuileries semblait un palais enchanté (1).

Napoléon n'avait pas une politesse bien recherchée, mais il ne sortait jamais des limites de

---

d'une conversation éclairée et philosophique, dans laquelle elle sait entremêler avec une grâce qui lui est particulière les souvenirs les plus touchans, et qui se rattachent à votre gloire ! Peu de femmes fourniront une carrière plus honorable et plus justement célèbre. Il y aura peu de princesses plus aimables, plus sensibles et plus habiles à gagner tous les cœurs. »

(1) Joséphine avait infiniment de goût dans le choix et l'arrangement de tout ce qui composait sa toilette, dont elle s'occupait beaucoup. Sa tenue était décente et gracieuse; la mise du matin, toujours très-fraîche, mais simple, lui seyait mieux que la grande parure, qui nuisait à ses grâces naturelles, quoiqu'elle portât très-bien l'habit de Cour. C'était elle qui faisait toutes les commandes, tant pour les robes et les chapeaux que pour le linge de corps. Tous les six mois elle se rendait à sa garderobe d'atour, faisait la réforme des objets qu'elle ne voulait plus mettre, et en formait des lots pour chacune de ses femmes, à qui elle les distribuait nominativement.

l'usage, tracées par les bienséances. Il se livra pendant le cours de son règne à quelques inclinations passagères dont j'obtins malgré moi la preuve certaine (il n'en convenait qu'avec Corvisard (1)). J'avais quelque peine à penser qu'une

(1) Joséphine aimait à s'entretenir avec M. Corvisard, premier médecin de son époux et le sien. Elle était certaine de sa vive affection pour l'Empereur. Elle disait de ce docteur : c'est un génie supérieur, inventif, infatigable. Ses nobles sentimens, ses talens distingués, le firent admettre dans la confiance intime de ces deux illustres personnes : aussi exerça-t-il sur leur esprit une influence qui ne se démentit jamais. Ce nouvel Esculape disait à Napoléon : « Sire, un médecin le plus justement renommé, s'il n'est que praticien, n'a pas rendu à la science tous les services désirables, puisqu'il emporte avec lui en mourant les connaissances qu'il a acquises. » L'Empereur tenait beaucoup à M. Corvisard. Adoptant l'exemple de Molière, il le plaisantait agréablement sur son art si conjectural : « A propos, lui dit-il un jour, pouvez-vous adopter le système de Gall; croyez-vous à toutes les idées qu'il développe, à ces bosses, à ces protubérances ? » La réponse du docteur fut affirmative. « Vous voilà tout-à-fait d'accord avec l'Impératrice; il ne vous manque plus maintenant, à son exemple, que de donner tête baissée dans les folies de Lavater ? Que pensez-vous de ce philosophe, qui s'est tourmenté l'esprit pour composer un traité sur la chiromancie. — Cette méthode est fort ancienne; on croit la reconnaître dans quelques passages de l'Écriture : *In manu omnium*, dit Job, *signat ut noverint singuli opera sua.* »

autre femme pût posséder ce cœur dans lequel je prétendais régner sans partage. Cependant sa cour, sans être précisément l'école de la morale, présentait cette décence, ces manières distinguées, ce bon ton qui pouvaient la faire comparer à celle de Louis XIV : l'étiquette y était observée, mais, dans l'intérieur, il régnait une douce liberté, qui, en rapprochant de nous ceux qui avaient contribué aux grands actes du gouvernement de mon époux, leur laissait entrevoir d'une manière adroite et délicate, que désormais il existait un immense intervalle entre l'empereur des Français et le général Bonaparte. J'avais

---

« *Longitudo dierum*, dit Salomon, *in dextera ejus, et in sinistra ejus divitiæ et gloria.* — C'est très-juste ; avez-vous remarqué la main du grand chambellan ; elle a des caractères particuliers qui la distinguent ; il était destiné à porter *un diadème ou la tiare.* » M. Corvisard parut surpris de cette remarque de l'Empereur. Il osa lui demander s'il avait fait quelques observations sur la sienne. « Dieu m'en garde. J'avoue que j'ai eu la curiosité, dans les temps les plus orageux de la révolution, de consulter la *célèbre sybille*. Après un examen approfondi des divers linéamens de ma main gauche, on m'a répondu : « Vous étonnerez l'univers, mais vous mourrez dans la terre de l'exil.... *La prima parte è conosciuta ma non seconda, che non potrebbe ! ! ! !* M. Corvisard resta frappé de la singularité de la prophétie, et en fit part à un de ses amis qui ne l'a révélée qu'après sa mort.

grand soin, dans mon intimité, de me dédommager envers eux de cette ennuyeuse contrainte à laquelle je me voyais condamnée dans les jours de grande représentation (1).

---

(1) Joséphine n'avait pas l'air noble et majestueux ; elle ne pensait pas en imposer de cette manière ; mais elle possédait un don bien supérieur à celui-là ; c'était celui d'enchaîner tous les cœurs par un abord si gracieux, si facile, si bon, si consolant, que l'être le plus malheureux ne la quittait jamais sans se croire au comble du bonheur. Cependant cette extrême bonté n'était pas sans inconvénient pour elle-même ; car n'établissant jamais la ligne de démarcation entre elle et ceux qu'elle admettait près de sa personne, si ces derniers manquaient de tact et d'usage du monde, et finissaient par devenir familiers, alors elle préférait ne les plus recevoir plutôt que de se contraindre en prenant un air froid et digne, qui n'était pas dans son caractère. Comme elle avait l'intention de plaire à tout le monde, et de ne jamais voir partir qui que ce fût sans être satisfait, elle était souvent exposée à écouter long-tems des personnes qui la fatiguaient et l'ennuyaient. Pour s'en débarrasser honnêtement, elle sortait du salon, et disait à sa dame de service : « Venez me prévenir dans quelques minutes que l'Empereur me fait demander. » En effet, un jour Napoléon lui fit dire de se rendre à l'instant dans son cabinet ; croyant que c'était le signe, elle ne s'en dérangea pas. Lui, à qui rien ne semblait devoir résister, se fâcha très-sérieusement contre elle, et vint aussitôt s'informer de ce qui pouvait retenir ainsi l'Impératrice dans son appartement. Elle était alors avec madame

Au moment où les esprits commençaient à jouir d'un certain calme, où mon époux semblait même affecter de répéter chaque jour : « Je suis loin de nourrir aucune idée ambitieuse, » les grandes puissances avaient conçu de l'ombrage contre un homme dont les nouvelles conquêtes ne tendaient qu'à détruire l'équilibre établi par les traités, et qui ajoutait sans cesse de nouvelles provinces à son empire. Ainsi donc, pour prévenir d'autres usurpations, le prince Charles fut nommé généralissime de l'armée autrichienne. Il commença par déclarer au général français, qui était en Bavière, qu'il allait se porter en avant,

---

D***. C'était une grosse femme au visage large, qui portait une perruque blonde et des fleurs artificielles : elle parlait d'une petite voix flutée quand elle était en grande toilette, mais avec le grossier langage des bourgeoises de la halle de Paris, quand elle était dans sa maison en robe du matin. Rien ne paraissait plus frappant que le contraste entre l'épouse d'un ex-directeur et la nouvelle impératrice couronnée. Toutefois, Joséphine se conduisait toujours avec tant de déférence, qu'il était impossible de découvrir à l'instant de la réception des personnes qui avaient l'honneur de la voir, si elle s'apercevait ou non de leurs défauts. Elle se contentait de rire de leurs sottes prétentions ; mais elle était loin de les blâmer de l'espèce de culte qu'ils rendaient à son époux. « Les tems sont changés, disait-elle à ses courtisans ; le palais du Luxembourg est trop étroit ; les Tuileries le remplacent. »

et qu'il traiterait comme ennemies toutes les troupes qui lui feraient résistance. Napoléon avait reçu ces dépêches la nuit ; et, dès le point du jour, il marchait à la tête de son armée. « Tu as assez joué, me dit-il en m'éveillant, le rôle d'impératrice, il faut aujourd'hui redevenir l'épouse d'un général. Je pars à l'instant, tu m'accompagneras jusqu'à Strasbourg. » Je n'étais nullement préparée à ce voyage, puisque peu de jours auparavant il m'avait refusé la faveur de le suivre dans cette campagne. La plus petite circonstance venait de lui faire prendre une résolution différente (1).

---

(1) Napoléon était instruit jour par jour de tout ce qui se passait dans l'intérieur de son épouse. La veille de son départ pour l'Allemagne, le 13 avril 1809, on lui rapporta que l'Impératrice venait de recevoir une lettre par l'une de ses dames, qu'elle l'avait lue plusieurs fois, et paraissait même y prêter une sérieuse attention. C'en était assez pour piquer la curiosité d'un homme naturellement soupçonneux. Il se rend aussitôt chez Joséphine, et surprend dans ses mains ce billet. Elle venait de rentrer dans son appartement, très-affligée de n'avoir pu gagner sur son esprit de l'accompagner jusqu'à Strasbourg. (Déjà elle avait reçu ses adieux.) Cette lettre, d'après Napoléon, semblait devoir renfermer des secrets importans ; il lui était très-essentiel de les découvrir avant son départ ; la mystification dut être à son comble, car il n'y trouva renfermés que ces mots : « Que votre majesté cesse d'in-

Nous voilà donc sur la route de l'Alsace, à courir la poste dès trois heures du matin ; mon époux m'avait à peine donné le tems de passer une tunique de nuit ; presque toutes mes femmes

---

sister auprès de l'Empereur, le hasard le plus singulier vous servira cette fois ; votre bonne étoile vous dirigera sans cesse. Elle deviendra très-nécessaire à votre époux pour fixer la victoire. La victoire ! elle lui est promise, s'il vous conduit dans l'une de nos villes frontières. Tout prouve, Madame, que vous serez en route cette nuit, et pourtant, à vous en croire, les probabilités sembleraient assurer le contraire *.—Ah ! ah ! dit Napoléon, en froissant la lettre et se frottant les mains, je serais encore une fois vainqueur de la maison d'Autriche ; ma femme, j'aurai double bonheur ! Vous allez m'accompagner, je vous donne une heure pour vous préparer. » Joséphine ne savait réellement si elle rêvait. Ce n'est point une illusion, elle suivra l'Empereur. Bientôt l'aimable Créole pose sur sa tête un simple madras, un manteau de nuit l'enveloppe hermétiquement ; la toilette des dames qui l'accompagnent peut aller de pair avec la sienne. Quand l'Impératrice se vit réellement sur la route de l'Allemagne, elle dit à son époux : « Conviens, ô mon ami ! qu'une petite circonstance vient de te faire prendre un parti décisif que tu aurais rejeté il y a quelques heures, malgré toute ta philosophie. Bonaparte ressemble à la plupart des hommes, *il est fataliste !* Jusqu'alors tes succès ont été très-brillans, et cette fois-ci un acte de complai-

* L'éditeur de ces Mémoires (mademoiselle Le Normand), avait écrit cette lettre à l'impératrice Joséphine à huit heures du soir le 12 avril ; l'Impératrice partit avec l'Empereur à trois heures du matin

avaient quitté le château en simple corvette ; aussi à l'apparition du grand jour, la plupart des officiers qui nous accompagnaient ne purent conserver leur sang-froid en me voyant dans un si modeste équipage. Napoléon était extrême en tout, et ce n'était jamais qu'au moment décisif qu'il prononçait sa dernière volonté. J'étais depuis si long-tems habituée à ce singulier caractère, que je ne m'étonnais plus des contrastes frappans que je ne cessais d'y remarquer (1). Notre voyage

---

sance de ta part, car je le juge tel, te promet, selon moi, de très-grands résultats. » Elle ne fut point trompée dans ces heureux pressentimens ; et les mémorables batailles d'Essling et de Wagram vinrent ajouter encore à la réputation militaire de Napoléon, et le rendre, par le traité de paix qui survint, le souverain le plus puissant de l'empire d'Occident.

(1) Bonaparte avouait un jour confidentiellement à l'un de ses premiers dignitaires (Cambacérès) qu'il était convaincu que tant qu'il conserverait Joséphine, il jouirait de la sécurité la plus parfaite. La preuve. ... qu'elle l'empêchait de se livrer aux plus perfides conseils des flatteurs, lui répétant sans cesse : « *Mon ami, tu bois du poison dans une coupe d'or.* Crois que les méchans servent d'exemple à la Cour, et les bons de risée. ... » Il ajoutait : « Cette excellente femme ne manquerait pas un voyage, quelque pénible qu'il fût ; ni fatigue, ni privation ne peuvent la rebuter ; elle emploie l'importunité, la ruse même pour me suivre. Si je monte en voiture en

fut très-gai, la rencontre de certains originaux nous ayant fourni plusieurs sujets de distraction (1). Nous arrivâmes à Strasbourg. Mon

---

milieu de la nuit, à ma grande surprise, j'y trouve Joséphine tout établie, quoiqu'elle ne doive pas être du voyage. — Mais il vous est impossible de venir, je vais trop loin; vous auriez trop à souffrir. — Nullement, me répondit-elle. — Et puis il faut que je parte à l'instant. — Aussi me voilà toute prête. — Mais vous avez besoin d'un grand attirail. — Aucun, dit-elle, et tout est prévu; et la plupart du tems il faut bien que je cède. »

(Pensées de Bonaparte.)

(1) Une des plus belles routes de France est celle qui conduit à Strasbourg. On ne peut voir sans étonnement les richesses agricoles des départemens qui traversent la Marne et la Meuse. Je n'ai pas remarqué depuis Meaux une seule chaumière, aucun champ négligé. On admire les plus beaux pâturages. La quantité énorme d'engrais qu'amassent les agriculteurs, prouve l'abondance et assure la fécondité de ces pays. Aussi les Champenois et les Lorrains sont-ils sains, vigoureux et assez bien vêtus; mais leurs bœufs et leurs vaches ne sont pas d'une belle espèce; les chevaux surtout ont souvent l'air, dans la Lorraine, comme le dit plaisamment M. Cadet de Gassicourt, de descendre de celui de l'Apocalypse ou du maigre coursier de don Quichotte.

Jusqu'à Saint-Dizier, les vignes de la Champagne offrent toutes des ceps très-minces, taillés à six pouces de terre. Depuis cette ville jusqu'à Strasbourg, l'aspect des vignes change, les ceps sont forts, s'élèvent en deux branches qui ont la forme d'un V, ou en un seul jet qui serpente

époux avait un certain pressentiment qu'il reviendrait victorieux. « *Joséphine*, me dit-il en me quittant, *veille sur tout ce qu'elle aime, et*

---

jusqu'à deux pieds environ. Le sarment de l'année précédente est recourbé sur lui-même, et chaque pied de vigne a l'air d'un collet à prendre des lièvres.

D'Epernay à Strasbourg il n'y a pas un village, pas une vigne, pas un champ qui n'offre un crucifix. La plupart de ces petits monumens religieux sont en pierre, et soigneusement sculptés. Un seul propriétaire, dans un faubourg de Nancy, avait remplacé la Vierge, qui était dans une niche sur sa porte, par un buste de Napoléon, avec cette inscription : *A Bonaparte, sauveur de la république.* « De la république ! s'écria-t-il en riant, cette association de mots me paraît bien étrange. » Joséphine s'en amusa beaucoup.

Bientôt elle lui fit remarquer, en sortant de la ville, une très-vieille femme prosternée sur les marches d'une chapelle. Elle semblait fondre en larmes. Interrogée sur le motif qui la faisait se lamenter ainsi : « Hélas! mes bonnes ames charitables, leur dit-elle, mon pauvre Joseph est tombé ce matin à la conscription. Je viens pourtant régulièrement ici depuis neuf jours faire une neuvaine pour qu'il lui sorte un bon billet, et celui qui lui est échu porte le n° 4.

» Ainsi je perds non-seulement mon petit-fils, mais aussi mes prières. Ce n'est pas tout encore, la fille de mon aîné est sur le point d'épouser l'un de nos voisins nommé Michel. Mais il va se dédire en voyant le frère tombé au sort ; car si on lui achète un remplaçant, adieu la dot de Julie. Elle était pourtant de *six cents bons francs.* — En voilà

mon sage tuteur ne cessera jamais
veux pour le bonheur de son époux

Il me connaissait bien, ce mortel
connaître destinée avait su frayer
pour monter sur l'un des plus beau
l'univers. Je ne nourrissais pas une
ne formais pas un désir, qu'ils ne fus
vers sa gloire. Si quelques frelons
auraient m'accuser d'être légère da
dans [illegible] qu'ils apprennent, ces i

---

mille pour y suppléer, lui dit l'Empereur
mettre un billet de banque (qu'elle prena
[illegible]. Il me faut des soldats, et pour y pa
[illegible] des mariages. » Joséphine se charge
elle envoya à Strasbourg : elle y joignit
[illegible] pour le grand-père : elle avait
[illegible] au service de Louis XV : elle
[illegible] et exalter sa bienfaisan

, Note de J

[illegible] généralement Josep
[illegible] Non que je prétende to
[illegible] habilement de
[illegible] pour les ratta
[illegible] époux. Elle avait
[illegible] surtout quan
[illegible] à Bonaparte. I
[illegible] elle se s
[illegible] les plu
[illegible] la sûreté de

seurs, que parfois, sous le masque d'une amitié sincère, je feignais d'en imposer à des hommes puissans; si j'avais jeté sur eux un œil d'indifférence, ils auraient pu environner Napoléon de ces périls auxquels la prudence humaine ne peut point échapper.

Souvent, de concert avec mon époux, j'entretenais quelques correspondances. Je flattais tous les partis (1); mais j'aimais à rendre justice aux

---

pait entièrement: En un mot, Bonaparte n'a jamais été si heureux et si bien servi que pendant les années qu'il passa auprès de la femme qui fut toujours sa meilleure et sa plus constante amie.

(1) C'est là que brillait éminemment Joséphine. Elle aimait à protéger l'ancienne noblesse: aux marquis, elle promettait de les faire nommer chambellans de l'Empereur; aux neveux des anciens parlementaires, de les faire nommer auditeurs; le fils d'un ancien ministre de Louis XVI obtenait, par son crédit, une bonne préfecture, qui le dédommageait en quelque sorte des biens qui lui avaient été ravis par la révolution; les chefs de famille les plus illustres figuraient ostensiblement à la nouvelle Cour de Napoléon. Madame la duchesse de La Rochefoucauld, dame d'honneur de l'Impératrice, était devenue son amie: mesdames Wals-Serant, Turenne, Octave Ségur, Montmorency-Matignon, Victor-Mortemart, de Chevreuse, Bouillé, etc., etc., étaient du nombre des dames du palais. MM. de Beaumont, de Courtomer, d'Aubusson-Lafeuillade, de Montesquiou, s'étaient attachés au char de Napoléon, et occu-

uns et aux autres. Lorsque Napoléon croyait avoir à se plaindre des militaires qui l'entouraient, je plaidais leur cause avec chaleur. Le contredire, c'était m'ôter les moyens de prendre la

---

paient dans la maison de Joséphine les places les plus distinguées. MM. les comtes et les vicomtes devaient respirer plus librement quand ils entendaient décliner hautement leurs noms et qualités dans les salons des Tuileries et du faubourg Saint-Germain. Le titre de monseigneur remplaçait l'épithète de citoyen. Une baronne, qui comptait quatorze quartiers, faisait très-régulièrement sa cour à Joséphine pour obtenir d'être nommée au plus mince emploi près de sa personne. Les enfans des victimes de 1793 et de 1794 venaient s'asseoir sur les mêmes siéges où avaient présidé leurs pères; le temple de Thémis retentissait des noms des Duval-d'Eprémesnil, Seguier, Choppin-d'Arnouville, etc., etc. Joséphine faisait sentir adroitement aux uns et aux autres la nécessité de s'attacher fidèlement à la cause de son époux. « S'il succombait malheureusement, que deviendriez-vous? Vos parens, vos amis, seraient sacrifiés par les bourreaux de 1793, qui, tous à l'envi, ressaisiraient à l'instant le pouvoir. » Aux chefs militaires, elle leur peignait ainsi leur position : « Toutes les charges et dignités de l'Empire vous sont réservées; les lycées et la plupart de nos institutions sont ouverts à tous vos enfans; votre fortune se rattache ainsi essentiellement à celle de l'Empereur. » Le clergé des diverses confessions recevait toujours d'elle l'accueil le plus distingué. M. Ferdinand de Rohan remplissait les fonctions d'aumônier auprès d'elle; très-souvent le chapitre métropolitain

défense d'un homme malheureux. « Il ne dépend que de moi, disait-il, de me défaire de cet officier. Je n'ai qu'à prononcer son arrêt. — Tu as raison, lui répliquais-je ; mais ce mot ne convient point à ton caractère noble et généreux (1). — Et qui peut s'y opposer ? reprenait-il vivement. — Toi-même, Napoléon. Ce serait armer contre ta personne une foule de braves qui te

---

de Paris et MM. les évêques des départemens lui étaient présentés ; tous convenaient qu'elle les enchantait par la manière affectueuse avec laquelle elle les recevait ; le pape Pie VII faisait de Joséphine le plus grand cas ; Pie VI même, dans ses derniers instans (qu'il passa à Savonne), en parlait souvent avec la vénération la plus profonde ; enfin, toutes les classes de la société, n'importe quelles que fussent les nuances, les titres et les couleurs qui les distinguaient, avaient une extrême confiance en l'Impératrice couronnée. On peut dire avec vérité, et il faut en convenir, qu'elle employa tous ses moyens pour porter Napoléon à relever les autels, que les mains sacriléges des novateurs du siècle dernier avaient profanés : de même elle protégea constamment les émigrés, et la plupart d'entre eux lui doivent en quelque sorte leur rentrée en France, et la conservation d'une partie de leur fortune....

(1) Joséphine faisait ainsi le portrait de Bonaparte dans son intérieur : « Il a une belle ame, un cœur sensible et reconnaissant, des goûts simples, et les qualités de l'homme aimable ; il joint aux sentimens de l'honnête homme une mémoire locale prodigieuse. »

sont nécessaires. A la vérité, un grand homme ne doit rien redouter ; mais il enlève tous les cœurs quand il pardonne. La première fonction des rois, et la colonne la plus solide de la royauté, c'est la justice. Ainsi peu à peu je m'emparais de son esprit, j'obtenais qu'il n'enverrait aucun ordre de destitution ou de bannissement. Je faisais prévenir à tems la famille de celui qui avait excité sa vengeance. Souvent j'obtenais une lettre pour l'Empereur, dans laquelle on sollicitait la faveur d'une audience ; et, au moyen de quelques excuses, je sauvais l'honneur et la vie aux premiers dignitaires de l'Etat.

Tous les courriers qui se succédaient annonçaient que chaque jour était marqué par un combat. Les princes de la confédération servaient mon époux avec zèle ; ses armées étaient nombreuses ; elles ne pouvaient qu'obtenir des succès. Cependant j'étais loin d'être tranquille. Je savais que le bombardement de Vienne venait de commencer. Dix-huit cents obus avaient été lancés dans la ville en moins de quatre heures ; cette capitale paraissait déjà tout en feu. Heureusement pour les citoyens, l'archiduc Maximilien en avait le commandement. Il fut touché des calamités qui allaient fondre tout à coup sur les infortunés Viennois. Ce prince venait d'apprendre que les Français avaient passé une des rives du

abe ; dès-lors il redoutait d'être coupé dans
traite, et chargea le général Oreilly de capi-
et d'évacuer la ville : peu après, celui
envahit par la pensée tous les sceptres de
rope, entra dans Vienne comme un triom-
eur (*q*).

a position de mon fils était une source d'in-
tudes. Je savais qu'il avait essuyé quelques
rs qui l'avaient forcé de rétrograder jusqu'à
lige ; mais il m'apprit bientôt qu'il avait été
z heureux pour reprendre à son tour l'offen-
, et qu'il obtenait continuellement des vic-
es sur l'archiduc Jean, l'un des généraux en
f de l'armée autrichienne.

Cependant il s'en fallait encore de beaucoup
: la paix fût prochaine. Napoléon venait de
ser dans l'île de Hinder-Lobaw (1) pour re-
naître la position de la rive gauche, et établir,
conséquence, son champ de bataille.

L'heure de la gloire est sonnée de nouveau
ır les braves; le 21 mai 1809, vers quatre
ıres de l'après-midi, les Autrichiens se mon-
rent, m'écrivait mon époux. L'attaque com-
nça aussitôt. Le duc de Rivoli défendait
os-Asspern ; le duc de Montebello protégeait

1) L'une des deux que forme le Danube, divisé en trois
s, vis-à-vis Ebersdorf.

Essling (1). Des deux côtés, on fit des prodiges de valeur; mais les Français, comme à l'ordinaire, demeurèrent les maîtres du champ de bataille.

Le courrier du 22 m'annonçait que les attaques avaient recommencé avec le même acharnement: mais que l'augmentation extraordinaire du Danube avait rompu tous les ponts de communication de la rive droite à la petite île, et de celle-ci à l'île de Hinder-Lobaw; que, les munitions étant presqu'entièrement épuisées, l'armée avait ralenti le feu de la mousqueterie. Les Autrichiens s'en étaient aperçus, et avaient redoublé l'activité de leurs mouvemens. Au moment du départ de l'estaffette, la mort volait dans les rangs fran-

(1) A la bataille d'Essling, tout le monde sait que les deux régimens de fusiliers (grenadiers et chasseurs) de la garde impériale avaient fait des prodiges de valeur. Vers la fin de la bataille, sur les cinq heures trois quarts du soir, le duc de Montebello vint à pied au quartier où étaient ces deux régimens : il était suivi d'un de ses aides-de-camp. Voyant les fusiliers retranchés dans un fossé puisque les munitions manquaient, il leur dit avec une tristesse que l'on n'avait jamais remarquée en lui : « Mes amis, vous êtes très-bien ici. » Son aide-de-camp lui proposa de monter à cheval. « Non, lui répondit-il; pourquoi faire voir qu'il y a du monde? c'est inutile. » Il retourna sur ses pas; et, dix minutes après, il reçut le coup qui l'enleva à la France et à sa famille.

çais ; déjà beaucoup de généraux avaient péri les armes à la main. Le duc de Montebello venait d'avoir la cuisse emportée ; on désespérait de sa vie.

Je donnai des larmes bien sincères à cet illustre général, compagnon de gloire de Bonaparte. Il ne lui dissimula jamais la vérité ; il lui parlait comme un bon militaire, et sa franchise déplaisait quelquefois au nouveau souverain. « Le général Lannes est un soldat, me disait souvent l'Empereur. — Oui, reprenais-je ; et il réunit encore, selon moi, des talens qui dénotent l'homme de génie. Le duc de Montebello n'est point un orateur, mais il montre l'exemple ; et le jour où vous aurez perdu cet illustre capitaine, vous verrez le plus beau fleuron de votre couronne se flétrir. Ce vrai brave (*r*) a marché à l'immortalité sur les traces des héros que l'on peut surnommer chevaliers sans peur et sans reproche. »

Je connaissais l'épouse de ce grand général. Je lui étais sincèrement attachée ; je partageai sa douleur. Elle se faisait distinguer à la Cour par le rang qu'elle y occupait (1), et par ses qualités personnelles. La duchesse de Montebello avait

(1) La maréchale Lannes (duchesse de Montebello) était dame du palais de l'impératrice Joséphine.

le double mérite d'être bonne et belle ; j'étais loin de croire qu'elle pourrait remplir la première place de France, auprès de celle qui devait sous peu régner en souveraine sur le cœur de mon époux.... Mais ne pressons point trop la marche des événemens, de peur d'en intervertir l'ordre naturel. D'ailleurs, je n'aurai que trop tôt fini d'écrire les belles pages de mon histoire ! et ses époques funestes viendront assez vite se retracer sous ma plume !.... Je ne craindrai point de dire que l'épouse du maréchal Lannes a mérité, par sa conduite à mon égard, de recueillir le tribut de ma reconnaissance. Jusqu'à mon dernier moment, je m'honorerai de la compter au rang de mes amies les plus sincères.

Le bruit se répandit, à cette époque, de la mort des généraux Du Ronel et Foulers. Ces deux officiers distingués avaient été faits prisonniers à la suite de la bataille d'Essling. Napoléon était furieux contre M. de Chasteller, qui avait contribué de tous ses moyens à l'insurrection du Tyrol. Il ne voulait point le reconnaître comme général au service de l'Autriche ; il avait même ordonné, dans un moment d'humeur, de le traduire devant une commission militaire s'il était fait prisonnier. Mais l'empereur d'Allemagne annonça formellement qu'il ferait subir aux officiers français le même sort que le chef de l'armée

française destinait au général comte de Chasteller.

Bientôt Napoléon déclara qu'il ferait conduire en France les princes de Colloredo, de Metternich, les comtes de Pergen et de Hardeck, comme ôtages. Cependant il finit par accorder à de puissantes recommandations, que ces illustres personnages ne quitteraient point la capitale de l'Autriche. Dès-lors toutes ses menaces demeurèrent sans effet.

Je recevais régulièrement de ses nouvelles; ce qui ne m'empêchait pas d'être plongée dans une perpétuelle inquiétude, craignant toujours d'apprendre que le seul homme pour lequel je désirais vivre avait succombé sous tant d'efforts réunis. L'arme de la trahison est, à la vérité, l'arme de l'homme obscur et criminel, qui possède plutôt le talent d'attaquer dans l'ombre, que celui de se défendre au grand jour. Mais cet homme pouvait se trouver, et l'Empereur tomber sous ses coups. Toutefois, il est à croire que le Destin, qui veille sans cesse sur les mortels, avait, dans sa sagesse, décidé qu'il devrait encore étonner l'univers par la plus mémorable de toutes les victoires (1). Cette grande action devait lui

(1) « Je n'hésite pas à prononcer que mon assassinat à Schœnbrunn eût été moins funeste pour la France, que ne l'a été mon alliance avec l'Autriche. »

(Pensées de Bonaparte.)

faire oublier la promesse la plus solennelle, et lui fournir l'occasion de flétrir son nom par un odieux parjure. En gagnant la bataille de Wagram (*s*), l'ambitieux Napoléon n'apercevait plus désormais de limites à sa puissance; il pouvait prescrire à la Germanie toutes les conditions qu'il lui plairait de lui imposer. Une alliance ne lui parut pas impossible avec l'auguste fille des Césars. Dès-lors, pour y parvenir, il employa tous les moyens qui pouvaient rendre la paix encore plus difficile. Il voulait en devenir l'arbitre suprême. L'empereur d'Allemagne ne pouvait proposer aucun article. C'était à lui seul de les dicter tous; aussi se promit-il bien de consolider ce grand édifice. D'après son sentiment, il fallait laisser marcher les affaires politiques..... Encore quelque tems, sa boussole recevait une heureuse direction....

Bonaparte accorde sans peine un armistice à l'empereur François, après l'avoir souvent menacé de lui enlever son sceptre, ainsi qu'à tous les princes de sa maison : mais mon époux avait formé des desseins plus hardis. Pour en trouver l'exécution facile, il se proposait d'en faire une des conditions nécessaires de la paix qu'il daignerait donner au chef de la maison d'Autriche.

Cependant il s'occupa de renverser les fortifications de Vienne : une capitale, renfermant une

grande population, ne devait, d'après Bonaparte, jamais penser à se défendre. Il avait choisi pour sa résidence le château de Schœnbrunn (*t*). C'est là qu'il fut à même d'apprécier les heureuses qualités de la princesse Marie-Louise, l'une des nièces de Marie-Antoinette. Elle n'avait pu dans ce moment suivre sa famille qui partit en toute hâte pour se soustraire à la domination du vainqueur, Cette princesse préférait ce séjour à tous les palais de plaisance de l'empereur son père. Une indisposition même assez grave l'empêchait de quitter ses appartemens. Quelle dut être la pensée de l'archiduchesse, en voyant l'empereur des Français venir en quelque sorte s'asseoir sur le trône héréditaire de ses aïeux ! quelle dut être sa surprise, en voyant celui qui naguère menaça deux fois ses illustres parens de leur ravir le diadème ! celui qui tout récemment venait encore de porter le fer et la flamme dans sa patrie, et qui se proposait peut-être de s'emparer de sa personne ! Mais non, Bonaparte ne parut à ses yeux que comme un homme vraiment extraordinaire. A son aspect, elle augura qu'elle obtiendrait de lui le salut de sa famille ; cependant, elle ne crut pas devoir s'abaisser à d'humiliantes supplications. Elle lui dit avec noblesse qu'elle remplirait le vœu de son père, en le recevant à Schœnbrunn de la manière la plus distinguée.

Il paraît que le vainqueur fut très-sensible à ces marques de considération que lui prodigua l'archiduchesse. « Elle a bien fait, m'écrivait-il, de se conduire ainsi à mon égard ; on gagne tout avec moi, quand on possède l'art de m'apprécier. » Hélas ! l'infortunée princesse n'en agissait ainsi que dans l'intention de rendre mon époux moins injuste ; peut-être même craignait-elle la fatale influence d'un souverain victorieux. Napoléon se conduisit en vrai Scipion, et la fille des Césars ne put que s'applaudir de l'hospitalité généreuse qu'elle venait de lui accorder.

Je n'eus pas de peine à concevoir cette noble modération dont il donna l'exemple dans ce moment : Bonaparte, peut-être mieux qu'un autre, savait respecter la vertu. Elle produisait sur lui une telle impression, que je l'ai vu souvent ménager ses paroles, dissimuler adroitement ses pensées et son caractère, quand il se trouvait en présence d'une mère de famille ou d'une jeune personne, dont le cœur, comme il le disait, avait une teinte virginale : alors, cet homme extraordinaire pouvait enchaîner ses passions, et en imposer aux êtres les plus pervers dont il était sans cesse environné.

CHAPITRE XIII.

A vouloir trop voler de victoire en victoire,
Plus d'un ambitieux diminua sa gloire.

DEPUIS que Napoléon avait planté ses aigles sur les remparts de Vienne (1), ce conquérant ne croyait plus que rien lui fût désormais impossible. Tous les rois et autres princes souverains, ses alliés, qui lui avaient donné tant de témoi-

(1) A la fameuse bataille de Wagram, l'archiduc Charles dégarnissait son centre pour renforcer ses ailes, afin d'éloigner de Vienne l'armée française. Pendant ce tems, la fermentation était extraordinaire dans cette capitale, et jamais la position des étrangers qui y étaient restés ne fut aussi périlleuse. L'aile droite de l'armée autrichienne dépassait de beaucoup l'aile gauche de la nôtre, et la canonnade, se rapprochant de Vienne, faisait croire à ses habitans, à qui l'on défendait de monter sur les remparts, que les Français étaient battus. On fit courir le bruit qu'il ne s'agissait de rien moins que de faire main-basse sur ceux qui se trouvaient en ville. *Ce fait n'est nullement prouvé.* Quoi qu'il en soit, Napoléon ordonna au duc de Rivoli, depuis prince d'Essling, qui avait été blessé deux jours auparavant, et qui se faisait porter tantôt sur un brancard, tantôt dans sa voiture, de s'avancer avec une réserve

guages de leur longue amitié, avaient acquis un nouvel accroissement de territoire.

« Les provinces Illyriennes reculeront au-delà de Venise, les frontières de mon grand empire, écrivait-il avec enthousiasme au sénat français; voisin de l'empereur de Constantinople, je me trouverai à même de suivre les mouvemens du commerce dans la Méditerranée, la mer Adriatique et le Levant. Je protégerai la Porte, si la Porte se dérobe à la funeste influence de l'Angleterre : je saurai la punir, si elle se laisse entraîner par des conseils astucieux et perfides.

---

de quarante mille hommes, composée en partie de la jeune garde et de la garde à cheval, et avec cent pièces d'artillerie. Bientôt cette aile gauche et le centre de l'armée ennemie furent enfoncés; la canonnade finit par s'éloigner; avec elle tomba l'espoir des malveillans de Vienne, et les Français furent délivrés de leurs insultes et de leurs menaces.

Le lendemain, Bonaparte dit à l'un de nos meilleurs généraux, en l'embrassant et le nommant maréchal de l'Empire : « C'est à vous, et à l'artillerie de ma garde commandée par vous, que je dois principalement le succès de cette journée. » Puis, se tournant du côté du général Lauriston : « Faites-moi connaître, ajouta-t-il, les noms des braves qui se sont distingués dans cette grande bataille. — Impossible de les nommer individuellement à Votre Majesté, répondit le général; tous ont également fait leur devoir. »

» J'ai prétendu fournir une nouvelle preuve de mon estime à la nation Suisse, en joignant à mes titres celui de son Médiateur, et mettre un terme à toutes les inquiétudes que l'on se plaît à répandre au sein de cette nation fidèle et généreuse.

» La Hollande, placée entre l'Angleterre et la France, est également froissée par ces deux grandes puissances. Cependant, elle est le centre des canaux du commerce de mon empire. Des changemens deviendront indispensables. La sûreté de mes frontières et l'intérêt bien entendu des deux pays l'exigent impérieusement.

» Je ne suis point jaloux de ce que mon allié l'empereur de Russie, a confondu dans ses vastes états, la Finlande, la Moldavie et la Valachie.

» Lorsque je me montrerai de nouveau au-delà des Pyrénées, le Léopard épouvanté cherchera l'Océan, pour éviter la honte, la défaite ou la mort. Le triomphe de mes armes sera le triomphe d'un génie céleste sur celui de l'enfer, de la paix sur la guerre, et de la tranquillité sur l'effroyable discorde : mon amitié et ma protection rendront, je l'espère, le bonheur aux peuples des Espagnes. »

Ainsi mon époux croyait fermement qu'il dirigerait toujours le vent de la fortune, et ré-

glerait constamment le sort des empires. Voilà comme la plupart des hommes se laissent éblouir par quelques éclairs de prospérité : ils s'endorment au sein d'un bonheur illusoire ; mais presque toujours leur réveil détruit les songes délicieux qui les ont bercés.

Napoléon m'avait dissimulé, avec le plus grand soin, quels étaient ses nouveaux desseins sur les états de l'Eglise. Il avait usé du même stratagème vis-à-vis du Saint-Père, sous le vain prétexte d'obtenir de lui la permission de faire passer son armée au milieu de ses provinces ; il lui avait écrit de Vienne, et l'assurait de sa bienveillante amitié. A peine reçut-il la lettre de Pie VII, qui lui accordait pour lui et pour les siens sûreté et protection, que déjà les Français étaient les maîtres de la campagne de Rome. Ils établirent leur quartier-général dans les faubourgs de la ville des Scipions, et mesurèrent d'un œil tranquille l'étendue de l'ancien Forum, où ils formèrent un camp d'observation.

On pouvait s'imaginer que le Souverain spirituel serait trop heureux d'entrer dans la ligue offensive contre les Anglais. « Le successeur de Saint-Pierre n'a point d'autre moyen de conserver sa tiare, disait Napoléon à ses fidèles conseillers. » Cependant il apprit bientôt la réponse de l'auguste chef des fidèles : « Je

ne dois entreprendre la guerre contre aucune nation : mon ministère est un ministère de paix. Dans les ports de mon empire, tous les peuples civilisés doivent trouver la sûreté, les moyens de vivre et une protection perpétuelle. ».

Bonaparte devait s'attendre à la réponse ; il aurait même été fort embarrassé, si le Pape avait adopté ses projets. Il voulait être maître absolu du temporel qui appartenait à l'Eglise. « Je suis héritier de Pépin, et, comme tel, je vous envoie un décret rendu de mon camp impérial de Vienne, d'où je vous ordonne de vous emparer du domaine donné aux souverains pontifes par la munificence du père de Charlemagne ; de déclarer sur-le-champ Rome, ville impériale et libre ; et j'accorde pour compensation, et de mon plein gré, au vicaire de Jésus-Christ, pour soutenir purement sa dignité spirituelle, deux millions de rentes qui lui seront alloués pour chaque année.

» Je le sais, monsieur le général M*** (1), continuait Napoléon, dans une note secrète ; je le sais, je vais être en guerre ouverte avec tout le Sacré-Collége. Déjà même vous m'apprenez qu'une bulle d'excommunication a pu être lancée contre moi, ainsi que contre mes fauteurs

(1) Gouverneur de Rome.

et adhérens. Vous êtes du nombre ; mais n'allez pas jouer le rôle des courtisans de Grégoire V (1) Quant à moi, je ne serai jamais un fils aussi sou-

(1) Le pape Grégoire V, dans un grand concile tenu à Rome, excommunia Robert, successeur de Hugues Capet, ainsi que les évêques qui avaient été d'avis qu'il épousât Berthe, sa cousine issue de germain, sœur de Raoul-le-Fainéant, roi de Bourgogne, et dont il avait tenu un des enfans sur les fonts de baptême. Il lui fut enjoint de quitter cette femme qu'il adorait, et de consentir à voir casser son mariage, sans y apporter la moindre opposition ; le menaçant que, dans le cas où il ne s'en séparerait pas aussitôt, son royaume serait mis en interdit.

Ce roi, n'obéissant pas à une sentence qui lui semblait contraire au bien de son Etat, vit cesser tout à coup le service divin. On ôta l'usage des sacremens aux vivans, et l'on refusa la sépulture aux morts. Les peuples, épouvantés par ce terrible coup, déférèrent humblement aux ordres du Pape ; tous les domestiques du roi l'abandonnèrent, à la réserve de deux ou trois qui passaient par le feu tout ce qu'il touchait afin de le purifier, et jetaient aux chiens tout ce qu'on desservait devant lui, personne n'osant manger des viandes qu'il avait touchées.

Ces rigueurs, comme le dit Mézeray, et non pas un monstrueux accouchement de sa femme, que des faiseurs de miracles disaient avoir engendré un enfant ayant le cou et les pattes d'un oison, le contraignirent de se séparer d'avec elle. Rien ne put porter le Pape à lui être favorable : la malheureuse Berthe demeura légalement répudiée, sans quitter pourtant le titre de reine.

mis que Robert-le-Pieux. Dieu me garde de ressembler à ce saint roi ; cela n'arrangerait pas nos affaires. Vous y êtes, après tout, l'un des premiers intéressés.... »

« Je ne m'effraie pas facilement, disait, quelques jours après, Napoléon à Berthier qu'il venait de nommer prince de Wagram (1). Les foudres

(1) Bonaparte aimait à plaisanter le maréchal Berthier sur son extrême attachement pour madame Visc***. « Mon ami, lui observait-il, ton Armide te fera faire bien des sottises ; crois-tu qu'elle a eu l'indiscrétion de montrer à l'un de mes généraux, qui l'a rapporté à l'Impératrice, *le beau diamant en question*. Joséphine est vivement piquée ; elle eût souhaité le posséder.... Aussi me boude-t-elle depuis deux jours. Elle s'imagine que j'en ai fait hommage à la dame de tes pensées. Mon pauvre Renaud, tu perds décidément la tête. En guerre comme en paix, l'image de ta bien-aimée te suit partout. Quoi ! au milieu des camps, sous la tente d'un maréchal de France, le buste de ta divinité italienne y reçoit de l'encens ! ! ! J'ai eu infiniment de peine à faire comprendre à l'Impératrice, que dans ma position, je joue si gros jeu, qu'en bonne conscience, je me crois obligé de réserver à mes généraux une poire pour la soif. Le bijou précieux dont je t'ai fait présent vaut au moins quarante mille écus, et tu l'offres à ta déesse pour un simple sourire. Mon pauvre Berthier, on a bien d'autres vues sur toi ; si l'on était libre, sans doute on t'épouserait.... Mais remarque ici la finesse de ce sexe trompeur ; l'objet de ton adoration te décide à t'unir avec une princesse de Bavière : hé ! mais, c'est pour conserver sur

célestes feront, ce me semble, en France, moins de ravages que n'en feraient les foudres terrestres, si je n'avais eu soin d'en garantir mes peuples. Ce n'est point à moi qu'il convient de trembler devant le premier des prêtres : qu'il craigne même de m'irriter ; car alors je pourrais prendre une funeste résolution. Qui sait si je n'imiterais pas Henri VIII ? Comme lui, je me sentirais la force et le courage de me faire déclarer le protecteur d'une nouvelle Eglise, et Dieu sait ce qui en résulterait pour le clergé romain (1). »

---

toi son empire accoutumé.... Écoute, il n'est point de si sage projet dont ne se rie la fortune ; ta dame croit travailler à l'élévation de son fils en mariant son favori... » *Se un giorno vedova avrebbe fatto per essa.* Sans doute, Napoléon fut prophète ; à peine le mariage du maréchal Berthier avec la princesse de Bavière fut-il célébré, que madame Visc** devint veuve. Les deux amans se désolèrent, mais Napoléon se rit de leurs douleurs, etc.

(1) Napoléon fut cependant très-sensible à la bulle fulminée contre lui par le pape Pie VII. En vain voulut-il chercher à le dissimuler, il n'en est pas moins vrai que son dépit se manifesta dans diverses occasions. « C'est peu, disait-il à Joséphine, pour Ali Bonaparte (allusion au nom qu'il portait en Egypte) d'être, à l'exemple du grand Théodose, chassé de l'Église par un nouvel Ambroise.... Mais les descendans des ligueurs du seizième siècle pourraient, à l'exemple de leurs pères, circonvenir l'esprit des

Ainsi parlait Napoléon, à celui qu'il honorait d'une amitié si particulière. Mais déjà l'ordre secret était donné d'arracher le Saint-Père de sa capitale, et de le retenir prisonnier.

Français du dix-neuvième, et, sans être aussi crédules que leurs devanciers, ils n'en sont pas moins superstitieux. Je veux punir avec circonspection, et néanmoins avec sévérité, les partisans du Saint-Siége. Je hais les propagateurs des doctrines nouvelles : ils me semblent toujours disposés à troubler la tranquillité des États qui ont le malheur de les recéler dans leur sein. »

D'après les ordres exprès de Napoléon, les recherches les plus sévères, et même les plus minutieuses, eurent lieu dans tous les départemens ; jusqu'aux moindres hameaux, rien ne fut épargné. Il est inconcevable le nombre de personnes qui furent arrêtées par suite de cette mesure extraordinaire (*de crainte*). Chaque exemplaire de la bulle que l'on trouvait, était aussitôt lacéré qu'il était saisi. Napoléon affectait une sorte de sécurité, tandis qu'en secret, il ressemblait au plus faible des humains. « Tu es maudit de Dieu, lui dit Joséphine en riant, mais je prie pour toi. Tu sais qu'à Milan j'ai presque opéré des miracles. » (En effet, sa présence dans la cathédrale de cette ville avait rendu au culte catholique toute sa pompe, et au clergé romain toute sa dignité *.) Napoléon secouait la tête en sens négatif, à la première partie de son discours ; pour la seconde, il avouait qu'elle accusait la vérité. « Cependant, reprenait l'Impératrice, garde-toi, ô mon ami, de

* Madame Bonaparte avait fait cadeau à cette métropole de vases très-précieux et d'ornemens d'une grande magnificence.

Les cardinaux les plus fidèles à Chiaramonte, lui furent enlevés à mesure que d'autres étaient appelés par le gouvernement français pour veiller sur sa personne. On plongeait de nouveau ses amis dans les prisons, et le fameux donjon de Vincennes en recueillit plusieurs. Pie VII ne demandait, pour unique grâce, que de veiller sur son troupeau. On lui refusait tout moyen de s'entretenir avec les personnes qui lui étaient dévouées. Enfin, on licencia sa maison militaire, et l'on forma le siége du Vatican. On s'y introduisit vers le milieu de la nuit à travers les fenêtres, et l'on était décidé à envahir le dernier asile du souverain, si lui-même ne se fût hâté

---

persécuter la religion de tes pères. J'en conviens, ton pouvoir est immense. Aussi puissant que celui de l'autocrate de toutes les Russies, tu pourrais devenir, à son exemple, le chef visible d'une Eglise universelle! Mais, crois-moi, respecte les anciens usages; fais honorer la Divinité par tes peuples, si tu veux à ton tour que tes peuples t'honorent. Protége son vicaire sur la terre, si tu cherches à concilier tous les partis. Ne donne aucune arme contre toi, si tu veux en imposer aux Français, et te les rendre favorables. » Ainsi cette femme admirable et vraiment religieuse cherchait, par des manières adroites, et sans blesser son orgueil, à le ramener aux sentimens les plus nobles et les plus sublimes; mais elle ne réussissait pas toujours.

de revêtir ses habits pontificaux, et de venir se livrer entre les mains de ses persécuteurs (1).

.... Grand Dieu ! veux-tu punir le vice?...
Montre-lui la vertu, qu'il la voie, et frémisse!....

Des voitures avaient été préparées à l'avance, on fit monter le vénérable vieillard dans l'une d'elles, fermée avec le plus grand soin. A peine sorti de Rome, on courut en poste sans considération pour le grand âge du Saint-Père, qu'une telle manière de voyager incommodait infiniment. On cachait dans toute la route que c'était le martyr de la politique, dans la crainte de soulever les peuples, qui n'auraient pu voir sans une profonde indignation violer d'une manière si outrageante toutes les lois divines et humaines.

Ce fut à Savone que le chef de l'Église fut retenu prisonnier. Et bientôt, par un de ces nombreux caprices si familiers à Napoléon, il ordonna de le conduire à Fontainebleau.

---

(1) Plusieurs personnes qui assistèrent à cet enlèvement du Pape, m'ont assuré qu'elles furent frappées d'un mouvement difficile à décrire, en voyant la douceur, la résignation plus qu'angélique, et la profonde abnégation du Saint-Père. Il disait à ces cohortes, à l'exemple de Jésus-Christ : « Mon royaume n'est pas de ce monde. Faites de moi ce qu'il vous plaira. » La plupart versèrent des larmes, mais n'en exécutèrent pas moins leurs ordres avec sévérité.
(Note de Joséphine.)

J'étais restée tantôt à Mayence, tantôt aux eaux de Plombières (*u*), pendant une très-grande partie de cette campagne. Je jouissais du plaisir d'avoir à mes côtés ma fille chérie et l'une de mes nièces de Beauharnais (1). Elle avait épousé le prince héréditaire de Bade. L'aimable Stéphanie n'était point heureuse de sa grandeur, et les deux alliées se racontaient mutuellement leurs peines de la manière la plus touchante. Je cherchais à les tranquilliser l'une et l'autre ; je cherchais à leur montrer que la main des destins leur préparait des scènes plus tranquilles dans un riant avenir. Nos entretiens à ce sujet s'étaient renouvelés plusieurs fois, lorsqu'un soir, éprouvant quelque malaise, je fis ouvrir les fenêtres

(1) Elle était fille de M. le comte de Beauharnais, pair de France, et de madame la comtesse Fanny. Il émigra dans la révolution ; le vicomte, son frère, trouva le moyen de conserver une partie de ses biens ; mais l'époux de Joséphine ne possédait qu'une modeste fortune, tandis que son aîné jouissait de quarante mille livres de rente. (Madame Renaudin, tante de Joséphine, avait donné en mariage à sa nièce cent cinquante mille livres ; en outre, elle lui faisait annuellement les cadeaux les plus précieux ; de sorte qu'une grande aisance régnait toujours dans cette famille.) M. le vicomte de Beauharnais avait une terre près d'Orléans, que le prince Eugène abandonna à son oncle tout le tems de son exil ; madame Bonaparte prit le plus grand soin de Stéphanie, et la fit élever avec sa cousine.

de ma chambre, afin de goûter la fraîcheur d'un vent léger qui s'élevait doucement en annonçant le retour paisible de l'astre des nuits. Je l'avoue, mon imagination, comme celle de toutes les femmes, est parfois romanesque; elle est frappée d'un rien, ce rien lui fait illusion : ce vent frais du soir était pour moi l'image des situations douces et calmes de la vie, lorsque bientôt l'odeur suave de plusieurs orangers d'une terrasse voisine, vint me rappeler l'encens des Cours, le langage parfumé des flatteurs, et me ramena ainsi, par le pouvoir de la pensée, au souvenir des peines que j'avais voulu oublier un moment.

Les rayons de la lune commençaient à pénétrer dans mon appartement, et produisaient çà et là des ombres mouvantes. Un doux frémissement m'avertit que des êtres bien chers veillaient à mes côtés. C'était Hortense, c'était Stéphanie, que mon état extraordinaire avait alarmées. En voyant celles que j'aimais, je les pressai tour à tour sur mon cœur, et leur dis : « *Tristes victimes de l'ambition, peut-être seriez-vous plus heureuses si vos jours s'étaient écoulés paisibles au sein de l'obscurité.* »

L'élévation de ces chers enfans était mon ouvrage, et ma tendresse maternelle abusée m'avait long-tems dépeint leur état sous les couleurs les plus brillantes. Mais enfin mes yeux se dessillè-

rent, mon ame fut désenchantée, et je vis le mal que j'avais fait en voulant faire le bien! M'abreuvant moi-même des reproches les plus amers, je ne conservai point la triste gloire d'être demeurée inébranlable dans mon premier sentiment; ma fermeté m'abandonna après avoir contribué au malheur d'une fille, d'une nièce que je chérissais (1), et il ne me resta que la peine d'avoir cédé trop facilement aux conseils de mon époux. Hélas! tout se réunissait pour nourrir mon ame de pressentimens d'autant plus cruels, que je ne

(1) Stéphanie de Beauharnais n'aimait pas le prince de Bade. Dans les commencemens de son mariage, elle faisait coucher une femme au pied de son lit, pour empêcher son époux, sous ce vain prétexte, de pénétrer dans son appartement. Peu à peu, elle finit par apprécier les heureuses qualités de celui qui devint tout pour elle; et, dans les derniers instans de la vie du prince-régent, la nièce bien-aimée de Joséphine put être comparée à la femme forte dont parle l'Écriture; car elle se sacrifia, pour ainsi dire, pour sauver celui qu'elle ne cessera de regretter. Ce modèle des femmes et des mères est livré aujourd'hui à l'étendue de ses devoirs. Oubliant qu'elle était appelée à régner, elle se renferme volontairement dans son intérieur pour s'occuper exclusivement de l'éducation des jeunes princesses ses filles, qui, à son exemple, deviendront, comme leur illustre mère, des modèles de grâces et de vertus.

voyais aucune possibilité d'empêcher le dénouement affreux qui se préparait pour nous tous.

Cependant la paix venait d'être conclue entre la France et l'Autriche (1) : le traité fut avantageux à la Germanie. Napoléon, parti de Schœnbrunn, arriva bientôt à Munich, où j'allai le rejoindre (2). Il ne resta que quelques jours dans

(1) La paix de Vienne fut signée le 14 octobre 1809. C'est un chef-d'œuvre de la clémence du vainqueur ! Napoléon est bien au-dessus de ses victoires et des ambitions ordinaires. Aussi je savoure avec délices le plaisir de l'avoir admiré en pleine connaissance de cause.

(Note de Joséphine.)

(2) En suivant Joséphine dans ses voyages, on peut juger à quel point elle portait la bonté pour toutes les personnes qui composaient sa suite. Il faut observer que l'on n'était prévenu des voyages que vingt-quatre heures avant le départ, ce qui souvent ne laissait pas le tems aux fourriers de préparer les logemens, lesquels étaient toujours déterminés par Napoléon ; il ne s'occupait pas de prendre des renseignemens sur le local ; qu'il fût agréable ou non, il fallait séjourner selon l'ordre. L'Impératrice ne se plaignait jamais, et se trouvait toujours bien. Elle était beaucoup plus occupée de ceux qui étaient avec elle ; la première chose qu'elle faisait en arrivant, était d'aller visiter le logement de ses femmes, et si elle les trouvait trop mal, elle faisait des observations, et demandait ce qu'elles voulaient qu'il leur fût donné. Un soir, prête à se mettre dans son lit, elle s'aperçut que la femme qui couchait dans sa cham

cette ville, et alla rendre visite, en passant, au roi de Wurtemberg, son fidèle allié ; nous arrivâmes le 29 octobre 1809 à Fontainebleau, et nous y séjournâmes jusqu'au 14 novembre.

Je m'étais trouvée séparée de l'Empereur depuis quelque tems ; mais l'espérance avait essuyé mes larmes, et son regard angélique me rassurait depuis que j'avais entretenu confidentiellement mon époux.

J'avais les plus grands droits de l'accuser d'indifférence ; aussi lui dis-je : « *Bonaparte, dans quelques années la fortune t'attendra pour te*

---

bre n'avait qu'un matelas par terre ; elle remarqua qu'elle en avait trois avec un lit de plumes. Malgré les supplications qui lui furent faites, elle ôta elle-même un matelas de son lit pour que madame Mar*** de Saint.-Hillai** fût mieux couchée. Si elle déjeûnait en passant par une ville, et que ses femmes restassent en voiture, elle leur envoyait par un valet de pied des biscuits, des fruits, et des vins de dessert. Si une d'elles tombait malade à être obligée de garder le lit, elle avait la bonté d'aller dans leur chambre savoir de leurs nouvelles. Si par hasard une des voitures de sa suite se trouvait rester en arrière pour quelque cause que ce fût, elle était tellement tourmentée de ce retard, qu'elle envoyait des gendarmes à la recherche. Telle était Joséphine dans tous ses voyages ; aussi était-elle adorée partout ; on briguait long-tems d'avance la faveur de l'accompagner.

Je suis très inquiette, j'ai besoin d
vous voir Mlle. Auberts m'a dit que
vous craigniez d'être arretée.(*) eh!
pourquoi le seriez vous? je parlerai
à Dubois. J'ai rêvé l'une de ces nuits
de serpents, ils m'enlaçaient au poi
de m'oter la respiration. Que veut
dire ceci? je vous recevrai jeudi soi
à huit heures a l'Elysée, j'aurai touj
un grand plaisir a vous prouver qu
je vous accorde ma confiance. Depu
longtemps vous avez su la meriter

N° La date de cette lettre est du 26 Novembre 1

(*) L'Impératrice ignorait absolument q
j'étais menacée depuis plusieurs mois par
Mr. Veyrat au nom de Mr. le Préfet
de Police, d'être exilée de Paris, si je
continuais à refuser de trahir la Confiance
Qu'elle m'avait accordée.

Le Normand

vais aucune possibilité d'empêcher le dénoue-
t affreux qui se préparait pour nous tous.
Cependant la paix venait d'être conclue entre
France et l'Autriche (1) : le traité fut avanta-
à la Germanie. Napoléon, parti de Schoen-
n, arriva bientôt à Munich, où j'allai le re-
dre (2). Il ne resta que quelques jours dans

(1) La paix de Vienne fut signée le 14 octobre 1809.
un chef-d'œuvre de la clémence du vainqueur ! Napo-
est bien au-dessus de ses victoires et des ambitions
maires. Aussi je savoure avec délices le plaisir de l'avoir
ité en pleine connaissance de cause.

(Note de Joséphine.)

(2) En suivant Joséphine dans ses voyages, on peut
er à quel point elle portait la bonté pour toutes les per-
nnes qui composaient sa suite. Il faut observer que l'on
n était prévenu des voyages que vingt-quatre heures avant
e départ, ce qui souvent ne laissait pas le tems aux four-
iers de préparer les logemens, lesquels étaient toujours
déterminés par Napoléon ; il ne s'occupait pas de prendre
des renseignemens sur le local ; qu'il fût agréable ou non,
il fallait séjourner selon l'ordre. L'Impératrice ne se plai-
gnait jamais, et se trouvait toujours bien. Elle était beau-
coup plus occupée de ceux qui étaient avec elle ; la première
chose qu'elle faisait en arrivant, était d'aller visiter le lo-
gement de ses femmes, et si elle les trouvait trop mal, elle
faisait des observations, et demandait ce qu'elles voulaient
qu'il leur fût donné. Un soir, prête à se mettre dans son
lit, elle s'aperçut que la femme qui couchait dans sa cham

Page 365 Tome Ier   Fac Simile de l'Impératrice Josephine.

Je suis très inquiette, j'ai besoin
vous voir Mlle Aubert m'a dit que
vous craigniez d'être arretée.(*) eh!
pourquoi le seriez vous? je parler
à Dubois. j'ai rêvé l'une de ces nuit
de serpents, ils m'enlaçaient au p
de m'ôter la respiration. Que veut
dire ceci? je vous recevrai jeudi soi
à huit heures a l'Elysée, j'aurai touj
un grand plaisir a vous prouver qu
je vous accorde ma confiance. Dep
longtemps vous avez su la meriter.

Nª La date de cette lettre est du 16 Novembre d

(*) L'Impératrice ignorait absolument q
j'étais menacée depuis plusieurs mois pa
Mr. Veyrat au nom de Mr. le Préfet
de Police, d'être exilée de Paris, si j
continuais à refuser de trahir la Confiance
Qu'elle m'avait accordée.

Le Normand

Je suis très inquiette, j'ai besoin
vous voir Mlle Aubert m'a dit que
vous craignier d'être arretée.(*) eh!
pourquoi le cevier vous? je parlerai
à Bubois. j'ai vévé l'une de ces nuit
de serpents, ils m'enlaçaient au po
de m'oter la respiration. Que veut
dire ceci? je vous recevrai jeudi dix
à huit heures a l'Elysée, j'aurai toujo
un grand plaisir a vous prouver qu
je vous accorde ma confiance. Dep
longtemps vous avez su la meriter

Nº La date de cette lettre est du 26 Novembre 1

(*) L'Impératrice ignorait absolument q
j'etait menacé depuis plusieurs mois par
Mr. Pasquier au nom de Mr. le Préfet
de Police, d'être exilé de Paris, si
continuais à refuser de trahir la Confiance
Qu'elle m'avait accordée.

Le Normand

faire payer ici bien cher quelques instans de bonheur..... (1) »

« Cruel ami, cruel homme, lui disais-je souvent ! tant d'oubli, tant d'injustices, ne sont pas croyables (2)! Ecoute : lorsque le cœur est mort à toute espèce d'illusion, qu'il n'y a plus d'espoir pour lui, que lui reste-t-il ? De quel sentiment pourrais-je faire entendre l'expression ? — Mon sort n'est-il pas fixé ? — Oh ! oui, tout sera peut-être bientôt fini pour Joséphine. »

Je me doutai pour la première fois, à Fontainebleau, que mon époux serait capable de trahir les promesses les plus sacrées (3). A cette époque,

---

(1) *Ce passage doit avoir été retouché par l'Impératrice. Il paraîtrait qu'en avril* 1814, *elle a relu en entier son manuscrit, a fait des ratures et des changemens en divers endroits....*

(2) Joséphine avait vu cesser pendant quelques instans sa correspondance particulière (depuis la bataille de Wagram). Il paraît qu'à l'aide de quelques hiéroglyphes, ils communiquaient entre eux. Déjà plusieurs courriers s'étaient succédés, et lui avaient apporté des dépêches officielles ; mais nul billet de la main de Bonaparte ne s'était trouvé dans l'intérieur des dépêches. Elle en conçut un tel chagrin, que pendant plusieurs jours sa santé, naguère si bonne, s'en trouva visiblement altérée.

(3) Un dimanche, au sortir de la messe, le ministre de la police, Fouché, ayant emmené Joséphine dans l'em-

il m'avait blessée jusqu'à l'outrage, et il était resté en apparence impassible.... Un seul regard de tendresse m'eût calmée, lorsque j'étais dans les convulsions du désespoir. Loin de s'attendrir, il restait immobile, affectant le sourire de la pitié. « Bonaparte, lui dis-je avec amertume, quoi! vous m'avez réduite à pleurer sur mon sort et sur le vôtre, et à dévorer mes larmes. Mais vous avez tellement comprimé mon ame, et déraciné ma dernière espérance, que je ne pourrai désormais que vous plaindre, et gémir encore sur votre avenir..... Le mien me troublerait peu si je n'y tenais pas par un devoir qui rive encore mes fers.... »

La réunion de presque tous les rois de l'Europe vint bientôt illustrer la Cour de France. Les fêtes de la paix furent brillantes. Cependant la plupart des Français ne crurent point qu'elle serait durable; tout le monde connaissait l'esprit turbulent de l'Empereur. Les gens sages qui lisaient dans la destinée (1), ne demandaient que la pro-

---

brâsure d'une fenêtre du château de Fontainebleau, lui avait donné la première atteinte du divorce, qui n'eut lieu que deux ans après.

(1) Un jour le respectable archevêque de Paris, M. de Belloy, fut présenté à l'Empereur, qui lui dit en le regardant : « Vous vivrez jusqu'à cent ans, M. le cardinal.

longation des jours paisibles; mais comme la plupart des généraux s'enrichissaient des dépouilles des nations, ces hommes ambitieux avaient persuadé à leur maître suprême, sous de vains prétextes, de rompre les traités solennels qui attachaient tous les peuples entre eux. Ils oubliaient que les traités doivent être des digues à opposer,

---

— Eh ! pourquoi, répondit gaîment M. de Belloy, Votre Majesté veut-elle que je n'aie plus que quatre ans à vivre ? » Joséphine était présente à cet entretien ; elle démêla dans les traits du prélat un trouble involontaire. Elle reprit avec un charme admirable : « *M. de Belloy, l'Empereur s'est permis de calculer d'après l'ère de son règne !* » Le vénérable pasteur inclina légèrement la tête. « Madame, que la volonté de Dieu s'accomplisse en toute chose ; depuis long-tems je m'apprête à faire un grand voyage, et malgré votre impérial désir, de m'accorder si libéralement un nouveau siècle, permettez-moi de prier votre auguste époux de s'occuper dès aujourd'hui des besoins de l'Église. L'Empereur conserva le maintien le plus sévère, et voulut revenir sur ce qu'il avait avancé. « Sire, lui dit M. de Belloy, les hommes ne vivent pas éternellement, *les trônes mêmes s'écroulent autour d'eux ;* nous foulons aux pieds un monde de générations, et des générations nouvelles viendront leur succéder ! A peine saura-t-on dans un siècle si vous ou moi aurons existé. — Nos actions parleront pour nous, reprit vivement le maître ! On ne pourra jamais oublier l'illustre prélat de Marseille, ni le monarque qui l'aura fait asseoir sur le siége épiscopal de Paris. »

dans tous les tems, contre le torrent destructeur de la guerre qui veut tout envahir !

Depuis le 30 juin 1808, jour où le respectable M. de Belloy, archevêque de Paris, avait payé à la nature le dernier tribut commun à tous les hommes (1), Napoléon avait nommé le cardinal Fesch, son oncle, pour remplir le siége vacant. Le frère de madame Letitia n'accepta pas sa nomination. Son neveu lui en témoigna sa surprise. Le cardinal crut devoir persister dans son refus, et lui dit hardiment qu'il aimait mieux être archevêque de Lyon, institué par le Pape, que d'être archevêque de Paris sans en avoir les bulles. Mon époux, forcé de céder, n'en reparla plus ; et, au grand étonnement des divers partis, le célèbre cardinal Maury (2) fut appelé au siége de la métropole de l'Empire.

---

(1) Pendant sa dernière maladie, son éminence le cardinal de Belloy avait prié qu'on l'enterrât dans une chapelle de la cathédrale de Paris, et non au Panthéon, comme les sénateurs et les généraux. On envoya, aussitôt la mort de ce vertueux prélat, à Bayonne, où l'Empereur se trouvait avec les princes de la maison d'Espagne, pour lui en demander la permission. Cet homme, si absolu, respecta les dernières volontés du cardinal, qui fut, suivant ses désirs, inhumé dans l'église de Notre-Dame.

(2) L'Europe entière a retenti du nom du fameux abbé commandataire, *seigneur suzerain de huit cents fermes*. Nommé député à l'Assemblée constituante, il soutint di-

Les affaires de l'Eglise se trouvaient dans cette triste situation, quand Napoléon, l'ambitieux Napoléon, résolut enfin d'exécuter le coup d'état le plus incroyable, le plus remarquable qui ait

---

gnement à la tribune l'honneur du corps qu'il représentait. Il fronda les opinions populaires du fameux Mirabeau, et lutta souvent de goût, de savoir et d'éloquence avec ce protecteur du tiers. Forcé par les circonstances les plus impérieuses de quitter la France, où sa vie était menacée, il se retira à Rome, où Mesdames, tantes de Louis XVI, l'accueillirent avec bienveillance et distinction. Cet homme, que ses talens et ses protections avaient mis au grand jour, devint tour à tour membre du sacré collége et archevêque de Montefiascone. L'invasion des États romains par les Français le contraignit à se choisir une nouvelle patrie. Le cardinal Maury fut victime un moment de la persécution dirigée contre le chef de l'Église. Devenu en quelque sorte plus tranquille par la protection que lui accorda Jérôme Bonaparte, qui le nomma son aumônier, il reparut sur la scène, et oublia bientôt qu'il devait tout à la famille des Bourbons. Attaché à de nouveaux maîtres, il se fit un devoir de prodiguer l'encens aux Césars qui l'admettaient auprès de leurs personnes. Bonaparte disait assez souvent, en parlant du cardinal Maury : « L'un et l'autre nous avons gagné à la grande loterie de la révolution; l'un gouverne au temporel et l'autre au spirituel. L'abbé, à l'imitation de Sixte-Quint, aspire à la tiare, il ne l'aura jamais par mon consentement; à cet effet, je veux le mettre mal en cour de Rome : à la vérité, la puissance papale n'est plus qu'une vaine chimère; mais ses dogmes sacrés lui survivront, et l'abbé Maury nommé à l'arche-

été frappé en politique depuis la trop fameuse séparation de Henri IV d'avec Marguerite de Valois : je veux parler de son divorce.

---

vêché de Paris par moi et de par moi, m'aidera à supporter le redoutable poids d'une excommunication qui m'assomme et qui frappe également sur tous deux. » Ainsi parlait Bonaparte au milieu d'un clergé nombreux, qui, loin d'oser le contredire en rien, continuait à l'encenser avec tous les parfums de la plus vile flatterie.

Joséphine n'aimait point l'abbé Maury ; elle lui supposait une ambition jésuitique ; elle le plaisanta un certain jour très-agréablement sur son heureuse étoile. Ce jour-là même ce prélat prêcha la Passion dans Notre-Dame, devant un auditoire aussi nombreux qu'il était distingué ; une dame d'un très-haut parage s'avisa, pour mieux entendre l'orateur chrétien, de monter dans la chaire de la vérité, et de s'asseoir à ses côtés. Tous les spectateurs scandalisés firent chorus à la fois. Cette étrangère, qui se croyait en Italie ou même en Allemagne (où rien n'est plus commun), fut forcée de se retirer. L'archevêque se troubla ; il eut recours à ses cahiers pour finir son sermon. On s'aperçut dès-lors que le successeur de M. de Belloy n'était plus ce même député renommé par la facilité avec laquelle il improvisait le discours. Aussi fut-il tenu pour certain que du moment qu'il avait obtenu sans peine la première dignité de l'Eglise, l'abbé Maury n'avait que très-peu de frais à faire pour ramasser les clefs de Saint-Pierre, et qu'il se ménageait en attendant pour chanter le *Te Deum*!!!

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

NOTES.

(*a*) Page 50. — On donna avis au directeur Gohier, que Bonaparte voulait changer la forme du gouvernement; Gohier jugeant que la chose était sérieuse, fit avertir Moulins de venir lui parler sur-le-champ. Ce dernier ne se trouva pas chez lui, et ce ne fut que le lendemain qu'il se rendit à l'invitation de Gohier. Celui-ci ne tarda pas à lui faire part des avis qu'il avait reçus la veille; Moulins, étonné, voulut parler au dénonciateur, qui bientôt arriva. Cet homme était dépourvu de pièces à l'appui de sa délation; Gohier balança s'il devait faire arrêter Bonaparte; il en conféra avec Barras; celui-ci l'en dissuada, et se rangea de l'avis de Moulins, qui, dans le principe, ne pouvait croire à la réalité d'une conspiration. Cependant ils finirent par se décider à faire enlever le général sur la route de la Malmaison, où ils savaient qu'il donnait à dîner ce jour là. Ils ne prirent point ce parti devant celui qui leur avait donné connaissance du complot : ils l'avaient, au contraire, fait enfermer dans une pièce séparée. Gohier avait voulu sur-le-champ en prévenir les autres directeurs, afin d'agir de concert. Non, lui dit Moulins, un de nos collègues est absent; l'un des deux est l'ami de Bonaparte, et Barras est son protecteur. Sans lui ce général ne serait pas connu. Nous n'avons besoin de qui que ce soit!!!! Brusquons les formes, nous sommes seuls instruits, rien n'est plus facile que d'arrêter cet homme. Sitôt que le général sera détenu,

il éprouvera le sort de tous les conspirateurs qui ne réussissent pas. Son parti sera anéanti.

Les deux directeurs sortirent en fureur pour s'assurer des personnes nécessaires à l'exécution de leur projet. Tout allait bien jusque-là ; mais, en rentrant chez Gohier, Moulins ne trouva plus son prisonnier dans la chambre où il l'avait renfermé. Celui-ci, peu rassuré par les directeurs, s'était cru perdu, et profitant de leur absence, s'était sauvé dans une maison qui se trouva, par hasard, tout-à-fait dévouée à madame Bonaparte, à qui l'on donna avis sur-le-champ de ce qui se passait au Luxembourg. En femme adroite, elle en fit son profit ; et les deux directeurs, consternés, en voyant l'une des fenêtres ouverte, s'écrièrent : « Nous sommes perdus, ce délateur est un coquin vendu à nos ennemis ; cette conspiration est fausse et supposée. C'est un piége tendu à notre bonne foi ; on a voulu nous mettre le général à dos, et par conséquent les troupes. Courons révoquer, s'il en est encore tems, les ordres que nous venons de donner. » Ces ordres en effet furent révoqués ; seulement un des hommes commandés pour la capture avait dit à l'un de ses amis, qui l'invitait à venir au spectacle : « Je ne le puis, je suis ce soir d'une expédition importante. Je crois qu'il s'agit de l'arrestation d'un grand personnage. » Ce propos fut rapporté dans une maison, et parvint bientôt aux oreilles de madame Bonaparte, qui devina qu'il s'agissait de son mari. En femme prudente, elle conçut d'abord le moyen de le sauver. La garde du Corps-Législatif était pour lui ; elle s'assura des principaux officiers, sans leur dire en quoi elle aurait besoin précisément d'eux. Ainsi il est très-certain que le projet de faire arrêter Bonaparte avait existé quinze jours avant son triomphe. Sans son épouse, la fameuse journée du 18 bru-

maire n'aurait point eu lieu ; et la France aurait passé insensiblement sous le joug d'un nouveau maître, car le gouvernement Directorial penchait vers son déclin ; il manquait de la force nécessaire pour soutenir le fardeau d'une république, qui, en naissant, devait mourir bientôt.

(Mémoires de Napoléon Bonaparte.)

(*b*) Page 65. — Un jeune tambour du régiment de Belgioioso est condamné, pour une faute légère, à passer par les baguettes. Au moment où l'on se dispose à exécuter la sentence, il demande instamment à parler à son colonel ; il a, dit-il, un secret de la plus haute importance à lui communiquer. Conduit devant le colonel, il lui déclare qu'il est le Dauphin, fils de Louis XVI ; qu'il a jusqu'à ce jour enseveli ce secret dans le silence le plus profond ; qu'il était résolu de ne le faire jamais connaître qu'à sa sœur, mais que, près de subir un châtiment honteux, il n'a pu supporter l'idée d'un pareil avilissement ; qu'il conjure le colonel de vérifier toutes les preuves qu'il est prêt à produire, et de suspendre l'exécution de l'affreux châtiment auquel il est condamné.

L'officier, également frappé de la bonne mine de ce jeune tambour, de la facilité avec laquelle il s'exprime, de ses manières polies, et de l'accent de vérité qui anime ses discours, prend le parti de soumettre cette question inattendue au général en chef, dont le quartier était à Turin. Il traite le jeune prince avec des égards particuliers, et le fait partir dans une voiture attelée de quatre chevaux. A Asti, un vieux suisse du château de Versailles, averti par la renommée, se présente devant le fils de son ancien maître, le reconnaît, et se précipite à ses genoux, qu'il baigne de larmes.

Dès que la nouvelle de son arrivée est répandue à Turin, toutes les dames se disputent le plaisir de le voir ; il était beau, bien fait, spirituel, riche de tous les avantages propres à exciter l'intérêt du beau sexe. On s'empresse de lui demander le récit de ses aventures, qu'il fit en ces termes :

« Lorsque j'étais prisonnier au Temple, on m'avait, comme vous le savez, confié aux soins d'un cordonnier nommé Simon. Cet homme était en apparence très-brutal : il me maltraitait souvent en présence des commissaires de la commune de Paris, pour s'assurer davantage de leur confiance ; mais intérieurement il déplorait mon malheur, et me donnait des preuves fréquentes de la plus tendre affection. Je ne saurais douter qu'il n'eût réellement l'intention de me sauver ; malheureusement de grandes difficultés s'opposaient à ce dessein, et la Convention avait, de son côté, formé la résolution de me perdre. Comme elle n'osait me faire périr ouvertement, elle donna l'ordre secret à Simon de m'empoisonner. Mon généreux gardien eut horreur de cette proposition. Il se procura le cadavre d'un enfant qu'il mit à ma place, le présenta aux commissaires ; et, comme la ressemblance n'était pas exacte, il attribua cette différence à l'action violente du poison, qui avait, disait-il, dénaturé mes traits. Il me confia en même tems à un ami qui me conduisit d'abord à Bordeaux, et ensuite dans l'île de Corse. Le malheur qui s'attachait à moi, voulut que mon Mentor mourût. J'eus bientôt dépensé le peu d'argent que j'avais, et, pressé par le besoin, j'entrai chez un limonadier en qualité de garçon. Je savais que ma sœur était à Vienne, je ne perdais pas de vue le projet d'aller la rejoindre. Dans ce dessein, je quittai la Corse, et me rendis en Italie, pour passer de là en Alle-

magne. L'Italie était occupée par les Autrichiens. Je tombai dans un parti d'infanterie qui voulut me forcer à m'habiller. Sur mon refus, on me dépouilla de tout ce que je possédais, et, pour éviter un sort plus malheureux, je m'enrôlai, gagéai comme tambour, n'ayant guère plus de quatorze ans. Depuis ce tems, j'ai fait mon service avec ponctualité; la faute pour laquelle j'ai été condamné à une punition humiliante, est la première que j'aie commise. Aujourd'hui que je suis connu, tout mon espoir est dans la protection de l'Empereur. »

Ce récit, fait avec une simplicité noble et touchante, produisit le plus grand effet. Les attentions du général redoublèrent. Diverses personnes qui avaient vécu à la cour se rappelaient qu'il restait au Dauphin une cicatrice d'une chute qu'il avait faite sur un escalier. Le jeune inconnu portait cette cicatrice. Le public accourut à l'envi lui rendre ses hommages; on ne le traitait que de *Monseigneur*, *votre altesse royale*. Le général en chef crut devoir écrire à Vienne, et reçut ordre de traduire le prétendu Dauphin devant une cour martiale; de le combler d'égards et d'honneurs, s'il disait la vérité; et de le punir sévèrement, s'il n'était qu'un imposteur.

Le jeune soldat, effrayé de l'épreuve à laquelle on allait le soumettre, avoua, dit-on, qu'il était le fils d'un horloger de Versailles, et qu'il n'avait eu recours à ce stratagême que pour se soustraire à la peine cruelle à laquelle il était condamné. Malgré cette enquête, plusieurs personnes s'obstinèrent à voir en lui l'infortuné fils de Louis XVI.

Le conseil de guerre ordonna néanmoins qu'il subirait sa sentence. Mais, à la sollicitation des dames, on réduisit la peine à un seul tour de baguettes au lieu de trois.

Cet évènement, consigné dans quelques journaux, fit

beaucoup de bruit; et, quoiqu'il présentât tous les caractères d'un roman, les amis du merveilleux persistèrent dans l'espérance de voir paraître un jour l'héritier légitime de la couronne. On assurait même qu'au moment où le caporal le dépouillait de ses habits, le jeune inconnu s'était écrié : *Quel sort pour un Bourbon !*

Cette scène extraordinaire s'était passée à Turin. Les journaux étrangers en avaient donné tous les détails, et malgré les soins du Directoire, ces faits n'étaient pas tout-à-fait inconnus en France.

D'un autre côté, quelques habitans des provinces de l'Ouest se flattaient de posséder parmi eux le fils de Louis XVI. On prétendait l'avoir reconnu dans la personne d'un jeune ouvrier, qui, sous des habits communs, cachait sa haute et illustre naissance. Ainsi tout se réunissait pour favoriser l'illusion du peuple, et ce Directoire, autorité tyrannique et ombrageuse, tremblant au bruit d'une feuille agitée par le vent, poursuivait avec animosité les distributeurs d'une prophétie, où semblait se rattacher ses divers ouï-dires, et plus il la proscrivait, plus elle était lue avec avidité (1).

(Mém. p. s. à l'hist.)

(*c*) Page 67. — Cette montagne, appelée par les Romains *Mons-Penninus*, est la plus haute de cette longue chaîne des Apennins, qui sépare la Suisse de l'Italie. La nature semble l'avoir posée là, comme un géant, pour arrêter l'audace de l'homme. Elle y a ressemblé tout ce qui peut glacer le courage : des neiges aussi anciennes que

(1) Prédictions de Saint-Césaire. (*Voir les Souvenirs prophétiques*, page 327.)

le monde, des rochers pendant en précipices, des gouffres immenses, des montagnes de glace prêtes à se briser sous les pas; un froid excessif; nulle trace de végétation, nulle empreinte du pied de l'homme; une vaste et profonde solitude, dont le silence n'est interrompu que par le fracas des avalanches, le mugissement des vents, le bruit sourd et lointain des torrens, et le cri sauvage de quelques animaux féroces. C'était au pied de cette redoutable barrière qu'on avait réuni l'artillerie et toutes les munitions. Mais par quel art les transporter? le courage et l'industrie suppléeront à tout. On démonte les canons; on creuse des arbres en forme d'auges, pour les y placer; on charge les munitions à dos de mulet; on place sur des brancards, sur des traîneaux, les essieux et les caissons; les hommes s'attellent intrépidement à chaque pièce de canon, et gravissent ce sentier périlleux; mais on ne peut monter qu'un à un; quiconque tenterait de dépasser son camarade serait englouti à jamais dans des abîmes immenses. C'est à travers ces dangers, sans cesse renaissans, qu'il faut s'ouvrir une route dans un espace de six milles. Les colonnes veulent prendre le tems de respirer, le moindre repos les eût entraînées au pied des hauteurs qu'elles venaient d'escalader. Elles montèrent pendant près de sept heures; et, après un travail et des efforts inouis, l'avant-garde arrive à cet hospice célèbre que la charité chrétienne a consacré à ses plus augustes bienfaits. C'est là que, dans une affreuse solitude, au milieu des neiges, des glaces et des frimas, privés de tous les charmes de la vie, des hommes, animés de l'esprit de Dieu, se sont ensevelis vivans, pour secourir leurs semblables, exercer envers eux l'hospitalité la plus touchante et la plus généreuse. C'est là, que leur ingénieuse industrie a dressé des chiens qui partagent avec eux leurs pieux

devoirs, parcourent les points de la montagne les plus solitaires et les plus éloignés, recueillent les cris, les soupirs, les moindres plaintes des infortunés, les rassurent par leurs caresses, se hâtent de retourner au couvent, et en rapportent à leur cou du pain, des liqueurs spiritueuses, et tout ce qui peut leur rendre ou leur conserver la vie.

Avec quelle joie l'armée française reçut, des mains de ces pieux cénobites, tous les secours que la charité la plus active put lui prodiguer; et que la religion lui parut grande et précieuse! Après une courte halte, d'un coup-d'œil elle mesure le chemin qui lui restait à parcourir. Quelle pente rapide et effrayante! quels affreux précipices! Les neiges commençaient à fondre; les vents, en les déplaçant, formaient d'horribles abîmes; on marchait avec une extrême précipitation, tantôt debout, tantôt en s'appuyant sur les mains et sur les armes; le moindre faux-pas entraîne les hommes et les bagages, et les précipite à travers les rochers, les glaces et les neiges, dans des gouffres immenses. On était parti à midi, et l'on n'arriva qu'à neuf heures du soir.

(Mém. p. s. à l'hist.)

(*d*) Page 74. — Aréna jouissait d'une fortune et d'un rang honorable. Il avait embrassé la carrière des armes, et parvint, de grade en grade, jusqu'à celui d'adjudant-général au service de la République française. Il fut cité, pour sa bravoure, au siége de Toulon, en 1793, et ayant passé en Corse, il y fut élu député du département du Golo, au conseil des Cinq-Cents, pour la session de mai 1796; mais il se fit peu remarquer dans cette carrière: on ne connaît de lui qu'un rapport sur la réduction des rebelles de la Corse, fait à la séance du 28 octobre 1797. A

sa sortie du Corps-Législatif, il fut nommé chef de brigade de gendarmerie, place dont il se démit à la suite de la révolution du 18 brumaire, pour ne pas servir sous les ordres de Napoléon. Celui-ci qui le craignait plus encore comme Corse, que comme son ennemi personnel, lui détacha des mécontens qui feignirent de le plaindre, et parurent entrer dans ses vues. On lui proposa divers projets, et quoiqu'il se méfiât beaucoup, il fut néanmoins arrêté bientôt, comme auteur d'une conspiration ayant pour but l'assassinat de Bonaparte à l'Opéra, lors de la première représentation des *Horaces*, le 9 novembre 1801. Traduit ensuite au tribunal criminel de Paris, avec Ceracchi, Topino-Lebrun, Demerville et Diana, le procès traîna en longueur faute de preuves; mais l'explosion de la machine infernale au 3 nivôse, qui indiquait de vastes conspirations contre le premier Consul, fit presser la fin de cette affaire, et le 9 janvier 1802, il intervint un jugement qui condamnait Aréna à la peine de mort. Il fut exécuté le 30 janvier, et monta sur l'échafaud avec beaucoup de courage.

(Biographie.)

(*e*) Page 79. — Il paraît certain que Joséphine aurait fini par gagner sur l'esprit de Bonaparte, de rappeler au trône la famille des Bourbons; elle savait que son époux l'avait promis à l'époque de son retour d'Égypte.... Souvent même il lui disait, dans les premiers mois de son consulat : « La plupart de ceux qui me prodiguent de l'encens me fatiguent et m'ennuient; ils se croient autant de Décius; mais je pourrais rencontrer parmi eux un autre Brutus, si je voulais un jour imiter César. Il faut y mettre ordre; peut-être finirai-je par frapper un grand coup qui me placera de mon vivant aux rangs des immortels.... »

Souvent il s'entretenait avec son épouse des malheurs de la révolution française, elle saisissait l'à-propos pour lui demander quelques radiations d'émigrés (1). « Vous me fatiguez sans cesse, répliquait-il, mais sans humeur, c'est toujours à recommencer. — Eh ! que ne rendez-vous un décret pour les rappeler tous, disait-elle, avec beaucoup d'énergie, vous devriez faire, vous Bonaparte, ce que le Directoire n'a pu oser... — Pour vous complaire entièrement, Madame, reprenait-il, il faudrait peut-être que je rétablisse la monarchie. — Vous en seriez le plus ferme soutien, mon ami, et surtout le plus bel ornement. Si vous hésitez à l'entreprendre, l'un de vos généraux peut être plus hardi. M*** par exemple. — Il n'en aurait ni le pouvoir, ni même la volonté. Ce coup de politique me semble très-difficile. — Je m'offre à vous y seconder de tout mon pouvoir.—Très-bien, très-bien, Madame. Vous me semblez à peu près disposée à briguer un tabouret à Versailles. — C'est autre chose ; mon rôle à moi serait trop beau pour l'échanger. Épouse du général Bonaparte, ce titre seul me

---

(1) Joséphine n'obtenait pas toujours de Boulay de la Meurthe ce qu'elle demandait pour adoucir le sort des émigrés. Bonaparte lui avait confié l'administration du contentieux des domaines nationaux. Très-souvent Boulay la refusait. « Madame, lui observait-il, avant de pouvoir vous complaire, je dois être juste. MM. les émigrés n'auront que ce que la loi permet de leur rendre. Les nouveaux propriétaires de leurs biens les conserveront.... Si votre époux, comme il le dit lui-même, a fait des ingrats parmi la caste privilégiée, au moins, Madame, conservons ce qui nous reste de domaines nationaux : dans le danger, ce seront des terres vierges (aliénables), mais conquises par un peuple jaloux de son indépendance et de ses libertés, et qui ne souffrirait pas le retour des vieux abus, sans lever simultanément un coin du voile qui couvre encore une partie des événemens et des hommes du siècle. »

dommerait des droits assez grands auprès du souverain, sans rechercher un poste à la Cour. Je n'ai pas besoin de me faire remarquer.... au nombre des courtisans. Je hais leurs maximes, et me défie surtout de leur sincérité. »

(*f*) Page 84. — Sous quelque rapport que l'on veuille envisager l'événement malheureux du 3 nivôse, il est impossible de ne pas gémir sur les affreux résultats de cette coupable conspiration. Peut-on réfléchir de sang-froid sur les fatales conséquences qui pouvaient en résulter ? A peine échappée de l'abîme de l'anarchie, la nation française commençait enfin à respirer, lorsqu'elle s'est vue au moment de retomber dans toutes les horreurs et le gouffre d'une nouvelle révolution. Bonaparte paraît vers cette époque comme un ange consolateur, appelé par les voies de l'impénétrable Providence, pour relever les autels, et rendre au bonheur des millions de Français. Par suite de cette explosion, sa mort aurait été une calamité publique, qui pouvait avoir les suites les plus fatales pour la sécurité de la France. D'un autre côté, l'hydre du jacobinisme relevait la tête, et cherchait d'une main à ressaisir le pouvoir, tandis que de l'autre elle aiguisait ses poignards, pour se venger de ceux qui avaient abandonné son culte, et su résister courageusement à son oppression. En jurant la perte de Bonaparte, il fallait au moins avoir le courage de ne s'en prendre qu'à lui seul. Mais le crime est ordinairement lâche ; s'il n'est point *athée*, un assassin doit avoir des remords, qui nécessairement paralysent son bras et l'empêchent de porter ses coups avec hardiesse. De là naissent ces mesures extraordinaires ; un génie atroce avait conçu et exécuté la machine infernale, et d'autres génies, non moins coupables, ont porté le deuil et la désolation dans

les familles, et enveloppé de nombreuses victimes dans le ressentiment dirigé contre un seul. Comment peut-il se trouver *des hommes tigres?* Hélas! depuis des siècles, la nature a enfanté de ces monstres à face humaine ; mais ce n'est que dans les commotions politiques, que de tels êtres osent se montrer au grand jour ; l'obscurité n'est point leur élément ; ces êtres amphibies nagent journellement entre deux eaux, et l'œil clairvoyant des gens de bien est pour eux un feu grégeois qui les mine et les consume. Malheur aux nations qui recèlent dans leur sein ces brandons de discordes! Malheur aux princes qui gouvernent de tels sujets! Malheur au siècle sous lequel ils ont vécu ; il est à craindre que leurs descendans n'aient sucé le poison de la démocratie.

(*g*) Page 97. — L'infant don Louis-de-Bourbon, fils aîné du duc de Parme, fut appelé par Bonaparte au trône d'Étrurie : le prince de la Paix fut chargé, par le premier Consul de la République française, de faire entrevoir au nouveau roi qu'il était nécessaire qu'il prît le chemin de Paris, parce que le grand homme le désirait, « pour voir (ce mot lui échappa), quel effet produirait en France la présence d'un Bourbon. » A l'entrée du prince et de la princesse de Parme sur nos frontières, ils furent reçus par un général français qui les accompagna jusqu'à Paris, avec une garde d'honneur ; ils furent logés à l'hôtel du ministre d'Espagne, on les traita avec les plus grands égards, ils reçurent nombre d'invitations à des fêtes et à des spectacles. Ils restèrent vingt jours dans la capitale, ensuite ils reprirent la route de la Toscane, escortés par un autre général français. Bonaparte dit à Joséphine, le soir même de leur départ : « Madame, d'après l'empres-

sement des Parisiens pour voir un souverain, on dirait réellement qu'ils sont affamés de la *royauté*. Eh bien ! ils l'auront. J'ai voulu m'assurer par moi-même de l'effet que produirait un Bourbon dans les murs de la superbe Lutèce; peu s'en est fallu que le peuple libre ne criât *vive le roi*. C'en est assez. Je sais maintenant apprécier la faveur et même la constance de nos Catons du jour. Une république, étayée sur d'aussi faibles roseaux, a besoin d'un Hercule en politique pour la maintenir. Où le trouver, si ce n'est dans l'armée ? En prenant le titre d'Empereur, je fais cesser, du moins ostensiblement, l'intérêt qui semble s'accroître pour l'ancienne dynastie, renversée par les ordres de messieurs les conventionnels. Le nouveau royaume d'Étrurie, que je viens de créer, n'est qu'une fantaisie de coquetterie; j'ai voulu seulement faire un essai de la puissance. Je ne maintiendrai ce royaume d'Étrurie, vous dis-je, qu'autant que je le croirai nécessaire à mes projets, et surtout pour m'en faciliter la prompte exécution. »

(*h*) Page 98. — Le concordat avait réellement étouffé le schisme dont la France était menacée. Aujourd'hui il existe de fait dans la plupart de nos départemens : voyez discuter entre eux la saine partie de nos théologiens sur la vertu efficace *de la grande et de la petite église*. A les entendre, on croirait voir agiter de nouveau cette importante question, qui décida du sort de Port-Royal, et mit en présence les deux plus fameux orateurs du siècle de Louis XIV, le grand Bossuet et le modeste Fénélon.

(*i*) Page 102. — Quoique Toussaint fût long-tems revêtu d'une puissance illimitée, jamais on ne l'accusa d'en

avoir abusé. Si quelquefois il prit des déterminations rigoureuses, c'est qu'il y fut contraint par la loi martiale ou par les circonstances; car il était naturellement porté à la douceur. Dans plusieurs occasions, où les réglemens de la discipline militaire l'autorisaient à tirer vengeance de ses ennemis, il montra une générosité qui eût fait honneur au monarque le plus éclairé de l'Europe. L'anecdote suivante offre un exemple mémorable de cette clémence.

Quatre Français qui l'avaient trahi tombèrent en son pouvoir. Chacun pensait qu'on leur ferait subir une mort cruelle. Toussaint les laissa quelques jours livrés à l'incertitude de leur sort. Enfin, le dimanche suivant, il les fit conduire à l'église, et lorsqu'on en fut à cette partie du service qui a rapport à l'oubli des injures, il s'approcha de l'autel avec eux; et, après avoir tâché de leur faire sentir toute l'énormité de leur faute, il ordonna qu'on les mît en liberté, sans leur infliger d'autre punition.

Avec tant de vertu, il n'est pas surprenant que Toussaint ait été chéri des nègres qui l'avaient choisi pour chef, qu'il ait reçu des témoignages d'estime de tous les étrangers qui se sont trouvés en relation avec lui.

Toussaint s'était retiré à une petite plantation qui portait le nom de Louverture. Mais dès que le général Leclerc, beau-frère de Bonaparte, vit le chef des nègres en son pouvoir, et la tranquillité rétablie dans la colonie, il médita de le faire enlever et conduire en France, pour s'en servir en quelque sorte comme d'un ôtage précieux.

Vers le milieu de mai, la frégate la Créole, accompagnée du Héros, vaisseau de 74 canons, partit pendant la nuit du Cap-Français, et alla relâcher dans une petite baie, aux environs des Goaves. Plusieurs bateaux chargés de

troupes, abordèrent en même tems, et cernèrent la maison où Toussaint reposait avec sa famille. Il était enseveli dans un profond sommeil, et sans défiance du danger qui le menaçait. Le général de brigade Brunet, et Ferrari, aide-de-camp de Leclerc, entrèrent dans la chambre de Toussaint, avec un peloton de grenadiers, et le sommèrent de se rendre sur-le-champ, en lui enjoignant de se transporter avec toute sa famille à bord de la frégate. Toussaint sentit que la résistance devenait inutile. Il se décida donc à subir son sort; mais il demanda que sa femme et ses enfans, plus faibles que lui, demeurassent à sa maison; on s'y refusa. Des forces considérables parurent; et avant que l'alarme se fût répandue dans les environs, toute la famille de Toussaint se trouva transportée à bord de la frégate; on l'embarqua ensuite sur le Héros, qui fit voile aussitôt pour la France.

Durant la traversée, Toussaint ne vit pas une seule fois sa famille; mais il demeura constamment renfermé dans sa chambre, dont la porte était gardée par des soldats armés. Dès que le vaisseau arriva à Brest, on le fit débarquer et on lui permit seulement de s'entretenir un instant sur le pont avec sa femme et ses enfans, qu'il ne devait plus revoir. Ensuite on le plaça dans une voiture fermée, et une nombreuse escorte de cavalerie le conduisit au château de Joux, sur les confins de la Franche-Comté et de la Suisse. Il demeura quelque tems dans ce lieu avec un seul domestique noir, qu'on emprisonna aussi étroitement que lui. La femme de Toussaint fut détenue, pendant deux mois, à Brest, avec ses enfans; ensuite on la conduisit à Bayonne; on n'en a plus entendu parler depuis.

A l'approche de l'hiver, on transféra Toussaint du château de Joux à Besançon, où il fut renfermé; comme le

dernier des criminels, dans un donjon froid, humide et obscur ; on peut regarder ce lieu comme son tombeau. En effet, que le lecteur se figure combien ce cachot devait paraître affreux à un homme né sous le beau ciel des Indes-Occidentales, où le manque de chaleur et d'air ne se fait jamais sentir, même dans les prisons. Des personnes dignes de foi ont assuré que le plancher du donjon était couvert d'eau. Il languit, pendant tout l'hiver, dans cet état déplorable, et mourut au printems de l'année suivante. Les journaux français annoncèrent sa mort le 27 avril 1803.

Ainsi finit ce grand homme ; ses talens et ses vertus lui donnent des droits à la reconnaissance de ses compatriotes, et malgré son infortune, la postérité placera son nom parmi ceux des législateurs les plus vertueux et les plus patriotes.

(Histoire de l'île de Saint-Domingue.)

(*j*) Page 113. — Depuis l'avènement de Bonaparte au Consulat, la Suisse était restée telle que le Directoire l'avait constituée. Le premier Consul voulut lui donner un nouveau gouvernement ; et vingt-quatre heures suffirent pour accomplir ses volontés. Le 8 du mois d'août 1800, la commission exécutive signifia au corps-législatif, que l'heure était venue d'abdiquer le pouvoir ; et lui présenta un projet de décret pour l'organisation d'une législature provisoire ; les mesures avaient été prises pour assurer l'exécution de cette démarche. La garnison était sous les armes, des patrouilles parcouraient la ville, deux forts détachemens d'infanterie et de cavalerie veillaient aux portes de la salle des délibérations ; le conseil, intimidé, obéit. Un meûnier de Zurich, seul, osa opposer quelque

résistance ; il fut obligé de céder à la supériorité du nombre.

Le sénat, plus courageux, renvoya le décret à l'examen d'une commission ; mais on lui intima l'ordre de délibérer sur-le-champ ; vingt-quatre de ses membres se séparèrent de leurs collègues, et le reste, mutilé, céda à la nécessité ; la tranquillité publique ne fut pas troublée un instant.

Ainsi, tout recevait les formes de gouvernement qu'il plaisait à Bonaparte d'imposer aux peuples, et ses volontés tenaient lieu de lois, tant était forte la haine du passé et l'espérance de l'avenir. La France, fière des succès de ses armes, rassurée contre les excès de la révolution, tranquille dans son intérieur, jouissait du plaisir secret de voir ses tyrans abattus, et retournait avec joie à ses goûts les plus chers.

(Mém. p. s. à l'hist.)

(*k*) Page 115. — Les alliances forcées sont sujettes aux vicissitudes de la guerre....

Qu'un peuple libre (les descendans de Guillaume Tell), sûr de son indépendance et de sa neutralité, ait résolu de la maintenir ; que ce peuple en état de le faire, y ait cependant renoncé, et ait traité pour le sacrifice d'un droit si important pour son pays, et dont l'inviolabilité venait d'être si solennellement proclamée, c'est ce qui ne peut être conçu que par ceux qui prétendent que les vertus publiques n'existent qu'en théorie.

(Pensées attribuées à sir Robert Wilson.)

(*l*) Page 129. — Formule du serment prêté par les ecclésiastiques, conformément à l'article 6 du concordat, portant :

(*n*) Page 146. — Au moment de l'arrivée du duc d'Enghien à Vincennes (où rien n'était préparé pour y recevoir l'auguste prisonnier), le concierge de cette forteresse parut très-surpris d'entendre le bruit des armes, le cri des sentinelles, le hennissement des chevaux sur le pont-levis du château à une heure si avancée. Il se passa quelques secondes avant de pouvoir arracher cet homme de son état d'insensibilité. Alors un officier lui dit à voix basse : « En avant pour éclairer ! » Aussitôt il remarqua une chaise de poste dont les stores étaient baissés ; il l'entendit rouler lentement sous les sombres voûtes, et s'arrêter au pied du donjon principal. Tout à coup il en vit descendre un jeune voyageur dont la chevelure blonde, la taille élégante, et le regard doux, laissaient entrevoir une figure mâle, mais dont les traits cependant paraissaient altérés. Le plus profond silence régnait parmi l'escorte qui paraissait nombreuse, l'obscurité la plus profonde semblait ajouter encore à la stupeur générale ; la vue de ce lieu était bien faite pour préparer l'ame du prisonnier à se pénétrer de la juste inquiétude que devait produire sur lui l'arrivée du commandant des gendarmes d'élite. Cet officier, d'un seul mot, le fit déposer dans une chambre où l'on remarquait à peine quelques débris d'ameublemens. « Je pourrais trouver un local plus commode pour ce citoyen ; l'appartement du grand Condé, par exemple !—Qui t'assure un lendemain pour lui ? Répond au concierge une voix sombre et farouche ; occupe-toi simplement de préparer un lit, et d'apporter pour cet homme quelques rafraîchissemens. » La cloche de neuf heures était sur le point de se faire entendre ; tout reposait paisiblement dans Vincennes. Le crime seul veillait au donjon. L'esprit du concierge fut durant quelques minutes tellement préoccupé de ce qu'il

quelques évêques, nouvellement promus, et de l'ancien clergé de France, furent les principaux convives. Il était convenu que le premier Consul les accueillerait avec distinction et amabilité. A table, rien de particulier à cet égard ; on en sort, et Bonaparte, tout rempli de l'idée de son rôle, s'empresse auprès du nouvel archevêque de Tours, et, d'un air caressant, lui dit : « Eh bien ! M. de Boisgelin, avez-vous bien dîné ?... » Il n'avait rien imaginé de plus heureux que cette question.

(D. P***.)

(*m*) Page 141. — La déclaration de Georges Cadoudal fut que Pichegru et Moreau ne s'étaient point réconciliés, et par conséquent n'avaient pu se revoir ; que quant à lui, Georges, il persistait à nier avoir jamais vu Moreau de sa vie, avant le jour où ils furent mis en jugement ensemble. On demanda à Pichegru s'il connaissait Moreau : « *L'univers entier sait que je le connais*, répondit-il. Pourquoi il s'était caché ? *Parce que, si je ne m'étais point caché, j'aurais été arrêté sur-le-champ ; un homme proscrit doit se cacher.* Pourquoi il n'était point rentré comme beaucoup d'autres Français frappés en fructidor ? *Bien des Français sont rentrés en France, parce qu'ils y ont été rappelés : je ne l'ai point été.* Il ajouta : *Je n'ai quitté l'Allemagne que parce que l'on m'y poursuivait ; on a voulu m'arrêter à Bareuth, j'ai été obligé de me réfugier en Angleterre.* » Cette fermeté avait fait craindre à Bonaparte que Pichegru ne s'élevât du milieu des accusés, pour faire entendre contre lui de terribles révélations sur les fameuses journées des 13 vendémiaire et 18 fructidor, sur ses menées secrètes pour arriver à la suprême puissance, etc., etc.

(S***.)

nité, se disait ce brave homme ? » Les militaires qui environnaient le Duc étaient plongés dans un grand abattement. Quant à l'auguste prisonnier, sa tête reposait sur l'une de ses mains; il paraissait absorbé dans de profondes réflexions; il voyait clairement que son retour en France n'aurait pas le résultat dont l'avait flatté le colonel Orden***; mais il était loin de s'attendre à un dénouement aussi affreux.

Le concierge profita de ce moment de silence pour poser sa bouteille et son bouillon sur la table du Prince. (Les autres mets étaient encore intacts.) Cet honnête homme faisait tous ses efforts pour être reconnu du malheureux Prince qui le regarda avec attention et bienveillance.... Il approche ses lèvres du bouillon, le goûte et fait un signe de tête; le vin lui parut excellent. Les farouches gardiens s'aperçurent qu'il était sur le point de vouloir adresser quelques questions à ce vieux vétéran. Alors ils lui ordonnèrent sèchement de s'éloigner sur-le-champ!....

Le Prince reposa deux heures, s'éveilla plusieurs fois, écrivit même sur ses tablettes. Mais, sortant tout à coup comme d'un profond assoupissement, il dit à M. Noirot : « Je désirerais parler à Bonaparte; je vous l'ai déjà demandé. Il doit avoir reçu une lettre de moi datée de Strasbourg.... Les ministres l'ont peut-être interceptée : si cela est, un homme comme lui doit se défier des abus d'autorité auxquels se livrent des courtisans sans frein et sans principes. L'heureux conquérant est estimé du chef de ma famille; moi-même je rends hommage à ses talens militaires... Veuillez bien me conduire vers lui. » La position de Noirot devenait très-délicate. Ses yeux étaient humides; il s'inclina, et fit un signe négatif. « Au moins, Monsieur, procurez-moi le moyen de pouvoir correspondre avec le premier

voyait, qu'il ne s'aperçut pas des obstacles que l'on allait lui opposer.... « On ne sort pas, lui dit la sentinelle. — Mais c'est moi, je suis du château. — Que m'importe qui tu es, j'ai reçu l'ordre de ne laisser entrer et sortir que les voitures. — J'aurais affaire dans le village. — Alte-là, vieux soldat, ou je tire sur toi ! » Cet homme paraissait désolé. Alors il aperçut le capitaine Bloum, et s'adressa à lui pour obtenir la permission de franchir la redoutable enceinte. (Ce respectable officier paraissait vivement pénétré.) Il ne fit aucune résistance, et leva la consigne.

Le vieillard parcourut toutes les rues de Vincennes pour se procurer des vivres; il frappa inutilement à la porte de quelques traiteurs, et obtint, non sans peine; *un reste de gibelotte de lapin et du vin de pays*. Muni de ces provisions, il s'empresse de rentrer au donjon, et les dépose entre les mains des gardes. Il dresse un lit à la hâte, et considère en même tems le prisonnier. Quelle fut sa surprise de reconnaître le duc d'Enghien ! Confondu, stupéfait, il ne put articuler une seule parole. « Est-ce une vision, se disait-il, produite par le désordre de mon imagination ? Mes yeux peuvent-ils me tromper à ce point ? N'ai-je pas vu à Chantilly monseigneur, le fils du duc de Bourbon; mais en fallait-il plus à mon cœur pour s'assurer que c'était le prince lui-même ? » Alors feignant d'avoir oublié quelque chose, il se fait ouvrir le passage. Arrivé chez lui, il prépare à la hâte un bouillon, débouche une bouteille de vin de Bordeaux qu'il avait en réserve; prend des draps fins, sa plus belle chemise, et remonte sur-le-champ. Là un froid mortel le saisit à l'aspect de l'officier supérieur qui le regardait attentivement; il était tourmenté de crainte et des pressentimens les plus affreux. « Est-il donc à la merci de monstres dénués de tout sentiment d'honneur et d'huma-

ot profond régnait partout ; pas un ami ne s'offrait à ses yeux ; le vent chassait au loin les nuages de fumée des flambeaux qui s'élevaient en tourbillons. « Que signifie cette fosse, dit le Duc ? — C'est la vôtre. » Alors l'officier commandant ordonne à sa troupe de s'arrêter non loin de ces bords : « A genoux, Monsieur. — Un Bourbon sait mourir avec courage, et ne doit s'humilier que devant l'Éternel ! » Et se plaçant en face du peloton commandé pour le faire périr, il dit : « Soldats, le meurtre dont vous êtes les témoins, le meurtre que vous allez commettre est l'ouvrage des ennemis de la France, et non celui de Bonaparte. » A peine ces derniers mots furent-ils prononcés, qu'il s'éleva des cris qui partaient d'un groupe de spectateurs demeurés immobiles : « Qui peut avoir occasioné cette scène cruelle que nous avons sous les yeux ? allons secourir, allons arracher à la mort cette innocente victime ! C'est mon vœu, c'est celui de mon frère (1), c'est celui de ma

(1) L'auteur du *Cabinet de Saint-Cloud* (God***), assure que Bonaparte était présent à l'exécution du Prince, et que ni Joséphine, ni Madame mère ne sollicitèrent sa grâce. L'Impératrice m'a dit, au contraire, que son époux avait la plus vive curiosité de voir le Prince ; qu'il lui avait adressé la parole sans en être connu ; qu'il était dans la chambre où la commission militaire était assemblée ; qu'il remarqua l'étonnement du Prince et celui des juges, quand ils l'entendirent nommer ; que la consternation était peinte sur tous les visages ; que lui-même se sentit ému ; qu'il fut sur le point de se découvrir aux regards de l'illustre infortuné ; mais que la crainte de passer pour un homme sans caractère l'avait seule maintenu dans la résolution que ses vils flatteurs lui avaient fait adopter. Il ne fut point présent à la mort de ce fils des Condés. Sans doute il fut coupable de l'avoir ordonnée ; mais il ne la sanctionna pas par sa présence ; déjà il était de retour au château, où il venait d'avoir une très-vive altercation avec Joséphine, qui plaida si inutilement la cause du Prince.

Consul. — J'ai des ordres contraires, s'écrie l'officier supérieur ! » Alors le Prince fit une exclamation que lui arrachèrent malgré lui la surprise et l'horreur de sa position. Heureusement, le souvenir de sa famille, le souvenir d'une femme adorée, produisirent une diversion à ses chagrins, et l'empêchèrent de se livrer au désespoir.

Durant quelques instans, le Prince examina un portrait en miniature qu'il tira de son sein ; il le porta vers sa bouche, y imprima un baiser douloureux : ensuite il coupa une mèche de ses cheveux ; il la renferma avec soin dans l'intérieur du médaillon qui reposait sur son cœur... Il venait de retomber dans un assoupissement profond quand on le réveilla.

« Le premier Consul demande à vous voir, » lui dit-on ! Le malheureux Prince n'osa point s'en flatter... Aussitôt conduit devant ses juges, toute illusion fut détruite à l'instant même... Les membres du conseil de guerre tressaillirent à son aspect. On lui adressa quelques questions pour la forme, auxquelles il répondit avec la plus grande fermeté. On l'écarta un moment... Alors il traça à la hâte quelques lignes au crayon pour Bonaparte; l'officier supérieur s'en chargea.... Un bruit sourd se manifesta dans cette assemblée. Le président, Hullin, prononça en tremblant la sentence de mort : il eût voulu pouvoir se dérober à la vue des hommes. On lui doit cette déclaration, qu'il insista auprès de l'officier supérieur pour obtenir un sursis à l'exécution du Prince. Mais S****y demeura inflexible. Le duc d'Enghien fut entraîné aussitôt par un escalier aussi étroit que rapide qui conduisait dans les fossés secs du château. Là, le malheureux Prince découvrit un spectacle d'horreur et de désolation. Il reporte ses yeux avec inquiétude vers ceux qui l'environnaient. Un silence morne

Dans ce moment décisif et cruel un Bourbon ne se serait pas en vain adressé à mon cœur. » (Note sécrète.)

(o) Page 168. — Bonaparte n'ordonna point le meurtre de Pichegru ; mais il fut coupable d'une haute imprudence, en disant avec humeur devant D***, M***, S*** : « Quand donc serai-je débarrassé de cet homme là ; il m'ennuie, il me fatigue.... Je suis dans l'impossibilité de le renvoyer à Sinnamari ; et cependant je ne puis me résoudre à le faire juger. Louis XI était plus heureux que le premier Consul ! » Ces lâches le comprirent, et jurèrent la perte de l'infortuné général. On ne pouvait se dissimuler que le vainqueur de la Hollande n'eût conservé quelques partisans ; d'un autre côté, l'on craignait son extrême véracité : il était nanti d'une correspondance qui pouvait grièvement compromettre le général de l'armée d'Orient, qui le savait, et voulait à tout prix la ravoir.

Il avait fait écrire, et avait écrit lui-même à Pichegru lors de son séjour à Londres ; mais celui-ci s'était toujours refusé à lui donner cette satisfaction. La police secrète lui envoya un de ses limiers : une femme, qui jouissait d'un certain crédit sur son esprit, employa plus d'une fois la ruse pour s'en emparer. Tout fut inutile. Le Consul jura une haine implacable à ce Français, victime de son zèle à servir la famille de ses Rois. Pour satisfaire en quelque sorte les ressentimens de Bonaparte, espérant par là lui être agréable, D***, M***, S***, demeurèrent unanimement d'accord d'envoyer au Temple quatre Albanais, avec ordre de fouiller Pichegru, et de s'emparer de ses dépêches. Ce n'était qu'un vain prétexte pour le sacrifier. Ces misérables ilotes se jetèrent sur lui comme des furieux et le frappèrent ; le malheureux leur opposa de la résistance. L'un lui tenait

famille entière ; grâce, grâce, pour le duc d'Enghien. » Il dit, et Louis Bonaparte (car c'était lui qui s'exprimait ainsi) se trouva très-mal ; aussitôt le bruit d'une fusillade prolongée vint le retirer de la profonde léthargie dans laquelle il était plongé. « Malheureux, dit-il, en apostrophant celui qui avait commandé le feu, vous avez fait un crime. — Dites plutôt une grande faute, reprend un homme devenu depuis si célèbre... » En recevant le coup fatal, le Prince était tombé dans sa fosse, une pierre énorme fut lancée sur sa tête ; le sang jaillit, ses yeux s'éteignent ; il ne reste plus dans son corps aucune étincelle de la vie. Sa montre et quelques bijoux se trouvèrent la proie d'un ravisseur impitoyable. Le portrait de la princesse de Rohan fut soigneusement recueilli et fidèlement rendu. Les draps dans lesquels le Prince avait reposé sa dernière nuit, son bonnet, où quelques-uns de ses cheveux restèrent attachés, furent conservés avec soin. Murat rapporte à Bonaparte les détails de l'exécution du Prince. Le premier Consul parut interdit. Il approuva la conduite généreuse du concierge, en disant : « Cet homme a offert au malheur le denier de la veuve. » Il blâma l'officier-commandant, il blâma les juges. « Messieurs, leur dit-il à tous, si la première lettre de cet infortuné, datée de Strasbourg, m'eût été remise, le duc d'Enghien serait présentement à Ettenheim ; si une seconde, datée de Vincennes, me fût parvenue, j'eusse peut-être conduit moi-même le Prince aux Tuileries, où je lui aurais fait servir un autre souper que celui du concierge.

Quand on vint lui rapporter que l'attentat sur le nouvel Abel venait d'être consommé à l'instant même, il fut très-visiblement saisi d'une sorte de terreur, et resta quelques minutes dans un tel abattement, que son épouse en demeura frappée.

(Note de l'Éditeur.)

la vérité sur ce crime nocturne demeurât ensevelie dans cette tour du Temple, qui déjà rappelait de si grands, de si amers souvenirs !... (1).

(Note de Joséphine.)

(*p*) Page 170. — Le fameux Georges Cadoudal était signalé depuis long-tems à la police, comme l'un des chefs vendéens les plus entreprenans. On le savait depuis quelque tems dans la capitale, mais il avait réussi à tromper la vigilance des furets de l'autorité impériale. Bonaparte déclara, par une proclamation, la ville de Paris en état de siége, et il ne fut permis à personne d'en sortir que de jour par certaines barrières, où on plaça des agens qui connaissaient les ennemis du chef du gouvernement français. A la fin Georges fut trahi et pris. (Depuis plusieurs jours cet officier breton errait à l'aventure et sans domicile fixe.) On l'arrêta au carrefour de l'Odéon; deux hommes s'élancèrent l'un à la tête du cheval et l'autre dans l'intérieur du cabriolet qu'il conduisait lui-même. Il tua d'un coup de pistolet l'un des agens de police, l'autre s'évada en criant: « Ce chef audacieux est en rebellion en-

(1) Bonaparte ne pouvait entendre prononcer devant lui le nom de Badouville, aide-de-camp de Pichegru (et possédant toute sa confiance), sans tressaillir d'effroi..... Le nom de *Coco*, par lequel on désignait Badouville dans la correspondance saisie avec les équipages de M. de Kinglin, ex-général français, au service de l'Autriche, inquiéta singulièrement le Consul. *Sous la figure d'un niais*, cet homme savait parfaitement remplir son rôle.... Arrêté avec Pichegru, il fut cependant relâché après la mort de son général. Exilé à quarante lieues de la capitale, on observa attentivement toutes ses démarches .. (Bonaparte le croyait dépositaire de sa correspondance); aussi ne jouissait-il que d'une ombre de liberté. On finit par se fatiguer d'une surveillance aussi active; et Fouché parvint à le faire oublier.

es mains, l'autre les jambes, un troisième le bâillonnait, et le dernier, dit-on, lui posant le pied sur la gorge, l'étrangla avec sa propre cravate.... Le concierge n'était point dans le secret; mais les ordonnateurs du crime étaient là. Le malheureux Pichegru avait pressé la main de l'un d'eux, en lui rappelant leur ancienne amitié. Le cœur De*** fut aussi froid qu'un marbre; il demeura insensible pendant l'exécution. On posa le corps de manière que l'on pût supposer que le prisonnier s'était suicidé. Toutefois, l'erreur était impossible, et le mensonge trop grossier. La veille de ce grand attentat, le bruit avait été répandu au château que Pichegru s'était empoisonné. « Tant mieux, m'avait dit Bonaparte; il m'épargne le désagrément de sévir contre lui » Mais quand il apprit la mort du général, ses genoux fléchirent; il se trouva mal. *Jouait-il la comédie? Il m'a toujours juré le contraire.* « Je lui aurais fait grâce, je ne voulais que l'éprouver. » Tel était le langage qu'il tint quelques jours après cette exécution à madame de La Rochefoucault, qui s'était permis de lui adresser quelques observations. Les papiers réclamés par Bonaparte ne furent point retrouvés; des mains fidèles les gardèrent en dépôt. Il devint furieux en apprenant la supercherie. « C'est un crime inutile que cet assassinat; c'est horrible! Je jure que j'en suis innocent; tu dois me croire, répétait-il sans cesse. J'aurais voulu que De*** se ressentît long-tems du coup qu'il a reçu du malheureux expirant dans les angoisses d'une mort aussi cruelle. » Puis, frappant du pied, il ajouta : « Si Pichegru eût vécu, j'aurais constamment été pour lui un ennemi redoutable. Il a succombé sous le poignard assassin, je dois le plaindre et faire punir les Albanais. » En effet, ils disparurent, et Bonaparte regarda comme très-heureux que

trant au doigt. Alors il se vit contraint de transporter ailleurs son domicile. La notoriété publique le poursuivit long-tems : à la fin il voyagea, et finit par se faire oublier. Il resta seul avec ses œuvres ! ! !

(9) Page 174. — Bonaparte aurait bien voulu rattacher à sa cause le fameux Georges Cadoudal. « Ce Breton, disait-il, est sans prix pour les siens ; il est extrême en tout. Je voudrais pour beaucoup lui accorder sa grâce ; mais, auparavant, il faut qu'il s'humilie devant moi. Sans cela il doit périr victime de son zèle pour un aussi mauvais parti... J'applaudis, il est vrai, à son courage. Il est un terme à tout. Après avoir bien servi les Bourbons, il pourrait de même se rattacher à mon char. Hé ! que doit lui importer, enfin, d'être sous les bannières ou d'Octave ou de Lépide ? Un tel homme, selon moi, est toujours précieux pour le souverain qui sait se l'attacher. » Je vantai son courage, son rare dévouement ; j'intercédai pour lui. « Non, Madame, vous n'obtiendrez rien pour celui-ci (1).

(1) Tu devrais imiter Titus, lui dit cette femme admirable en l'abordant. Le marquis de Rivière est condamné à mort. J'ose, mon ami, solliciter sa grâce ! ! ! Bonaparte paraissait hésiter. Elle reprit courageusement : Je viens te créer une nouvelle jouissance, celle de savoir pardonner avec une héroïque modération. M. de Rivière est doué d'une ame ardente et généreuse ; son esprit est rapide, élevé ; ne peut-il pas devenir homme d'état, guerrier remarquable ? Tu perdrais un bon officier, un sujet précieux ! — Malgré tous les efforts de M. Billecoq, son avocat, il n'en a pas moins été convaincu d'attentat à ma vie. — C'est le protocole d'usage. On veut complaire à l'autorité ; mais il faut être juste ! — Madame, ce génie audacieux conspirera de nouveau. — Je m'offre pour sa caution. — On ne peut perdre de vue un homme aussi dangereux ; il aime les Bourbons... — Mon ami, il sera partagé entre l'amour qu'il leur portait et la reconnaissance qu'il devra à Na-

contre l'état, c'est un conspirateur. » Les boutiquiers aient de pitié et se renfermaient chez eux. Cependant hapelier établi sur la place vint prêter main-forte à on qui se lamentait attendant du secours. Georges rvait une présence d'esprit admirable ! Il dit aux ateurs attirés au bruit d'un si triste événement : ssieurs, je peux donner la preuve que Bonaparte a les promesses aux Vendéens relativement au retour ourbons, qu'il n'a pas remplies... » Georges eût enpu s'échapper aisément en gagnant la rue des Quatres, où on lui faisait des signes de bienveillance ; mais le elier, qui connaissait tous les faux-fuyans, donna un coup ffiet très-aigu. A l'instant même apparurent plusieurs nes qui débouchèrent en sens divers, en se précipicomme des lions sur le malheureux émigré. « Lâche, irent-ils, le meurtre de notre pauvre camarade sera ôt vengé.... » Aussitôt ils s'emparèrent des guides, et rigèrent, vers la rue de Jérusalem : le chapelier, d'un e triomphe, ne voulut lâcher sa proie qu'à la préfecde police, où Georges fut provisoirement déposé. Les les habitans du faubourg Saint-Germain blâmèrent rtement le zèle farouche de cet homme,..... il beau leur représenter, qu'il n'avait fait que céder à écessité ; les honnêtes gens lui répondaient : « Il y a nctuaire de l'ame où jamais son empire ne doit péné... S'il n'en était pas ainsi, que serait la vertu sur la ? » Mais bientôt l'indignation fut portée au comble dans le quartier de l'Odéon, quand on eut appris qu'une e était accordée à ce Séïde de la police secrète ; que le d'honneur, patrimoine du brave, lui était même nis... Cet homme fut désigné dans tout son voisinage ne un frélon très-dangereux ; on le fuyait, en le mon-

s'humilier pour ses amis, mais jamais pour lui-même. Remerciez l'Impératrice de sa générosité; mais dites-lui bien que mon dernier mot est *tout ou rien*. » Ces paroles me furent aussitôt rapportées; je volai chez Bonaparte; je le suppliai d'accorder une amnistie plénière : il me refusa. Sur-le-champ, je renvoyai mon messager auprès de ce chef vendéen. Il était à jouer une partie de palets quand M. de F*** l'aborda. Il employa tous ses efforts pour lui parler secrètement; Georges résista. « Signez, lui dit l'homme bienfaisant qui le voulait sauver; c'est une pétition pour présenter de suite à l'Empereur. » Il la parcourt; mais, n'y voyant que son nom seul, il refusa de faire la moindre concession. Charles d'Hozier l'engagea à plusieurs reprises à réfléchir avant de refuser. « La vie n'est rien pour moi, reprit Georges; l'*honneur est tout*. Si j'avais pu sauver tous mes amis, j'aurais fait volontiers taire mon amour-propre offensé; mais n'en pouvant délivrer qu'une partie, je dois partager l'infortune de ceux désignés par le sort. Un homme tel que moi saura mourir, et jusqu'au dernier instant vous le verrez digne de lui et de la noble cause qu'il a l'honneur de défendre. » Cela dit, il tourne le dos à M. de F***, et rentre aussitôt dans l'intérieur de sa prison.

Ces propres paroles furent rapportées à Bonaparte; il en frémit de rage. « Tu refuses ton pardon.... Eh bien! nulle puissance au monde ne peut te soustraire à ton sort. » Les ordres furent expédiés aussitôt pour transférer cet homme intrépide à Bicêtre, en attendant l'exécution de son jugement. Ce général était à dîner tranquillement avec ses amis lorsque l'un des geôliers de sa prison vint lui signifier de se rendre au greffe. « Je vous entends, dit Georges; je suis des vôtres. » Il presse ses amis contre

Il n'est pas de la trempe des autres : c'est un phénomène du siècle actuel, un ami rare. Je voudrais le gagner, et, pour y parvenir, il faudrait qu'il me dût son existence. Employez tous vos moyens pour l'amener à cet acte de condescendance ; je vous le permets. » Je lui promis de ne rien négliger pour y parvenir. Le jour même du funeste jugement, j'[redacted]hargeai de son exécution un serviteur dévoué ; il parv[redacted] auprès du général vendéen, qu'il trouva dans l'une des cours de la Conciergerie du Palais, au milieu d'un groupe de détenus, qui l'admiraient en silence. Mon envoyé voulut lui parler en secret. A cet effet, il l'engagea à se retirer sous les sombres galeries qui environnent ce gouffre pestilentiel. Georges refusa toute communication partielle, et dit d'une voix haute et animée : « Monsieur, vous pouvez parler devant mes amis ; les mêmes sermens nous lient, les mêmes sentimens nous animent ; ma cause est la leur, la leur est la mienne. Que me voulez-vous ? — Vous sauver, reprend M. de F*** ; c'est au nom de l'Impératrice que je viens vous trouver ; il faut écrire à Bonaparte, il faut lui demander votre grâce. — Ma grâce ! reprit-il avec chaleur, et que deviendront mes nobles compagnons ? Seront-ils sauvés ? » Sur la réponse négative, et qu'ils étaient quatre désignés pour périr : « Allez dire au Consul, reprit-il avec véhémence et indignation, allez lui dire que Georges Cadoudal peut

---

poléon Ier. » L'excellente Joséphine conserva la vie à M. le duc de Rivière, (maintenant devenu gouverneur de S. A. R. Mgr. le duc de Bordeaux.) Cet homme bon et généreux n'aura pu l'oublier. La sœur de Bouvet de l'Hozier, à l'instigation de Joséphine (qui la favorisa), fut présentée par la princesse Murat au premier Consul, devenu Empereur. Elle obtint la grâce du malheureux condamné à mort. M. Bouvet de l'Hozier en fut quitte pour une détention de quatre années.

le caractère d'un Breton avec celui d'un Corse ; enfin, il montra tout à la fois et beaucoup d'esprit, et la plus parfaite présence de cet esprit dans un moment si dangereux. Régnier réunissait alors le ministère de la Police à celui de la Justice, en l'absence de Fouché, disgracié. Il se rendit à Saint-Cloud en sortant du tribunal. L'Empereur lui demanda comment était le discours de Moreau : « Pitoyable, répondit-il. — En ce cas, dit l'Empereur, faites-le imprimer et publier dans tout Paris. » Quand ensuite Bonaparte vit combien son ministre s'était trompé, il entra dans une colère épouvantable, et dit : « Au lieu de faire arrêter Moreau, j'aurais dû le faire venir chez moi, et lui dire : Ecoute, toi et moi, nous ne pouvons pas rester sur le même sol ; ainsi va-t'en, puisque je suis le plus fort ; et je crois qu'il serait parti. Mais ces manières chevaleresques sont puériles en affaires publiques. »

Ce général fut condamné à deux ans de prison. Mais l'illustre Moreau désira que sa prison fût changée en un bannissement perpétuel. Joséphine fit enfin consentir Bonaparte à signer cet acte d'ostracisme : il lui convenait à tous égards. Jamais le nouvel Empereur ne courut un aussi grand danger ; car si Moreau eût été envoyé à l'échafaud, c'en était fait des destinées de son heureux rival, et Bonaparte eût vécu....

(D. S.)

(*s*) Page 182. — Cet oracle, fameux dans la Béotie, était sur une montagne dans une enceinte de pierres blanches sur laquelle s'élevaient des obélisques d'airain. Dans cette enceinte était une caverne de la figure d'un four, taillée de main d'homme. Là s'ouvrait un trou assez étroit, où l'on ne descendait point par des degrés, mais avec de

son cœur. Plusieurs d'entre eux avaient obtenu leur grâce ou des commutations de peines. Il ne leur porta aucune envie; il embrassa affectueusement Charles d'Hozier, etc. Tous étaient attendris; la plupart le quittaient pour jamais. Il fut renfermé à Bicêtre jusqu'à son dernier jour. Jamais il ne voulut souscrire à la moindre demande d'un sursis. Georges avait reçu son arrêt avec un calme stoïque; il subit la mort avec ce courage qui a illustré toutes les victimes de ces tristes époques.... Le lendemain de son exécution, une lettre de ce malheureux officier fut remise sur ma toilette; elle était ainsi conçue :

« Je vous remercie de votre générosité envers moi. » J'aurais trahi mes sermens en écoutant vos offres : c'est » vous dire en deux mots que je n'ai pu les accepter. » Jouissez du bien que vous faites, de celui qui vous reste » à faire. Puissiez-vous, Madame, ne point oublier celui » qui meurt pour son Roi, et dont le dernier soupir est » pour la protectrice des Français malheureux. »

J'avoue que je fus pénétrée de tant de grandeur d'ame; je donnai des larmes à ce valeureux général, et je témoignai à Bonaparte même mon mécontentement sur la perte d'un sujet aussi précieux. « Que veux-tu, me dit-il, l'un de nous deux devait céder : dans cette alternative, il était impossible que ce fût moi. Ainsi, il fallait que l'héroïsme succombât. »

(Note de Joséphine.)

(r) Page 181. — Le général Moreau prononça devant le tribunal un des discours les mieux faits que l'histoire puisse offrir; il rappella, quoiqu'avec modestie, les batailles qu'il avait gagnées depuis que Bonaparte gouvernait la France; il s'excusa de s'être exprimé souvent peut-être avec trop de franchise, et compara d'une manière indirecte

avait fait mander, ou quelques autres personnes qu'elle ne pouvait décemment admettre au salon. Lorsqu'elle était habillée, ce qui avait duré à peu près une heure, elle passait au salon à dix ou onze heures; elle y trouvait les dames de service et celles qu'elle avait fait inviter à déjeûner avec elle; à midi elle se mettait à table, le déjeûner durait au moins une heure; c'était, pour ainsi dire, son seul repas, car elle ne prenait, en sortant de son lit, qu'une petite tasse ou deux de thé avec un peu de citron. Je ne parle pas de son dîner avec l'Empereur, parce qu'il se faisait tellement en poste, qu'elle n'avait pas le tems de manger. Après le déjeûner, lorsqu'il faisait beau, elle montait en calèche pour aller à la Malmaison ou à la chasse. Lorsqu'elle ne sortait pas, elle recevait toutes les personnes qui avaient obtenu un rendez-vous qui lui était transmis, soit par la dame d'honneur, soit par le chambellan de service; ceux-là ne pouvaient introduire que les personnes qu'elle ne connaissait pas ou que très-peu, puisque toutes celles qui étaient admises à sa Cour, venaient quand elles voulaient sans billet d'invitation, à moins qu'il n'y eût concert ou spectacle, ce qui regardait le premier chambellan de l'Empereur. Dans l'intervalle du déjeûner, à quatre heures, Joséphine rentrait deux ou trois fois chez elle pour recevoir particulièrement, ou pour se reposer sur un canapé tout au plus dix minutes; à quatre heures, rentrée dans son cabinet, elle se déshabillait, se mettait à lire, et prenait alors un peu de punch; cela durait jusqu'à cinq heures, qu'elle commençait une seconde toilette. Il était très-rare qu'elle reçût quelqu'un, parce que c'était l'heure où l'Empereur venait, à moins qu'il n'y eût conseil, hors cela il y manquait fort peu. A six heures, ils dînaient, et elle rentrait seule au salon, où elle retrouvait

petites échelles. Lorsqu'on y était descendu, on trouvait encore une petite caverne dont l'entrée était assez étroite; on se couchait à terre, on prenait dans chaque main une certaine composition de miel, qu'il fallait nécessairement porter; on passait les pieds dans l'ouverture de cette seconde caverne; et aussitôt on se sentait entraîné au dedans avec beaucoup de force et de vitesse.

C'était là que l'avenir se déclarait, mais non pas à tous de la même manière; les uns voyaient, les autres entendaient. On sortait de l'antre, couché à terre, comme on y était entré, et les pieds les premiers. Aussitôt le consultant était mis dans la chaise de Mnémosyne, où on lui demandait ce qu'il avait vu ou entendu : de là on le ramenait encore tout étourdi dans la chapelle du bon génie, où on lui laissait le tems de reprendre ses sens; enfin, il était obligé d'écrire sur un tableau tout ce qu'il avait vu ou entendu, ce que les prêtres apparemment interprétaient à leur manière.

Ce qui augmentait encore l'horreur de la caverne, c'est qu'il y avait peine de mort pour ceux qui osaient interroger le dieu sans les préparatifs nécessaires.

(*t*) Page 194. — La manière de vivre de Joséphine était presque toujours la même; et, partout où elle habitait, l'emploi de son tems ne variait jamais; elle avait ce que l'on appelle les habitudes non-seulement de lieux, de passe-tems, mais encore de personnes.

Aux Tuileries, à Saint-Cloud, et dans les grands voyages de la Cour, elle se levait à huit heures, prenait un peignoir, et se mettait à sa première toilette : pendant le tems qu'on la coiffait, elle parcourait une demi-douzaine de journaux, et recevait les marchands qu'elle

aujourd'hui le nom d'une fiole qu'on conservait dans l'église de Saint-Remy de Reims, et qu'on prétend avoir été apportée du ciel, pleine de baume, pour le baptême de Clovis. Ce fait est attesté par Hincmar, par Flodoard et par Aimoin. Grégoire de Tours et Fortunat n'en parlent point. D'habiles gens l'ont combattu, d'autres habiles gens l'ont défendu; et il y a eu, à ce qu'on prétend, un ordre de chevaliers de la Sainte-Ampoule, qui faisait remonter son institution jusqu'à Clovis. Ces chevaliers étaient, selon Flavin, au nombre de quatre; savoir : les barons de Terrier, de Belestre, de Sonastre et de Louvercy.

Les chevaliers portaient au cou un ruban de soie noire où était attachée une croix à surfaces chanfreinées et bordée d'or émaillé de blanc, ayant quatre fleurs de lis dans les angles; au centre de cette croix était une colombe tenant dans son bec la Sainte-Ampoule, reçue par une main : au revers, on voyait l'image de saint Remi avec ses vêtemens pontificaux, tenant de la main droite la Sainte-Ampoule, et de la gauche sa crosse.

La Sainte-Ampoule avait disparu de l'église de Saint-Remi de Reims dans la révolution. L'éditeur de ces Mémoires (mademoiselle Le Normand) avait fait imprimer en 1820 (1), que ce parfum miraculeux avait été recueilli et conservé par M. de Talleyrand (2), qu'elle finirait par

(1) *Mémoires historiques et secrets de l'impératrice Joséphine*, première édition, pag. 417, 2e vol. Paris, 1820.

(2) L'archevêque de Reims, M. Talleyrand de Périgord (depuis cardinal et archevêque de Paris), avait recueilli avec un pieux respect quelques gouttes de la précieuse liqueur apportée par un ange au bienheureux Remi. Monseigneur l'avait destinée, suivant les apparences, pour sacrer S. M. Charles X. Le vénérable prélat avait appris, sans doute, qu'il existait une ancienne tradition : « Que l'huile sainte con-

les dames de service. Dans la soirée, tous les ministres venaient faire leur cour ainsi que les maréchaux, généraux, etc. Joséphine causait et parlait à tout le monde, faisait un trictrac ou un wisk. Si l'Empereur venait, ce qui n'était jamais avant neuf heures, il ne restait guère plus d'un quart d'heure, à moins qu'il ne voulût faire une partie; alors il nommait les personnes qui la composaient : c'étaient toujours des dames, jamais d'hommes; il faisait une partie ou deux au wisk. Malheur à son partenaire, car il était tellement distrait, qu'il coupait les rois ou qu'il renonçait à la couleur à tort et à travers sans s'en apercevoir, et personne n'aurait osé lui en faire l'observation. Après cette espèce de partie il quittait le salon, où Joséphine restait jusqu'à une heure qu'elle rentrait chez elle pour se coucher. La journée était toujours si fatigante pour elle, qu'elle avait souvent peine à trouver le sommeil, et qu'elle causait encore avec la femme de garde quelquefois jusqu'à trois heures. A la Malmaison, il n'y avait d'autre différence que celle de recevoir un peu moins de monde, et de se promener une grande partie du jour, mais jamais seule. Quand, après le divorce, Bonaparte allait la voir, il la conduisait dans le parc, restait une heure avec elle, la ramenait au salon, et remontait en voiture; elle le recevait avec la plus grande dignité, allait au devant de lui, et le reconduisait jusqu'à la porte du vestibule.

(*u*) Page 202. — Vases en usage chez les Romains, et surtout dans les bains, où ils étaient remplis d'huile dont on se frottait au sortir de l'eau. Les Chrétiens se sont aussi servi d'ampoules, et les vases qui contenaient l'huile dont on oignait les catéchumènes et les malades, le saint-chrême et le vin du sacrifice, s'appelaient ampoules. C'est encore

les personnes qu'il avait invitées à dîner faisaient un fort déjeûner d'avance, ou retournaient après dîner chez elles. Celles qui mangeaient avec lui pour la première fois, et qui n'étaient pas au fait de ses habitudes, mouraient de faim; il leur était impossible de dire qu'elles avaient fait un repas de roi, quoique sa table fût parfaitement servie : mais aucune circonstance ne pouvait l'astreindre à y rester un quart d'heure de plus. C'est ce qui gênait beaucoup Joséphine, qui souvent avait faim, et ne pouvait prendre le tems de satisfaire son appétit.

(*x*) Page 212. — L'empereur Napoléon, dit M. M***, tenait beaucoup à l'étiquette; il la regardait comme la première barrière du trône. La politique s'appuie dessus, et n'en reçoit pas ses limites. En conséquence, il se faisait rendre un compte exact et minutieux de tout le cérémonial usité aux cours de Louis XV et de Louis XVI; il exigeait qu'on s'y conformât scrupuleusement; il y ajoutait encore, et faisait fouiller jusque dans les anciennes archives de la précédente monarchie pour éclaircir les points qui lui semblaient douteux. Joséphine n'était pas aussi sévère; elle admettait auprès d'elle les personnes recommandées; elle causait avec la plupart d'entre elles, et aimait à s'entretenir des moindres détails de leur intérieur. A l'égard des anciens fonctionnaires qui avaient gouverné la France dans les années antécédentes, elle mettait de la dignité et de la réserve dans la réception qu'elle leur faisait, et très-souvent un aimable sourire errait sur ses lèvres, en voyant les Brutus français revêtus des livrées de Napoléon, et adopter tous ces grands airs qui faisaient le charme et les délices des beaux jours de Versailles. En établissant ce système de comparaison, l'Impératrice perdait de sa gra-

reparaître, et servir même, d'après le *Mirabilis liber* (Livre admirable), pour sacrer un prince captif, etc.

On ajouta : Un ange apporta la Sainte-Ampoule du ciel. Un miracle nouveau doit la faire retrouver à V***; les bons Français s'en réjouiront : rien ne doit être impossible dans le dix-neuvième siècle.

L'arbre coupé vers sa racine poussera encore des rameaux, et ses branches flexibles et fécondes formeront un jour un ombrage qui s'élevera de l'Orient à l'Occident, et remplira les peuples d'allégresse.

Sæpe creat molles aspera spina rosas.

Du milieu des épines on voit souvent naître des roses.

(1) Page 203. — L'Empereur n'était jamais plus de vingt minutes à table. Mangeant peu, buvant de même, il avait cependant le tems de prendre, après sa soupe, de deux ou trois plats et du fruit. Il fallait le servir promptement ; car, ne voulant pas perdre de tems, et comme il n'y avait jamais qu'un service, après lui avoir donné du potage, on devait le remplacer lestement par les mets qu'il avait désignés ; sans cela, il prenait une amande ou quelque autre chose pour dessert. Lorsqu'il se levait, tout le monde faisait de même : il passait dans le salon, où il prenait une moyenne tasse de café. On doit croire que toutes

---

sacrée par les séraphins ne pouvait bénir le chef du premier Lys revenant d'un exil d'outre mer. » M. de Talleyrand avait été sans doute pénétré d'un esprit de révélation ; car il paraîtrait certain que S. M Louis XVIII n'aurait pu ignorer l'importante découverte due aux soins pieux de son premier aumônier ; quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins certain que la Sainte-Ampoule est retrouvée... Les incrédules ont pu nier ce miracle ! mais un miracle ne doit point étonner... *surtout quand il est vu par les yeux de la foi !*

meura surpris quand son épouse lui rappelait ces particularités. Elle l'invitait à obéir à la voix du destin, qui semblait l'avertir de se tenir en garde contre les conseils que pourraient lui donner ses proches. — « Vous avez raison, Madame; je saurai me garantir de toute influence de leur côté; vous êtes ma femme et mon amie, je n'en veux point d'autres; votre sort est lié à jamais au mien, et malheur au premier de nous qui pourrait rompre ses sermens. » Tel était Bonaparte; avant cette époque, il avait su résister à Lucien, et ne put, en 1809, se garantir des piqûres des abeilles de la Cour. Sans cesse elles bourdonnaient à ses oreilles ces mots : « Il faut vous séparer de l'impératrice Joséphine; une princesse du sang des Césars sera glorieuse de donner des héritiers au grand Napoléon. Dès-lors sa dynastie sera fondée à jamais. »

(z) Page 219. — Un tombeau est élevé, au général Desaix, près du chemin de Strasbourg, à Kell. Sur un cénotaphe carré, en pierres roses du pays, sont posés un immense bouclier, un glaive et un casque grec, de proportion colossale. Quatre bas-reliefs représentant la défense du pont de Kell, par Desaix, la bataille du Caire, et celle de Marengo, où il a trouvé la mort. Son portrait en médaillon, et les attributs de la Victoire, forment le bas-relief du devant; mais aucune inscription ne paraît sur ce tombeau.... Idée belle et grande! Le dernier asile du héros doit être connu de tous ceux qui savent ce que c'est que la gloire. A quelques pas, et derrière le tombeau, qui est entouré d'un petit bois, s'élève une maison d'un seul étage, ornée de colonnes, et destinée sans doute au gardien du monument, placé sur le bord de la route.... Que d'idées ce tombeau doit donner aux militaires qui vont porter nos

vité ; quelquefois elle quittait le salon à l'improviste pour rentrer dans ses appartemens ; je ne peux me contraindre davantage, disait-elle avec gaîté à ceux qui l'environnaient ; cette foule de nouveaux courtisans, dont la plupart ont juré haine au roi et à la royauté, assistent régulièrement au grand et au petit lever d'un empereur, pour obtenir seulement un coup-d'œil de son impériale personne, et lui donner en révanche les titres pompeux de Sire et de Votre Majesté.

(*y*) Page 213. — « Ombre de mon père, je ne puis croire à vos présages ! s'écriait Bonaparte, la nuit du jour qu'il gagna la célèbre bataille d'Austerlitz. Quoi ! pouvez-vous comparer ma fortune actuelle à l'inconstance des saisons ? Jamais pourtant elle n'obtint un pareil degré de solidité. Vous m'annoncez des revers bien cruels, et même un abandon général de mes proches. Ignorez-vous donc qu'ils me doivent leur honorable existence ? Ils ne peuvent être ingrats. Vous ajoutez, enfin, que ceux que j'aurai comblés de mes faveurs pourront un jour me méconnaître et oublier mes innombrables bienfaits.

» Que Joséphine puisse, dans mes momens les plus cruels, contribuer à l'adoucissement de mes hautes infortunes, qu'elle puisse rester fidèle aux saints devoirs de l'amitié ; qu'elle puisse plaindre sincèrement la nouvelle compagne qui m'est destinée, celle surtout qui semblerait la remplacer dans mon cœur. Ah ! c'en est trop ; je suis invulnérable aux yeux de toute l'Europe : mon nom seul en impose au destin. »

Ce songe n'est point une illusion. Il fut rapporté plusieurs fois par Joséphine à ses amis : chose plus surprenante encore, Napoléon ne rêvait jamais ; aussi il en de-

venait assez souvent lui faire sa cour à l'époque où elle songeait à se retirer du théâtre. Un jour qu'elle se rendait à la Malmaison, Joséphine, en lui disant adieu, l'engagea à venir déjeûner avec elle deux ou trois jours après; mademoiselle Contat, comblée d'une telle faveur, ne se souvint pas qu'elle possédait, avec beaucoup d'esprit, un grand usage du monde et une idée parfaite des convenances; et que si Joséphine avait un moment oublié son rang, mademoiselle Contat ne pouvait oublier le sien. Mais il lui était pardonnable, en pareille circonstance, d'avoir, d'un mouvement irréfléchi, accepté l'invitation. Le matin du jour convenu, Joséphine se rappelle qu'elle a invité à déjeûner mademoiselle Contat, qui, bien sûrement, pensa-t-elle, ne manquera pas de venir. Ayant à ses côtés quelqu'un de confiance, elle raconte son invitation d'un air qui prouvait qu'elle en était embarrassée; on lui fit observer qu'il fallait trouver un moyen pour éviter ce déjeûner, qui ne pouvait avoir lieu sous aucun rapport; que cela se saurait et produirait un très-mauvais effet. Enfin, à

---

pour Trianon), lorsque cette princesse apparut tout à coup aux regards étonnés de mademoiselle Contat. Cette présence la déconcerta tellement, que, dans sa surprise, elle renversa ce métier, qui, en tombant, brisa des vases du plus grand prix. Alors elle disparut avec une extrême précipitation, et se trouva très-mal dans la grande galerie. On s'empressa de prodiguer tous les secours à la charmante actrice; la Reine même voulut bien la faire assurer qu'elle conserverait son précieux ouvrage. En racontant cette anecdote à l'impératrice Joséphine (vingt ans après), mademoiselle Contat semblait encore vivement émue. Elle ajoutait que chaque fois que la Reine daignait lui adresser la parole, elle se sentait saisie d'un trouble inexprimable. La souveraine lui souriait avec grâce, et son silence même semblait lui rappeler cette petite anecdote.

drapeaux dans le centre de l'Allemagne! Le souvenir des exploits de Desaix.... ses cendres déposées sur nos frontières (1); les honneurs rendus à sa valeur, la proportion gigantesque de ses armes!!!

(*a*) Page 258. — J'ai déjà dit que Joséphine avait trop souvent une bonté irréfléchie qui la mettait dans certains embarras dont il lui était quelquefois difficile de se tirer. Cela venait de la crainte qu'elle avait de déplaire et de faire des mécontens. Elle accueillait toujours parfaitement les acteurs des Français et de l'Opéra, lorsqu'ils avaient quelque grâce à solliciter. Je ne parle pas de Talma, qui était admis fréquemment pour lire des tragédies en présence de Joséphine et de Napoléon; mais de ceux qui désiraient des représentations à leur profit. Mademoiselle Contat, que Joséphine connaissait depuis long-tems (2),

(1) Ce n'est point dans ce tombeau que repose Desaix. Ses restes ont été déposés dans l'hospice du Mont-Saint-Bernard. L'Empereur a fait élever un mausolée en marbre blanc dans le chœur de l'église. Il représente le général expirant dans les bras du colonel Lebrun, son aide-de-camp. Ces deux figures sont bien dessinées, et d'une belle expression. Mais un hussard qui tient derrière Desaix son cheval de bataille, tourne le dos, et paraît étranger à la scène. Dans ce monument, rien ne rappelle la belle campagne d'Égypte de Desaix, que les Arabes avaient surnommé Sultan-le-Juste.

Il est très-naturel que la reconnaissance élève plusieurs monumens à un grand homme. Mais pourquoi lui ériger plusieurs cénotaphes? Ses dépouilles mortelles n'ont pu être déposées que dans un seul tombeau; les autres sont des mensonges qui ne font qu'altérer l'histoire.

(Le chev. Cadet de Gassicourt.)

(2) En 1786, cette célèbre actrice visitant l'intérieur des appartemens du château de Versailles, se mit à broder sur le tambour de la Reine (on lui avait assuré que Marie-Antoinette venait de partir

que, non-seulement M. de Tall*** devait être rappelé, mais encore qu'il fallait le faire nommer au ministère. La chose était assez difficile. Comme émigré et comme ci-devant noble, ses prétentions, s'il en avait, devaient paraître alors tout-à-fait dérisoires. Madame de Chât***-Ren*** se chargea d'en parler à Barras; mais, dès le premier mot, il rejeta cela bien loin; il dit même à madame de Chât***-Ren*** : « Je ne sais qui dort ou qui veille de nous deux; si la chose se faisait ainsi, l'un ou l'autre de nous aurions perdu la raison. — Eh! pourquoi trouvez-vous cela impossible? lui dit madame de Chât***-Ren***. C'est, selon moi, au contraire, un acte tout-à-fait politique; car du moment que M. de Tall*** consentirait à accepter un ministère, cette nomination contribuerait à consolider votre gouvernement et affermirait votre puissance. Son nom seul doit faire une exception à la loi commune. L'évêque d'Aut** est éclairé, il connaît à fond la politique de toutes les Cours de l'Europe. Cet homme, dans la circonstance où vous êtes, vous devient, selon moi, nécessaire : d'ailleurs, continue madame de Chât***-Ren***, je n'ai aucun motif personnel pour désirer la rentrée de cet émigré : ce que j'en pense est pour vous environner des lumières d'un homme profond dans la science diplomatique. Maintenant transfuge des États-Unis, pour repasser sur le continent, que va faire un esprit remuant? des pamphlets peut-être contre vous : eh bien! en l'attachant à votre char, en payant même les dettes qu'il a laissées en France, vous vous en faites un partisan, et même un obligé : selon moi ce dernier parti vous convient mieux que de maintenir sa proscription. Réfléchissez, Directeur; lui dit en le quittant madame de Chât***-Ren***. » En revoyant madame de Staël, elle lui apprit le résultat de sa mission, et son peu d'es-

force de chercher, on finit par trouver que le meilleur expédient, et le plus honnête, était de faire la malade. Effectivement, arrive mademoiselle Contat; on va au-devant d'elle en la prévenant que l'Impératrice a une migraine affreuse; qu'elle est couchée, et hors d'état de recevoir personne; qu'elle est désolée de ce contre-tems; mais que, si elle veut monter dans le petit salon octogone, l'ordre est donné de lui servir à déjeûner. Mademoiselle Contat, dans ce moment, fut peut-être frappée d'un trait de lumière; car, au lieu de monter dans le petit salon, elle remonta de suite dans sa voiture, et revint déjeûner chez elle. Tout le monde sait combien cette célèbre actrice avait de grâce et d'amabilité dans la physionomie. On prétend qu'à dater de ce jour l'expression de ses traits cessa d'être aussi aimable (1).

(*b*) Page 258. — La rentrée de M. de Tall*** en France offre quelque chose de particulier.

Madame de Staël s'intéressait vivement au retour de l'évêque d'Aut**; mais il était porté sur la liste fatale, et il ne pouvait rentrer en France avec sécurité; que faire cependant? Madame de Staël se fit présenter à madame de Chât***-Ren***, et la pria d'unir son crédit au sien pour obtenir du directoire la fameuse radiation. Elles convinrent

(1) Quand on apprit à Bonaparte la mort de mademoiselle Contat (devenue Mme de Parni), il dit publiquement: « Cette belle et bonne créature était très spirituelle. Elle fut jetée en prison, et n'échappa que par miracle à la proscription de 1793 et 1794. Elle ne se servit de son crédit dans ces tems malheureux que pour rendre les plus grands services. Mademoiselle Contat n'a jamais renié ses maîtres; c'était une royaliste du meilleur ton, et l'une des femmes les plus parfaites qui aient jamais existé. »

Ren*** fut étonnée de sa présence d'esprit dans un moment où il avait tout à craindre. Lorsqu'il fut en présence des Directeurs, il les charma par son organe et par l'originalité de ses réponses. Il parla à Carnot le langage de Franklin, qui, sur ce qu'on lui demandait ce qu'il faisait en Amérique, répondit qu'il allait vendre en charrette des choux à New-York avec madame de Dillon. Il donnait à Barras des renseignemens sur sa noblesse, et sur la contrainte perpétuelle et le dégoût qu'un homme tel que lui devait éprouver de se trouver assimilé avec de semblables originaux ; jusqu'à Rewbel qui trouva à notre prélat de l'esprit et de profondes connaissances ; enfin M. de Tall*** remporta une victoire complète. Plusieurs fois madame de Staël voulut enchérir sur la conversation : « Taisons-nous, Madame, disait-il à chaque instant, à madame de Chât***-Ren***, ce n'est point de l'esprit qu'il faut ici, mais bien étudier le langage de la flatterie ; c'est le ton du moëlleux, de la supplique, de la bassesse, de l'ironie et de la supériorité qu'il faut savoir saisir ; ce sont ces nuances qui sont nécessaires au tableau, le reste est un hors-d'œuvre inutile en ce lieu ; car le sentiment n'y paraît que d'une manière superficielle, et ne doit s'y rencontrer que sous la forme d'un accessoire purement étranger. » Quelques jours après l'installation de M. de Tall*** au ministère, il donna un grand dîner aux principaux Directeurs. Madame Le Tourn*** y était ; et sur la fin du repas, elle dit : « Citoyen ministre, votre installation, dans cet hôtel, a dû vous coûter cher. — Citoyenne, lui répondit M. de Tall***, avec respect, *il y a gros....* » C'est ainsi qu'il fallait adopter les goûts, le costume et le langage de ce tems, pour se maintenir en place.

pérance pour le rappel du banni ; cependant elle promit de faire de nouvelles tentatives, mais sous la condition expresse que madame de Staël garderait le silence, « car, ajouta finement madame de Chât***-Ren***, il est dangereux de faire de l'esprit avec de pareilles gens ; ils ne vous comprendraient point, et cela pourrait gâter les affaires de l'évêque. » Quelques jours se passèrent ainsi en pourparlers inutiles ; cependant Barras commençait à se rendre à la force des raisons de madame de Chât***-Ren*** ; mais il désespérait de gagner Carnot : c'est un intrépide, disait Barras ; cet homme est véritablement un Caton, il en a l'inflexibilité et le désintéressement. Madame de Chât***-Ren*** ne se permit à ce sujet aucune réflexion ; mais, sur-le-champ, elle écrivit à M. de Tall*** ce qu'il en était, et l'engagea à se rendre ce directeur favorable. Barras ignorait absolument que l'évêque avait déjà en partie disposé le moderne Aristide à lui être favorable ; en conséquence, on accorda la radiation, et la promesse du ministère fut donnée. Bientôt M. de Tall*** arriva, et sa première visite fut chez son officieuse amie. Elle lui fit sentir qu'il devait, pour sa sûreté, se présenter sur-le-champ au Directoire : « Car, ajouta-t-elle, il est inutile de vous le dissimuler ; mais, depuis trois jours, l'arrêté qui prononçait votre radiation est supprimé, et maintenant vous êtes reporté sur les tablettes des modernes Sylla. » Elle entraîne sur-le-champ M. de Tall*** au Directoire ; la garde eut quelque peine à le laisser pénétrer ; elle exigea même que l'évêque déposât sa canne, qui pourtant était son arme la plus nécessaire : en montant l'escalier, il s'appuya sur madame de Chât***-Ren***, et lui dit avec sang-froid : « Le beau gouvernement, dont les membres ont peur, à chaque instant, de recevoir quelques coups de bâton ! » Madame de Chât***-

nobles qualités de son cœur. Dans les commencemens de son règne, on lui supposait très-peu de caractère ; mais les événemens de 1813 et 1814 relevèrent son courage, et donnèrent l'essor à cette énergie qu'elle a déployée lors des malheurs de son époux. Une singularité bien remarquable et que l'histoire rapportera sans doute, c'est qu'il lui fut annoncé par écrit, en 1808, et de nouveau, en 1810 (1), « *que son bonheur cesserait à l'époque où elle verrait éclater un grand incendie dans son palais* (2). *Des troubles devaient se manifester peu après en Westphalie ; elle devait se trouver dans la dure nécessité de fuir de son royaume, déguisée ; puis, de venir en France, où de nou-*

(1) Cette princesse daignait honorer d'une confiance particulière l'éditeur de ces mémoires. Ce qu'on rapporte ici est de toute notoriété, et ne peut être contredit.

(2) Le 21 novembre 1811, jour d'une fête à la cour de Cassel. En effet, le feu prit une nuit au palais. On voulut sauver les effets les plus précieux ; pour y parvenir, on jeta tout par les fenêtres ; la plupart des meubles les plus somptueux furent endommagés ou perdus. On remarqua, comme une espèce de singularité, que quinze jours après, la reine se trouvant dans un château de plaisance, un nouvel incendie s'y manifesta. Quelques-unes des dames du palais instruites de la prédiction faite à leur souveraine, se permirent entre elles quelques observations. L'une, madame la comtesse Mori**, épouse du général qui périt depuis sous un fer assassin, s'écria : « Mon mari est menacé d'après son grand horoscope que voilà (dit-elle en le montrant), d'éprouver sous peu un malheur affreux ; et moi, par contre-coup, j'aurai un fils dont l'étoile marque *sept points*. Mais ce qui me paraît impossible, et de toute impossibilité, c'est que je dois un jour retourner en Amérique, mon pays natal. En vérité, la plupart de tous ces oracles n'ont pas le sens commun. » Madame la comtesse Mori** devint veuve (son mari fut assassiné), son fils vécut sept mois ; elle est aujourd'hui fixée à l'île de la Martinique, où probablement elle restera long-tems.

(*c*) Page 270. — Jérôme Bonaparte avait épousé en premières noces, aux États-Unis, mademoiselle Paterson, dont la famille était très-recommandable, et lui avait rendu, à lui Jérôme, les services les plus éminens dans les premiers mois de son séjour à la Nouvelle-Angleterre. Tout paraissait promettre à ces époux des nœuds tissus de fleurs; et, dans son exil, ce jeune homme dut s'applaudir mille fois de l'heureux choix qu'il avait fait, et du bonheur d'avoir un fils de mademoiselle Paterson.

La prompte élévation de Bonaparte, et cette destinée singulière qui le fit asseoir sur le trône de France, durent nécessairement changer l'état de sa famille. En effet, Jérôme fut rappelé près du mentor de ses frères; sans doute il dut obéir. Il quitte le berceau de son fils, et se sépare à jamais d'une épouse qu'il avait juré de ne point abandonner. La promesse d'une couronne dut singulièrement flatter la vanité d'un jeune homme très-léger, du caractère le plus ardent. Cependant, on doit dire à sa louange qu'il n'oublia point mademoiselle Paterson, qu'il lui garda un tendre souvenir, et veilla de loin sur son fils.

Le royaume de Westphalie lui fut offert pour prix de son obéissance aux ordres de son frère. Ainsi Napoléon savait en imposer à tous ses proches. Le seul Lucien conserva toujours une noble fierté, et refusa constamment au nouvel empereur de répudier madame Jouberteau, qu'il venait d'épouser. Jérôme, plus docile, consentit à donner la main à la princesse Catherine de Wurtemberg, et bientôt la ville de Cassel devint le siége des nouveaux états du dernier Bonaparte. Sa seconde épouse réussit merveilleusement à fixer, au bout d'un tems, le plus volage des hommes. Cette femme, tout-à-fait digne du trône de Westphalie, se fit des partisans; tous rendaient justice aux

outre, tirait de l'eau de puits pour laver et rincer la vaisselle. La bonne dame ne donnait point la table à ses gens: mais elle leur abandonnait les restes, et ne prenait par jour que trois pains d'une demi-livre, qu'elle partageait avec une vieille femme-de-chambre qu'elle avait amenée de la Corse, et qui la servait depuis trente ans. Aussi, lorsque mesdames Elisa et Pauline voulaient s'égayer, elles venaient demander à dîner à leur mère, et riaient beaucoup de voir, à leur arrivée, qu'on était obligé d'envoyer chercher du pain chez le boulanger. Lorsque son fils l'obligea d'avoir une maison, la vieille femme-de-chambre, pendant les repas, se tenait dans un corridor où passaient les domestiques qui desservaient, et faisait entrer dans un office, dont elle avait seule la clef, tous les plats auxquels on n'avait pas touché, ou qui avaient été faiblement entamés. Ils étaient resservis le lendemain et jours suivans. Quand on demandait à madame Létitia la raison pourquoi elle apportait tant de réserve dans ses dépenses, elle répondait : « Dans le tems où j'étais chargée de famille, où j'avais neuf enfans à nourrir, je défrayais ma maison avec moins de cent louis. J'ai maintenant mon fils Lucien qui n'est point placé, et qui est d'une grande dépense : il ne pourra jamais fournir de dot à ses filles, et je me suis chargée de ce soin; d'ailleurs, il est toujours bon de ménager ; on ne sait pas ce qui peut arriver. »

Après les désastres de la campagne de Russie, Bonaparte fut instruit que sa mère avait caché derrière un tableau une somme de cinq millions. Un jour qu'elle s'était rendue aux Tuileries, son fils lui dit : « Je sais, ma mère, que vous avez de l'argent : j'en ai besoin, et vous m'obligeriez infiniment si vous vouliez bien me le prêter. — Ah ! Sire ! comme on a trompé Votre Majesté ; je n'ai absolument

veaux malheurs se préparaient pour elle. Alors, avait-on ajouté, vous serez encore forcée de vous échapper; vous éviterez même l'un de vos parens qui sera près de vous; vos effets seront en grande partie dispersés sur une route; plusieurs se les approprieront. Lorsque ces événemens vous arriveront, vous serez enceinte d'un fils; etc., etc. »

(*d*) Page 274. — Madame Bonaparte la mère était fort bizarre dans son intérieur. Toujours mise en jeune personne, elle portait des robes de mousseline, de perkale ou de linon blanc, et une couronne de fleurs ornait sa tête. C'était une très-belle femme, conservant encore à cette époque de nombreuses traces de sa beauté. Plusieurs fois, Napoléon lui avait fait des reproches au sujet de sa mise, qu'il trouvait ridicule pour l'âge de sa mère, et trop simple pour venir à la Cour. Il chargea même madame Baccioc-chi de mener madame Létitia chez le fameux Lenormant pour y faire emplette d'étoffes plus conformes à son âge et à son rang. Madame Bonaparte s'y décide, d'après les observations qui lui ont été faites; mais arrivée au magasin tout lui paraît d'un prix trop élevé; elle veut s'en retourner les mains vides. Madame Elisa insiste, fait une levée de mille écus d'étoffes de soie, force sa mère à la prendre, et la bonne dame fut malade pendant plus de quinze jours, de regret d'avoir tant dépensé.

Après le départ de Lucien, Madame-Mère vint occuper son hôtel. Elle donnait douze cents francs par an à ses huissiers et valets-de-chambre, qu'elle ne nourrissait pas. Ses trois cuisiniers ne recevaient par jour qu'un tablier, un torchon, puis un essuie-main commun. Elle avait conservé son ancien porteur d'eau du faubourg Saint-Honoré, qui lui fournissait sa provision à cinq centimes la voie, et, en

renchérissait encore sur Harpagon, elle me dit, d'un grand sérieux : « Ce mets fera plaisir à des gens qui ne mangent que des viandes communes. Par ce moyen, mon fils, rien ne sera perdu, et je ferai des heureux. »

Après avoir donné une petite part à la critique, il est juste de dire, à la louange de madame Létitia, qu'elle aimait volontiers à rendre service, et que, dans toutes les circonstances où il s'agissait de solliciter son fils Napoléon pour le porter à accorder une grâce ou réparer une injustice, elle était enchantée quand elle pouvait réussir ; alors elle annonçait elle-même aux personnes qui l'avaient requise, le succès de ses tentatives en leur faveur. Elle n'approuvait pas Napoléon dans la conduite qu'il tenait envers le Pape à Fontainebleau. Elle disait souvent au cardinal Fesch, son frère, en parlant de lui : « Votre neveu gâtera ses affaires et les nôtres en agissant ainsi ; il devrait bien s'arrêter où il en est : *qui veut trop, finit souvent par ne rien avoir*. Je crains bien pour toute la famille, et je crois très-sage de me mettre en mesure pour parer à tous les événemens. . . . » Madame Létitia avait, comme on le voit, le don de la prescience ; aussi n'a-t-elle rien négligé, pendant les dernières années du règne de son fils, pour établir sa fortune sur un pied très-respectable, et la mettre à l'abri en cas d'incidens fortuits, etc., etc.

(*e*) Page 279. — Joséphine avait une sœur de lait nommée Lucette, qui, depuis sa naissance, avait été attachée particulièrement à sa famille : elle comptait sur la bienveillance de sa protectrice pour obtenir son affranchissement. Voyant que sa liberté n'arrivait pas aussitôt qu'elle l'espérait, cette malheureuse, qui n'avait que vingt

que la somme nécessaire à mes dépenses. — C'est, je le répète, un service que j'attendais de vous. — Je vous réitère, Sire, que je n'ai plus d'argent; ce que j'en avais, je l'ai fait passer à quelqu'un de notre connaissance (Lucien). — Je veux bien le croire, ma mère. » Puis la conversation reprit sur un autre sujet.

Bonaparte savait à quoi s'en tenir, et deux jours après son entrevue avec madame Létitia, il vint incognito lui demander à dîner. Après être sorti de table, il examina les tableaux, s'arrêta devant celui qui masquait la cachette, et lui dit : « Je vous serais obligé si vous vouliez me donner ce tableau. — Volontiers, mon fils; je le ferai porter aux Tuileries. » Aussitôt il sonne, fait venir les domestiques, ordonne de descendre le tableau. En vain madame Létitia s'y opposait; Bonaparte voulait être obéi sur-le-champ. Sitôt que le tableau fut déplacé, il aperçut la cachette, voulut voir lui-même ce qu'elle contenait, et ordonna de tout porter dans sa voiture. Il partit aussitôt sans rien dire à sa mère, que le chagrin et le dépit empêchaient de parler.

(M***.)

Lucien Bonaparte avait laissé une chambre toute meublée à la gouvernante de ses enfans, mademoiselle Anet. Madame-Mère trouva plus convenable de l'éloigner de l'hôtel, et de garder son mobilier. Mademoiselle Anet s'en plaignit à Joséphine, qui, le soir même, en parla à l'Empereur. « Que voulez-vous, lui dit-il en riant, ma mère craint toujours de manquer; je me trouvais ces jours derniers à son déjeûner, je vis qu'on lui servait des mauviettes; en ayant sucé plusieurs sans les ouvrir, elle eut l'extrême précaution de les remettre elle-même dans le plat. Sur mon observation que ce serait une scène à décrire par Molière, qu'elle

mais gardez-vous de croire que l'avenir vous soit constamment heureux. Je me méfie des courtisans ; je les ai en horreur ; l'ambition de votre époux le perdra. Si je voulais l'en croire, j'occuperais à la Martinique un rang digne de vous. Ah! ma fille, ma tendre Joséphine, ajoutait-elle encore, je n'ai qu'un seul regret, c'est que votre brillante position ne puisse vous permettre, comme par le passé, d'embellir par votre présence, ma solitude des Trois Islets. Alors je n'aurais plus rien à désirer dans le monde ; je vous aurais encore une fois pressée contre mon cœur avant de mourir. »

Madame de Tascher est décédée en 1807. Joséphine fut d'autant plus affectée de sa perte, qu'elle ne put donner publiquement des marques de sa douleur ; elle la pleura dans le silence des nuits ; elle en porta le deuil dans son cœur, ne pouvant le faire ostensiblement. Joséphine, devenue impératrice, fut obligée de se soumettre à la loi rigoureuse que lui prescrivait son rang ; et madame de Tascher n'étant point, comme madame Létitia Bonaparte, reconnue reine douairière, la cour ne porta à sa mort aucun signe qui manifestât des regrets. Bonaparte n'aimait point le caractère de madame de Tascher : « C'est une bourgeoise, disait-il, dans la force du terme ; elle n'a que de petites idées : parlez-lui des travaux de l'agriculture, des moyens que l'on emploie pour l'engrais des terres, ajoutez-y le rapport de ses poules, de ses lapins, alors vous verrez sa physionomie s'épanouir ; elle vous dira : « Je préfère cette vie tranquille au premier trône de l'univers. » Telle fut jusqu'à sa mort madame de Tascher de la Pagerie. Elle refusa les bienfaits qui lui furent offerts, et fut si désintéressée, qu'elle renvoya à sa fille les diamans qui enrichissaient le portrait de l'épouse d'un empereur. « La

deux ans, résolut d'empoisonner sa maîtresse. Madame de Tascher était venue passer quelques jours chez M. de Villaret-Joyeuse; elle se trouva légèrement indisposée. (On la servait dans sa chambre.) L'épouse du gouverneur voulut lui faire goûter des petits pois qu'elle trouvait délicieux. La mulâtresse trouva le moyen d'y introduire du verre pillé; heureusement la malade s'en aperçut à temps: (la cuiller dont elle se servait en était encore remplie.) On finit par faire avouer à la coupable Lucette quelle était son intention. La généreuse madame de Tascher voulut sauver son esclave en l'envoyant à l'île Saint-Thomas.

Mais cette affaire avait fait trop de bruit pour pouvoir empêcher la punition de Lucette; elle fut condamnée à être brûlée vive; elle subit son jugement derrière l'hôpital de la Martinique. Tous les efforts de madame de Tascher pour la sauver furent inutiles; elle ne put lui faire accorder la vie. Il était dit que cette femme si bonne, si bienfaisante (tout le monde savait dans l'île que l'habitation de madame de Tascher était le refuge de tous les malheureux) devait ressentir plus d'une fois les angoisses de la mort: elle périt, après avoir éprouvé pendant long-temps les souffrances les plus aiguës; un cancer mit fin à une si belle vie, qu'elle n'avait employée qu'à des actes de vertu et de philanthropie.

Jamais elle ne voulut rien accepter de sa fille dans les momens les plus étonnans de sa prospérité: « J'ai plus qu'il ne me faut pour moi; car il me reste encore de quoi contribuer à alléger la misère de mes compatriotes; c'en est assez, écrivait-elle à Joséphine, je n'aime point les grandeurs, et je les crains; leur ombre me semble si fugitive, que je ne crois point à la durée de votre bonheur. Jouissez cependant du présent avec modération;

Et, en sortant, il le fit arrêter. Plusieurs personnes pensèrent alors que c'était dans l'intérêt de M. d'Hatzfeld, soit pour paraître grand et miséricordieux envers lui, soit pour le mettre à couvert du reproche de sa Cour. Quoi qu'il en soit, Napoléon dit le jour même avec bonté à madame d'Hatzfeld (elle était toute tremblante) : « Votre mari s'est mis dans un cas fâcheux ; d'après nos lois, il a mérité la mort. *Général Rapp, donnez-moi la lettre du prince.* Voyez, lisez, Madame... » Elle se jeta, toute éplorée, aux pieds de l'Empereur : elle était enceinte, Napoléon parut touché de sa situation. Il reprend aussitôt la lettre, la déchire, la fait jeter au feu par madame d'Hatzfeld. « Je n'ai plus de preuves, Madame, votre mari a sa grâce. » Cette action parut sublime aux uns ; les autres n'y virent que la preuve d'une petite supercherie.... cette dame étant trop émue pour en vérifier la date. Ce trait de générosité donna une grande réputation de bonté et de clémence à l'empereur des Français.

(M*** .)

(*g*) Page 288. — La bataille de Friedland, livrée et gagnée par les Français le 14 juin 1807 (1), amena l'entrevue des deux empereurs sur le Niémen. Là fut réalisé ce que Napoléon s'était promis lors de sa conférence avec

(1) Pendant la bataille de Friedland, gagnée par les Français le 14 juin 1807, l'Empereur était placé en avant de sa garde de réserve, et derrière les lignes de bataille. Il fut pendant quelque tems sans recevoir aucune nouvelle de son armée. Dans son impatience, il se roulait par terre, et était dans une colère difficile à rendre. Enfin, une ordonnance arrive, et lui crie de loin : Sire, Kœnigsberg est pris ! Alors, se relevant aussitôt : Kœnigsberg ! Kœnigsberg est pris, dit-il en se frottant les mains et en frappant sur sa cuisse, Kœnigsberg est pris ! bon, la paix est faite ; j'ai la paix dans ma poche.

peinture me suffit, dit-elle, j'y retrouve les traits de ma fille chérie; il ne me faut rien de plus. » Elle avait un tableau représentant Napoléon; elle eut grand soin de le reléguer dans une pièce écartée : « Je craindrais, disait-elle gaiment, que la manie de gouverner ne me gagnât; aussi, pour l'éviter, j'ai grand soin d'éloigner de ma vue tout ce qui pourrait m'en faire naître l'idée.... C'est assez d'illustration dans ma famille; je n'en veux pas davantage : je craindrais les revers, et les événemens qui en seraient nécessairement les causes.... »

(*f*) Page 285. — Napoléon fit son entrée dans la capitale de la Prusse le 27 octobre 1806. Il dit au conseil municipal qui venait de lui être présenté : « Messieurs, j'entends qu'on ne casse les fenêtres de personne. Mon frère, le roi de Prusse, a cessé d'être roi le jour où il n'a pas fait *pendre* le prince Louis-Ferdinand, lorsqu'il a été assez *osé* pour aller casser les fenêtres de ses ministres. » Il dit à M. le comte de Néale : « Eh bien ! Monsieur, vos femmes ont voulu la guerre (1); en voici le résultat : vous deviez mieux contenir votre famille. Non, *je ne veux pas la guerre ;* non pas que je me défie de ma puissance, comme vous le pensez, *mais parce que le sang de mes peuples m'est précieux*, et que mon premier devoir est de ne le répandre que *pour leur sûreté et leur bonheur*. Mais ce bon peuple de Berlin est victime de la guerre, tandis que ceux qui l'ont attirée se sont sauvés. » Il dit aussi à M. d'Hatzfeld : « Monsieur, ne vous présentez pas devant moi; je n'ai pas besoin de vos services; retirez-vous dans vos terres. »

(1) Une lettre de la fille de M. de Néale disait : Si Napoléon ne veut pas la guerre, il faut la lui faire.

Et, en sortant, il le fit arrêter. Plusieurs personnes pensèrent alors que c'était dans l'intérêt de M. d'Hatzfeld, soit pour paraître grand et miséricordieux envers lui, soit pour le mettre à couvert du reproche de sa Cour. Quoi qu'il en soit, Napoléon dit le jour même avec bonté à madame d'Hatzfeld (elle était toute tremblante) : « Votre mari s'est mis dans un cas fâcheux ; d'après nos lois, il a mérité la mort. *Général Rapp, donnez-moi la lettre du prince.* Voyez, lisez, Madame... » Elle se jeta, toute éplorée, aux pieds de l'Empereur : elle était enceinte, Napoléon parut touché de sa situation. Il reprend aussitôt la lettre, la déchire, la fait jeter au feu par madame d'Hatzfeld. « Je n'ai plus de preuves, Madame, votre mari a sa grâce. » Cette action parut sublime aux uns ; les autres n'y virent que la preuve d'une petite supercherie.... cette dame étant trop émue pour en vérifier la date. Ce trait de générosité donna une grande réputation de bonté et de clémence à l'empereur des Français.

(M***.)

(*g*) Page 288. — La bataille de Friedland, livrée et gagnée par les Français le 14 juin 1807 (1), amena l'entrevue des deux empereurs sur le Niémen. Là fut réalisé ce que Napoléon s'était promis lors de sa conférence avec

(1) Pendant la bataille de Friedland, gagnée par les Français le 14 juin 1807, l'Empereur était placé en avant de sa garde de réserve, et derrière les lignes de bataille. Il fut pendant quelque tems sans recevoir aucune nouvelle de son armée. Dans son impatience, il se roulait par terre, et était dans une colère difficile à rendre. Enfin, une ordonnance arrive, et lui crie de loin : Sire, Kœnigsberg est pris ! Alors, se relevant aussitôt : Kœnigsberg ! Kœnigsberg est pris, dit-il en se frottant les mains et en frappant sur sa cuisse, Kœnigsberg est pris ! bon, la paix est faite ; j'ai la paix dans ma poche.

François II au bivouac d'Austerlitz (1). « Ce pavillon du Niémen a un grand avantage sur les différens palais que j'ai occupés en Europe, me disait Bonaparte. Il me voit d'une sincérité dont je suis encore surpris. A l'exception de mon principal projet, je me suis franchement expliqué avec mon frère Alexandre ; le roi de Prusse lui devra d'être encore souverain. J'avais l'intention de démembrer ses États, de les révolutionner : opération superbe ! peuple et choses, tout eût été neuf. »

(*h*) Page 294. — L'infortunée reine de Prusse connaissait bien Napoléon : « Jamais, disait cette princesse, l'Europe ne sera tranquille tant que ce fils de Saturne régnera ; c'est le dieu de la foudre. Si ses projets sont aujourd'hui gigantesques, demain il peut en avoir de sublimes, et les exécuter. Il peut tout avec une armée si brave et si sen-

---

(1) Napoléon parti de Paris le 24 septembre 1805, arrive le 26 à Strasbourg, passe le Rhin le 1er octobre : dès-lors il ne compte plus que des succès. Il était le 10 à Augsbourg; le 19 Ulm lui ouvrait ses portes, le 14 novembre il entrait dans Vienne, et le 2 décembre ses troupes le faisaient triompher à Austerlitz.

Le 26 décembre, le traité de paix fut définitivement conclu et signé à Presbourg.

L'empereur d'Allemagne renonçait à la possession de Venise, qui devait être réunie au royaume d'Italie ; il reconnaissait les nouveaux rois de Bavière, de Wurtemberg ; il devait faire la remise de toutes les places, forts et territoires cédés, dans le délai de six semaines.

Napoléon séjourna encore quinze jours en Allemagne. Il les employa à s'instruire des intérêts d'une foule de petits princes qu'il projetait d'englober dans l'alliance et la confédération qui furent signées à Paris le 12 juillet de l'année suivante. Ces opérations préparatoires étant une fois terminées, il reprit le chemin de la capitale, où il arriva avec Joséphine le 26 janvier 1806.

sible à la gloire; toujours fidèle à ses drapeaux, cette armée ne se reposera que le tems nécessaire pour revoir ces rives fortunées, et y puiser une nouvelle énergie, un nouveau courage, pour revenir peut-être imposer des conditions plus sévères que les premières, et que la fatale nécessité, et la crainte de passer sous le joug d'une nation étrangère, feraient un devoir d'accepter. . . . car on ne se soustrait point à la nécessité....

» Les esprits, après une révolution, sont lents à se calmer. Ce mal est inévitable; mais ce mal ne fait pas toujours renoncer au bien de la patrie (ou du moins à ce que l'on suppose tel). Pour éviter, dis-je, que les Français ne viennent encore retrouver des victoires en Prusse, si jamais, ce qu'à Dieu ne plaise, notre repos devait être de nouveau troublé par eux...., je voudrais les éloigner de nos villes principales, pour les empêcher de répandre leurs funestes doctrines (*de par et pour la liberté des peuples*). Ils vous font adopter une constitution par la puissance des baïonnettes. Selon moi, les notables citoyens doivent être consultés sur la perfection des lois; de même ils doivent délibérer sur les besoins de l'État: mais jamais un corps agissant ne peut émettre un vœu. Celui qui voudrait exécuter sans le concours de la nation légalement représentée, ne pourrait réellement proposer ce qu'il peut faire accepter. Là où réside la violence, *le libre suffrage de proposition est nul.* Tous les souverains de l'Europe peuvent encore échapper au tourbillon des erreurs nouvelles; ils peuvent et doivent dire à leurs sujets: « Nous régnons sur vous, parce que nos ancêtres ont régné sur vos pères: nous régnons par le droit de la naissance, sauf à nous à convenir avec nos peuples d'une forme d'institutions qui régularisent notre pouvoir, assurent la liberté civile et

politique, et soient agréables à tous. Rien alors ne serait plus conséquent que la conduite des princes : ils écarteraient ainsi les idées d'une *république universelle*, qui commencent à fermenter en Europe. A la vérité, ce monument flottant en l'air, qui n'aurait point d'appui, ni dans le ciel ni sur la terre, pourrait crouler et s'évanouir au souffle de la première tempête. Mais pourrait-on dire avec Cicéron : *Le nom seul de roi fut changé, la chose resta.* Non, assurément. . . . La plupart des monarchies sont des arbres antiques dont il faut respecter les troncs. Si nous voulons greffer sur leurs branches de nouveaux fruits, hâtons-nous d'extirper ce qui peut nuire à la fécondité des rameaux, en arrachant d'une main ferme et vigoureuse le bois parasite qui, à lui seul, pompe le suc nourricier de la terre. Avec une volonté active, le mal serait bientôt réparé, et l'Europe brillante de gloire, rajeunie, pour ainsi dire, dans ses institutions, aurait la force nécessaire pour réprimer toutes les factions qui s'élèveraient dans son sein. L'amour de ses peuples pour l'intégrité de leur sol, leur donnerait le courage de s'opposer aux tentatives que pourraient faire à l'avenir, non-seulement Saturne, mais ses descendans. On peut appliquer ici ce que Léibnitz disait à Charles XII : « Tous ces conquérans, en vérité, sont d'étranges gens; ils s'imaginent toujours que l'univers leur sait gré de l'avoir dévasté ; ils ne savent pas que leurs défaites sont des crimes envers leur patrie, et leurs victoires des attentats contre le genre humain. » Ainsi parlait cette femme courageuse dans les derniers instans de sa vie. Ses vœux suprêmes furent pour la tranquillité de son pays, et sa dernière pensée pour le bonheur de son époux et pour celui de ses enfans.

(*i*) Page 296. — On avait espéré trouver le roi de Suède chez le duc d'Enghien, où il devait passer quelques semaines. Les envoyés avaient ordre de l'arrêter ; mais il était alors à Carlsruhe, chez l'électeur de Baden, son beau-père. Le roi arriva quatre heures après le départ du prince, et se conduisit avec beaucoup de courage et de présence d'esprit : il fit sonner le tocsin dans tous les villages, et s'efforça de rassembler du monde pour courir après ceux qui avaient enlevé le prince et pillé sa maison ; mais, avant que le roi fût arrivé à Etteinheim, le duc d'Enghien était à Strasbourg, où il fut enfermé dans la citadelle.

Le roi de Suède écrivit à Bonaparte une lettre dont S. M. chargea son aide-de-camp, M. Tawart. Bonaparte ne voulut pas le voir, et il eut l'ordre de quitter Paris dans une heure.

Gustave rappelle son ambassadeur ; Bonaparte ordonne à M. Signeul, consul général de Suède, de quitter Paris dans une heure, et la France dans trois jours.

Le roi, en qualité de prince de l'Empire germanique, présenta à la diète de Ratisbonne une note semblable à celle de la Russie ; et, peu de tems après, il renvoya au roi de Prusse l'ordre de l'Aigle-Noir, et en donna pour motif que le monarque prussien portait l'ordre de Bonaparte (1).

---

(1) Gustave-Adolphe croyait fermement que Napoléon était l'Anté-Christ, prédit dans l'Apocalypse de saint Jean, et ne l'appellait en conséquence que la bête. Dans cette hypothèse, il lui paraissait évident que le nombre 666, que la bête doit porter sur le front, se trouvait compris dans le nom de Napoléon Bonaparte. Aussi écrivait-il au duc de Brunswick-Œls, le 22 juillet 1807 : « Rien ne saurait m'engager à traiter avec la bête ; car, en le faisant, non-seulement je trahirais les devoirs et les principes sacrés pour tout homme vertueux,

(*j*) Page 305. — Cette sœur de Bonaparte avait, à peu de chose près, le même caractère ; elle aimait à dominer. Devenue grande-duchesse de Lucques et de Piombino, elle établit un gouvernement ferme, fondé sur de bonnes lois. Sa police était admirable et vigilante, et laissait cependant au peuple une sorte de liberté. Son ministère était bien choisi ; elle possédait l'un de nos hommes les plus capables d'organiser un état nouveau, et de l'asseoir sur des bases solides. Cet ancien directeur de la police générale de Milan, du duché de Venise (M. de La Garde), devint très-nécessaire à la grande duchesse ; et grâces aux soins vigilans de cet Hercule en politique, Florence et tous les pays circonvoisins jouissaient de la tranquillité la plus parfaite. Il fit renaître l'abondance. Bonaparte comparait quelquefois la grande-duchesse à la reine Élisabeth. L'application était loin d'être juste ; mais lorsque Napoléon favorisait un parti, ou qu'il tenait à une opinion, il fallait lui céder sur-le-champ. Un jour il conversait amicalement avec son oncle Fesch, celui-ci lui dit : « Convenez, mon cher neveu, que le péché de l'orgueil est, pour ainsi dire, inné dans notre famille ; vous l'avez inoculé à vos frères ainsi qu'à vos sœurs, et je sens que le camail ne saurait m'en garantir. » Bonaparte rit beaucoup de la naïveté du prélat, et surtout quand celui-ci lui rappela

---

mais je signerais mon malheur dans ce monde et dans l'autre. Réfléchissez sur ce que je vous écris ; c'est mon amitié pour vous qui me le dicte, etc. »

« Il est pourtant un souverain du continent qu'il faut plaindre (dit God***, auteur du *Cabinet de Saint-Cloud*) ; le roi de Suède, Gustave-Adolphe, s'est conduit en roi ; et si les grandes puissances avaient secondé ses efforts, elles seraient encore grandes ; et il fût devenu une grande puissance. ».

certaine petite particularité de son enfance, qui prouvait déjà que le petit Corse ne se laisserait pas oublier dans une sphère ordinaire. « Je vous surpris un jour, lui dit le prélat, à l'âge de huit ans, lisant l'histoire de Cromwel : je vous demandai ce que vous pensiez de ce célèbre personnage. — Eh bien ! Cromwel, répondites-vous, est un bon ouvrage, mais il est incomplet. — Je croyais que vous parliez alors de l'ouvrage ; je vous demandai quelle faute vous reprochiez à l'auteur. — Morbleu, me répliquâtes-vous vivement, ce n'est pas du livre que je parle, mais du personnage. — Il paraît que votre majesté a mis en pratique ce qu'elle m'observait dans ce tems : *tout ou rien.* »

(*k*) Page 305. — On raconte une petite espièglerie de Pauline Bonaparte, devenue princesse Borghèse, qui, si elle est réelle, montre une grande légèreté, tout en prouvant un bon cœur. A l'époque où elle a dû arriver, cette dame avait le plus grand crédit ; si elle l'eût voulu, elle aurait obtenu par la force ce qu'elle ne voulait réellement acquérir que de gré à gré.

L'hôtel qu'elle habitait à Paris, quoique vaste et commode, ne lui paraissait pas assez étendu ; elle apprit que les appartemens de l'une des deux maisons voisines de la sienne étaient exactement de niveau avec les siens ; aussitôt elle dépêcha un émissaire au propriétaire, pour le prier de la lui vendre, et elle lui en fit même offrir un prix au-delà de sa valeur. Cet homme était à son aise, et aimait une demeure qu'il occupait depuis long-tems ; aussi rejeta-t-il cette proposition avantageuse. La princesse se réduisit alors à lui demander de lui louer la partie du premier étage qui lui semblait nécessaire pour augmenter ses appartemens.

La négociation entamée à ce sujet n'eut pas plus de succès, et l'affaire parut oubliée de part et d'autre ; elle ne l'était pourtant pas des deux côtés. Le propriétaire voisin faisait souvent des voyages à la campagne pendant la belle saison. Dès que la princesse Borghèse est assurée de son départ, elle fait venir des ouvriers de toute espèce : on perce le mur qui séparait son appartement de celui dont elle convoitait la jouissance ; on démeuble complétement ce dernier ; on entasse sur l'escalier tous les objets qui le garnissaient ; on jette sur un fauteuil l'adresse du notaire de la princesse ; on mure intérieurement toutes les portes de communication avec le reste de la maison, et la voilà en possession de la nouvelle demeure, qu'elle fait meubler et décorer dans le dernier goût.

Tout cet arrangement n'avait pu s'exécuter sans que le portier de la maison en fût instruit. Il se hâta d'écrire à son maître, et l'on juge bien que celui-ci ne tarda pas à arriver. Furieux de se trouver ainsi dépossédé de vive force, il courut chez des avocats, chez des juges pour demander avis, pour obtenir justice ; partout on eut la sottise de lui conseiller de prendre son mal en patience, et d'aller trouver le notaire dont on lui avait donné l'adresse ; personne n'eut le bon esprit de le porter à s'adresser à Napoléon, qui, certes, n'eût pas ri des hauts faits de son aimable sœur.

Enfin, notre bon bourgeois se rendit chez le notaire ; celui-ci avait reçu l'ordre de lui verser la somme qui lui avait été offerte, soit pour la vente de sa maison, soit pour la location de l'appartement. D'après les sottes craintes qu'on lui avait inspirées, il pensa qu'un procès pouvait lui attirer des persécutions : trouvant que la somme qu'on lui offrait de sa maison excédait sa valeur, il signa

ce contrat de vente, fort content de s'éloigner d'une voisine si entreprenante.

(*l*) Page 307. — Quand Joseph Bonaparte fut arrivé à Bayonne, son frère voulut, dès le soir même, le faire reconnaître roi d'Espagne. En conséquence, il ordonna aux députés réunis à Bayonne de s'assembler par classes d'état ou de profession, et de préparer, chacun à part, un discours de félicitation pour le nouveau roi. Ces hommes, mandés à l'improviste, se réunissent à la fois dans le grand salon du château de Marac, et chacun, de son côté, se mit à composer son discours. Qui fût entré dans ce moment sans savoir ce qui se passait, eût pu se croire dans la classe d'un collége. La composition terminée, on introduisit, dans la pièce attenante au salon, le chef de chaque classe : il lisait le discours à Napoléon, qui, en vrai maître d'école, indiquait les corrections avec la pédanterie d'un régent de collége. Enfin, quand le discours était agréé, les députations étaient admises devant Joseph. Cette manière de composer le discours donna lieu à une scène entre Napoléon et le duc de l'Infantado. La réponse de ce seigneur n'exprimait pas une reconnaissance formelle, mais seulement des vœux pour le bonheur de Joseph par l'Espagne, et pour le bonheur de l'Espagne par Joseph. Une bonne reconnaissance, bien formelle, bien prononcée, était ce qu'il eût fallu à Napoléon : il n'était pas homme à se contenter de ces épanchemens de tendresse ou d'espérance ; aussi prit-il feu, et s'emporta-t-il contre le duc. On entendait des salles voisines toutes ses paroles : « Il ne faut pas tergiverser, Monsieur ; reconnaître franchement, ou refuser de même : il faut être grand dans le crime comme dans la vertu. Voulez-vous retourner en

Espagne, vous mettre à la tête des insurgés? Je vous donne ma parole de vous y faire conduire en sûreté; mais souvenez-vous que si alors vous retombez entre mes mains, je vous ferai fusiller dans les vingt-quatre heures. » Le duc cependant défendait le terrain, et ne paraissait pas séduit par l'offre du sauf-conduit. Une nouvelle sortie de Napoléon l'emporta enfin; le duc plia, et même atterré par la pétulance de son adversaire, il laissa échapper ces mots: « Allons, Sire, j'ai fait une bévue. »

(M. M.)

(*m*) Page 310. — Lorsqu'on annonça à Lucien Bonaparte le mariage projeté de sa fille Charlotte avec le prince des Asturies (on n'avait pas même pris le consentement du père, oubliant que sa tendresse pour sa fille lui donnait droit à la plus haute part dans l'événement qu'on voulait amener), lorsqu'enfin on le lui annonça, loin de se laisser éblouir par une alliance qui l'aurait flatté deux ans auparavant, et qui lui eût donné pour gendre l'héritier de Charles-Quint et de Louis XIV, il notifia une opposition absolue. « Non, écrivait-il à Napoléon, je ne consentirai jamais à sacrifier mes enfans à votre politique. Dieu connaît vos desseins sur Ferdinand; mais je sais, moi, que vous avez trop fait contre ce prince infortuné pour que jamais je puisse l'appeler mon gendre. » Ce trait est sans doute un de ceux qui honorent le plus le caractère de Lucien.

On sentira aisément l'effet qu'une semblable réponse produisit sur l'impétueux Bonaparte. On dut à sa colère la connaissance des conditions qu'il se proposait de prescrire au roi d'Espagne. L'Ebre devenait la nouvelle frontière des deux Etats; on enchaînait par des traités le ca-

binet de Madrid au destin de la France ; et de nombreuses garnisons dans les principales forteresses et ports de Ferdinand, eussent répondu de la soumission de ce prince devenu tributaire.

C'est à ces vues politiques que le roi d'Espagne dut la préférence qui lui fut donnée pour le mariage de mademoiselle Lucien ; car Napoléon avait aussi pensé au grand-duc de Wurtzbourg, croyant apparemment que ce prince, dont il venait d'épouser la nièce, recevrait la sienne avec empressement. On avait entretenu de ces projets la jeune personne, qui, ayant vu le grand-duc, témoigna dans sa réponse et dans ses lettres des répugnances enfantines. C'en fut assez : le père, qui avait motivé avec une énergie louable sa première opposition, fut peut-être moins sage cette fois ; il refusa l'honneur de l'alliance qu'on lui offrait encore, et, l'aigreur augmentant de part et d'autre, il en vint à redemander impérieusement sa fille. « Rendez-la-moi, disait-il, ou, bravant ma proscription et vos ordres, j'irai la chercher jusque dans le salon des Tuileries. »

A la lecture de cette lettre fougueuse, Napoléon, entrant en fureur, s'écria : « Qu'elle parte, je ne veux plus en entendre parler.... que dans vingt-quatre heures elle ne soit plus à Paris! » L'ordre fut mis à exécution. Lucien, averti de l'approche de sa fille, fut, avec sa femme, à vingt lieues au-devant d'elle, et la revoyant enfin avec transport, lui dit : « Mon enfant, j'avais fait une grande faute ; mais tu m'es rendue, le mal est réparé. »

(Mém. sec. de Lucien Bonaparte.)

(*n*) Page 318. — Le prince des Asturies, avant de venir à Bayonne, avait reçu de toutes parts des avis qui auraient dû le détourner de s'y rendre. Quelle fatalité

l'entraînait donc à sa perte? Des personnes bien instruites croient ne pas se tromper en l'expliquant ainsi. Tous les membres du conseil du Prince étaient compromis dans les affaires de l'Escurial et d'Aranjuez ; ils avaient la perspective de porter leur tête sur un échafaud, si le prince de la Paix resaisissait les rênes du gouvernement ; ils avaient donc un empressement secret d'arriver à Bayonne, ne soupçonnant pas les perfides desseins de Napoléon. Ils tendaient uniquement à faire reconnaître le prince roi, lequel devenait alors leur sauve-garde contre la vengeance de Charles IV, de son épouse, et surtout d'Emmanuel Godoy, prince de la Paix. Ils s'étaient imaginé, surtout le chanoine Escoïquiz (à qui *Napoléon se plaisait à donner de petits coups sur la joue dans les entretiens familiers*), et le duc de l'Infantado, que Napoléon ne résisterait pas aux avantages qu'ils apercevaient dans l'offre de faire épouser sa nièce par le prince. Craignant d'être devancés par Charles IV et la reine, qui auraient pu détourner de ce projet Napoléon, ils se hâtèrent d'accourir à Bayonne, et concoururent ainsi à leur perte.

(*o*) Page 521. — A leur arrivée à Valancey, château appartenant à M. de Talleyrand, on envoya aux princes d'Espagne divers fournisseurs qui avaient reçu l'ordre de leur donner ce dont ils pouvaient avoir besoin. Tant que les malheureux petits-fils de Louis XIV eurent quelques objets de valeur, tout alla bien ; mais lorsque ces ressources furent épuisées, on les laissa souvent manquer des choses les plus nécessaires.

L'impératrice Joséphine s'apitoya souvent sur leur sort ; elle obtint pour eux quelques secours. Souvent

même elle y suppléa secrètement. Les habitans de Valancey leur fournissaient à l'envi toute espèce de provisions ; ils étaient gardés de très-près ; on leur permettait rarement de monter à cheval, ou de se promener dans le jardin sans gardes.

Un Irlandais, le baron de Kolli, se chargea de tirer de leur prison de Valancey, Ferdinand, don Carlos et don Antonio. Il s'introduisit dans le château, sous prétexte de montrer des objets curieux qu'il avait à vendre, et s'entendit avec M. d'Amezaga, intendant des princes. Soit que M. d'Amezaga craignît de se compromettre, soit plutôt qu'il se méfiât de quelque embuche de la part de Bonaparte, et qu'on ne cherchât à entraîner les princes dans de fausses démarches, afin de resserrer davantage leur captivité, il instruisit de cette confidence M. Berthemy, gouverneur du château, avant même d'en parler aux princes. Le baron fut arrêté sur-le-champ, et conduit à Paris. Interrogé sur les moyens dont il se serait servi pour opérer cette évasion, il dit que trois bâtimens et un brick l'attendaient sur la côte de Quiberon, et qu'avec des chevaux de relais qu'il se serait procurés, il aurait facilement fait le trajet du château à la côte ; qu'il avait les fonds nécessaires, et de plus un crédit illimité sur une forte maison de Londres. On l'enferma à Vincennes, d'où il ne sortit que pour être fusillé.

Les princes, toujours craintifs, ne savaient que faire pour n'éveiller aucun soupçon dans l'ame de leur oppresseur ; Ferdinand VII allait jusqu'à demander, comme une grande faveur, que Bonaparte l'adoptât, *se guesto fœsse la santa inquizione poterrebbe esser per lei pio severa che era isguardo di Philippo secondo.* Sa prière, car c'en était une,

ne fut jamais écoutée. Son père avait été plus heureux ; on lui avait accordé la faveur d'aller à Nice.

(*p*) Page 327. — Une Egyptienne, née et vieillie dans ces affreux déserts, sur ce vaste océan de sables arides et d'antiques monumens, dévoila l'avenir à Bonaparte, et lui marqua le cours et le terme de ses prospérités (1). « Tu auras deux femmes, lui dit-elle ; tu en répudieras une *à grand tort;* ce sera la première. La seconde ne lui sera point inférieure par ses grandes qualités. Elle te donnera un fils. Peu après commenceront contre toi de sourdes intrigues. Tu cesseras bientôt d'être heureux et puissant. Tu seras renversé dans toutes tes espérances.... Tu seras chassé par la force, et relégué sur une terre volcanisée, entourée de mers et d'écueils. Garde-toi, mon fils, ajouta-t-elle encore, garde-toi de compter sur la fidélité de tes proches : ton propre sang doit s'élever contre ta domination. »

Cette femme se servait, pour ses opérations cabalistiques, de coquillages divers. Elle en formait une pyramide ; et, selon la variété de leurs nuances, ou la manière dont elle les plaçait, elle en tirait des augures plus ou moins favorables. Bonaparte, à ce que l'on assure, fut d'autant plus frappé de son raisonnement suivi, qu'elle ignorait absolument qu'elle parlât au général en chef. Il lui fit donner vingt-sept sequins ; c'était tout ce que Abd***, qui devint colonel des mamelucks, avait sur lui. De retour en France, il oublia bientôt l'Egyptienne et ses prédictions. Lors de son retour de l'île d'Elbe, il se rappela les coquillages et

(1) Bonaparte, dit-on, portait constamment sur lui, d'une manière invisible à tous les yeux, un sceau ou *hiéroglyphe* mystérieux.

leur étrange signification ; il en reparla au colonel Abd*** ; de même il s'informa à M. de Mailly s'il revoyait toujours mademoiselle de Vanem.

« Je n'ai jamais voulu rien croire, disait à cette dernière époque Napoléon ; mais je conviens ici de bonne foi qu'il est des choses au-dessus de la portée des hommes. Malgré leur rare perspicacité, ils ne pourront jamais les approfondir, témoin cette singulière prophétie trouvée chez les Bénédictins de. . . . . , soustraite pendant la révolution, et que j'ai entre les mains. Que désigne-t-elle ? Est-ce moi qui en suis l'objet ? ajoutait-il. Mais il paraîtrait qu'un jour l'ancienne dynastie remonterait sur le trône (Joséphine en eut toujours la pensée). En vérité, nous devrions nous en rapporter pour tout à celui qui régit l'univers, et faire notre profit des étincelles de lumière réparties parfois sur quelques êtres privilégiés, pour nous éclairer sur la route véritable qu'il faut suivre, et nous prévenir des écueils que nous pourrions y rencontrer. »

Prophétie extraite d'un vieux livre de prophéties de Philippe-Dieudonné-Noël Olivarius, imprimé en 1542 ; *soustrait pendant la révolution chez les ci-devant Bénédictins de. . . . .*

La Gaule *itale* verra naître non loin de son sein un être surnaturel. Cet homme sortira tout jeune de la mer, viendra prendre langue et mœurs chez les Celtes-Gaulois ; s'ouvrira, encore jeune, à travers mille obstacles chez les soldats, un chemin, et deviendra leur premier chef.

Ce chemin sinueux lui baillera force peines. S'enviendra guerroyer près de son natal pays par un lustre et plus ; outre mer sera vu guerroyant avec grande gloire et valeur

et guerroyera de nouveau l'Italie, donnera des lois aux Germains, pacifiera troubles et terreurs aux Gaulois-Celtes, et sera nommé ainsi non *roi*, mais peu après appelé *imperator*, par grand enthousiasme populaire; batailleera partout dans l'Empire; déchassera princes, seigneurs, rois par deux lustres et plus; puis élevera de nouvels princes et seigneurs à vie, et parlant sur son estrade, criera : Peuples, *ô sidera! ô sacra!*

Sera vu avec armée forte de quarante-neuf fois vingt mille piétons armés, qui porteront armes à cornets de fer;. il aura sept fois sept fois sept mille chevaux montés d'hommes qui porteront, plus que les premiers, grande épée ou lance et corps d'airain; il aura sept fois sept fois deux mille hommes qui feront jouer machines terribles, vomiront et soufre et feu et mort. La toute suppute de son armée sera de quarante-neuf fois vingt-neuf mille, portera en dextre main une aigle, signe de la victoire à guerroyer; donnera maints pays aux nations, et à chacun paix; s'en viendra dans la grande ville, ordonnant force grandes choses : édifices, ponts, ports de mer, aqueducs, canaux; fera à lui tout seul, par grandes richesses, autant que tous Romains et tous dans les dominations des Gaules.

Aura femme par deux, et fils un seul; s'en ira guerroyant jusqu'où se croisent les lignes longitude et latitude, cinquante-cinq mois; là ses ennemis brûleront par feu la grande ville, et lui y entrera et sortira avec siens de dessous cendres, force ruines; et les siens n'ayant plus ni pain ni eau, par grande et décide froidure, qui seront si malencontres, et que les deux tierces parties de son armée périront, et en plus par demie l'autre, lui n'étant plus en sa domination.

Lors le plus grand homme, abandonné, trahi par les siens amis, pourchassé à son tour par grande perte jusque dans sa grande ville, et déchassé par grande population européenne, à la sienne place sera mis les rois du vieil sang de la Cap.

Lui, contraint à l'exil dans la mer dont est devenu si jeune, et proche de son natal lieu y demeurera par onze lunes avec quelques-uns des siens, vrais amis et soldats, qui, n'étant plus que sept fois sept fois sept fois deux fois de nombre, aussitôt les onze lunes parachevées, que lui et les siens prendre navires et venir mettre pied sur terre Celte-Gauloise, et lui cheminer vers la grande ville où s'être assis le roi du vieil sang de la Cap, qui se lève, fuit, emportant à lui ornemens royaux, pose chose en son aulienne domination; donne aux peuples force lois admirables. Ains, déchassé de nouveau par trinité population européenne, après trois lunes et tiers de lune, est remis à la sienne place le roi du vieil sang de la Cap; et lui cru mort par ses peuples et soldats qui, dans ce tems, garderont pénates contre leurs cœurs.

Les peuples et les Gaulois, comme tigres et loups, s'entre-dévoreront. Le sang du vieil roi de la Cap sera le jouet de noires trahisons; les malencontreux seront déçus, et par fer et par feu seront occis, le *lis* maintenu; mais les derniers rameaux du vieil sang seront encore menacés, ains guerroyeront entre eux.

Lors un jeune guerrier cheminera vers la grande ville, il portera lion et coq sur son armure: ains la lance lui sera donnée par grand prince d'Orient. Il sera secondé merveilleusement par peuple guerrier de la Gaule-Belgique, qui se réuniront aux Parisiens pour trancher troubles et réunir soldats, et les couvrir tous de rameaux d'oliviers, guer-

royant encore avec tant de gloire sept fois sept lunes, que trinité population européenne, par grande crainte et cris et pleurs, offrant leurs fils et épouses en ôtages, et ployant sous les lois saines et justes, et aimées de tous. Ains paix durant vingt-cinq lunes.

Dans *Lutetia*, la Seine, rougie par sang, suite de combats à outrance, étendra son lit par ruine et mortalité, séditions nouvelles de malencontreux *maillotins*. Ains seront pourchassés du palais des rois par l'homme valeureux, et par après les immenses Gaules déclarées par toutes les nations grande et mère-nation ; et lui, sauvant restes échappés du vieil sang de la Cap, règle les destinées du monde, dictant conseil souverain de toute nation et de tout peuple, pose base de fruit sans fin, et meurt.

(*q*) Page 369. — La terreur était à son comble lorsque Napoléon parut sur les remparts de Vienne. Tous les habitans consternés attendaient en silence quelles seraient les lois que le vainqueur allait leur imposer. Comme les Allemands sont bons et très-hospitaliers, ils accueillirent d'abord nos soldats et leur prodiguèrent leurs soins ainsi qu'aux blessés. Peu à peu, il s'établit une sorte de confiance entre les deux nations. Les bons Germains remarquèrent avec la plus vive satisfaction qu'ils n'avaient rien à redouter des Français leurs ennemis. Ceux-ci se montrèrent généreux ; et les dames de Vienne, à leur exemple, leur firent paraître la plus douce urbanité : les bals et les concerts se succédèrent ; bientôt, on finit par oublier tout cet attirail de guerre qui avait porté l'épouvante jusqu'au sein de la capitale. Peu à peu, la bonne société vint ranimer les salons ; on s'humanisa envers nos officiers ; des liaisons du moment finirent par devenir très-sérieuses, au point qu'au départ

de ces messieurs, ils laissèrent des regrets. La discipline avait été très-exacte dans Vienne; le meilleur ton régnait dans tous les cercles. Les Français, à l'instar des Allemands, étaient devenus un peu plus sérieux et bien moins légers; ils juraient au beau sexe amour et constance : la plupart étaient encore à concevoir comment ils pourraient tenir leurs sermens. Quelle étrange métamorphose! se disaient-ils entre eux, nous voulions apporter des chaînes aux jolies Viennoises, et c'est nous, Messieurs, qui nous obligeons volontairement à les porter. « D'honneur, répondait un jeune aide-de-camp, dont la giberne n'était qu'un composé d'essence de rose, de brosses à dents, d'huile de Macassar, de coûteaux et ciseaux en nacre, aiguilles à filets, à broder, conserves en or, etc.; je suis mécontent de moi, général; j'aime depuis deux jours une beauté parfaite; mon sommeil en est troublé au point que je crains sérieusement d'en tomber malade. Docteur, observait-il à M. Larrey, du ton le plus sérieux, donnez-moi un préservatif contre l'amour. Si je reste à Vienne j'aurai le spléen : en vérité, je n'y tiendrai pas. » Nos aimables désœuvrés passaient ainsi leurs jours très-agréablement; jusqu'au maître suprême, qui ne pouvait plus quitter Schonbrunn. Enfin si les Français étaient restés plus longtems à Vienne, nul doute que la fidélité conjugale n'eût été de rigueur pour parvenir aux places et aux grades supérieurs. Mais de retour en France, chacun reprit ses habitudes; les femmes, comme par le passé, restèrent seules soumises à leurs devoirs, et les pratiquaient.

(r) Page 371. — Le duc de Montebello avait sans doute des pressentimens sinistres, lorsqu'il monta à cheval pour se rendre à l'île Lobau. Il était avec le docteur Lanne-

franque, lorsque nous le rencontrâmes sur le pont de la Vienne. Le maréchal aimait beaucoup mon collègue. Il s'arrêta, lui prit la main, et lui dit : « Vous ne tarderez pas à venir nous retrouver. Nous aurons probablement besoin de vous : Messieurs, si j'en crois les apparences, la journée sera chaude. — Monsieur le Duc, lui répondit le docteur, elle ajoutera à votre gloire, et nous nous féliciterons avec toute l'armée. — La gloire, reprit vivement Montebello, fumée bien chère ! J'aimerais mieux cent fois... Tenez, voulez-vous que je vous parle franchement, on s'est trop pressé. . . . je n'ai pas une bonne idée de cette affaire ; mais quelle qu'en soit l'issue, ce sera pour moi la dernière bataille (1). . . . — Comment l'entendez-vous,

(1) Il paraît que le maréchal avait eu la curiosité, à l'exemple de tant d'autres, de chercher à connaître son destin ; il exigea même qu'on lui précisât son genre de mort. « Celle réservée aux émules de Turenne, lui dit-on, et cela même paraît très-prochain. » Cet homme intrépide, et que rien n'effrayait, pâlit et laissa voir son trouble. Le soir même il raconta au cercle des Tuileries qu'il était puni de sa curiosité ; qu'il avait voulu savoir à l'avance son sort. « Par ce moyen, disait-il, je l'anticipe avec toutes ses circonstances. A quoi me servirait-il présentement de me tourmenter ? Toute espérance d'échapper au destin m'est ôtée, et pourtant le désir de l'éloigner se réveillera plus d'une fois en moi. — Toutes ces considérations, lui dit le maréchal Bessières, qui l'écoutait attentivement, ne vous priveront-elles point du repos dont vous auriez joui si vous n'aviez pas prévu le mal ? Ainsi le désir de savoir l'avenir, quand cette connaissance serait bornée aux événemens, n'en serait pas plus sage. D'ailleurs, celui qui désire ne voir que le bien qui l'attend, ne veut point prévoir le mal qui peut y être attaché. Il prend donc ce qui, dans la connexion des événemens, est un grand bonheur pour un très-petit bien, ou n'y en verra point du tout. » Telles étaient les observations d'un homme qui se croyait alors au-dessus des préjugés du siècle : cependant il partagea à son tour la faiblesse générale, et voulut juger par lui-même de

général ? — Adieu, adieu, Messieurs... » Et il partit au galop. Ce dernier mot m'afflige, me dit le docteur Lannefranque ; voilà plusieurs fois que le maréchal me montre ce dévouement et ce mécontentement. S'il n'avait pas pour l'Empereur un attachement aussi sincère, il aurait demandé sa retraite. On ne peut pas soupçonner de faiblesse un aussi brave militaire ; il est comme bien d'autres las du métier ; et il est persuadé que cette campagne lui sera funeste.

(M. C. de G***.)

(*s*) Page 374. — Bonaparte ne fut jamais plus grand qu'après la bataille de Wagram. Il voyait toutes les puissances de l'Europe reconnaître sa prépondérance : il les forçait en quelque sorte à venir l'admirer. Mais les affaires d'Espagne déchirèrent le voile dont il s'enveloppait. L'ambitieux Napoléon parut alors comme un nouveau météore qui allait effrayer la terre. Son premier ministre lui

---

l'infaillibilité de l'oracle moderne (mademoiselle Le Normand). Il ne reçut qu'une seule et intelligible réponse. « L'an 1813 semblerait vous préparer une apothéose immortelle. » Un funeste pressentiment s'empara tout à coup du maréchal Bessières ; il reconnut que si réellement on pouvait pénétrer dans l'avenir et voir les suites de toutes choses, on éviterait bien des maux qui dépendent de la volonté des hommes. Pour ce qui le concernait particulièrement, il n'attacha qu'une très-faible importance à sa prédiction. Mais après la mort du maréchal Lannes, elle lui revint à la mémoire. En partant, en 1813, pour rejoindre l'armée à Mayence, il conçut un pressentiment intime qu'il ne reverrait plus les êtres qui lui étaient les plus chers. Effectivement, cette campagne fut la dernière qui termina une si belle vie. Le maréchal Bessières emporta les regrets universels de tous les braves qui avaient partagé ses dangers et ses triomphes, et qui, d'un jour à l'autre, s'attendaient comme lui à périr au milieu des combats.

prédit que cette funeste tentative éclipserait ses jours de gloire.

(*t*) Page 375. — Ce château, bâti par l'auguste Marie-Thérèse en 1754, n'est qu'à une demi-lieue des lignes de Vienne. Sa position est fort belle, et quoique l'architecture soit très-mauvaise, elle a de la majesté. C'est dans ce lieu que Napoléon, alors maître des principaux États de l'Europe, adressa ses vœux secrets à la petite-fille de tant de rois. L'archiduchesse conserva une noble fierté ; elle tenait à son caractère ; elle ne s'humilia point devant le vainqueur de son père, mais elle regarda dès cette époque Napoléon comme un homme extraordinaire, et dissimula cependant ses pensées. Il paraît qu'elle lui demanda sûreté et protection ; elle était déjà certaine de tout obtenir. L'ambitieux Empereur jura dès cet instant que la nièce de l'infortunée Marie-Antoinette deviendrait sa compagne : il y réussit. A l'époque de son mariage avec cette princesse, il lui fit une agréable surprise, en lui mettant sous les yeux le plan du château de Schonbrunn, son petit chien favori et un serin qu'elle aimait beaucoup. La première fois qu'elle fut au Grand-Trianon, elle y trouva divers objets qui lui avaient appartenu, et auxquels elle tenait infiniment.

(*u*) Page 388. — La ville de Plombières, située dans les Vosges, est renommée pour ses bains. Elle est bâtie dans un fond, entourée de collines très-hautes, de manière qu'elle semble dans un puits. Tous les pays qui l'avoisinent ont des sources très-abondantes d'eaux minérales. Luxeuil, par exemple, dont le site est plus agréable que Plombières, offre aux malades attaqués de la pierre des moyens curatifs. En général, dans ces contrées, l'air est sujet à des

variations de tems qui donnent aux habitans des affections rhumatismales. Il semble que la Providence, à côté du mal, ait placé le remède ; car toutes ces eaux sont souveraines, et opèrent en peu de tems une prompte et facile guérison.

Il y a maintenant trois bains à Plombières. Le gouvernement s'est chargé du dernier. Il est digne de sa munificence. On voit dans cette ville une assez jolie salle de bal, où les baigneurs se réunissent deux fois par semaine. Il s'y trouve au moins quatre à cinq cents personnes de toutes les nations, qui vont et viennent à Plombières jusqu'à la fin de septembre. La majeure partie des étrangers demeurent chez les bourgeois. Deux seules auberges qu'on y a établies ne pouvaient suffire ; mais les habitans n'ayant d'autre fortune que les eaux, offrent pour 180 francs par mois la nourriture et le logement.

Les baigneurs s'amusent beaucoup à faire des parties dans les vallées voisines (celle de Plombières n'a tout au plus qu'une demi-lieue de largeur.) On voit à toute heure le Russe avec l'Espagnol ; le Napolitain avec l'Anglais, le Français avec l'Italien, le Belge avec le Polonais, etc., se promenant ensemble dans des chars, attelés de bœufs, couverts de draps et ornés de feuillages. L'impératrice Joséphine s'en amusait beaucoup, et chaque fois qu'elle allait aux eaux de Plombières, ce qui arrivait souvent, elle n'oubliait point de pratiquer cet agréable exercice. Elle rapportait en quantité de jolis ouvrages en acier qu'elle distribuait à ceux qui l'entouraient. Elle laissait ordinairement des marques de sa générosité aux chefs d'ateliers afin d'encourager les ouvriers. Lorsqu'elle restait en ville, elle logeait dans la maison de M. Martinet, médecin, grande rue. (Cet estimable docteur n'est plus.) Elle avait

toujours autour d'elle une cour nombreuse, et les habitans de Plombières, quand ils avaient le bonheur de posséder Joséphine, faisaient éclater leur joie d'une manière extraordinaire. En général, elle y faisait beaucoup de bien, et recevait indistinctement toutes les demandes que l'on voulait lui adresser. Durant un de ces séjours, elle fut marraine de l'un des enfans de madame Martinet son hôtesse. Aussi cette veuve estimable ne parle de l'ex-Impératrice qu'avec une profonde douleur, et manifeste hautement ses regrets. Elle aime à s'entretenir d'elle. Son bonheur paraît au comble, quand elle peut dire à ceux qui l'ont connue :

« Hélas ! la ville de Plombières a fait une grande perte dans Joséphine ; elle y faisait régner l'abondance. Sa présence seule y attirait un bien plus grand concours d'étrangers qu'il n'en vient aujourd'hui pour prendre nos eaux. Moi la première, j'ai perdu ma protectrice ; que dis-je ? mon amie, car j'ose l'appeler ainsi. Depuis sa mort toute espèce de bonheur s'est évanouie pour moi : il ne me reste en partage que ma douleur et le souvenir d'une personne qui m'honorait de ses bienfaits. »

(Note communiquée.)

FIN DES NOTES.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

SECONDE PARTIE.

CHAP. Ier..... 5
II..... 21
III..... 48
IV..... 70
V..... 121
VI..... 162
VII..... 185
VIII..... 217
IX..... 250
X..... 282
XI..... 308
XII..... 332
XIII..... 377
NOTES..... 399

FIN DE LA TABLE.

OUVRAGES DE Mlle M. A. LENORMAND.

Les Souvenirs prophétiques ;

L'Anniversaire de la mort de l'impératrice Joséphine ;

La Sibylle au tombeau de Louis XVI ;

Les Oracles sibyllins ;

La Sibylle au couronnement de S. A. I. Chapelle, suivi d'un coup d'œil sur celui de Carlsbad ;

Souvenirs de la Belgique ou le peuple remarquable ;

L'Ange protecteur de la France au tombeau de Louis XVIII ;

L'Ombre de Catherine II au tombeau d'Alexandre Ier.

SOUS PRESSE.

Deuxième livraison de l'Album.

Anecdotes historiques, politiques, etc., sur la reine d'Angleterre (Caroline-Amélie-Elisabeth de Brunswick) ; particularités secrètes sur la princesse Charlotte d'Angleterre, épouse de S. A. R. le prince de Saxe-Cobourg (Léopold). 2 vol. in-8°, 8 gravures.

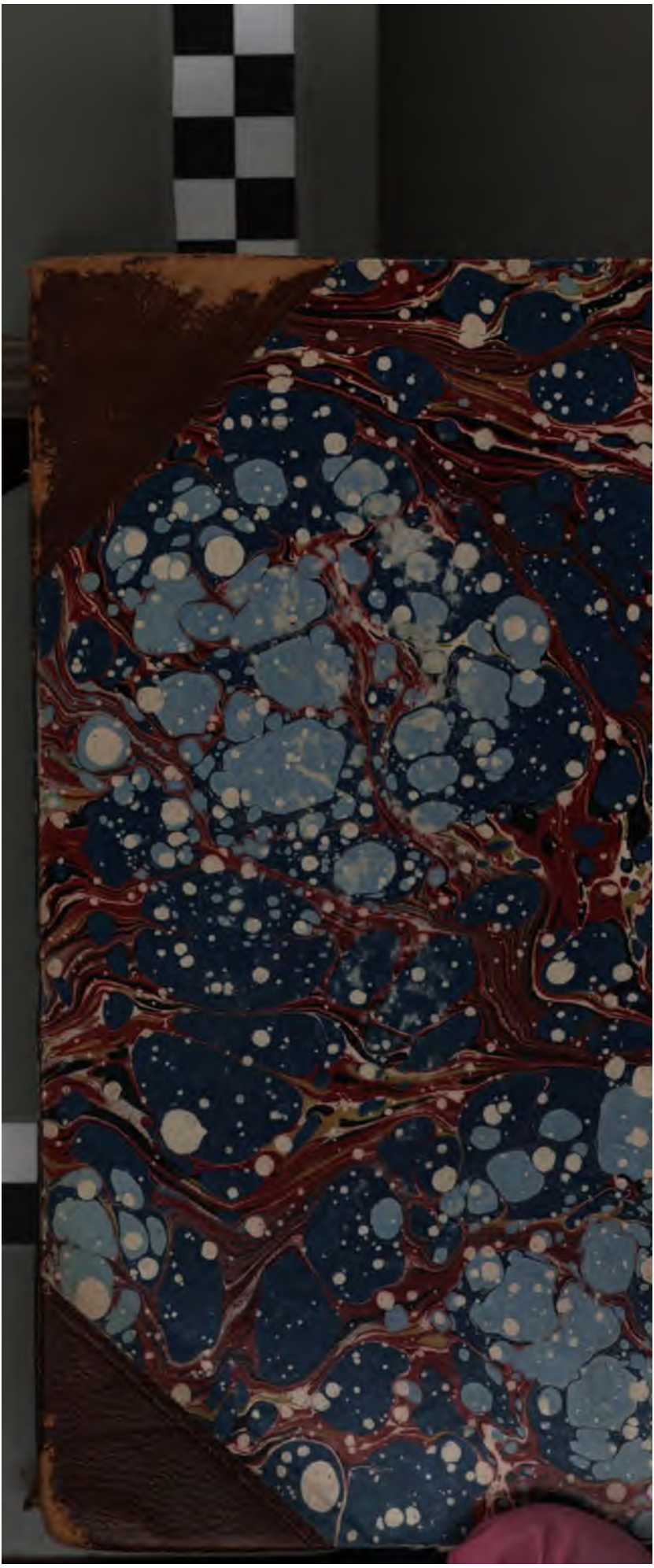
Troisième livraison de l'Album.

Correspondance privée et politique de la princesse Louise-Wilhelmine de Prusse, ou les Infortunes d'une grande reine. 2 vol. in-8°, 4 gravures, portrait, *fac simile*.

On continue de souscrire à l'Album de Mlle Le Normand, chez l'auteur éditeur, libraire, rue de Tournon, N° 5, F.-S.-Germain.

MM. les principaux libraires de Paris et de l'étranger.

3 2044 050 538 115

DEC 21 1995

DUE SEP 25